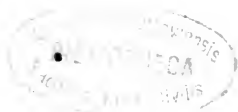


M-6 Mr. Bayard Argen

John A. H. Doct.





LETTRES  
JUIVES.

*TOME CINQUIEME.*

LETTER

NO. VI

TO THE CHURCH

CSP  
LETTRES  
JUIVES,

O U

CORRESPONDANCE  
PHILOSOPHIQUE,  
HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre un Juif Voïageur en différens Etats de l'Europe,  
& ses Correspondans en divers Endroits.*

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE

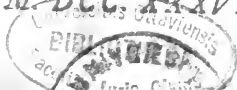
de XX Nouvelles Lettres, de Quantité de  
Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME CINQUIEME.

DEPUIS LA CLVI, JUSQU'A' LA CXC.



A LA HATE,  
Chez PIERRE PAUPIE,  
M. DCC XXXVIII.



16536/1

CSP

DS

135

E82A8

1738

V.5



AU NAIF ET INIMITABLE  
SANCHO PANCA,  
LE VRAI MODELLE DES BONS  
ET FIDELES ECUYERS,  
GOUVERNEUR DE L'ILE DE  
BARATARIA, &c. &c. &c.



EIGNEUR SANCHE,

*A* PRES avoir dédié un Volume des  
Lettres Juives à votre illustre  
Maître le Héros de la Manche, je  
manquerois à ce que je vous dois, si je  
Tome V. \* ne

## ÉPIÔRE.

*ne vous offrois pas celui-ci. Vous ne méritez guère moins d'Attention que le grand Dom Quichotte : & votre Personnage a presque autant fait valoir que le sien l'Ouvrage de votre fidele Historien l'ingénieux Cervantes. Agréez donc , que je vous fasse ce petit Présent ; & que , pour vous donner une parfaite Marque de mon Estime , je vous apprenne une Nouvelle qui vous surprendra infailiblement.*

*ON a osé usurper depuis peu , non seulement votre Emploi , mais encore votre Caractere : vous vous trouvez double aujourd'hui ; & , tout ainsi qu'il y eut autrefois deux Amphitrions & deux Sosies , il y a actuellement deux Doms Quichottes & deux Panças. En effet , de même*  
*que*

## E P I T R E.

*que certain Personnage assez risible s'est avisé de s'emparer du Nom, de la Profession, & des Titres, de votre illustre Maitre, certain autre Quidam non moins comique a cru devoir se revêtir aussi de tous vos Talens, & se placer en Qualité d'Ecuyer auprès de ce Dom Quichotte de la Littérature. Il est le Copiste à Gages, & le Compilateur assidu, de ses prétendues Découvertes : & vous n'étiez pas plus attentif à porter le Bissac, la Bouteille au Beaume de Fierabras, & l'Armet de Mambrin, qu'il l'est à transcrire & mettre en Place les Recherches natives & précipitées de son Maitre. Enfin, il vous ressemble parfaitement, par le Genie, & par la Figure. Il est, ainsi que vous, petit, gros, &*

## É P I T R E.

ventru : il a l'Air sournois & pesant ; & son Langage n'est guère plus pur que le vôtre. Ses Tours d'Espieglerie, ses Mensonges, ses Faux-Rapports, sont assez dignes de la Berne des Hotelleries & des Coups de Pierre des Tangois, & pourroient bien l'exposer un jour au juste Chatiment de quelques Grenailles dans le Derriere. A votre Imitation, il est fort avide d'obtenir quelque Gouvernement. Il en couchoit un en joue dans une Ile du Nord, & il se flattoit d'aller y rendre des Arrêts aussi sages que ceux que vous prononciés autrefois dans celle de Barataria : mais, son Espérance a été aussi courte que le fut votre Commandement.

VOUS VOÏEZ, SEIGNEUR PANÇA, qu'on ne peut vous ressembler  
d'avan-



## ÉPIÔRE.

d'avantage. Je vous serois donc obligé, si, pour votre Intérêt, & pour celui de bien des Gens, vous vouliez ne point souffrir qu'on usurpât ainsi votre Esprit & votre Figure. Dans un Livre, vous êtes un excellent Personnage: vos Naïvetés malicieuses, & vos Impertinences grotesques, font rire; mais, dès que vous subsistez en Chair & en Os dans la République des Lettres, vous ne pouvez qu'y causer du Dommage, en deshonorant le Nom de Savant, qui ne vous convient pas plus qu'à votre Grison. Ne souffrez donc point qu'un autre, revêtu de votre Figure, porte le même Préjudice aux Belles-Lettres. Entrez en Lice contre lui: & forcez-le à renoncer à une Profession qui ne lui convient point, & dans laquelle

\* 3

## É P I T R E.

*quelle il ne doit être regardé que  
comme un Etranger & comme un Intrus.*

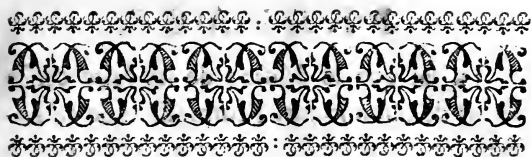
*EN attendant le Plaisir de vous  
voir aux Mains avec votre Portrait  
original, continuez à estropier, vous  
l'Espagnol, & lui le François; &  
me croïez avec beaucoup d'Estime &  
de Sincérité,*

INIMITABLE SANCHO,

*Votre très humble & très-  
obéissant Serviteur,*

Le Traducteur des  
L E T T R E S J U I V E S.

P R E-



# PREFACE

D U

T R A D U C T E U R.

J'AVOIS résolu de ne plus répondre aux Injures des Ennemis de cet Ouvrage ; l'Accueil favorable, qu'il trouve auprès du Public, me récompensant assez de leurs impuissantes Invectives. Mais, l'Approbation de ce même Public me force à dévoiler leur Mauvaise-Foi. Après avoir reconnu, qu'ils tentoient vainement de nuire aux *Lettres Juives*, ils ont voulu répandre leur Venin sur le Traducteur ; & il n'est aucune Calomnie, qu'ils n'inventent continuellement dans cette Vûe.

## P R E F A C E.

J E fai que le Moien de les faire cesser feroit de discontinuer l'Impression de ce Livre: & je veux bien leur avouër, que je leur aurois donné cette Satisfaction, si cela avoit uniquement dépendu de ma Volonté. Ce n'est point à moi, qu'ils doivent attribuer la Durée d'un Ouvrage qui les blesse si fort: c'est à des Causes, qui m'ont déterminé malgré moi. L'Approbation de trois Nations différentes, qui l'ont trouvé assez bon pour vouloir se l'approprier par des Traductions, & les Eloges flatteurs de plusieurs Savans de la première Volée, m'ont fait Violence. J'avoue, que le Plaisir de me voir applaudi par des Hommes illustres l'a emporté sur le Chagrin & l'Ennui d'être obsédé par les Criailleries impertinentes des Ignorans, des Moines, & de quelques misérables Barbouilleurs de Papier.

J E consultai, il y a quelque tems, un des plus grands Génies de l'Europe; j'ose ajouter, & le Favori d'Apollon. *Apprenez-*

## P R E F A C E.

*nez-moi , lui dis-je , ce que je dois faire. Parlez-moi sans me flatter. Voici ce qu'il m'écrivit: Si les Lettres Juives me plaisent , mon cher Aaron! Eb ne vous l'ai je pas écrit trente fois? Continuez : je vous le demande au Nom de tous les Philosophes , au Nom de tous les Gens qui pensent , au Nom enfin de de l'Humanité. C'est rendre à tous les Hommes un Service considérable , que de leur donner deux fois par Semaine des Instructions aussi salutaires. Je connois trop le peu d'Etendue de mes Lumieres , pour me laisser séduire par un Eloge que je mérite si peu. Je l'attribue uniquement à l'Amitié , & point du tout à la Bonté de mes Ecrits. Celui d'un Savant de la première Classe , que je n'ai l'Honneur de connoître que par la juste Réputation qu'il s'est aquisé , doit me flatter d'avantage. Il a trouvé les Lettres Juives assez passables , pour vouloir jeter les Yeux dessus : & , dans le fond de l'Allemagne , il a eu la Complaisance de les*

## P R E F A C E.

honorer de son Approbation \*. J'ai trouvé en Angleterre des Hommes illustres, qui ont eu pour moi la même Complaisance que ceux de France & de Berlin. Pouvois-je résister à des Eloges aussi flatteurs? Que ceux, dont la Réussite de mes Ouvrages excite la mauvaise Humeur, se mettent à ma Place: qu'ils se dépouillent pour un moment de leurs Préjugés; & qu'ils jugent ce que j'ai dû faire.

AU-RESTE, je ne trouve point mauvais que les Jésuites aient condamné les *Lettres Juives*. Si j'étois à leur Place, j'aurois agi ainsi qu'eux, à la Différence près, qu'en les décriant, je n'aurois point songé à déchirer le Traducteur par des Calomnies. Qu'ils parcourent tout l'Ouvrage dont ils se plaignent si fort: ils n'y trouveront aucune Personnalité odieuse. Si  
leur

\* Défense de l'Histoire critique de Manichée & du Manichéisme, par Mr. de Beaufobre, *insérée dans le Tome XXXVII de la Bibliothèque Germanique*, pag. 12.

## P R E F A C E.

leur Société y est blâmée , ses Membres particuliers y sont louëz. Le Pere Girard lui-même y est ménagé. Que dis-je *ménagé*? Il y est à demi innocenté. Ils peuvent donc blamer mon Ouvrage. Il seroit absurde d'exiger qu'une Personne approuvât des Ecrits qui condamnent ses Sentimens. Mais, il n'est, ni du Chrétien, ni du Philosophe, de calomnier son Prochain & de se venger des Ouvrages d'un Auteur sur l'Auteur même. Je trouve très mauvais, par exemple , qu'on me prête un *Libertinage d'Esprit*, qui n'est que dans l'Imagination de mes Censeurs. Je n'ai jamais eu d'autre But, que de condamner le Vice, & de faire aimer la Vertu; & je crois avoir toujours très sincèrement respecté ce qui est véritablement respectable. Il est vrai, que je ne fais aucun Quartier aux Fourbes & aux Hipocrites. Mais, je soutiens, que c'est ce que tous les Honnêtes-Gens devroient faire impitoyablement par - tout , afin de purger toutes les Sociétez par - là des Mal-

hon-

## P R E F A C E.

honnêtes - Gens qui les deshonnorent, soit par leurs mauvaises Mœurs, soit par leur mauvaise Doctrine. Si c'est - là ce qu'on traite de *Plaisanteries sur toute la Religion Chretienne en général*, on agit avec très peu de Bonne - Foi : & si c'est - là le *Déisme* qu'on m'impute, je le soutiens incomparablement meilleur, que la prétendue Religion de mes Censeurs, dont les Maximes relachées & corrompues ne sont que trop généralement autorisées.

LES Jansénistes devroient moins se déchaîner contre moi, que les Jésuites, si, par les Jansénistes, on entendoit les véritables Eleves qui restent encore aujourd'hui des Arnaulds & des Pascals. Mais, le Nombre en est si petit, qu'à peine peut-on en trouver un parmi dix mille Fourbes & Extravagans, dont les uns font semblant de croire aux Miracles de l'Abbé Paris, & les autres sont assez imbécilles pour les regarder comme des Prodiges célestes, de la Réalité desquels on ne sauroit douter.

L'Ap-



## P R É F A C E.

L'Approbation de pareils Personnages est aussi nuisible , que l'Estime des Savans , des Sages , & des Honnêtes-Gens , est utile & honorable. Je les prie donc de continuer à décrier mes Ouvrages : & , pour reconnoître ce Service , je m'engage de soutenir perpétuellement , que les Jésuites sont aussi fins , aussi politiques , & aussi ambitieux , que les Jansénistes sont fous , insensés , & ridicules. Je leur passe encore de vomir contre moi autant de Calomnies qu'ils en inventent tous les jours contre les Evêques , & même contre le Pape. Ne dois-je pas en effet me féliciter de ce qu'ils veulent bien me donner des Compagnons d'un Rang aussi distingué , & aussi élevé ?

QUANT aux Ecrivains subalternes , vils Insectes du Parnasse , je leur promets de les laisser croasser d'ores-en-avant. Leurs Cris impuissans me divertiront : & les Contes , qu'ils débiteront , me réjouiront autant que l'a fait celui que je vais apprendre à mes Lecteurs. Il y a quelques Mois , qu'un  
Savant ,

## P R E F A C E.

Savant, qui m'honore de son Amitié, & j'ose dire de son Estime, passa en Hollande, où il resta quelque Temps. L'Homme, dont je parle, est un Héros dans la Littérature : toutes les Sciences sont réunies en lui. Il est Rival de Virgile, Disciple éclairé de Newton, & Historien renommé. Les Gens de Lettres, qui se trouvent à Amsterdam, furent charmez de le connoître. Dans un Repas, qui se donnoit à son occasion, & dans lequel se trouvoient des Savans de toute Espece, on vint à parler des *Lettres Juives*. Mon Ami crut devoir laisser ignorer aux Convives, qu'il en connoissoit le Traducteur. Ce qui acheva de l'y déterminer, c'est qu'elles furent assez applaudies ; & que ceux, qui étoient en Droit de décider de leur Valeur, eurent plus d'Indulgence, que de Sévérité. Certain petit Grimaud de Correcteur d'Imprimerie, jaloux apparemment de leur Succès, ne put souffrir des Louanges qui le bleissoient si fort. Il n'osa pourtant critiquer

## P R E F A C E.

quer les Lettres; mais, il prit sa Revange sur l'Auteur. *Il n'est pas surprenant*, dit-il, *que cet Ecrivain soit instruit des Mœurs & de la Religion des Turcs. Il a pris le Turban, dans un Voïage qu'il a fait à Constantinople.* Mon Ami, étonné de ce qu'il entendoit, n'ôsoit embrasser ouvertement ma Deffense. Après avoir affecté de ne me point connoître, il craignoit que trop de Vivacité à prendre mes Intérêts ne découvrit son Secret. Il se contenta de représenter, qu'il y avoit peu d'Apparence à une semblable Accusation. Quoiqu'il pût dire, il lui fut impossible de garantir mon Prépuce: le Maculateur d'Épreuves voulut impitoïablement me circoncrire; &, sans doute, j'aurois passé pour Mahométan dans l'Esprit de tous les Assistans, si deux autres Personnes, de qui je suis aussi connu, n'avoient offert de subir la même Opération, s'il étoit vrai que je l'eusse soufferte. *Nous connoissons*, disoient-ils, *l'Auteur dont vous parlez. Peut-être ne savez-*

## P R E F A C E.

*savez-vous pas même son Nom. Pourquoi voulez-vous donc le ranger au Nombre des Circoncis ? On eut bien de la Peine à faire changer d'Opinion à l'entêté Ignorant ; & ce ne fut qu'après avoir disputé une Heure entiere , qu'il avoua enfin , qu'il n'y avoit aucune Apparence que j'eusse effuié la Circoncision. Sa derniere Res-  
source fut de dire , qu'on lui avoit assuré le Fait.*

MON Ami, charmé de me voir déma-  
hométisé , ne put résister au Desir de m'ap-  
prendre lui-même une aussi plaisante Scene.  
Quoique je fusse assez éloigné de la Hol-  
lande , il suspendit ses Affaires , partit  
d'Amsterdam , & vint m'annoncer en  
riant , qu'il falloit songer à me justifier  
d'une Accusation très grave. *Et de quoi  
s'agit-il ?* lui demandai-je. *M'auroit-on  
accusé d'avoir dit que la Pantoufle de l'Abbé  
Paris renferme autant de Vertu , que celle  
du Pape ? Non ,* me répondit-il. *C'est  
quelque-chose de bien pis : on assure , que*

*vous*

## P R E F A C E.

*vous êtes circoncis. Circoncis ! m'écriai-je. Oui, circoncis, repliqua mon Ami. C'est à vous à vous deffendre. Le Trait, repris-je, est cruel, & part d'une Main bien politique. En effet, me voilà dans l'Impuissance de pouvoir me justifier ; car, les Pièces nécessaires à mon Apologie sont aussi peu montrables, que celle de l'Hémorrhôisse des Jansénistes. Et moi, qui me suis si souvent mocqué de ce prétendu Miracle, j'éprouve aujourd'hui, que ma Justification est aussi difficile que la sienne. Consolerez-vous, me dit mon Ami. Vous en serez quitte cette fois-ci pour la Peur. Nous avons entièrement réhabilité votre Réputation : quoique, dans le fonds, il n'y eut pas eu de Mal, que le Traducteur des Lettres Juives eut été circoncis, ou du moins eut passé pour l'être.*

Après une semblable Calomnie, je crois que je suis en Droit de prier ceux, à qui mon Ouvrage a le Bonheur de plaire, de vouloir bien faire ces Questions à ceux qui pourroient leur parler à mon Desavan-

## P R E F A C E.

tage. Dites-moi, je vous prie, Monsieur; tenez-vous par quelque Endroit à la Secte Ignacienne? Le Zèle Jésuitique influe-t-il dans vos Discours? Le Traducteur des Lettres Juives vous a déclaré suspect sur ce qui le regarde personnellement. Si vous suivez un Parti opposé à celui de la Société, & que vous soïés un Partisan de l'Abbé Paris, ou un Danseur & Gabriolleur du Théâtre de Saint Médard, vos Contes sont de ces Calomnies, qui ne doivent absolument trouver aucune Créance. Si vous n'êtes qu'un Barbouilleur de Papier, si vous travaillez pour les Beurrieres & pour les Epiciers, votre Emploi est de médire & de déchirer les Auteurs qui ont quelque Réputation. Je crois que ces Questions sont nécessaires, pour me conserver l'Estime de ceux, qui, ne me connoissant point, pourroient se laisser prévenir contre mon Caractere & contre mes Mœurs. Pour ce qui regarde mes Ouvrages, je leur demande de vouloir bien s'en rapporter à eux-mêmes, ou au Jugement

## P R E F A C E.

ment des véritables Savans , au Gout desquels je me soumettrai toujours avec un Respect infini. Si jamais les *La-Croſes*, les *Beaufobres*, les *Voltaires*, les *Montesquious*, les *Fontenelles*, les *Popes*, les *Gordons*, &c. les condamnent, leurs Décisions ſeront pour moi des Arrêts ſouverains. Je n'examinerai point ce qui peut les avoir dictés ; ſûr, que, ni la Superſtition, ni la Haine, ni la Jalouſie, n'y auront aucune Part.

QUELQUES-UNS de mes Cenſeurs ſe ſont crûs aſſez éclairés, pour pouvoir décider de tout mon Livre ſur ſon ſimple Titre ; & voici la Décision magiſtrale d'un d'entre eux. *Vous devinez aſſément à ce ſeul Titre de Lettres Juives, que ces Lettres ſont une Imitation des Lettres Perſanes, ou de l'Eſpion Turc. Je ne ſai ſi c'eſt bien entendre les Intérêts de ſon Amour-propre ; que de vouloir imiter des Ouvrages qui paſſent pour parfaits en leur Genre ; car, il eſt difficile de ne pas échouer.* Les Lecteurs de mon Ouvrage verront aſſément la

## P R E F A C E.

Fausseté de cette Critique. Je ne crois pas qu'il y ait de Livre qui ressemble moins que le mien à ceux dont on le taxe d'être une Imitation. Je n'ai jamais eu Dessein de faire des Panégiriques indirects, visiblement tendans au Paiement & à la Récompense, tels que ceux que prostitue très souvent le prétendu *Espion Turc*: & je n'ai jamais eu Intention de ne faire que des Portraits ingénieux des Malversations continues du Siècle, tels que ceux du feint *Espion Persan*. Mon unique But, je le répète, a été de condamner le Vice, de faire aimer la Vertu, de détruire, s'il étoit possible, la Superstition, & d'inspirer de l'Amour pour les Sciences, de la Vénération pour les Grands-Hommes, de l'Horreur pour les Fourbes & les Impositeurs, & du Respect pour les Princes & les Magistrats. Bien loin donc de me regarder comme Copiste d'autrui, je crois avoir ouvert une nouvelle Carrière à divers Imitateurs; & je ne doute nullement de voir éclore au premier jour quelques mauvaises Copies de mon Ouvrage.

LET-

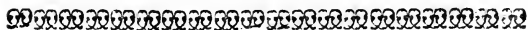




# LETTRES JUIVES, O U

CORRESPONDANCE  
PHILOSOPHIQUE,  
HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre un Juif Voyageur en differens Etats de  
l'Europe, & ses Correspondans en divers  
Endroits.*



LETTRE CENT - CINQUANTE - SIXIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte*,  
*autrefois Rabbín de Constantinople.*

DES Egaremens, mon cher Isaac,  
dans lesquels j'ai vû les Nations,  
que j'ai parcourues, les Erreurs  
& Préjugés qui aveuglent générale-  
ment les Hommes, m'ont fait réfléchir sur le  
triste Etat où se trouve la Morale chés les Eu-  
ropéens.

*Tome V. A*

2 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVI.*  
ropéens. Ils sont prévenus, qu'ils suivent des  
Maximes bien plus conformes à la Raison & à  
la Droiture, que les Afriquains & les Asiati-  
ques. Cependant, lorsqu'on vient à examiner  
plusieurs de leurs Sentimens, sur-tout ceux qui  
ne sont sondez que sur l'Autorité de certains  
Théologiens, on les trouve presque aussi éloi-  
gnés de la Justice & de l'Équité, que ceux des  
Caraïbes & des Cannibales.

ON ne doit pas s'étonner que les Peuples ne  
s'apperçoivent point des Erreurs qu'on leur a  
persuadées, & qu'on fomenté tous les jours par-  
mi eux. On les leur couvre du Voile de la  
Religion & de la Piété, on les leur rend ain-  
si respectables. Ils croient servir la Divinité,  
en s'éloignant des Regles de la bonne Morale.  
Comment penseroient-ils à les suivre?

LES premiers Docteurs Nazaréens \* ont  
prêché une Doctrine si conforme à l'Équité, &  
si utile à la Société, que leurs plus grands Ad-  
versaires conviennent aujourd'hui, que leurs  
Préceptes Moraux sont infiniment au dessus de  
tous ceux des plus sages Philosophes de l'Anti-  
quité. Nos Rabbins avouent eux-mêmes, que  
si les Nazaréens suivoient exactement les Prin-  
cipes fondamentaux de leur Morale, ils seroient  
forcés de les estimer & de les regarder comme  
des Gens à qui Socrate ne pourroit être compa-  
ré. Mais, malheureusement pour eux, & en-  
cor plus pour nous qui en souffrons infiniment,  
ils ont entièrement abandonné les Sentimens  
de leurs premiers Docteurs; & leur Morale  
n'est plus qu'une Politique plâtrée & fardée,  
qui

\* Les Apôtres.

**LETTRES JUIVES, Lettre CLVI. 3**  
qui tache de conserver encor quelque Ressemblance avec l'ancienne Morale.

IL semble, mon cher Isaac, que le Sort des Hommes soit d'être les Dupes de tous ceux qui veulent s'en servir pour les faire agir selon les Vûes d'Intérêt qu'ils ont. Deux cens Ans après ces premiers Docteurs Nazaréens, qui avoient ouvert les Yeux à leurs Disciples, & qui leur avoient fait connoître les Regles de l'exacte Equité, il commença à s'élever plusieurs Théologiens, qui entreprirent de détruire ce que les autres avoient fait \*. Un d'entre eux, nommé Origene, Homme d'un Tempéramment sombre & mélancolique, voulut pousser les Choses à l'Extrême. Aussi porta t-il le premier la Peine de la Bizarrierie de ses Idées : car, dans la Violence d'un de ses Euthousiasmes, il se mutila lui-même, afin de pouvoir apprendre la Religion aux Femmes, sans courrir le Risque de succomber à quelque Tentation.

TERTULLIEN s'éloigna encor plus des Regles de la saine Morale. Il publia & soutint des Opinions, qui renversoient absolument l'Ordre & la Regle dans les Etats. Il prétendit, qu'un Nazaréen ne pouvoit exercer en Conscience l'Office de Juge ; damnant tous les Magistrats, & insinuant qu'on ne pouvoit être Empereur & Nazaréen.

CES premières Erreurs, si contraires à la saine Morale, furent bientôt augmentées par de nouvelles qu'inventèrent & publièrent d'autres

A 2

Doc-

\* *Voiez la II Partie ou Lettre des Mémoires Secrets de la République des Lettres, dans laquelle il est parlé amplement des Peres de l'Eglise.*

#### 4 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVI.*

Docteurs. Chaque Siècle produisoit quelque Ecrivain, qui sappoit quelque Point essentiel des Principes équitables qu'avoient établis les premiers Docteurs Nazaréens. Quoique ces Ecrivains eussent du Génie, de la Science, & même du Mérite, cependant, ils se laissoient emporter à leurs Mouvements impétueux, & devenoient les premiers les Duppes de leurs Passions. Dans le Tems que les Ariens avoient l'Empereur de leur Côté, Grégoire de Nazianze déclamoit contre toutes les Persécutions : il prêchoit vivement la Tolérance ; & il soutenoit qu'on ne devoit persuader les Esprits que par la Douceur. Mais, dès que cet Empereur fut mort, son Successeur n'étant point du Parti des Ariens, le même Grégoire écrivit à Néctaire, pour l'exhorter à représenter à l'Empereur, que la Piété & la Religion demandoient, qu'on ne permît point à ces Hérétiques de s'assembler, & qu'on ne devoit avoir aucun Egard aux Privilèges qu'on leur avoit accordez. Ainsi, loin que ce Docteur Nazaréen enseignât une Morale qui se ressentît de la Pureté de celle des premiers Fondateurs de la Religion, elle étoit infiniment au dessous de celles des Philosophes Païens, qui reconnoissoient, que la Fidélité, qui consiste à être sincère, & à tenir sa Parole, est le Fondement de la Justice \*.

CE Grégoire n'est pas le seul parmi ceux que les Nazaréens appellent *les Peres*, qui ait soutenu des Erreurs directement contraires à la  
 Tran-

\* *Fundamentum est autem Justitia Fides ; id est Dictorum Conventorumque Constantia & Veritas. Cicero de Officiis, Libr. I, Cap. VII.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLVI.* 5  
 quilité publique & à la Raïson. Augustin, Homme véritablement illustre, & d'un Esprit vif & élevé, mais vain, fier, & emporté, écrivit d'abord avec assez de Modération & de Sagesse contre ses Adversaires, qu'on appelloit les Donatistes. Mais, enfin, son Génie ardent l'emporta. Le Philosophe s'évanouit : il ne resta plus que le Controversiste ; alors, il soutint si hautement, qu'il falloit persécuter, détruire, annéantir, & exterminer ceux qu'on nommoit Hérétiques, qu'il en a justement mérité le Titre de Patriarche des Persécuteurs. Il ôsa avancer, qu'on n'étoit point obligé de garder la Foi qu'on avoit promise aux Hérétiques ; parce que, par le Droit Divin, tout est aux véritables Fidéles, & que les Hérétiques ne possèdent rien légitimement. Ainsi, selon ce bouillant Africain, les Contrâcts, que les Nazaréens font avec des Hommes d'une différente Religion, ne doivent durer qu'autant qu'ils n'ont pas la Puissance de les violer. Combien la Morale de Cicéron est-elle plus pure ? *La Fraude, dit-ce Philosophe Romain, bien loin d'empêcher qu'on ne viole le Serment, ne fait que rendre le Parjure plus criminel*†.

CE n'est pas dans leurs seules Disputes de Religion, que les *Peres* ou Théologiens Nazaréens ont renversé les vrais Principes Moraux. Ils ont abusé quelques-fois de certains Passages de nos Livres Saints, pour autoriser leurs Opinions erronées. Ambroise, en expliquant le Pseaume où David reconnoît qu'il a péché contre Dieu

A 3

seul

† *Fraus enim adstringit, non dissolvit, Perjurium.*  
 Cicero de Officiis, *Livr. III, Cap. XXXII.*

## 6 LETTRES JUIVES, Lettre CLVI.

seul \*, se sert de cette Occasion, pour établir le Principe le plus absurde & le plus contraire à l'Humanité. Il dit en Termes formels, que *David ne pécha point envers Urie, lorsqu'il le fit mourrir; parce que les Rois, étant Maitres de la Vie & des Biens de leurs Sujets, ils peuvent les leur ôter, lorsqu'ils le jugent à propos, sans qu'ils soien coupables auprès des Hommes de leurs Cruantez & de leurs Caprices†. Accorde, si tu peus, un pareil Principe avec le Procédé impérieux & altier, que ce même Docteur tint envers l'Empereur Théodose, & que les Nazaréens ont si démesurément loué depuis; ou bien avec les Injures atroces dont il ne fit aucune difficulté d'accabler Magnence. Cela étoit bien éloigné de ce Pouvoir excessif, qu'il accorde si libéralément aux Rois. N'est-il pas affreux, extravagant, & digne de Punition, de soutenir qu'un Prince, qui enleve la Femme de son Sujet, & qui le fait mourir tout innocent qu'il est, ne pèche que contre Dieu, & qu'il ne commet pas une véritable Injustice envers celui sur qui tombe sa Cruauté? Pour sentir tout ce qu'il y a de pernicieux dans une semblable Opinion, on n'a qu'à réfléchir aux Desordres qu'elle entraîne nécessairement après elle. *Il y a un*  
Com-*

\* *Tibi soli peccavi, & malum coram te feci; &c.*  
Psalm L. Vers. 6.

† *Rex utique erat, nullis Legibus tenebatur, quia liberi sunt Reges à Vinculis Delictorum. Neque enim ullis ad Pœnam vocantur Legibus, tuti Imperii Potestate. Homini ergo non peccavit, cui non tenebatur obnoxius. Sed quamvis tutus Imperio, Devotione tamen ac Fide erat Deo subditus.* Ambrosii Apologia Davidis, Cap. X.

# LETTRES JUIVES, Lettre CLVI. 7

*Commerce, dit le sage la Bruyere \*, ou un Retour des Devoirs du Souverain à ses Sujets, & de ceux-ci au Souverain. Quels sont les plus assujettissans & les plus pénibles, je ne le déciderai pas. Il s'agit de juger, d'un côté, entre les étroits Engagemens du Respect, des Secours, des Services, de l'Obéissance, de la Dépendance; & d'un autre, les Obligations indispensables de Bonté & de Justice, dont le Prince est dépositaire. Ajouter, qu'il est Maître absolu de tous les Biens de ses Sujets, sans Egard, sans Compte, sans Discussion, c'est l'Opinion d'un Favori, qui se dédiera à l'Agonie.*

VOILA, mon cher Isaac, une Morale bien différente de celle d'Ambroise. Il est d'autant plus surprenant, qu'elle ne lui ait pas été connue, qu'elle l'a été des Païens les plus dévouez au Despotisme. Bien loin qu'ils aient crû, que les Rois étoient les Maîtres de prendre injustement les Biens de leurs Sujets, & de leur ôter la Vie, Hérodote nous apprend †, que les Perses, si soumis à leurs Souverains, avoient chés eux une Loi, par laquelle il n'étoit pas permis aux Rois de faire mourir un Homme qui n'avoit commis qu'un seul Crime. La même Loi défendoit à tous les grands Seigneurs de traiter rigoureusement leurs Esclaves pour une seule Faute. Il leur étoit ordonné de considérer si les Fautes, que leurs Domestiques avoient commises, étoient plus grandes que les Services qu'ils en avoient reçus; alors, il leur étoit

A 4

permis

\* Caractères ou Mœurs du Siccle, Tom. 1, pag. 479.

† Herodot. Libr. I, pag. 67.

## 8 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVI.*

permis de contenter leur Colere & de punir les Coupables.

QUELLE Différence, mon cher Isaac, n'y a-t-il pas entre des Loix aussi sages & les Opinions de certains Docteurs Nazaréens ! N'est-il pas supprenant, que des Gens, qui n'étoient éclairés que d'une foible Raison, d'une Clarté obscurcie par les Ténèbres du Paganisme, aient eu des Idées d'une Morale beaucoup plus sage & plus équitable, que celle qu'ont enseignée des Savans & des Prêtres, qui reconnoissoient la Spiritualité & l'Unité de la Divinité ?

QUELQUES-UNS d'entre eux ont même paru ignorer les Bienféances les plus simples, & n'ont point été retenus par les Liens les plus sacrés de la Société. Ils ont violé les Devoirs de l'Amitié. Leur Passion & leurs Emportemens les ont si fort aveuglés, qu'ils ont déchiré, par les Médifances & les Calomnies les plus atroces, des Personnes, qui leur avoient été très chères, & avec lesquelles ils n'avoient eu d'autre Sujet de Dispute, que la Diversité & l'Opposition de Sentiment sur quelques Points de Doctrine. Jérôme, Génie hardi, & Auteur véhément, dont le Style approche assez de la Pureté de celui de Cicéron, écrivit de la Manière la plus vive & la plus forte contre son Ami Rufin, parce qu'il avoit embrassé les Opinions d'Origene. L'Union, qui avoit régné pendant très long tems entre eux deux, ne put arrêter sa Fureur : il fallut qu'il exhalât sa Bile par un Libelle. Heureux, s'il eut pû profiter des Leçons qu'un Auteur Païen avoit données à l'Univers, & qu'il eut pratiqué les sages Maximes  
du



LETTRES JUIVES, *Lettre CLVI. 9*  
du *Traité de l'Amitié* de Cicéron ! Sans doute  
alors, bien loin de songer à décrier Ruffin, il  
eut tâché de le convaincre par la Douceur,  
& par de bonnes Manieres.

LA véritable Tendresse ne goute de Plaisir,  
de Satisfaction, & de Gloire, qu'autant que les  
Personnes pour qui elle s'intéresse y prennent part\*.  
Ce Sentiment délicat est ignoré depuis long-  
tems des Théologiens, & sur-tout des Contro-  
versistes. Il n'est rien qu'ils ne sacrifient à leurs  
Passions : &, dès qu'un de leurs Amis cesse  
d'être le Partisan de leurs Opinions, leur  
Tendresse cesse de même. Leur Amitié se chan-  
ge en Haine. Ils oublient jusqu'aux moindres  
Regles de la Bienfaisance & de l'Equité. Il ne  
tient pas à eux, qu'on n'extermine par le Fer  
& par le Feu ceux qui n'ont fait d'autre Crime,  
que de ne point continuer d'être leurs Esclaves §.

Tris-

\* *Nec fas esse ullâ me Voluptate frui*  
*Decrevi tantisper, dum ille abest meus*  
*Particeps.*

Terent. Heaut. *Act. I. Scen. II.*

§ Dans tous les Tems, les Ecclesiastiques ont cou-  
vert d'un beau Nom les Persecutions affreuses qu'ils  
ont faites à leurs Ennemis, ou, pour mieux dire,  
aux Gens qu'ils n'aimoient pas. *Je passe sous Silence*,  
dit un Evêque du cinquieme Siècle per'écuté pour  
le Nestorianisme *les Chaines, les Confiscations de Biens,*  
*les Notes d'Infamie, les Massacres dignes de Compassion,*  
*& dont l'Enormité est telle, que ceux mêmes qui ont le*  
*Malheur d'en être les Témoin ont peine à les croire véri-*  
*tables. Toutes ces Tragédies sont jouées par des Evêques*  
*. . . . Parmi eux, l'effronterie passe pour une Marque*  
*de Courage: ils appellent Zèle leur Cruauté; & leur Four-*

# 10 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVI.*

Triste Suite de la Foiblesse des Principes d'une Morale également fausse & pernicieuse, qui colore du Nom de Vertu les Défauts les plus contraires au Bien public, & à la Tranquilité de la Societé civile.

Si la véritable & saine Morale est connue chés les Nazaréens, c'est aux Laïques à qui ils en sont redevables. Grotius & Puffendorff, ont plus fait de Bien au Genre-Humain, que tous les Ecrits des Théologiens anciens & modernes. Ces sages Jurisconsultes ont remonté à la Source. Ils ont examiné avec soin les Mouvements qu'inspiroit la Loi Naturelle. Ils se sont apuïés des Autoritez des premiers Législateurs Nazaréens dont je t'ai déjà fait l'Eloge. En corrigeant les Abus, & détruisant les Erreurs, qu'avoient introduits ceux qui avoient faits des Points de Morale de leurs Caprices, de leur Haine, & de leur Ambition, ils ont montré aux Hommes la Vérité toute nue, qu'on leur cachoit avec tant de soin. Cependant, quelques Efforts qu'ils aient faits pour être utiles à l'Univers, ils n'ont pû faire jusques ici qu'une Partie du Bien qu'ils s'étoient proposé; plusieurs Théologiens, ardens à soutenir leurs Erreurs & celles de leurs Prédécesseurs, aiant fait

*berie est honorée du Nom de Sagesse. Σιωπῶ τὰ δεισιμα, τὰ δεισμοτήρια, τὰς ζημίας, τὰς ἀτιμίας, τὰς μάστιγας, τὰ πᾶν φόνον ἐλέεινα θεάματα, καὶ μετὰ τὴν πείραν ἀντὶ τὴν δὲ ὑπερβολὴν ἀτισκεῖνα, καὶ ταῦτα δραματουργεῖται διὰ πολλῶν ἱερέων . . . . . ἡδραχῶτης, ἀνδρεία νενόμισαι, ἡ ὁμοτις Ζήλος ὠνομάσαι ὁ δόλος σοφία λελογισαι. Ethorius, Tyrannorum Episcopus, inter Opera Theodoret, Tom, V, pag. 688 & 689.*

**LETTRES JUIVES, Lettre CLVI. II**  
fait ce qu'ils ont pu, & agissant encor de toutes leurs Forces, pour décrier tous les Ouvrages qui enseignent une Morale pure, simple, humaine, & qui désapprouve toutes les Violences qu'on veut consacrer sous le Prétexte de la Religion. *Lorsque l'admirable Traité du Droit de la Guerre & de la Paix eut paru, dit Puffendorff \*, les Ecclésiastiques, au lieu d'en remercier l'Auteur, se soulevèrent contre lui; & il fut, non seulement mis dans l'Indice Expurgatoire des Inquisiteurs Catholiques-Romains, (je n'en suis pas surpris,) mais encor plusieurs Théologiens Protestans tâchèrent de le décrier. La même Chose est arrivée au Livre du Droit de la Nature & des Gens. Les Jésuites de Vienne le firent deffendre.*

CROI-MOI, mon cher Isaac. La Haine des Théologiens outrez contre ceux qui veulent soutenir les Droits de l'Humanité, & en faire connoître les Devoirs à leurs Concitoïens, est l'Obstacle le plus fort que trouve la bonne Morale. Aussi peut-on dire, qu'on doit bien plutôt en étudier les Préceptes dans les Ouvrages des Païens, que dans ceux de certains Docteurs, qui passent cependant pour les Arbitres du Sort & de la Destinée des Hommes. Malheur aux Nations chés lesquelles on ne connoît d'autres Principes de Morale, que ceux qu'on trouve dans les Livres approuvez par les Inquisiteurs Espagnols, Italiens, & Portugais.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac, &  
fais

\* Traité du Droit des Gens, Préface de Barbeyrac, pag. xxij.

## 12 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVI.*


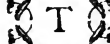
fais des Vœux pour qu'il plaise à la Divinité d'éclairer les Yeux de tous les Hommes. Quoique nous soions Juifs, nous devons cependant souhaiter, que les Nazaréens suivent les Principes d'une Morale équitable. Si les Espagnols & les Portugais pensoient comme Grotius & Puffendorff, ils n'égorgeroient point nos Freres aussi iniquement qu'ils font. Que le Dieu de nos Peres te comble de Prospérité.

*De Londres, ce. . . .*



## LETTRE CENT-CINQUANTE-SEPTIEME.

*Isaac Onis, Caraitte, ancien Rabbin de Constantinople, à Aaron Monceca.*


 U auras sans doute été surpris, mon cher Monceca, de mon Silence; &
 
 tu m'auras accusé de Paresse & de Négligence. Mais, tu changeras de Penée, en apprenant que j'ai été faire un Voïage de quelques Jours à Jérusalem. La Proximité de la Sainte Cité de David, le Desir de voir cette illustre Capitale du Roïaume de nos Ancêtres, la Facilité de satisfaire ma Curiosité, m'ont fait profiter de l'Occasion d'un Vaisseau qui paroît d'Alexandrie pour se rendre à Saint Jean d'Acre.

JE

LETTRES JUIVES, *Lettre CLVII.* 13

Je ne puis, mon cher Monceca, t'exprimer les Mouvements dont j'ai été agité, entrant dans la Palestine. La Joie, la Douleur, la Piété, la Fureur, le Respect, le Dépit, toutes ces Passions se succédoient dans mon Cœur, & quelquefois elles sembloient y agir toutes ensemble. *Heureux Séjour*, disois-je, où le Dieu d'Israel fut autrefois servi par son Peuple, avec la Splendeur que demande son Culte, se peut-il que mes Yeux aient la Douceur de te contempler? Mais, hélas! dans quel Etat leur offres-tu les Villes & les Palais, dont tu étois rempli? Je ne vois que des Ruines, Restes infortunés, échappez à la Cruauté, à la Rage, & à la Fureur de nos Ennemis. Dieu juste! Dieu vengeur! Souvien-toi de ton Peuple!

A CES Mots, mon cher Monceca, mes Yeux se sont remplis des Pleurs: &, quoique je desapprouve la Vengeance que nos Freres desirerent, une sainte Fureur, dont je n'étois point le Maître, l'a emporté sur mes Réflexions Philosophiques. Je me suis prosterne à terre; &, me tournant du côté des Ruines du Temple, dont je n'étois éloigné que de quinze Lieues, j'ai fait la Priere que nos Freres font plusieurs fois l'Année dans leurs Sinagogues. Regarde, Seigneur, les Maux que nous ont fait nos Ennemis. Rappelle-toi les Cruantés de Nabucodonosor, & celles de Titus; mais, souvien-toi sur-tout d'Adrien, le plus cruel des Destructeurs de notre Nation, qui éleva sur ton Autel des Statues infames, qui souilla ta Ville par l'Idolatrie, qui rasa & saccagea neuf cent quatre-

14 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVII.*  
*vint Bourgs, & brula quatre cent quatre-vingt*  
*Synagogues\*.*

MA Douleur, mon cher Monceca, a pris de nouvelles Forces en arrivant à Jérusalem. J'ai senti mon Cœur percé de mille Coups mortels, lorsque j'ai examiné les Ruines du Temple. Les Turcs ont bâti une Mosquée dans l'ancien Parvis. Il est encor pavé de Marbre blanc & noir. Au milieu, & dans le même Endroit où se trouvoit autrefois le Saint des Saints, est aujourd'hui le Temple Mahométan, couvert d'un grand Dome, soutenu par deux Rangs de Colonnes de Marbre. Au milieu de ce Dome, on voit une grosse Pierre, sur laquelle les Turcs assurent que Mahomet se plaça, lors qu'il monta dans le Ciel.

JUGE, mon cher Monceca, du Desespoir d'un Israélite à la Vûe de cet infame Edifice construit sur les Fondemens du Temple élevé par Salomon. La Douleur, dont j'en été pénétré, ne m'a pas permis de faire un long Séjour à Jérusalem. Content d'avoir baisé cette Terre chérie, & dans laquelle nos Descendans purifieront un jour toutes les Impiétéz & les Abominations que nos Eunemis y ont commises, je suis retourné au Caire, où j'ai emporté dans  
une

\* Il y a dans le Rituel des Juifs une Himne pour le neuvieme Jour du Mois *Ab*, dans laquelle on lit ces Mots: *Recordare, Domine, qualis fuerit Adrianus, Crudelitatis Consilia amplexus, consuluit Idola se prever-*  
*rentia, & sustulit combussitque quadringinta & octoginta*  
*Synagogas. Tractatus Talmudicus, Giffin dictus, apud*  
*Joan. à Lent, de Judæorum Pseudo-Messis. pag. 18.*

**LETTRES JUIVES, Lettre CLVII. 15**  
une Boîte de la précieuse Terre sur laquelle le Temple avoit été bâti. Ce n'est pas, qu'imitant la Superstition des Nazaréens, qui ont pour certains Lieux de Jérusalem un Respect infini, je pense qu'il y ait une Vertu plus efficace dans cette Terre, que dans aucune autre. Mais, j'ai été bien aise d'en avoir avec moi, pour me rappeler plus fortement les Maux où nos Crimes ont plongé notre Patrie, & m'exciter par-là à devenir plus vertueux.

LORSQUE je pense, mon cher Monceca, aux Maux que nos Peres ont soufferts, je suis tenté de croire, qu'ils s'étoient rendus coupables de quelques grands Crimes, dont la Connoissance n'est pas venue jusques à nous : & il faut que je t'avoue, que, si je n'érois point aussi assuré que je le suis de la Vérité de ma Religion, quand j'examine les Maux qui nous ont accablez depuis la Naissance du Nazaréisme, je croirois volontiers que les Prophéties ont été accomplies ; & que le Dieu d'Israël, aiant abandonné son Peuple, en auroit choisi un autre.

SANS m'arrêter à la première Destruction de Jérusalem par Titus, je parcours, avec Etonnement & avec Fraïeur, les Malheurs dont les Juifs ont été accablez par Adrien. Après que ce cruel Empereur eut fait mourir Barcokebas, & pris la Ville de Bitter dernière Ressource d'Israël, il ordonna qu'on plaçât un Pourceau de Marbre sur la Porte de Jérusalem par laquelle on alloit à Bethléhem. Il fit servir à la Construction d'un Théâtre, & de plusieurs Temples de ses faux Dieux, les Pierres du Temple de Salomon : il fit élever la Statue de Jupi-

16 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVII.*

ter dans le Lieu où se trouvoit autrefois le Sanctuaire. Il deslendit, sous peine de la Vie, à tous les Juifs, de pouvoir entrer dans Jérusalem : il ordonna, qu'on coupât les Oreilles à un grand Nombre d'entre eux qu'il fit transporter en divers Païs.

Si les Maux, que nous avons soufferts en Espagne & en Portugal, ne nous montroient évidemment jusqu'où peut aller la Dureté des Hommes, ce seroit avec peine que nous ajouterions Foi aux Cruantez que nos Auteurs assûrent avoir été exercées sur nous, par Adrien, & par ses Soldats. Ils disent, qu'après la *Prise de Bitter*, le *Carnage fut si grand*, & que le *Sang couloit avec tant de Force*, qu'il entraînoit avec lui des *Pierres de la Pesanteur de quatre Livres*, & qu'il entra bien avant dans la *Mer*\*. Ils ajoutent, que, lorsque les *Romains* furent *Maitres de la Ville*, ils *assemblèrent tous les Ecoliers*, & les *brulèrent avec leurs Livres*; parce que ces jeunes Gens, dans les *Commencemens du Siege*, voulant se rendre utiles à leur Patrie, s'étoient servis de leurs *Poinçons*, ou de leurs *Canifs*, pour *tuër les Ennemis* §. On leur fit un Crime énorme d'avoir ôsé se défendre lors qu'on les attaquoit. La Perte de Bitter fut suivie de l'entiere Dispersion de notre Nation.

Les

\* *Quinimo Sanguis rapiebat secum Petras Magnitudinis quadraginta Mediorum donec ad quadraginta Millaria usque in Oceanum fluerit.* Lent, pag. 18

§ *Ita Pubes principio Hostes Impetum facientes Graphiis suis confudit. Cum vero hi praevalerent, Urbemque cepissent, involverunt Puerulos illos cum Libris suis, eosque Igne sic cremarunt.* Joan à Lent, pag. 13.



LETTRES JUIVES, *Lettre CLVII.* 17

Les Maux, que nous avons eûs sous Titus, n'étoient que de legeres Plaies, eu égard au Coup que nous porta Adrien. Il fit vendre un Nombre infini des Juifs, dans des Foires, au même Prix que les Chevaux; & il en fit conduire beaucoup en Egipte, qui moururent de Faim, de Soif, & de Fatigue.

EST-IL possible, mon cher Monceca, que la Divinité expose un Peuple à des Maux aussi grands, s'il ne les a mérités par des Crimes qui demandent des Chatimens aussi rudes? Je crois être fondé à soutenir, que nos Auteurs ne nous ont point dit les véritables Causes qui peuvent avoir obligé le Seigneur d'abandonner ainsi son Peuple à la Cruauté de ses Ennemis. Sans doute, il falloit que les Juifs eussent commis quelques Offenses contre les Romains, dont la Divinité étoit justement irritée. Sous le Prétex-  
te de la Religion, peut-être avoient-ils fait plusieurs Meurtres, & s'étoient-ils souillés du Sang des Innocens. On doit même penser, que les Soupçons sont bien fondez, si l'on veut ajouter Foi aux Ecrits d'un ancien Docteur Nazaréen, qui vivoit environ deux Siècles après Adrien. Il a laissé par écrit, que le fameux Barcokebas, Auteur de la Guerre des Juifs contre les Romains, étoit un célèbre Imposteur, qui plongea la Nation dans un Abîme des Maux dont elle n'a pu sortir. Ce Malheureux, qui se disoit le Messie, se servoit d'une Ruse, par laquelle il paroissoit vomir des Flammes, & jeter des Etincelles de Feu par la Bouche\* Il

excita

\* *Ut ille Barcokebas, Auctor Seditiois Judaicae,*  
Tome V. B *Sti-*

# 18 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVII.*

excita les Juifs à la Révolte; &, par un Excès d'un Fanatisme qui tenoit de la Rage & du Desespoir, il exigea de tous les Juifs, qui entrèrent au Nombre de ses Soldats, & qui se mon oient à deux cent mille, qu'ils se coupassent un Doit, pour donner une Preuve de leur Courage. Ce Monstre, né pour la Destruction de ses Freres, vint à bout de séduire presque toute la Nation. Elle entra dans ses Vûes: elle secoua pour un tems le Joug des Romains, en égorgéa plusieurs, & prit, pour le Sujet de sa Révolte, & des Meurtres qu'elle commit, le Prétexte le plus frivole. Nos Auteurs en conviennent; &, par les Raisons qu'ils apportent de la Prise d'Armes des Juifs, ils semblent justifier tous les Maux que leur firent les Romains.

Si nous croïons ce que raconte le *Talmud*, la Guerre contre Adrien fut occasionnée par la Mort de plusieurs Romains, qu'on égorgéa très injustement. Ce Livre nous dit §, que les Juifs avoient la Coutume de planter un Cedre, lors qu'il leur naissoit un Fils; & un Pin, lors qu'il

leur  
*Stipulam in Ore succensam, Anhelitu ventilabat, ut Flammas evomere videretur. Hieronimi Apologia Hadversus Ruffinum.*

§ *In More suit ut cum nasceretur Infans plantarent Cedrum, cum Infantula Pinum: cumque Nati contraherent Matrimonium, ex iis conficerent Thalamum. Die quâdam transfiliit Fila Cesaris, & confractum est ei Crus Carpentis Cadrum istiusmodi exciderunt, atque eam attulerunt. Insurrexerunt in eos Judæi, atque eos reciderunt. Relatum est Cesari rebellare Judæos. Profectus ille in eos iracundus excidit totum Cornu Israelis. Tractatus Talmudico-Babyl. Giffin dictus, folio 57, apud Joh. à Lenz de Judæorum Pseudo-Messias, pag. 7.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLVII.* 19  
leur naissoit une Fille. Ils se servoient du  
Bois de ces Arbres, pour faire le Lit Nuptial,  
lors qu'ils venoient à établir les Enfans à la Naif-  
sance desquels ils les avoient plantez. La Fille de  
l'Empereur Adrien, traversant la Judée, son  
Char vint à se briser. Pour le racommoder, les  
Romains, qui accompagnoient cette Princesse,  
ignorant l'Usage & la Destination des ces Ar-  
bres, en coupèrent un. Les Juifs se soulevé-  
rent dans l'Instant, & tuèrent ces Romains,  
qui avoient ôsé détruire une Chose qu'ils re-  
gardeient comme sacrée.

IL n'est rien de si ridicule, & de si faux,  
que cette Histoire; car, il est très certain, que  
l'Empereur Adrien n'eut jamais de Fille. Mais,  
en supposant la Réalité de ce Conte fabuleux;  
nos Peres ne méritoient-ils pas d'être punis ri-  
goureusement, de s'être revoltez pour un pareil  
Sujet? Et n'étoit-ce pas une Barbarie affreuse,  
que d'avoir égorgé les Gardes d'une Princesse,  
pour avoir commis une Faute dont ils ne connois-  
soient point des Conséquences?

SANS recourir à toutes les chimériques Vi-  
sions du *Talmud*, convenons, mon cher Mon-  
ceca, que l'Impositeur Barcokebas, & l'Esprit  
remuant de nos Peres, toujours prêts à la Ré-  
volte, leur attirèrent les Maux dont ils furent  
accablez. Au lieu de se souvenir de ceux qu'ils  
avoient essuïés sous Titus, pour éviter d'en es-  
suïer de nouveau de semblables, ils irritèrent  
les Romains, par leur Desobéissance; & par leurs  
Cruautez & leurs Meurtres, ils offensèrent grié-  
vement de la Divinité, dans laquelle seule ils  
devoient avoir leur Recours. Il faut avouer de

bonne-foi, que s'il n'est point de Peuple au Monde, qui ait été traité aussi durement que nous, il n'en est point non plus, dont l'Orgueil, l'Obstination, & la Cruauté, ait plus mérité le total Abandon de Dieu. Et ce qu'il y a de plus douloureux pour nous, c'est que la plûpart des Crimes de notre Nation ont été occasionnez par des Gens qui l'ont abusée sous le Prétexte de deffendre la Religion.

Nos Malheurs passez doivent être éternellement presens à nos Yeux, & nous empêcher d'être de nouveau la Duppe de quelque Imposieur. Lorsque le Messie viendra finir notre Esclavage, & rompre nos Fers, il n'aura pas besoin de nous ordonner de tremper nos Mains dans le Sang. Sa seule Puissance domptera les Cœurs les plus rebelles ; &, pour en venir à bout, il n'aura qu'à le vouloir. Rien ne lui fera impossible. Il n'y a que les faux Prophetes, & les Imposieurs, qui veulent fonder la Doctrine qu'ils annoncent sur la Destruction d'une Partie du Genre-Humain. N'y a-t-il pas de la Folie & de l'Extravagance à soutenir, que Dieu ne nous enverra un Libérateur, que pour nous autoriser à commettre toutes Sortes de Cruautez ? Ceux, qui se forment cette Idée du Messie, se figurent apparemment, qu'il y aura peu de Différence entre lui & un Inquisiteur Espagnol. Rejettons, mon cher Monceca, ces fausses Notions ; & soïons certains, que notre Libérateur, loin de mettre en Feu l'Univers, ramenera le Calme & la Paix dans les quatre Parties du Monde.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLVII. 21*  
PORTE-TOI bien, mon cher Monceca,  
& ne conçois que des Espérances aussi sages que  
salutaires de notre Libérateur à venir.

*Du Caire, ce . . .*

LETTRE CENT CINQUANTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caràite*  
*autrefois Rabbin de Constantinople.*

DES Nazaréens, mon cher Isaac, me  
L paroissent fondez, dans les Repro-  
ches qu'ils font à la plus grande Par-  
tie des Ecrivains de notre Nation.  
Ils les accusent d'avoir inventé mille Contes  
odieux, pour flétrir leur Législateur, & d'avoir  
fausifié l'ancienne Histoire, avec autant d'Igno-  
rance que de Malice. On ne sauroit nier, que  
les Auteurs Juifs n'aient donné à nos Ennemis  
un juste Sujet de se plaindre. Car, sans parler  
des Fables grossières, qu'on a insérées dans le  
*Talmud*, pour rendre odieuse la Mémoire de  
Jésus de Nazareth, dont la Morale fut si pure,  
& qu'un Israélite véritablement Philosophe ne  
peut s'empêcher d'admirer, quels Ecrits calom-  
nieux n'ont pas débité les Rabbins, dans tous  
les Tems, depuis la Naissance du Nazaréisme?  
Je ne sçai, mon cher Isaac, si tu connois un

## 22 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVIII.*

Livre dont l'Auteur vivoit il y a environ quatre ou cinq cens Ans, quoiqu'il ait tâché de se déguiser le plus qu'il lui a été possible, dans le Dessen que son Ouvrage passât pour avoir été composé peu de tems après la Mort du Législateur des Nazaréens. Cependant, on découvre aisément la Supposition de ce prétendu Manuscrit; & les Nazaréens, loin d'en craindre les Suites, ont pris eux-mêmes le Soin de le publier. Ils l'ont fait imprimer, & ont accompagné le Texte de savantes Notes, qui couvrent de Confusion, non seulement l'Auteur de cet Ecrit fabuleux, mais encore toute notre Nation, avide des Faits qui peuvent nuire aux Nazaréens, & incapable de vouloir distinguer le Vrai du Faux \*. Ceux, qui adoptent sans Examen toutes les Calomnies qu'on publie contre nos Adversaires, ne prennent pas garde, qu'ils leur fournissent des Armes pour les combattre. Les Gens, qui font Usage de leur Raison, & qui ne sont point aveuglez par les Préjugés, sont indignés de voir qu'on suppose des Faits notoirement faux, & n'ajoutent plus aucune Croïance à tous ceux qu'ils trouvent dans les Ouvrages d'un Ecrivain, qui ne rougit point d'avancer un Mensonge, dont il connoit lui

\* *Voici le Titre de cet Ouvrage: ספר תולדות ישוע הנוצרי: Historia Jeschuæ Nazareni, à Judæis blasphemè corrupta, ex Manuscripto hætenus inedito nunc demum edita, ac Versione & Notis (quibus Judæorum Nequitia propius deteguntur, & Authoris Asserta Ineptiæ ac Impietatis convincuntur,) illustrata, à Joh. Jac. Huldrico Tigurino. Lugduni Batavorum, 1705, in 8.*

lui même toute la Noirceur. Cela fait, que la Vérité ne peut se faire jour, & qu'elle est entièrement obscurcie & avilie par les Fauffetez dont elle est accompagnée.

IL n'est rien de si affreux, mon cher Isaac, que les Impostures qui sont insérées dans l'Ouvrage dont je viens de te parler. Que nos Rabbins soutiennent avec Force, que le Législateur des Nazaréens ne fut point le Messie, je trouve qu'ils agissent conformément aux Principes de leur Religion; mais, qu'ils inventent les Fauffetez les plus atroces, rien ne sauroit les excuser. Il est de Notoriété publique, que Jésus de Nazareth naquît d'une Femme, dont les Mœurs furent très pures. Ses Sectateurs disent, que cette Femme conçut Jésus par l'Opération de l'Esprit de Dieu. Les Juifs, qui ne sont point outrez dans leurs Ecrits, assûrent qu'il naquît du Mariage de Marie & de Joseph. Mais, l'Auteur du Manuscrit débite sur cette Naissance la Fable la plus absurde.

Selon lui\*: Sous le Regne d'Hérode, un nommé Papus, Fils de Jeh., épousa une Femme appelée Miriam, Fille de Kalphus, Sœur de Rabbîn Simeon Hakalph. Cette Miriam étoit fort belle, & Papus son Mari fort jaloux. Aussi avoit-il soin

B 4 de

\* *Ecce, Tempore Regni Herodis Profeliti, erat Vir quispam cui Nomen Papus F. Jch. Huic Uxor erat nemine Miriam, Filia Kalphus, Soror R Simeonis Hakalph Erat autem illa Miriam (celebris illa) antequam in Matrimonium duceretur, Comrix Capillorum muliebrium. Nupta illa erat I apo, juxta Legem Moysi & Israël, Formaeque Speciositate supra alias eminebat. Oriunda ex Tribu*

24 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVIII.*  
de la tenir renfermée. Cependant, ses Précautions furent inutiles. Un Jour de Fête, où cet Epoux soupçonneux ne se trouvoit point au Logis, un certain Joseph Pandira, Nazaréen, passa sous les Fenêtres de Miriam, & lui tint ce Discours  
sé-

*Benjamin. Nec Maritus ejus Papus ei permittebat ex Ædibus egredi in publicum, sed Fores eum in finem clausas habebat: suspicabatur enim lascivos Homines (Forme Praestantiâ illectos) Rem fortè cum illâ habituros. Factum verò est, ut Die unò, quo Jejunium Expiationum agitabatur, Fenestras ejus transiret improbus ille Joseph Pandira, Nazarenus, qui Formæ etiam Pulchritudine insignis erat. Is, cum animadverteret, Virum in Ædibus tunc nullum esse, elatâ Voce inclamat: Miriam, Miriam, quo utique sedebis seclusa? Prospectat illa de Fenestrâ, eique respondet: Ioseph, Joseph, liberam me fac, sodes! It ergo Josephus, & adducit secum Scalam, Miriam è Fenestrâ descendit, & jugiunt ambo Hierosolymâ Bethlehemam, ipso Expiationis Die Jejunio, ibique degunt Diebus multis nemini cogniti. Concubuit autem Josephus cum Miriam ipsâ Exp. Die, Feria esuriali. Concepit illa, eique parit Anno vertente Jeschuam Nazarenum. Concepit rursus, & peperit Filios Filiasque †.*

Hist. Jeschuæ, pagg. 4. & 5.

† *Filios Filiasque.*] Secundum Literam Nebulo intelligere petulanter voluit quæ in Evangelio memorantur de Christi Fratribus & Sororibus. *Matth. XII. 46. XIII. 55. 56. &c.* Cum tamen nosse faciliè potuisset recutitus, Phrasi Hebr. *Fratres* denotare quosvis propinquâ Cognatione conjunctos, &c.

Huldrici Notæ in Hist. Jeschuæ, pag. 10.



LETTRES JUIVES, *Lettre CLVIII.* 25  
séducteur : *Miriam, Miriam, jusques à quand de-*  
*meurerez-vous enfermée ?* A ces douces Paroles ,  
Miriam se mit à la Fenêtre, & répondit : *Jo-*  
*seph, Jofeph, délivre-moi de ma Prison, & je*  
*deviendrai ta Compagne.* Joseph alla chercher  
un Echelle, & Miriam descendit par la Fenêtre.  
Ces deux Amans s'en allèrent à Bethléem ; &  
de leur Concubinage naquit, au bout d'un An ,  
Jésus de Nazareth, & , dans la suite, plusieurs  
Enfans, tant Fils que Filles.

EST-IL rien de plus absurde, mon cher I-  
saac, que ce Conte odieux, démenti par la plus  
grande Partie de nos propres Auteurs ? C'est ce  
que l'habille Ecrivain ; qui a fait des Notes sur  
ce Texte fabuleux a fait sentir avec beaucoup  
de Force. Il a encore démontré, d'une Ma-  
niere évidente, que l'Auteur Juif, pour don-  
ner un Air de Vérité aux Fables qu'ils racon-  
toit, avoit puisé dans les Ecritures de Nazaréens  
plusieurs Choses qu'il avoit entièrement défigu-  
rées. Telle est la Fin du Passage que je viens  
de te citer, où il donne, à Jesus de Nazareth ,  
*plusieurs Freres, & plusieurs Sœurs* ; prenant  
au Pied de la Lettre quelques Expressions, qui  
signifioient plutôt une Fraternité d'Amitié, qu'u-  
ne véritable Parenté formée par les Liens du  
Sang.

LA Haine de l'Ecrivain Juif n'a point été as-  
souvie en donnant au Législateur des Nazaréens  
la Naissance la plus infame. Il a voulu encore  
le faire passer pour un Parricide, afin que ses  
Crimes surpassassent ceux des plus grands Cri-  
minels ; & il a débité une seconde Fable encore  
plus grossiere & plus ridicule que la premie-

## 26 LETTRES JUIVES, Lettre CLVIII.

1c\*. Jéfus, dit-il, ayant connu qu'il étoit né d'un Adultere, & se voyant méprisé par les Sages, s'en alla à Nazareth. Lorsqu'il fut arrivé chez sa Mere, il feignit d'être très incommodé d'un Mal aux Dents. J'ai appris, lui dit-il, quand je faisois mes Etudes, un Remede certain contre la Douleur qui me tourmente; & si vous voulez mettre vos Mamelles dans ma Bouche, je ferai guéri dans peu de tems. Miriam consentit à ce que souhaitoit son Fils. Mais celui-ci, lui ayant serré

\* *Accidit autem ut Jeshua, his visis, cognitoque spurium se esse, ac idcirco Notâ (Calvitii) à Sapientibus dehonestatum, abierit Nazaretham, conveneritque Matrem suam, ibique ὀδονταλγία se graviter affligi simulans, Matri asseruerit, se cum Academicis Studiis incumberet, probatum contra Dentium Dolores Remedium audivisse; illudque hoc esse, si Mater Afflicti Mammas immittat inter Januam Cardinesque medias, Dentibusque laborans eas exsugat, eum revaliturum Respondit Mater (indulgentissimè, Malique nihil suspicata) Agendum, Fili mî, ponam ego Mammas meas inter Cardines medias: tu eas exsuge. Mater itaque Mammarum alteram interponit: sed Jeshua Fores claudens, Mammas Maternas gravissimè affligit, Matremque ita alloquitur: Non te prius dimitto, quâ mihi edixeris, quâ ratione in Lucem editus ego sim, & quæ Studia olim tua fuerint. Respondit ergo Mater: Spurius tu es. Maritus enim alter etiam mihi est, cui nomen Papis. Progenitor autem tuus Joseph in Matrimonium me accepit, non accepto à legitimo Marito Divortii Libello. Omnes itidem Liberi mei reliqui spurii sunt Hac cum percepisset Jeshua Irâ excandescit, & abiens Patrem Josephum occidit: postea verò in Galileam Judea aufugit.*

Hist. Jeshuæ, pagg. 32 & 33.

**LETTRES JUIVES, Lettre CLVIII. 27**  
*ferré les Mamelles, l'assura, qu'il ne lacheroit point Prise, qu'elle ne lui avouât de qui il étoit Fils, & qu'elle ne lui fit un Récit de ses Aventures. Je vous avoûrai tout, répondit Miriam. Papus fut mon légitime Mari. Mais, vous, & tous mes autres Enfans, êtes nez du Commerce criminel que j'ai eu avec Joseph. Ces Paroles enflammèrent Jésus de Colere. Il assassina son Pere Joseph, & se sauva ensuite en Galilée.*

EST-IL possible, mon cher Isaac, que nos Freres les Juifs n'aient pas supprimé, pour leur Honneur, un Livre rempli de Faussetez aussi évidentes? Et comment n'ont-ils pas compris, qu'elles autorisoient les Reproches que nous font les Nazaréens de n'avoir respecté, ni les Bien-séances, ni même la Vraisemblance, dès qu'il a été question de pouvoir leur nuire? Lorsqu'un Philosophe lit des Absurditez pareilles à celle que je viens de te rapporter, & qu'il réfléchit qu'elles sont, non seulement approuvées des Juifs, mais encore soutenues comme des Vérités incontestables, n'est-il pas en Droit de conclurre, qu'il y a apparence que tous les Ecrivains Juifs, depuis près de seize Siècles, ont été des Fourbes; & que ceux, qui ont ajouté quelque Confiance à leurs Ouvrages, n'avoient pas le Sens commun? Peut-on voir un Conte plus pitoïable, que ce Mal aux Dents, dont Jésus feint d'être tourmenté, & que l'Expédient dont il se sert pour apprendre de qui il est né? Je ne dis rien du prétendu Assassinat de son Pere Joseph. C'est là un Fait démenti, non-seulement pas tous les Auteurs Nazaréens, mais encore par les Ecrits de plusieurs Rabbins, qui, quo

28 LETTRES JUIVES, *Lettre CLVIII.*  
quoi qu'ils aient publié tout ce qu'ils ont crû  
de plus propre à rendre odieux le Législateur  
des Nazaréens, ne l'ont cependant jamais ac-  
cusé de ce Parricide.

JE ne m'étonne point, mon cher Isaac, de  
la Haine des Nazaréens envers tous ceux qui  
professent le Judaïsme. Les Excès, où se sont  
portés plusieurs de nos Ecrivains, semblent la  
mériter justement: & je ne sçai comment ils  
ont encore autant d'Egard pour nous, vû la  
Maniere indigne, dont nous agissons à leur E-  
gard. Je croirois volontiers, que le Mépris,  
qu'ils font des Contes odieux que nous débi-  
tons, les vangent assez des fades Plaïanteries de  
nos Auteurs.

AVANT que je finisse ma Lettre, permets,  
que je t'apprenne celle que l'Auteur de ce mau-  
vais Ouvrage a faite sur un Miracle que les Na-  
zaréens assûrent avoir été fait par leur Législa-  
teur\*. *Jésus, avec deux de ses Disciples, dit-il,*  
*arriva*

\* *Venerunt itaque inde in Diverforium Querit ibi  
Jesús ex Hospite: Est-ne tibi unde hi edant? Respon-  
dit Hospe: Non mihi suppetit, nisi Anserculus unus  
assatus. Sumit ergo Jesús Anserem, illisque apponit,  
aiens: Anser hic exiguus nimis est, quàm ut à tri-  
bus comedi debeat Dormitum eamus: & ille,  
qui somniarit Somnium optimum comedet Anserem  
solus. Decumbunt igitur. Tempestâ verò Nocte surgit  
Jehuda, & Anserem devorat. Manè itaque illis sur-  
genti us, Petrus ait: Somnio mihi visus fui assidere  
Solio Filii Dei Schaddai: Jesús ait, Ego sum Filius  
ille Dei Schaddai, & somniavi te prope me sedere.  
Ecce ergo me præstantius quid somniasse te. Quare  
meum erit Anserem comedere. Jehuda tandem ai-  
bat:*

**LETTRES JUIVES, Lettre CLVIII. 29**  
*arriva dans une Habitation. Il demanda à son Hôte, s'il n'avoit rien à lui donner à manger? Il ne me reste. lui répondit cet Hôte, qu'un Oïson. Jésus le prit; & l'ayant mis dans un Plat, Cet Oïson, dit-il, est trop petit pour être partagé en trois Portions. Allons-nous en dormir; & celui, qui fera le plus beau Songe, le mangera à son Réveil. Les Disciples obéirent. Mais, pendant la Nuit, Jehuda se leva, & mangea lui seul l'Oïson. Lorsque le Jour fut venu, Pierre dit, qu'il avoit songé, qu'il étoit assis à la Droite du Fils de Dieu. Jésus repondit: C'est moi, qui suis le Fils de Dieu, & j'ai aussi songé que tu étois assis à mon Côté. Je dois donc manger l'Oïson; car, mon Rêve est beaucoup plus beau que le tien. Mais Jehuda leur dit: Et moi, j'ai rêvé, que je mangeois l'Oïson. Jésus, entendant cela, le chercha vainement, puisque Jehuda l'avoit réellement mangé.*

UNE Nourrice fait-elle à son Enfant des Contes aussi pitoiables; & les Nazaréens n'ont-ils pas Raison d'avoir plus de Pitié, & de Mépris, pour les Ouvrages que nous écrivons contre eux, que de Colere & de Dépit! Prions l'Etre Souverain, mon cher Isaac, qu'il éclaire les Israélites, & qu'il les empêche d'affoiblir leurs bonnes Raisons par des Fables & des Impostures.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: & vi content & heureux,

*De Londres, ce . . . .*

*bat: Ego quidem ipsemet in Somnio comedi Anserem. Quare ergo Anserem Jesus, sed frustra; Jehuda enim devorabat illum.*

Hist. Jeschux, pag. 51.

LET-



## LETTRE CENT CINQUANTE-NEUVIEME.

Isaac Onis, *Caraïte*, autrefois *Rabbin de Constantinople*, à Aaron Monceca.

JE connois parfaitement, mon cher Monceca, le Livre dont tu m'as parlé dans ta dernière Lettre. C'est un de ces misérables Ouvrages, enfantez par les Rabbins, & qui deshonnorent autant le Judaïsme, que le Ramas de Visions que contient le *Talmud*. En embrassant les Sentimens des sages Caraïtes, j'ai acquis le Droit de rejeter tous ces Ecrits imposteurs, dictés par la Haine, & que la Passion & les Préjugés ont consacrés sous le Voile de la Religion.

LES Endroits, que tu m'as citez de la prétendue *Histoire de Jesus de Nazareth*, ne sont pas les plus ridicules de ceux qu'on y trouve en grand Nombre. En voici un, qui me paroît surpasser tout ce qu'on a écrit de plus absurde\*.

*Jebu-*

\* *Jehuda verò clanculum se ad Regem confert, eique nunciat, Jesum cum suis esse in Aedibus Puræ. Mittit ergo Rex juvenes Sacerdotes in Aedes Puræ, qui cum illic venissent ad Jesum aiunt: Homines nauci non sumus, et in te ac Verba tua credimus. Tantum nobis da, ut coram Facie nostrâ Miracula patres. Patravit itaque Jesus coram iis Mira, per Nomen immensum, Ederunt autem Jesus & Discipuli ejus ipsâ Die*

Ex-

LETTRES JUIVES, *Lettre CLIX.* 31

*Jehuda*, dit cet Auteur, alla trouver le Roi, & lui apprit, que Jéfus étoit arrivé. Ce Prince envoya les jeunes Prêtres vers lui, & ils dirent à Jéfus : Nous ne sommes point des Trompeurs, ni des Méchans. Nous ajoutons l'oi à vos Discours. Nous vous demandons seulement, que vous fassiez devant nous quelque Miracle. Jéfus consentit à leur Demande ; &, par la Vertu du Nom tout-puissant, il opéra plusieurs Prodiges. Or, Jéfus, ainsi que ses Disciples, n'observèrent point les Jeunes établis les Jours

*Expiationum, Feriâ Esuriali, nec jejunarunt. Biberunt etiam de Vino, quod miscuum erat Aquis Oblivionis, cubitumque postea iverunt. Circa tempeſtam verò Noctem, Satellites Regis ad ejus Mandatum Ædes Puræ Corona circumdant. Aperit Pura Januam: ingrediuntur Satellites Conclave Jēſu & Aſſecularum ejus, eosque Compedibus conſtringunt. Jēſus itaque intendebat Animum in Nomen immenſum, ſed non valebat illud aſſequi, omnium enim ejus Connexionum oblitus erat. Tunc dixit Jēſus: De me dictum eſt; Vinum & Muſtum &c. (Hos. IV, 11.) Satellites autem Jēſum & Aſſecclas abducunt in Carcer, dictum Domus Blaſphemantis, quia Probris & Blaſphemiiſ aſſecit Deum. Manè itaque Regi nunciabatur Jēſum & Sequaces ejus captos eſſe, & Carceri incluſos. Præcepit verò Rex, cuſtodire eos uſque ad Feſtum Tabernaculorum. Veniebat tunc omnis Populus Domini, ad ſe proſternandum coram Domino in Feſto, juxta id quod præceperat Moſes. Fuſſit ergo Rex lapidare Jēſu Diſcipulos extra Hieroſolymam, & viderunt omnes Iſraelitæ, & Lapidibus obruerunt Sequaces Jēſu. Univerſus autem Iſrael Cantica & Laudes deſerebat Deo Iſraeli, quod Viros hoſce Belial in Manus eorum tradiderit.*

*Hiſt. Jeſchux, pag. 67, 68, & 69.*

### 32 LETTRES JUIVES, Lettre CLIX.

*Jours d'Expiation. Ils burent du Vin dans lequel on avoit mêlé de l'Eau d'Oubli. Ensuite, ils allèrent se coucher. Mais, pendant la Nuit, des Soldats entourrèrent la Maison dans laquelle ils étoient, & les garottèrent. Jésus faisoit tout ce qu'il pouvoit pour se ressouvenir du Nom tout-puissant, sans que cela lui fût possible, parce qu'il l'avoit oublié. . . . Les Soldats le conduisirent donc, lui & tous ses Satellites, dans une Prison appelée la Maison de Blaspême, parce qu'il avoit blasphémé contre Dieu. Cependant, le Matin, on apprit au Roi, que Jésus & ses Disciples avoient été arrêtez. Le Roi ordonna de les garder en Prison, jusqu'à la Fête des Tabernacles, durant laquelle les Peuples accouroient de toutes Parts pour se prosterner devant le Seigneur, ainsi que Moïse l'avoit ordonné. Le Roi ordonna donc, qu'on conduisit les Disciples de Jésus hors de Jérusalem, & qu'on les lapidat; ce qui fut exécuté aux Yeux de tous les Israélites, qui chantoient des Cantiques, & rendoient Grace à Dieu de leur avoir donné le Moien de punir ces méchans Hommes.*

EN ne faisant point Attention, mon cher Monceca, aux Faussetez & aux Mensonges qui sont dans ce Récit, & qu'on voit si évidemment démentis & détruits par toutes les Histoires les plus authentiques, il s'ensuit une Absurdité qui saute aux Yeux des Lecteurs les plus ignorans. Si tous les Disciples de Jésus périrent à la Fête des Tabernacles, & si Jésus lui-même fut crucifié quelque-tems après, & ne sortit plus de sa Prison depuis le Jour qu'il fut arrêté, comment est-ce que le Nazaréisme a pu s'établir  
&



& devenir si puissant? Qui furent ceux, qui allèrent le prêcher dans les Climats les plus éloignés? Comment, après avoir été éteint dès sa Naissance, pût-il renaître de ses Cendres? L'Historien Rabiniste a prévu une Partie de ces Difficultés, & il les sauvees, ou du moins il a tâché de les sauver; mais, d'une Maniere si pitoyable, que ce qu'il dit ensuite est cent fois plus fou & plus insensé, que cette Eau d'Oubli qu'il fait mêler si à propos avec du Vin, pour faire perdre la Mémoire à Jésus, & l'empêcher de pouvoir se ressouvenir du Nom tout-puissant. N'est-ce pas fonder un Fait sur des Preuves bien incontestables, que de l'établir sur un Conte puisé dans les Ecrits des Poètes Païens, & dans ceux des Cabalistes, les plus incurables de tous les Fous? Ce sont là, mon cher Monceca, les Sources de cette Eau d'Oubli qui n'exista jamais davantage que le Fleuve Lethé, & de cette Puissance surprenante du Nom tout-puissant, dont les *Connexions cachées* n'eurent jamais d'autre Pouvoir, que de déranger le Bon-Sens, & de renverser la Cerveille, d'un grand Nombre de Rabbins.

Celui, dont tu méprises si fort l'Ouvrage, mérite de tenir un Rang distingué parmi ces Insensés; & je ne pense pas, qu'aucun de ses Confreres ait jamais rien écrit d'aussi fou que ce qu'il raconte de l'Etablissement du Nazaréisme, après la Mort de Jésus \*. „ Il arriva, „ dit-il, „ que les „ Habitans d'Aï, aiant appris que Jesus avoit été

„ cru-

\* *Factum verò est, cum inaudirent Aïtae suspensum esse Jeschu, ut Licem indicerent acerbam Israeli. Quan-*

### 34 LETTRES JUIVES, Lettre CLIX.

„ crucifié, eurent une vive Dispute avec les  
 „ Israélites. Ils tuoient tous ceux qu'ils rencon-  
 „ troient

*do ergo offenderunt Aitae Israelitam, eum Neci dederunt;  
 & occisa ita sunt Israelitarum bina millia Virorum. Nec po-  
 terant Israelitae adscendere in Feslum, propter Viros Ai:  
 Bellum igitur gerebat Rex cum Aitis. Sed eosdem su-  
 bigere non valebat. Nam ipsis etiam Hierosolymis in-  
 crescebat Numerus Hominum improbissimorum coram  
 Rege. Quidam autem illorum Hominum Propudia Ai  
 ibant, Mendaciaque Aitis referebant, scilicet triduo post-  
 quam suspensus fuisset Jeschu Ignem de Calo cecidisse,  
 Jeschu circumcinxisse, indeque illum e Vestigio revixisse,  
 posteaque in Coelum ascendisse. Eidem vero adhibebant  
 Aitae Verbis Scelestorum illorum, & Jurisjurandi Fide  
 interposita conspirabant se Crimen ultuiros in Israelitis,  
 ejus Reatum sibi consciverant Jeschu suspendendo. Je-  
 huda autem cum videret horrenda Aitas Facinora mali-  
 ri, ad eos Literas in hunc Sensem dedit. Non est Pax,  
 ait Dominus, Impiis. Quare conspirant Gentes, &  
 Nationes meditantur Vanitatem? Venite, quæso,  
 Hierosolimam, & conspiciate Pseudo-Prophetam  
 vestrum. Ecce enim ille est Cadaver protritum, Ca-  
 nis mortuus & foetidus, quem deposui ego in Re-  
 conditorio Stercorum. Inutiles ergo ille Homines, cum  
 haec perciberent, Hierosolimam pergunt, ibique vident  
 Jesum depositum in Loco Sordibus & Stercoribus inquina-  
 tissimo. Recipientes autem se in Ai, divulgant ibi pura  
 Mendacia esse, quae transcripserit Jehuda. Nam ecce  
 (atebant) venimus nos Hierosolimam, & plures ibi  
 sunt qui contra Regem insurrexerunt, eumque ex-  
 pulerunt, quod noluerit credere in Jesum: multi quo-  
 que Sapientum occisi sunt ob ipsam etiam Infidelita-  
 tem in Jesum. Aitae itaque credebant Verbis mendaci-  
 bus Hominum nauci, Bellumque indicebant Israel.*

Hist. Jeschuæ, pag. 95, 96, 97.

„ troient. Ils en massacrèrent deux mille; &  
 „ les Israélites n'ôsoient plus venir à Jérusa-  
 „ lem les Jours de Fête. Le Roi avoit bien  
 „ déclaré la Guerre aux Aïtains. Mais, il  
 „ lui étoit impossible de les soumettre. Il y  
 „ avoit d'ailleurs dans la Ville plusieurs Esprits  
 „ séditieux, & Amateurs de Nouveautez. Quel-  
 „ ques-uns d'entre eux alloient trouver les Gens  
 „ d'Aï, & leur racontaient mille Fables. Ils  
 „ disoient, que trois Jours après la Mort de  
 „ Jésus, il étoit tombé un Feu du Ciel, qui  
 „ avoit entouré son Corps; & qu'il étoit revenu  
 „ à la Vie, & monté ensuite dans les Cieux. Les  
 „ Habitans d'Aï ajoutaient Foi à ces Discours  
 „ séducteurs, & formoient toujours d'avanta-  
 „ ge la Résolution de vanger sur les Israélites la  
 „ Mort de Jésus de Nazareth, qu'ils croïoient  
 „ avoir été mis à Mort injustement. Jehuda,  
 „ ayant connu les Crimes que méditoient les  
 „ Aïtains, leur écrivit dans ces Termes: *La*  
 „ *Paix du Seigneur n'est point avec les Impies.*  
 „ *Pourquoi donc les Peuples se laissent-ils sé-*  
 „ *duire par des Mensonges? Venez à Jérusalem*  
 „ *& vous y verrez votre prétendu Prophete. Il*  
 „ *est enterré dans des Latrines, où je l'ai moi-*  
 „ *même inhumé. Il est à demi pourri, & ré-*  
 „ *pand une Odeur aussi puante qu'un Chien mort.*  
 „ Les Habitans d'Aï, ayant reçu cette Lettre,  
 „ envoïèrent quelques-uns d'entre eux à Jérusa-  
 „ lem, qui virent Jésus dans les Latrines où il  
 „ étoit enterré. Mais, lorsqu'ils furent de re-  
 „ tour chés leurs Concitoïens, loin de rendre  
 „ Gloire à la Vérité, ils dirent, que la Lettre  
 „ de Jehuda étoit remplie de Mensonges; & que

### 36 LETTRES JUIVES, *Lettre CLIX.*

„ beaucoup de Gens , dans Jérusalem même ,  
 „ avoient pris le Parti de Jésus , & s'étoient  
 „ révolté contre le Roi. A ces Nouvelles ,  
 „ les Gens d'Aï égorgèrent plusieurs sages Per-  
 „ sonnages , qui s'étoient déclarez contre Jésus ,  
 „ & continuèrent à faire la Guerre aux Israéli-  
 „ tes. „

VOILA', mon cher Monceca , des Faits , dont aucun Historien , soit Païen , soit Nazaréen , n'a jamais fait aucune Mention. Il est supprenant , qu'un Homme , quelque accoustumé qu'il soit au Mensonge , n'ait pas Honte de donner un Roman odieux comme une Histoire véritable. Du moins , le Rabbín devoit-il donner un Air de Vraisemblance à ses Impostures. Est il rien de plus contraire , & qui se détruise davantage , que de dire , que tous les Disciples de Jésus furent lapidez , que le Peuple entier applaudit à leur Mort ; que les Aïtains vinrent être temoins de la Corruption du Corps de Jésus ; & s'assurer en même tems , que ces mêmes Aïtains sont les premiers à soutenir les Intérêts & la Mémoire de ce même Jésus ? Les Nazaréens n'ont-ils pas Raison de traiter en général tous les Rabbins comme des Imposteurs , & de décrier le Judaïsme , puisqu'il s'autorise de leurs Ecrits , & qu'il fonde sa Défense sur un Tissu d'Injures & de Mensonges ?

Si tous les Israélites suivoient les sages Opinions des Caraites , ils ne craindroient point ces Reproches. Nous n'établissons notre Croïance , que sur les Livres Divins. Les Oracles , qui nous instruisent , sont infailibles ; & nous ne saurions nous tromper. Pour défendre nos  
 Sen-

LETTRES JUIVES, *Lettre CLIX.* 37

Sentimens contre les Nazaréens, nous n'avons point recours à des Rufes indignes d'un Honnête-Homme. Ils nous attaquent par les Ecritures. C'est par ces mêmes Ecritures, que nous nous deffendons. S'ils pouvoient nous montrer, qu'elles ont été accomplis, sans héfiter un seul moment, nous nous soumettrions à recevoir leur Croïance. Mais, c'est ce qui n'arrivera jamais; puisqu'il est visible, que cette Lampe, promise à Israël, n'a point encore lui. Dès que sa Clarté paroitra, tous les Cœurs seront éclairez. C'est vainement qu'on voudroit fermer les Yeux. Ses Raïons pénétrants perceroient les Voiles les plus épais; &, puisque le Messie viendra, pour rendre parfaitement heureux tous les Juifs, il seroit ridicule de prétendre qu'il les laissera presque tous dans l'Aveuglement.

C'EST-LA, mon cher Monceca, un des grands Argumens contre les Nazaréens. Ils disent, que le Messie est arrivé. Quel Bien a-t-il donc fait aux Juifs? Car, c'est à eux, & pour eux, qu'il est dit dans l'Ecriture, qu'il doit venir sur la Terre. Cependant, tous les Maux semblent vouloir accabler notre Nation. Elle est chassée & bannie de Jerusalem. Le Temple du Dieu vivant est détruit. Elle ne peut plus offrir de Sacrifices. Elle est en Proïe à l'Avarice, à la Haine, & à la Cruauté de tous les Peuples. Sont-ce-là les Bonheurs, qui nous sont promis par la Venue du Messie? Est-ce-là cette Etoile brillante, qui devoit luire sur Israël, & la combler de toutes les Prospérités? Nos Infortunes, mon cher Monceca, sont des

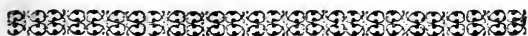
38 LETTRES JUIVES, *Lettre CLIX.*

Preuves évidentes, que notre Libérateur n'est point encore arrivé. Lorsqu'il paroîtra, les Nazaréens pourront aisément le reconnoître aux Biens dont il nous comblera. Il nous tirera de leur Esclavage: & notre Liberté, notre Gloire, notre Bonheur, seront des Marques auxquelles les plus entêtez de nos Ennemis seront forcés de se rendre.

PORTE-TOI bien, mon cher Moneca: vi content & heureux; & compte que dans ma premiere Lettre je te parlerai plus au long de l'impertinent Ouvrage du Rabbin Impofteur.

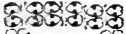



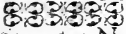
*Du Caire, ce . . .*





LETTRE CENT-SOIXANTIEME.

Isaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbín de Constantinople*, à Aaron Monceca.

 E t'ai promis, mon cher Monceca,  
 J  de te parler encore des Absurditez  
 & des Mensonges, que les Rabbins  
 ont inserées dans la Vie du Législa-  
 teur des Nazaréens. Je commencerai par l'En-  
 droit, qui suit celui où je me suis arrêté dans  
 ma dernière Lettre, & où le prétendu & ridi-  
 cule Historien continue en ces Termes \*.

C 4

„ LE

\* *Rex ergo & Sapientes perspicientes, Aitas Israelitis superiores evadere, & adaugeri etiam Agmen Hominum impiissimorum, (erant hi Fratres & Cognati Jesu,) Consilia invicem ineunt Jehudamque rogant, quid optimum Factu in Re difficili sibi videretur? Respondit Jehuda: Ecce Avunculus Jesu est Simeon Hakkalpasi, qui itidem est Senex venerabilis admodum. Tradite, sultis, ei Nomen Immensum, & ablegate illum Ait, ibi ut patret Miracula, Civibusque edicat, omnia illa se facere על רעת ישו. Aitæ vero opiniabuntur, dicere illum velle בשם ישו, in Nomine Jesu; cum Explicatio tamen Vocularum על רעת ambigua sit, atque adeo apta nata ad decipiendos illa Aitas: nam על רעת (quod notare etiam potest ex Mente Jesu, in Nomine Jesu,) Stylo Rabbinico est לשון אנוס, Phrasis*

# 40 LETTRES JUIVES, *Lettre CLX.*

„ LE Roi & les Sages, voïant que les Aïrains  
„ devenoient tous les jours plus puissans, & que le  
„ Nom-

Phrasîs quæ exprimit Actum, quem coactusquis & invitus ob urgentem Necessitatem suscipit. Viri verò Aitæ credent Verbis Simeonis, Avunculus Jesu cum sit. Oportet autem persuadeat Simeon illis, in Mandatis ei dedisse Jesum edicere iis ne belligerarent cum Israelitis, cum Jesus ipsemet Vindictam de illis sumpturus esset. *Approbat se hæc Consilium Regi & Sapientibus. Accersunt itaque Simeonem, illique Rem totam enarrant. Respondit Simeon: Jurate mihi sanctè, Hæredem me futurum Seculi venturi. Tunc ibo ego lubens, illisque proponam Statuta non bona, atque cessare faciam Bellum ab Israele. Jurant proinde Sapientes & Seniores Simeoni, eique committunt Nominis Immensi Arcanum sacratissimum.*

*Abiit ergo Simeon, & cum prope jam Ai esset, effinxit Nubeculam aliquam minorem, Tonitrubusque & Fulgetris inde emissis, ipse Nubecula insedit, Mugituque Tonitru, quo Aitas percelleret, edito, in hæc Verba fari cœpit: Audite, viri Aitæ. Convenite ad Turrîm Aïricain, & ibi præscribam vobis Statuta Jeschu Aitæ, Voce hac auditâ perterrefacti, undique ad Turrîm istam concurrunt. Et ecce Simeon fertur supra Nubem Descendit vero postea de Nube in Turrîm; & viri Aitæ se coram eo prosternunt. Dicit autem Simeon: Ego sum Simeon Hakkalph, Avunculus Jeschu Jesus vero convenit me, meque ad vos amandavit, ut edoceram vos Statuta ejus; nam Jesus Filius Dei est. Ego porro Simeon edocebo vos Legem Jesu, Statuta nova Edidit vero Simeon in Conspectu eorum Signa & Portenta magna. Aitæ proin Verbis Simeonis Fidem adhibuerunt, eique dixerunt: Faciemus, & obsequemur omni, quod præcepturus es nobis. Simeon ait: Re-*



# LETTRES JUIVES, *Lettre CLX.* 41

„ Nombre des Impies & des Novateurs augmen  
 „ toit, parmi lesquels les Freres & les Parens de  
 C 5 „ Jésus

Recipite vos in *Ædes vestras*. *Omnes ergo Aite Ædes suas repetunt.* Simeon autem in *Turri Aitica* residebat, & conscribebat *Statuta illa*, prout ei edixerant *Rex & Sapientes.* Immutabat etiam *Alphabetum*, aliisque *Literas Nominibus insigniebat*, ad dandum tacitè *Indicium*, omnia quæ præcepturus erat *Mendacia fore.* Hoc vero *Alphabetum est* quod ille cudit: a, be, ce, de, e, ef, cha, i, ke, el, em, en, o, pe, ku, er, es, te, w, icx, etzet, zet. Et hæc est *Explicatio ejus.* אבא Pater meus est Esau. ציד ויער Venator, & lassus ille erat: & ecce Filii ejus credunt in *Jesum*, qui חי כאלו vivit ut Deus. Suffocetur Anima illorum; quia Deo אין אם non est Mater. *Jesus vero habebat Matrem*; sed אפיקורס אפיקורס Epicureus, Seducor, &c.

Conscripsit in super in *Usum illorum Libros mendacissimos*, eosque vocavit עון בליוך, Iniquitatem Consumptionis. Putaverunt vero illi, eum dicere אבן גליוך q. d. Pater, & Filius, & manifestatus Spiritus S. Et conscripsit illis etiam *Libros Nomine Discipulorum Jesu*, & speciatim *Johannis*: dixit vero *Jesum omnia illa sibi tradidisse.* Nec absque *Intentione singulari concinnavit Librum Johannis.* Illi proin putabant *Mysteria* ea esse, cum tamen omnia illa non sint nisi *Vanitas*, & *Figmentum Cordis*: uti quæ (v. g.) scripsit in illo *Libro Johannis, Cap. XIII.* *Johannem vidisse Bestiam aliquam*, cui fuerunt septem *Capita*, & decem *Cor-nua*, cum decem etiam *Coronis*; Nomenque *Bestiæ* est *Nomen blasphemix*, & Numerum *Nominis Bestiæ* esse 666. Hic *Verborum Sense* est: Bestia hæc est *Jetchu Nazareus*: ei sunt septem *Capita*, tot nimirum *Literæ sunt in binis Vocabulis hisce* יטו נצרי.

Hist. Jeschuæ, pag. 100-115.

## 42 LETTRES JUIVES, *Lettre CLX.*

„ Jéfus tenoient un Rang dillingué, délibéré-  
 „ rent sur le Parti qu'ils devoient prendre, &  
 „ prièrent Jéhuda de vouloir leur apprendre  
 „ comment ils devoient se conduire dans une  
 „ Situation auffi épineufe. Jéhuda leur répondit :  
 „ *Voici Simeon Hakkalpafi, Oncle de Jéfus.*  
 „ *C'est un Vicillard respectable. Découvrez-lui*  
 „ *les Mifteres & les Decrets du Nom tout-*  
 „ *puiffant. Envoies-le enfuite chés les Aitains,*  
 „ *afin qu'il faffe plusieurs Miracles à leurs*  
 „ *Yeux, & qu'il dife, que c'est par la Vertu*  
 „ *d'un autre. Les Aitains croiront fans doute,*  
 „ *que c'est par celle de Jéfus ; cette Façon de*  
 „ *parler étant très obscure, & fort propre à les*  
 „ *tromper. Car, ces Termes, par la Vertu*  
 „ *d'un autre, peuvent être facilement attribuez à*  
 „ *Jéfus, & font une Phrafe, qui, dans le Stile*  
 „ *Rabbinique, fignifie, qu'on eft contraint par*  
 „ *la Puiffance d'un autre, & déterminé pas fon*  
 „ *Pouvoir. Les Aitains croiront donc aux Dif-*  
 „ *cours de Simeon Oncle de Jéfus, & il faut qu'il*  
 „ *leur perfuade, que Jéfus leur ordonne de cef-*  
 „ *fer de faire la Guerre aux Ifraélites, s'étant*  
 „ *réfervé à lui-même la Vengeance. Le Roi,*  
 „ *& les Sages, approuvèrent fort l'Avis de Jé-*  
 „ *huda. Ils envoièrent chercher Simeon, & lui*  
 „ *déclarèrent ce qu'ils avoient réfolu : Jurez-*  
 „ *moi, leur répondit-il, que je ne ferai point*  
 „ *reprouvé dans tous les Siècles à venir ; &*  
 „ *pour lors, je vous obéirai avec plaifir. J'é-*  
 „ *tablirai des Opinions criminelles parmi vos*  
 „ *Ennemis, & leur ordonnerai de cefser de vous*  
 „ *faire la Guerre. Les Sages jurèrent ainfi que*  
 „ *le demandoit Siméon, & ils lui découvri-*  
 „ *rent*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLX.* 43

rent les Millères du Nom tout-puissant.  
 „ IL partit ensuite; & , lorsqu'il fut près des  
 „ Aïtains , il fit former une Nuée , de laquelle  
 „ sortoient des Eclairs. Il monta dessus , &  
 „ leur parla de la sorte: *Ecoutez-moi , Hab-*  
 „ *tans d'Ai. Assemblez-vous au Pied de la*  
 „ *Tour, & là je vous apprendrai les Ordres de*  
 „ *Jésus.* Les Aïtains , saisis de Fraieur , s'y  
 „ rendirent en foule. Siméon s'y transporta,  
 „ assis sur son Nuage, & descendit ensuite sur la  
 „ Tour. Les Aïtains se prosternèrent devant lui,  
 „ & il leur tint ce Discours: *Je suis Siméon*  
 „ *Hakkalph, Oncle de Jésus, qui m'est venu*  
 „ *trouver, & m'a envoié vers vous, afin que*  
 „ *je vous annonçasse ses Ordres; car, Jésus est*  
 „ *le Fils de Dieu: & moi je vous enseignerai*  
 „ *sa Loi.* Alors, Simeon fit plusieurs Miracles ,  
 „ dont ceux qui l'écoutoient furent les Témoins.  
 „ Aussi crurent-ils à ses Discours, & il lui di-  
 „ rent: *Nous obéirons à tout ce que vous nous*  
 „ *ordonnerez, & nous suivrons exactement les*  
 „ *Regles que vous nous prescrirez.* Simeon  
 „ leur ordonna de se retirer dans leurs Maisons.  
 „ Quant à lui, il resta dans la Tour, & il y  
 „ travailloit à faire des Réglemens mauvais &  
 „ criminels, ainsi qu'il l'avoit promis au Roi  
 „ & aux Sages; & il changeoit l'Alphabet, &  
 „ donnoit d'autres Noms aux Lettres, pour  
 „ servir d'Indice secret, que tout ce qu'il pres-  
 „ crivoit n'étoit que des Mensonges & des Im-  
 „ postures. Voici l'Alphabet qu'il inventa: *a,*  
 „ *be, ce, de, e, ef, cha, i, ke, el, em, en, o, pe, ca,*  
 „ *er, es, te, u, icx, etzet, zet,* dont telle est l'Ex-  
 „ plication: *Mon Pere Esaï, Chasseur, étoit*  
 „ fort

#### 44 LETTRES JUIVES, Lettre CLX.

„ fort las, & ses Enfans croioient en Jéfus, qui  
 „ dit être Dieu. Que leurs Ames perissent ;  
 „ par ce que Dieu n'a point de Mere, & Jéfus  
 „ en a eu une. C'est un Epicurien, un Seducteur,  
 „ un Trompeur, &c.

„ SIMEON composa ensuite plusieurs Livres,  
 „ remplis de Mensonges, & il les appella le  
 „ Comble de l'Iniquité. Mais, les Aïtains cru-  
 „ rent, qu'il vouloit dire, le Pere, le Fils, &  
 „ l'Esprit Saint. Il écrivit aussi plusieurs Ou-  
 „ vrages, au Nom des Disciples de Jéfus, &  
 „ particulièrement à celui de Jean. Il assûra,  
 „ que tout cela lui avoit été révélé par Jéfus.  
 „ Et ce ne fut pas sans un Dessein formé, qu'il  
 „ fit le Livre qu'il publia sous le Nom de Jean :  
 „ car, les Aïtains pensoient, qu'il contenoit  
 „ les plus grands Misteres, quoiqu'il n'y eut  
 „ mis que des Contes & des Visions ridicules,  
 „ & chimériques. Il dit, par exemple, qu'il  
 „ vit une Bête, qui avoit sept Têtes, dix Cornes,  
 „ & dix Couronnes; que le nom de la Bête étoit  
 „ un Nom de Blasphème, & que le Nombre de  
 „ ce Nom étoit 666. Voici quel est le Sens  
 „ de ces Paroles: La Bête est Jéfus de Naza-  
 „ reth; y aiant, dans ces deux Mots Hébreu,  
 „ ישו נצר, sept Lettres, dix Cornes, & dix  
 „ Couronnes. „

PENSES-TU, mon cher Monceca, qu'il y  
 ait des Contes des Fées aussi ridicules que ce-  
 lui de Simeon Hakkalpati? Peut-on rien dire  
 d'aussi extravagant, que cette Loi donnée sur  
 le Haut d'une Tour, par un Homme qui s'y  
 transporte dans une Nuée? Le Serment, qu'il  
 exige des Sages, qu'en trompant les Aïtains, il

LETTRES JUIVES, *Lettre CLX.* 45  
 ne nuira point à son Salut, & l'Assûrance que  
 lui en donnent ces mêmes Sages, n'est-elle  
 pas la Chose du Monde la plus contraire à la  
 bonne Morale? Quel est, je ne dis pas l'Hon-  
 nête-Homme, mais le Scélérat, qui ôsât soute-  
 nir, qu'il doit être permis, par un Principe de Re-  
 ligion, d'abuser de la Crédulité de tout un Peu-  
 ple, & de l'induire dans les plus grands Crimes,  
 sous le Prétexte de lui révéler les Ordres du Ciel?

Le Rabbín Historien avoit des Sentimens  
 tout aussi éloignés de la Droiture & de l'Equité,  
 que de la Vérité. Il falloit, qu'il fût aussi Four-  
 be que menteur: car, il paroît, qu'il aprouvoit  
 fort toutes les Ruses qui pouvoient être utiles.  
 En voici la Preuve dans ses propres Termes\*.

,, Le

\* *R. AK. igitur Nazaretham it, exque Incolis Urbis  
 inquit, ubinam habitet Mezaria, Conjugio juncta cum  
 Karchat. Monstrant Indigenae Rabbino Aedes, quas cum  
 adiisset R. AK. non offendit ibi Maritum, sed Uxorem  
 solam; illam itaque ita affatur: Filia mea, singulari  
 Domini Providentiâ effectum est quod Maritus tuus  
 Domi non sit. Ego itaque te per Dominum Deum  
 Cælorum adjuro, ut edicas mihi, quæ Studia tua, &  
 sint, & fuerint olim; tibi que ( fideliter Gesta narranti)  
 spondeo Seculum futurum. Respondit ei Uxor: Jura,  
 quæso, mihi per Nomen Domini. Jusjurandum con-  
 fessim præstat R. AK., Ore suo, sed Corde illud nullum  
 facit. Tunc Uxor ita ad eum loquitur: Miriam ego sum,  
 Soror Simeonis Hakkalph, Uxor Papi. Aufugi verò  
 cum Josepho Pandira, & procreavit ille ex me Li-  
 beros spurios Bethlehemæ. Eo autem Tempore, quo  
 Herodes illuc venit nos lapidaturus, in Ægyptum fugi-  
 mus, Ibi cum ingravesceret Annona, huc revertimur,*

No.

46 LETTRES JUIVES, *Lettre CLX.*

„ Le Rabbin AK. alla à Nazareth, & s'informa  
 „ de l'Endroit où demeueroit Mezaria, Epouse  
 „ de Karchat. Lorsqu'on le lui eut appris, il  
 „ s'y transporta, & trouva Miriam toute seule,  
 „ son Mari étant sorti. *Ma Fille*, lui dit-il,  
 „ *c'est par une Faveur singuliere du Ciel, que*  
 „ *je vous rencontre ici sans votre Mari. Je vous*  
 „ *conjure, par le Dieu du Ciel, de m'apprendre*  
 „ *quelles furent vos Amours: & si vous me*  
 „ *dites la Verité, je vous promets un Bonheur*  
 „ *éternel.* Miriam répondit. *Jurez, je vous prie,*  
 „ *par le Nom du Seigneur, que ce que vous me*  
 „ *promettez est véritable.* Le Rabbin AK. jura sur  
 „ le Champ: mais, la Bouche seule prononça  
 „ son Serment, & le Cœur n'y eut point de  
 „ Part. Alors, la Femme, qu'il interrogeoit,  
 „ lui dit: *Je suis Miriam, Sœur de Simeon Hak-*  
 „ *kalph. Papus fut mon Epoux. Je le quittai*  
 „ *pour suivre Joseph qui m'enleva, & dont j'eus*  
 „ *plusieurs Enfans à Bethléem. Dans le Tems*  
 „ *qu'Herode vouloit nous faire lapider, nous nous*  
 „ *ensuîmes en Egipte. La Famine y étant, nous*  
 „ *sumes obligés d'en sortir. Nous retournâmes ici,*  
 „ *après avoir changé nos Noms, dans la Crainte*  
 „ *d'en être reconnus.* Rabbi AK., ayant ouï  
 „ ce Discours, déchira ses Habits, &c. „

VOILA' un Homme bien singulier, mon  
 cher Monceca, que ce Rabbi AK! Il ne s'em-  
 barasse pas de faire un faux Serment, ni de prendre  
 le Nom de Dieu pour Garand de ses Menson-  
 ges; mais, il déchire ses Habits, & fait plusieurs

„ au-  
 Nominæ nostra immutamus, ne noscerent nos  
 Homines. *Hæc cum audisset R. AK. Vestes laceravit*  
*etque ita edixit, &c.* Hist. Jeschuæ, pag. 24. & 25.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLX.* 47

autres Extravagances, au Récit d'un Adultere : comme si le premier Péché étoit moins criminel que le second. Mais, un Homme, aussi peu sensé que cet Historien, n'examinait pas de fort près les Choses qu'il écrivoit. Et que peut-on attendre de bon, & de sage, d'un Homme aussi fou, & aussi ignorant, que lui ?

Je finirai ma Lettre, mon cher Monceca, par l'extravagant & comique Récit, qu'il fait d'une Avanture qu'il dit être arrivée à plusieurs Disciples de Jésus. „ Siméon Hakkalph „, dit-il, „ alla trouver le Roi, & lui demanda, qu'il „ le laissât agir à sa Fantaisie, & qu'il détrui- „ roit tous les Impies, & les Sectateurs de Jé- „ sus, qui se trouvoient dans Jérusalem. Le „ Roi lui répondit : *Je consens à votre Deman- „ de. Allez, que le Seigneur soit avec vous.* „ Alors, Simeon se rendit en secret auprès „ des Novateurs, & leur dit : *Allons à Ai ; „ & là, vous verrez les Miracles que j'ai ope- „ rez au Nom de Jésus, & ceux que je dois en- „ cor faire.* Plusieurs de ces Impies prirent donc „ le Chemin d'Ai, & plusieurs autres monté- „ rent avec Simeon sur un Nuage. Mais, en „ Chemin, les ayant précipité de ce Nuage, ils „ tombèrent sur la Terre, & moururent de leur „ Chûte. Siméon retourna alors à Jérusalem, „ raconta cette Avanture au Roi, à qui elle „ causa beaucoup de Joie : & depuis ce Jour-là, „ Siméon ne quitta plus la Cour de ce Prin- „ ce \*.

Je

\* *Tum Simeon Hakkalph adit Regem, aitque: Domine Rex, concede mihi, & removebo ego nequissimos*

48 LETTRES JUIVES, *Lettre CLX.*

JE te demande, mon cher Monceca: Aï-je eu Tort d'embrasser les sages Sentimens des Caraites, & peut-on rester dans une Secte, dont les principaux Docteurs enseignent des Impertinences aussi absurdes? Si l'on vouloit inventer une Fable, qui pût rendre ridicule un Ouvrage, pourroit-on mieux réussir que ne l'a fait ce Rabbin? Je ne crois pas, qu'on trouve dans l'Arioste aucune Vision aussi comique, que celle de faire monter des Hommes, dont on veut se débarrasser, sur un Nuage, & de les en faire tomber sur la Terre. Une Personne, qui avoit un Pouvoir aussi grand, qui savoit s'ouvrir des Routes nouvelles au travers des Airs, avoit-elle besoin d'un Expédient aussi extraordinaire, pour punir des Criminels qui méritoient la Mort? Il dépendoit sans doute de lui de les faire périr par une Voie ordinaire, puisqu'il avoit le Don d'exécuter de si grandes  
Cho-

*fimos hos Homines ex Hierosolimis. Respondet Rex Simeon: Vade; Dominustecum sit. Simeon ergo, clanculum se ad Nebulones conferens, iis ait: Surgite; ascendamus Aï, & ibi videbitis Prodigia, quæ ego edidi על ריעה Jesu, quæque insuper facturus ibi sum. Quidam igitur Hominum turpissimorum Aï eunt. Quidam etiam Nubi juxta Simeonem impositi Hierosolimam relinquunt. In itinere vero contigit ut Simeon Nube velus decerneret in Terram illos dejicere; & ceciderunt Homines illi nullius Frugi de Nube, ac moriuntur. Simeon vero, Hierosolimam repetens, Regi Negotium enarrat, Rexque de eo gavisus est. Ex eâ vero Die, & postea, non recessit Simeon ex Aulâ Regis usque ad Mortem suam. Hist. Jeschuz, pag. 125, 126.*



LETTRES JUIVES, *Lettre CLX.* 49  
Choses. A quoi servoit-il donc de les faire  
monter sur un Nuage, & de risquer d'estropier,  
en les jettant sur la Terre, quelque Honnête-  
Homme, qui auroit pû se trouver au dessous  
du Nuage? Envérité, mon cher Monceca, il  
n'y a que des Rabbins, qui soient assez vision-  
naires pour faire plevoir des Hommes.


PORTE-TOI bien: vi content & heureux;  
& que le Ciel te comble de Prospérité, te don-  
ne une Santé parfaite, & te rende Vainqueur de  
tes Ennemis.

*Du Caire, ce. . .*



## LETTRE CENT-SOIXANTE & UNIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

 E suis arrivé, mon cher Monceca, de-  
puis huit Jours en Afrique. Mon Passa-  
ge de Lisbonne à Alger été très heu-  
reux; & les Vents, après m'avoir re-  
tenu pendant long-tems en Portugal, ont enfin  
favorisé mon Envie.

CETTE Ville est bâtie en Amphitéatre sur  
le Bas d'un Montagne. La Vûe en est agréa-  
ble, lorsqu'on la regarde étant sur la Mer; mais,  
dès qu'on a mis Pied à Terre, on revient bien-  
tôt de l'Ideé qu'on en avoit conçue. On ne  
trouve guère que des Maisons basses & mal conf-

truites, non plus que des Rues étroites & mal-propres. Alger, à sa Grandeur près, ressemble parfaitement à ces mauvais Villages, qu'on trouve sur la Route de Turin à Lion. Je ne sçai sur quel Fondement Moréri a écrit, qu'on voit dans cette Ville des Palais magnifiques. Les plus belles Maisons ont moins d'Apparence, que les plus médiocres Bâtimens en Europe. Pour avoir une Idée juste du Palais du Dei, il faut se représenter quatre ou cinq grands Cabarets à demi ruinez, dont on auroit fait une seule Maison. Le Mole est l'unique Edifice, qui mérite quelque Attention. On a bati au bout une Tour magnifique, qui sert de Phare. Elle est d'une Hauteur considérable, & bien munie de Canons. Les Turcs ont travaillé à perfectionner cet Ouvrage depuis le dernier Bombardement. Ils se flattent, que, par le Moïen de cette Tour, ils sont aujourd'hui à couvert d'une pareille Insolte; les Vaisseaux ne pouvant mouiller assez proche de la Ville pour pouvoir la bombarder, sans courir le Risque d'être coulez à fond par les Batteries du Mole. Les Européens, qui sont ici, prétendent, que les Algériens comptent sur une vaine Sûreté, & que les Travaux qu'ils ont faits n'ont servi qu'à rendre l'Exécution d'un Bombardement un peu plus difficile.

CE ne sont point les Africains, qui commandent dans Alger. Ils sont, au contraire, très soumis, & proprement les Esclaves des Turcs Européens. Les anciens Habitans du Pais gémissent sous la Domination la plus dure & la plus cruelle; & il y a une Différence in-

finie

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXI.* 51  
entre les Algériens qu'on nomme les *Maures*,  
& ceux qu'on appelle simplement les *Turcs*.  
Peut-être ne feras tu pas fâché que je t'appren-  
ne ce qu'on m'a raconté ici sur la Cause de  
cette Distinction parmi des Gens, nez dans le  
même Pais, & professant la même Reli-  
gion.

LORSQUE l'Afrique devint entièrement  
Mahométane, ceux, qu'on appelle *Maures*, &  
qui en étoient pour lors les seuls Habitans, en  
changeant de Religion restèrent les Maîtres  
dans leur Patrie: &, loin d'être soumis à des  
Etrangers, ils firent de vastes Conquêtes dans  
les Pais Européens, & envahirent même pres-  
que toute l'Espagne. Longues Années après  
ces Conquêtes, plusieurs *Turcs Levantins* vin-  
rent s'établir sur les Côtes de Barbarie; & ils y  
furent d'autant plus gracieusement reçus, que  
les *Maures*, qui avoient passé en Espagne, aiant  
excessivement diminué le Nombre des Soldats,  
on étoit bien aise de suppléer à cette Perte par  
l'Arrivée de ces nouveaux Habitans. Peu-à-peu  
leur Nombre s'accrut beaucoup; &, lorsqu'ils  
virent qu'ils étoient assez puissans pour se ren-  
dre les Maîtres du Gouvernement, ils se révol-  
terent, se saisirent de toute l'Autorité, firent un  
Dei ou un Roi de leur Nation, & ne laissèrent  
aux anciens Africains qu'une Ombre de Liber-  
té. Ils joignirent le Mépris à la Dureté, &  
publièrent une Loi, par laquelle il est ordonné  
qu'un *Maure*, qui ôsera menacer un *Turc*, au-  
ra la Main coupée, & sera puni de Mort. Les  
*Levantins* croiroient se deshonor, s'il s'allioient  
avec des *Maures*; l'on peut dire, qu'ils as-

52 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXI.*

faient autant d'Eloignement pour eux, que les Nazaréens en ont pour notre Nation.

LORSQUE les Africains furent entièrement chassés de l'Espagne, & contraints de se retirer dans leur ancienne Patrie, ils demandèrent un Asile aux Turcs qui s'en étoient emparez : ils subirent les mêmes Conditions que leurs Compatriotes, qui avoient été subjugués ; & ils s'estimèrent heureux de pouvoir trouver une Retraite sûre, en se chargeant des Fers qu'on leur présentait. L'Autorité des Turcs n'a point diminué depuis ce Changement. Ils ont toujours le même Pouvoir : ils possèdent toutes les principales Charges ; ils sont les Maîtres absolus du Gouvernement. Comme le Nombre des Maures est beaucoup plus grand que le leur, ils sont très souvent venir des Recrues considérables du Levant, pour remplacer les Familles Turques qui viennent à s'éteindre : & il ne reste aucun Espoir aux anciens Habitans du País de pouvoir rentrer dans leurs anciens Droits. Il semble même, qu'ils en ont perdu la Mémoire, & paroissent accoutumés à leur Esclavage. Ils sont d'ailleurs si peu courageux, qu'ils n'oseroient entreprendre d'employer la Force pour recouvrer leur Liberté. Cent Turcs battraient deux mille Maures, & ne balanceroient pas un instant à les attaquer. En sorte que la forte Prévention, où sont les Turcs du peu de Courage des Maures, & où sont les Maures de la Valeur des Turcs, fait le plus ferme Soutien de la Puissance de ces derniers.

QUOIQUE que tous les Habitans du Roïaume d'Alger, soit Turcs ou Maures, se disent Su-

Sujets du Grand-Seigneur, cependant on doit regarder ce Païs comme une République libre, & qui se gouverne elle-même. Les Turcs sont les Maîtres d'élire leur Dei ; quelque Protection que lui accorde le Grand-Seigneur, elle ne les empêche point de le détroner, & même de le faire étrangler, lorsqu'ils en ont la Fantaisie, ou qu'ils pensent en avoir quelque Sujet. Ce Dei n'est point entièrement souverain : &, dans les Choses essentielles qui regardent l'Etat, il est obligé d'agir conformément aux Décisions du Divan, qui regle les principales Affaires. Ce Conseil est composé des principaux Habitans de la Ville.

LE Pouvoir des Deis n'est point borné pour ce qui concerne la Personne des Particuliers. Ils peuvent, sans aucune Formalité, faire couper le Cou aux premiers du Roïaume : il s'en trouve très souvent, qui usent assez cavalièrement de ce Privilege ; sur-tout, lorsqu'ils craignent quelque Sédition, ou qu'ils veulent s'emparer des Richesses quelqu'un. Malgré ces cruelles Exécutions, il est peu de Deis à qui tôt ou tard il n'arrive quelque facheuse Catastrophe. Le Gouvernement des Etats Africains ressemble à celui de l'ancienne Rome : les Soldats y sont aussi insolens & inconstans, que les Légions ; & presque tous les Souverains y imitent les Caligulas, les Nérons, & les Dioclétiens.

COMME c'est le Crime, qui met ordinairement les Deis sur le Trone, c'est aussi le Crime qui les en fait descendre. Un Prince ne regne en Afrique, que jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un, qui, au Risque de sa Vie, veuille

entreprendre de le tuer. On a vû souvent trois ou quatre Personnes caballer contre le Souverain, l'assassiner au milieu de son Armée, sans qu'elle en fût prévenue, ni qu'elle dût s'attendre à cette Conspiration. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on a vû cette même Armée reconnoître un des Meurtriers pour son Souverain; & ce Changement arriver avec autant de Tranquillité, que si l'on eut ôté la Vie au plus misérable Particulier.

AMURATH, Bei de Tunis, avoit exercé dans son Roïaume les Cruantez les plus inouïes; &, par un Sort malheureux pour ses Sujets, il avoit toujours été assez fortuné pour découvrir les Conspirations qu'on faisoit contre lui. Ces Découvertes étoient suivies de sanglantes Exécutions, dans lesquelles l'Innocent se trouvoit souvent enveloppé avec le Coupable. Il sacrifioit à ses Soupçons tous ceux qu'il croïoit ne lui être pas entièrement dévouéz. Ibrahim, Aga des Spahis, résolut de mettre fin lui seul à une Entreprise qui avoit si souvent échoué, & ne communiqua son Dessein à personne. Le Bei étant parti de Tunis avec son Armée, pour aller combattre les Maures des Montagnes, après deux Journées de Marche, Ibrahim choisit le Moment où ce Prince étoit renfermé dans son Carosse, & arrêté au Passage d'une petite Rivière. Il tira sur lui un Coup de Fusil chargé à plusieurs Balles. Mahomet, Favori du Bei, qui étoit dans le Carosse, en fut tué, mais lui ne fut blessé qu'à la Cuisse. Aïant voulu se jeter précipitamment à terre pour se vanger, & sa Veste, s'étant accrochée à la Portière, le fit

fit tomber, & donna Moïen à Ibrahim de lui emporter la Tête d'un Coup de Sabre. Pendant cette Action, dont la Durée fut au moins d'un demi Quart-d'Heure, la Garde du Bei, qui n'étoit point prévenue de ce qui devoit arriver, demeura tranquille Spectatrice. Un seul Turc, lorsque tous les autres abandonnoient leur Prince, se mit en devoir de le défendre. Il tira un Coup de Pistolet à Ibrahim. Mais, dès qu'il vit le Bei mort, il prit la Fuite, & songea à se garantir du Courroux du nouveau Bei, qui ne manque jamais d'accorder sa Protection à ceux qui ont tué son Prédécesseur, puisque c'est par leur Moïen qu'il monte sur le Trône.

IL arrive même très souvent, que le Meurtrier est celui qui obtient la Couronne, ainsi qu'il arriva dans l'Occasion dont je viens de te parler. Ibrahim fut reconnu Bei, & jouit ainsi du Fruit de son Crime. Le Sort de celui auquel il succédoit lui fit connoître combien le sien étoit incertain. L'Expérience lui apprenoit, que le même Forfait, qui lui donnoit le Trône, pouvoit le lui ôter avec autant de Facilité. C'est pourquoi il voulut engager les Turcs à prendre des Idées différentes, & leur faire connoître, que la Gloire & la Vertu exigent que les Sujets s'intéressent à la Conservation des Jours de leur Souverain. On lui amena le Turc, qui lui avoit tiré un Coup de Pistolet, & l'on ne doutoit point qu'il ne le fit punir du Supplice le plus cruel. Mais, bien loin d'ordonner qu'on lui donnât la Mort, il le reçut avec un Visage siant, & lui dit, qu'il ne jugeoit pas des Cho-

56 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXI.*

ies comme les autres; qu'il l'estimoit infiniment d'avoir défendu son Bien-faiteur; qu'il le prioit de vouloir devenir son Ami; & qu'il lui donnoit la Charge d'Aga du Ques\*.

Si nous lisions, mon cher Monceca, une Action aussi généreuse chés les Auteurs Latins, nous lui donnerions les Louanges qu'elle mérite: l'Europe entiere en auroit Connoissance; on la proposeroit pour Modèle dans les Livres qu'on écriroit pour l'Education des Princes. Elle est arrivée dans dans un País barbare: c'est un Roi presque inconnu qui l'a faite; elle demeurera éternellement dans l'Oubli, si quelqu'un, vrai Sectateur du Mérite en quelque Endroit qu'il se rencontre, ne la transmet à la Postérité. Je conviens, mon cher Monceca, que la Grandeur d'Ame eut peut-être moins de Part au généreux Pardon d'Ibrahim, que la Politique de s'acquérir le Cœur de ses nouveaux Sujets, & de se préparer une Défense contre ceux qui pourroient attenter à ses jours. Mais, quelle que soit la Raison qui ait occasionné une Action aussi héroïque, on doit toujours avouer qu'il y a en elle quelque-chose de grand & d'admirable. Si nous allions fouiller dans les Causes secretes des Démarches des plus illustres Princes, il n'en est presque aucune, qu'on ne pût attribuer à la Politique. La Clémence d'Auguste envers Cinna passe pour le plus beau Trait de la Vie de cet Empereur. L'intérêt personnel

\* Cette Histoire est arrivée peu de Jours après que le Duc d'Etrées eut été renouveler les Traités à Tunis.



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXI. 57**  
nel ne le conduisit-il pas ? Il n'avoit pû mettre  
ses Jours en Sureté par les plus sanglantes Pros-  
criptions : il voulut essayer la Voie de la Dou-  
ceur ; & elle lui réussit heureusement.

JE ne doute pas, mon cher Monceca, que  
si les Princes Africains imitoient les Souverains  
Européens dans la Façon de gouverner leurs  
Sujets, ils ne vinssent enfin à bout de leur ins-  
pirer des Sentimens d'Amour & de Vénération  
pour ceux qui les gouvernent. Mais, comment  
peuvent-ils se flatter d'avoir quelque Place dans  
leurs Cœurs, s'ils sont plutôt leurs Bourreaux  
que leurs Peres ? Le Dei d'Alger est l'Ennemi  
de tous les Particuliers : il ne cherche qu'à trou-  
ver des Prétextes, pour les dépouiller de leurs  
Biens, & pour les faire mourir. Ceux-ci, en  
revange, ne lui obéissent que parce qu'ils y sont  
forcés, & attendent avec impatience le Moment  
où ils seront délivrés de sa Tirannie. A quels  
Bouleversemens, & à quelles Tempêtes, ne doit-  
on pas s'attendre dans un Etat où les Sujets sont  
les Ennemis du Prince, & le Prince le Destructeur  
des Sujets ? Je regarde les Deis d'Alger comme  
des Sangsues, qui se remplissent de Sang jusques à  
ce qu'elles crevent. Le Souverain, dans ce  
Païs, pille, vole, tue, massacre, pendant quel-  
ques Années. Dès qu'il commence à s'imagi-  
ner, qu'il va jouir de ses Rapines, il subit la  
Peine de son Crime, & il en est puni par quel-  
qu'un, qui tombe dans les mêmes Défauts, &  
que l'Exemple de ses Prédécesseurs ne peut  
rendre plus vertueux, & par conséquent plus  
heureux, & plus stable sur le Trône.

58 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXI.*

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca; & vi content, heureux, & tranquille.

*D'Alger ce . . . .*



## LETTRE CENT SOIXANTE-DEUXIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

**DES** Femmes, mon cher Monceca, **EL** ont beaucoup plus de Liberté dans toute la Barbarie, que dans le Levant; celles d'Alger sont encore moins gênées, que les autres Africaines. Elles sortent lorsqu'elles veulent, sous le Prétexte d'aller au Bain. Elles ne sont ordinairement accompagnées que de quelques Esclaves Chrétiennes, qui leur tiennent lieu de Suivantes. Celles, dont les Maris sont fort riches, se font précéder par un Homme qui leur sert de Conducteur. Cet Homme est toujours un Esclave, sur la Fidélité duquel le Mari compte beaucoup: mais, il est souvent trompé par la Personne même à qui il accorde sa Confiance. Les Eunuques étant très chers dans ce Pais, & ne pouvant être employés qu'à la Garde des Femmes, parce que leur Etat & leur Foiblesse les rendent incapables d'un Travail pénible, les Algériens ne s'en chargent point. Ils aiment mieux

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXII.* 59  
mieux les Esclaves Nazaréens, qui leur font d'une grande Utilité; & qu'ils emploient à toutes sortes d'Ouvrages. Il est vrai, que, de la Liberté qu'ont les Esclaves de voir les Femmes, & même de leur parler, il s'ensuit très souvent des Engagemens dangereux pour l'Honneur le Repos des Maris.

LE Beau-Sexe est encor plus susceptible de Galanterie dans ce Pais, qu'il ne l'est à Constantinople. Le Climat inspire la Tendresse; & l'Air brulant communique aux Cœurs un Feu violent, que rien ne peut éteindre. Il n'est point de Péril, qu'une Femme Africaine n'affronte, point de Risque qu'elle ne courre, pour contenter sa Passion: la Crainte de la Mort ne peut l'intimider. Il y a ici une Loi observée à la Rigueur, par laquelle il est ordonné qu'une Fille, convaincue d'avoir eu Commerce avec un Nazaréen, doit être noyée dans la Mer, la Tête liée dans un Sac, si son Amant ne se fait point Mahométan. Il arrive très souvent des Exemples d'une Punition aussi rigoureuse. Malgré cela, les Femmes & les Filles ont un Penchant invincible pour les Nazaréens; il y a peut-être autant d'Intrigues galantes dans Alger, que dans aucune Ville Nazaréenne. Le peu d'Amour, qu'elles ont pour leurs Maris, & la Contrainte qu'on leur impose, les excitent à devenir infidèles. L'Oisiveté, d'ailleurs, dans laquelle elles passent leurs Jours, étant renfermées dans des Maisons où elles ne sont occupées qu'à trouver l'Occasion de tromper leurs Tirans; & les longs Voyages, que la plupart des Algériens font ordinairement; favorisent beau-

beaucoup les Intrigues amoureuses. Ils passent quelques fois des huit ou neuf Mois sur la Mer ; & , pendant qu'ils sont occupez à voler & à détruire les Nazaréens , ceux , qui sont Esclaves à Alger , vangent une partie des Maux qu'on fait à leurs Compatriotes.

LORSQUE ces Pirates font leurs Courses , ils tiennent ordinairement leurs Femmes dans la Ville. Dès qu'ils sont revenus , ils les conduisent dans leurs Maisons de Campagne , où ils vont se délasser des Fatigues qu'ils ont essuïées sur la Mer. La Liberté , qu'ils leur accordent de se promener dans les Jardins , leur donne le Moïen de continuer les Intrigues , qu'elles ont formées. Si elles ne peuvent parler à leurs Amans qu'à la dérobée , elles entendent par l'Arrangement de certains Pots de Fleurs ce qu'ils veulent dire.

L'INDUSTRIE & l'Amour ont inventé un Langage dans ce Pais inconnu à toutes les autres Nations. Un Esclave , amoureux & aimé de sa Patrone , sçait lui expliquer tous les Mouvements de son Cœur , par l'Assemblage de plusieurs Fleurs , & par l'Ordre qu'il met dans un Parterre. Un Bouquet , fait d'une certaine Maniere , contient autant de Choses tendres & passionnées , qu'on pourroit en mettre dans une Lettre de huit Pages. L'*Amarante* auprès de la *Violette* signifie qu'on espere , qu'après le Départ du Mari , on se referra des Maux que cause sa Présence. La *Fleur d'Orange* marque l'*Esperance*. Le *Souci* exprime le *Désespoir*. L'*Immortelle* témoigne la *Constance*. La *Tulippe* reproche l'*Infidélité*. La *Rose* célèbre & loue la *Beauté*.

DES

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXII.* 61

DES Attributs particuliers qu'ont toutes ces Fleurs, on en forme un Langage parfait. Si je veux, par exemple, apprendre à ma Maitresse, que les Tourmens que je souffre me jeteroient dans un Desespoir mortel, si je n'attendois d'être plus heureux par l'Absence de mon Rival; je forme un Bouquet composé d'un *Souci*, d'une *Fleur d'Orange*, d'une *Amarante*, & d'une *Violette*. Les Esclaves ne sont point embarrassés pour donner ces Billets doux à leurs Maitresses. Il y a quelque Endroit caché dans les Jardins où elles savent qu'on a soin de les placer. Elles répondent de la même Maniere; &, en ramassant quelques Fleurs, elle forment leurs Lettres, sans qu'on puisse s'appercevoir de cette Maniere d'écrire, dont quelque-fois la Signification des principaux Caractères n'est connue que de deux Personnes, qui ont soin de changer plusieurs Choses au Langage ordinaire, afin de prévenir toute sorte de Surprise.

AVOUE, mon cher Monceca, que le seul Amour a pû être assez industrieux, pour inventer une Façon aussi ingénieuse de tromper la Prévoiance des Jaloux. De quoi ne viennent point à bout deux Amans, que la Nécessité force à recourir aux Stratagêmes? On m'a raconté, il y a quelques jours, une Histoire aussi intéressante qu'elle paroît surprenante à ceux qui ne connoissent point à quel Excès les Femmes Africaines portent leur Passion.

LA Fille unique d'un des plus riches Maures du Pais devint sensible pour un Esclave Portugais. Elle suivit l'Usage établi en Afrique, & fit les premières Avances. Les grands Biens qu'elle

qu'elle espéroit, ni l'Etat humiliant & servile de son Amant, ne pûrent la détourner du Dessein qu'elle conçut d'en faire son Epoux : quelques Oppositions qu'elle prévît de trouver à l'Exécution de ses Projets, elle ne perdit point l'Espérance de les faire réussir. Le Portugais, vivement touché de sa Bonne-Fortune, offrit à sa Maitresse, dès qu'elle lui eut appris ses Sentimens, de l'enlever, & de la conduire à Lisbonne. La Chose auroit été très facile; & ce Nazaréen eut aisément pû se sauver, par les Moïens que lui eut fournis Zalima. C'étoit ainsi qu'on appelloit cette belle Africaine. Elle sentoît, que le Parti, que lui proposoit son Amant, étoit le plus raisonnable, & le seul qui pût pour ainsi dire la rendre heureuse. Mais, comme elle étoit Mahométane zélée, & fortement persuadée de sa Religion, elle ne voulut point consentir à se retirer dans un Pais où elle eut été forcée de l'abandonner. *Je vous aime, Sébastiano*, dit-elle à son Amant, *beaucoup plus que moi-même. Je mourrai de Douleur, si je ne suis point votre Femme. Cependant, je ne puis me résoudre d'acheter mon Bonheur par le Prix de ma Croïance. Sans risquer d'être découverts dans notre Fuite, il n'est point impossible que nous puissions devenir heureux dans ce Pais. Changez de Religion. Détruisez, en vous faisant Mahométan, le principal Obstacle qui nous sépare; & laissez-moi le Soïn de votre Sort.* Le Nazaréen étoit beaucoup moins ferme dans sa Religion, que ne l'étoit la Musulmane. D'ailleurs, la Crainte de perdre entièrement sa Maitresse, l'Envie d'avoir la

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXII.* 63  
Liberté, & l'Espérance de devenir très riche,  
l'ébranlèrent entièrement. Il promit de deve-  
nir tout ce qu'on voudroit : & , sur la Parole  
qu'il donna d'abandonner le Nazaréisme lors-  
qu'il en seroit requis, la belle Maure lui prodi-  
gua ses plus cheres Faveurs.

CES Faveurs ne firent qu'augmenter l'A-  
mour de Sebastiano : la Crainte de perdre sa  
chere Zulma lui donnoit tous les jours de nou-  
velles Ardeurs ; sa Belle n'étoit pas dans un  
Etat plus tranquille. Elle étoit uniquement oc-  
cupée de la Réussite du Dessin qu'elle médi-  
toit : mais, elle rencontroit tous les jours de  
nouvelles Difficultez ; & son Pere lui apprit,  
dans le tems qu'elle s'y attendoit le moins, qu'il  
avoit résolu de la marier à un des premiers du  
Pais. Cette Nouvelle fut pour elle un Coup  
de Foudre. Elle pensa d'abord se jeter aux  
Pieds de son Pere, & lui avouer ce qui se pas-  
soit dans son Cœur. Elle n'osa néanmoins sui-  
vre son premier Mouvement, dans la Crainte  
d'exposer son cher Sebastiano à la Colere d'un  
Patron irrité, & capable de se porter aux plus  
grandes Extrémitez.

DANS cet Embarras, Zulima résolut d'em-  
ployer un Moïen aussi extraordinaire qu'il étoit  
infaillible, pour faire réussir ce qu'elle médi-  
toit. Elle ordonna à son Amant de venir la  
trouver dans un Endroit, où elle se rendit sous  
le Prétexte d'aller au Bain, & où elle ne fut  
accompagnée que d'une seule Femme. Sebas-  
tiano, étant arrivé au Rendez-vous, pensa  
mourir de Douleur, lorsqu'il apprit que sa Mai-  
tresse étoit à la Veille de passer au Pouvoir d'un  
Epoux

64 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXII.*

Epoux. Zulima le rassûra, & lui dit, qu'elle espéroit que leur Fortune changeroit bien-tôt de Face. Elle ordonna ensuite à la Femme, qui l'avoit suivie, & qui étoit dans sa Confidance, d'aller déclarer au Cadis, que sa Maitresse étoit dans un tel Endroit entre les Bras d'un Nazaréen. Cette Suivante ayant obéi, le Juge vint, accompagné de ses Gardes, surprit les deux Amans au milieu de leurs Transports les plus vifs. On les conduisit à l'Instant dans la Maison où l'on juge les Criminels. Le Pere de Zulima, averti de l'Accident arrivé à sa Fille, en pensa mourrir de Desespoir. Il courut à la Prison pour la voir. On lui dit, qu'il ne pourroit lui parler, que lorsque son Sort auroit été décidé; qu'on alloit savoir si l'Esclave Nazaréen vouloit se faire Mahométan; qu'en ce Cas-là, ces deux Amans seroient mariez ensemble, ainsi que l'ordonoient les Loix; mais que si, au contraire, il n'acceptoit point cette Condition, il seroit empalé, & sa Fille noyée dans la Mer.

MUSTAPHA, c'étoit ainsi qu'on appelloit le Pere de Zulima, savoit bien quelle devoit être la Punition de sa Fille, si le Portugais ne se faisoit pas Musulman. Aussi étoit-ce pour lui offrir son Bien, & l'engager à changer de Religion, qu'il demandoit qu'on lui fit voir ces Amans. Il n'eut pas besoin de les exhorter à vouloir vivre: car, à la première Demande qu'on fit à Sébastiano, il déclara, qu'il vouloit bien embrasser la Religion de Zulima, & l'épouser; son Pere s'estima très heureux de pouvoir par ce Moien conserver sa Fille unique.



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXII.* 65

IL est peu de Femmes en Europe, mon cher Monceca, qui voulussent recourir à des Expédients pareils pour avoir la Satisfaction d'obtenir leur Amant. Elles aiment, en général, beaucoup moins que les Africaines; mais aussi sont-elles beaucoup plus constantes dans leurs Passions. Les Feux les plus vifs chés les Africaines viennent quelquefois à s'éteindre tout-à-coup. Elles passent successivement d'une Inclination à une autre; & sont aussi légères, aussi volages, qu'elles sont emportées, tendres, & passionnées, dans les Momens où leur Amour est dans toute sa Force.

IL est certain, mon cher Monceca, que les Inclinations & les Tendresses, qui produisent les Démarches les plus extraordinaires, ne sont point ordinairement les plus durables. On voit communément en Europe un grand Nombre de jeunes Gens faire pour leurs Maîtresses des Folies étonnantes, deux Mois après abandonner ces mêmes Maîtresses, & devenir fous & insensés pour quelques autres, dont le Regne n'est pas d'une plus longue Durée: au lieu que les Personnes d'un certain Age, qui semblent mettre un Frein à leurs Passions, & les réduire sous le Joug, forment des Inclinations dont le Cours est quelquefois aussi long que celui de leur Vie.

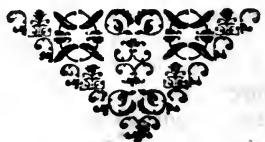
L'ESCLAVAGE, dans lequel gémissent les Femmes Africaines, est encor une des principales Causes de leur Inconstance. Elles trouvent, dans la Violation de la Contrainte qu'on leur impose, une Satisfaction secrète. A force de vouloir les empêcher d'être infidèles, on

66 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXII.*

leur fait naître l'Envie de le devenir: & elles cherchent avec Avidité un Plaisir qu'on leur interdit sévèrement. L'Exemple de leurs Maris, qui leur donnent des Preuves journalières, que le Changement en Amour est un Bien dans lequel le Cœur trouve toujours de nouvelles Satisfactions, excite leurs Desirs: il est très naturel, qu'elles pensent, que l'Inconstance fournit des Plaisirs bien vifs & bien charmans.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca; & que le Dieu de nos Peres te comble de Biens & de Prosperitez, & te donne une Femme fidelle, de laquelle tu puisses voir naître une nombreuse Postérité.

*D'Alger, ce. . .*





LETTRE CENT SOIXANTE-TROISIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte  
autrefois Rabbin de Constantinople.*

DES Disputes de Religion, mon cher  
 L Isaac, sont plus communes dans ce  
 Pais, que dans aucun autre. La Li-  
 berté, qu'ont les Anglois de pou-  
 voir soutenir leurs Opinions publiquement, est  
 la Source d'un Nombre d'Ecrits que l'on voit  
 paroître tous les Jours. Les Anglicans écri-  
 vent contre les Papistes, les Papistes contre les  
 Presbitériens, les Presbitériens contre les Lu-  
 thériens, les Luthériens contre les Sociniens,  
 les Sociniens contre les Anabatistes, qui pu-  
 blient aussi des Ouvrages de Controverse:  
 L'on est surpris, lorsqu'on examine d'un Oeil de  
 Philosophe toutes ces différentes Disputes, du  
 peu de Fondement que l'on doit faire sur les  
 Sentimens particuliers de quelques Docteurs,  
 qui veulent s'ériger en Juges souverains de la  
 Croïance des Hommes. Je pense, mon cher  
 Isaac, que si, dans toutes les Religions, il avoit  
 été deffendu de disputer sur les Matieres qu'on  
 n'entendoit pas, & qu'on eut ordonné que les  
 Théologiens ne travailleroient point à éclaircir  
 ce qu'ils ne pouvoient pénétrer, il n'y eut ja-

mais en cette Multitude d'Opinions diverses, qui divisent les Hommes, qui ont produit un Nombre infini de Religions différentes, & qui en feront naître à leur tour un grand Nombre d'autres: & si l'on ne cesse toutes ces vaines Disputes, sur tout parmi les Nazaréens, il arrivera enfin, qu'à force de Division & de Séparation de Communion, chaque Personne aura sa Croiance particulière.

CONSIDERE, mon cher Isaac, combien les Ecrits des Rabbins ont été pernicieux aux Juifs. Le *Talmud* est la principale Cause de la Différence des Rabbinites & des Caraites. Les Ouvrages de quelques-uns des nos Auteurs modernes ont divisé les Rabbinites en deux Sectes différentes. Les Juifs Portugais regardent les Juifs Allemands comme des Gens éloignés de l'Observation des véritables Préceptes de la Loi: & les Allemands pensent, que les Portugais sont des Hérétiques, dont les Mœurs & les Coutumes se ressentent trop du Nazaréisme.

LES Mahométans sont encor plus divisés entre eux, que ne le sont les Juifs. Outre les Sectes d'Omar & d'Ali, on compte dans la seule Ville de Constantinople quatre-vingt sept différentes Croiances, qui se haïssent presque autant que les Jésuites & les Jansénistes.

LES Nazaréens sont si desunis, qu'on voit naître presque tous les jours chés eux quelque nouvelle Religion. Dès qu'un Théologien acquiert quelque Réputation, il s'en élève plusieurs, qui prétendent diminuer sa Gloire. Ils attaquent ses Opinions, & les déclarent hérétiques. Les Partisans du Docteur condamné ne

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIII.* 69  
manquent guères de se ranger du Parti de leur  
Maître, & de former ainsi une nouvelle Com-  
munion. Alors, les Ecrits paroissent en foule  
des deux Côtez : on s'injurie, on se calomnie,  
on s'accuse mutuellement d'ignorance & de  
Mauvaise - Foi ; l'on donne à ses Adversai-  
res, aussi bien qu'à leurs Sentimens, les Noms  
les plus insultans & les plus odieux. Dans les  
Disputes de Religion, ceux, qui ne peuvent  
point apporter de Réponses aux Objections qu'on  
leur fait, pensent qu'il suffit, pour soutenir  
leurs Opinions, de traiter avec beaucoup de  
Mépris ceux qui les combattent

J'AI lû, il y a quelques jours, l'Ouvrage d'un  
Socinien\*. Il affecte de donner le Nom odieux  
de *Trithéisme* à la Doctrine de ses Adversaires,  
quoiqu'ils nient formellement, qu'ils reconnois-  
sent trois Dieux : Il faut avouër, mon cher Isaac,  
qu'on ne peut, sans une Mauvaise-Foi digne de  
Mépris, imputer aux Sectes Nazaréenes d'admet-  
tre plusieurs Divinitez. Toute leur Religion,  
au contraire, n'est fondée que sur l'Unité d'un  
seul Etre, Créateur de l'Univers. Aussi je  
t'avouërai, que je n'ai vû qu'avec Indignation  
l'Ecrit de ce Socinien.

IL faut de la Sincérité, & de la Candeur,  
dans toutes les Actions de la Vie, & même dans  
les Différens qu'on peut avoir avec ses plus  
cruels Ennemis. Mais, n'est-il pas surprenant,  
qu'on injurie, & qu'on accable d'Outrages, des

E 3

Gens

\* *Letter to a Friend, with Remarks on two Pam-  
phlets lately published in Defense of the Trithéism ; viz a  
brief Enquiry by I. T. and the Socinian Stain by J. H.*

70 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIII.*  
Gens qu'on proteste de vouloir éclairer & conduire dans le Chemin de la Vérité? Ne voit-il pas un beau Moïen pour les prévenir en faveur des Sentimens qu'on veut leur persuader; & cette Façon de préparer leur Esprit à se prêter aux Raisons qu'on peut leur donner n'est-elle pas tout-à-fait particuliere?

J'AI remarqué, mon cher Isaac, que la Passion de ceux qui disputent sur des Matieres de Religion, est si outrée, qu'ils sont inconsidérément à leurs Adversaires des Reproches sanglans, que ceux-ci sont en Droit de rétorquer contre eux. Les Nazaréens, en général, tombent souvent dans ce Défaut; & plusieurs de leurs plus illustres Docteurs n'en ont point été exemts. Quelques-uns même de ces Peres, qui ont écrit contre les Païens, ont employé des Argumens, qui prétoient des Armes à leurs Ennemis. Arnobe a réfuté avec beaucoup de Feu la Pluralité des Divinitez du Paganisme §. Il a solidement fait voir le Ridicule qu'il y avoit de supposer des Dieux directement opposez les uns aux autres, & qui prenoient le Parti de certains Peuples persécutez par quelques autres Divini-

§ *Quid si Populi rursus duo, hostilibus dissidentes Armis, Sacrificiis paribus Superiorum locupletaverint Aras, alterque in alterum postulent Vires sibique ad Auxilium commendari, nonne iterum necesse est credi, si Premiis sollicitantur, ut prosint, eos Partes inter utrasque debere hesitare, desigi, nec reperire quid faciant, cum suas intelligunt Gratias Sacrorum Acceptionibus obligatas? Aut enim Auxilia hinc & inde prastabunt; id quod fieri non possit, pugnabant enim contra ipsos se ipsis contra suas*  
Gra-

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIII.* 71  
 vinitez. Pallas haïſſoit les Troiens , pendant  
 qu'Apollon & Venus les favoriſoient \*. Quelque  
 malheureux que fût un Homme, pourvû qu'il pût  
 faire un petit Préſent à un Dieu parmi le grand  
 Nombre qu'il y en avoit, il étoit aſſuré d'ob-  
 tenir la Protection de quelqu'un d'entre eux.

IL n'eſt rien de ſi abſurde, qu'une pareille  
 Religion. Mais, les Païens n'auroient-ils pas  
 été en Droit de répondre aux Nazaréens: *Ces*  
*mêmes Difficultez, que vous nous objectez, ſe ren-*  
*contrent dans vos Sentimens. Quand un de vous*  
*autres choiſit Saint Antoine pour ſon Protecteur,*  
*& que ſon Ennemi prend St. Pacome pour le*  
*ſien, quel Embarras ne produit point cette Di-*  
*verſité de Protecteurs? Il faut alors, que ces*  
*Saints combattent entre eux dans les Cieux, pen-*  
*dant que ceux qu'ils favoriſent combattent ſur la*  
*Terre, & qu'ils renouvellent les Diſputes de Vé-*  
*nus & de Junon. S'ils ſe tiennent neutres, & qu'ils*  
*laiſſent décider les Choses au Haſard, ne mérit-*  
*ent-ils pas le Reproche d'Ingratitude, qu'Arno-*  
*be fait aux faux Dieux, d'abandonner lâche-*  
*ment ceux qui les ont honorez, & accablez d'Of-*

E 4

frandes

*Gratias, Voluntatesque nitentur: aut ambobus Populis*  
*Opem ſubminiſtrare ceſſabunt, id quod Sceleris magni eſt*  
*poſt impenſam acceptamque Mercedem, Arnobius contra*  
*Gentes, Libr. VII, pag. 219. & ſeqq.*

\* *Sape premente Deo, fert Deus alter Opem.*

*Mulciber in Trojam, pro Trojâ ſtabat Apollo.*

*Æqua Venus Teucris, Pallas iniqua fuit.*

*Oterat Æneam propior Saturnia Turno:*

*Ille tamen Veneris Numine tutus erat.*

*Ovidius, Triftium Libr. I, Eleg. II.*

72 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIII.*  
*frandes & de Présens? N'est-ce pas à une pa-*  
*reille Conduite, qu'on peut justement appliquer*  
*le Passage de cet Auteur: Opem administrare*  
*ceſſabunt, id quod Sceleris magni eſt poſt accep-*  
*tam Mercedem \**?

N'y-a-t'il pas en eſſet une Eſpece de Reſemblance entre les Offrandes que les Nazaréens font à leurs Saints, & celles que les Grecs & les Romains donnoient à leurs Dieux? Ne leur préſentent-ils pas des Vafes d'Or & d'Argent? Ne leur batiffent-ils pas des Edifices? Ne comblent-ils pas de Biens les Prêtres deſtinez à chanter leurs Louanges? Pourquoi donc ces Saints doivent-ils être moins obligés à la Reconnoiſſance, que ne l'étoient les Divinitez Païennes? La ſeule Chapelle dédiée à St. Ignace, dans l'Eglife de Jéſuites à Rome, contient preſque autant de Richèſſes, qu'il en y avoit dans le Temple de Delphes. Ne ſeroit-ce pas une Ingratitude infinie à ce Saint, d'avoir acquis ces Tréſors, & d'abandonner ceux qui les lui ont donnez? D'un autre côté, les Janséniſtes ſacrifient leurs Biens & leurs Vies, pour la Mémoire de St. Auguſtin: ils deſſendent ſes Ecrits, & ils ſoutiennent ſa Gloire. Eſt-il moins obligé de les protéger: & peut-il les livrer à la Fureur de leurs Adverſaires, ſans pécher contre les Regles de la ſaine Morale? Quelle n'eſt donc pas la Diviſion de ces deux Bienheureux dans le Ciel, ſi l'on en juge par la Haine extrême qui regne ici bas entre leurs Partifans? Ne doivent-ils pas troubler le céleſte Séjour par les Caballes qu'ils y forment? Je me figure donc, mon cher

Iſaac,

\* Arnob. contra Gentes, *Libr. VII. pag. 219.*



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIII.* 73  
Isaac, qu'un Païen, qui répondroit à Arnobe, auroit beau Jeu pour excuser la Division des Dieux au Siege de Troie; qu'il ne manqueroit pas de représenter tous les Saints Nazaréens aux Prises les uns avec les autres, & embrassant selon leur Fantaisie le Parti des Jansénistes, ou celui des Molinistes. Il peindroit Saint Ignace,

*Une Bulle à la Main, allant au Vatican  
Porter la Rage au Sein du Pontife Clément \*.*

LES Nazaréens, qui voudront agir de bonne-foi, avoüront que les Reproches d'Arnobe n'avoient point autant de Force qu'il pensoit, & que ses Adversaires eussent pu l'attaquer par l'Endroit où il prétendoit les insulter. La Faiblesse des Reproches de ce Docteur est donc sensible, dès qu'on admet le Culte des Saints tel que le paratiquent aujourd'hui plusieurs Nazaréens: mais, d'un autre côté, sa Science, son Esprit, & son Eloquence, me feroient croire volontiers, que, dans le Tems qu'il écrivoit, on n'avoit point encore introduit dans le Nazaréisme la Coutume d'offrir des Vœux aux Morts,

E 5

quel-

\* Aaron Monceca fait Allusion à ces Vers de Virgile.

*Respice ad hæc. Adsum Dirarum ab Sede Sororum:*

*Bella manu Letumque gero. - - - -*

*Sic effata, Facem Juveni conjecit, & atro*

*Lumine fumantes fixit sub Pectore Tadas.*

*Olli Somnum ingens rumpit Pavor; Ossaque & Artus*

*Perfudit toto pruruptus Corpore Sudor.*

*Arma amens fremit, Arma Toro Testisque requirit.*

*Virgil. Æneid. Libr. VII.*

quelque Gloire qu'ils se fussent acquise pendant leur Vie, & quelque Estime qu'on eût conçue pour eux. Si cela étoit ainsi, comme le prétendent aujourd'hui plusieurs Sectes Nazaréenes, il est bien certain, que l'Objection contre les Païens avoir un grand Poids, & qu'il leur étoit impossible de pouvoir répondre rien de passable au Reproche de la Division des Dieux, & de leur Ingratitude s'ils n'entroient pas dans les Querelles de ceux qui les combloient de Bien-faits.

LES Nazaréens, qui rejettent le Culte des Morts. appuient leur Sentiment sur les Ecrits de leurs premiers Docteurs, dans lesquels il n'est fait aucune Mention des Honneurs qu'on doit leur rendre. Il paroît naturel, que, si ces Honneurs avoient été un Point fondamental de la Religion, ils ne l'eussent point laissé dans un entier Oubli; & que ceux, qui leur succédèrent dans leurs Emplois, & qui travaillèrent à l'Instruction des Peuples, n'eussent point insulté les Païens sur une Chose qu'ils pratiquoient eux-mêmes. S'ils avoient tenu cette Conduite, ils se seroient exposez à être tournez cruellement en ridicule; & ils auroient essuïé le Sort de bien des Docteurs qui écrivent aujourd'hui. & auxquels on reproche tous les jours les mêmes Choses dont ils accusent leurs Adversaires. Les Molinistes publient sans cesse, que les Jansénistes font un Tiran de la Divinité; qu'ils la rendent cruelle, bisarre, & la font si odieuse, qu'il est impossible qu'elle puisse être chérie des Hommes. Ceux-ci, à leur tour, accusent leurs Adversaires de dispenser la Créature de l'Amour qu'elle doit avoir

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIII.* 75  
avoir pour son Créateur, & les combattent avec  
les mêmes Armes dont on croit les bleffer.

CE que je trouve encore, mon cher Isaac, de  
plus extraordinaire dans les Disputes de Reli-  
gion, ce sont les Sentimens que les Théolo-  
giens prêtent à leurs Adversaires, & sur lesquels  
ils les insultent grièvement, quoiqu'ils nient for-  
nellement de soutenir les Opinions dont-ils les  
accusent. Les Jésuites se plaignent, qu'on les  
calomnie, lorsqu'on leur reproche de soutenir  
qu'il est permis de ne point aimer la Divinité.  
Ils condamnent ce Dogme dans les Termes les  
plus forts \*. Cependant, leurs Ennemis retour-  
nent toujours à la charge. Les Nazaréens Ré-  
formez regardent comme des Hérétiques exéc-  
rables ceux qui font Dieu Auteur du Péché.  
Le premier de leurs Docteurs s'exprime là-  
dessus d'une Maniere précise §. Malgré cela,  
ses

\* Pour en être convaincu, on n'a qu'à lire les Sermons  
de Bourdaloue.

§ *Temulenti isti adeo fieri omnia perstreptentes, cum  
enim Mali Auctorem constituunt. Deinde quasi immu-  
tetur Mali Natura, cum sub hac Nominis Dei Velo te-  
gitur, Bonum esse affirmant: in quo atrocior & scelera-  
tior Contumeliâ Deum afficiunt, quàm si Potestatem aut  
Justitiam ipsius alio transferrent. Cum enim Deo nihil  
magis proprium sit quàm sua Bonitas, ipsum à se abne-  
gari oporteret, & in Diabolum transmutari, ut Malum  
efficeret quod ei ab istis tribuitur. Ac ceriè istorum Deus  
Idolum est, quod nobis execrabilius esse debet omnibus  
Gentium Idolis. Calvini Institutio, adversus Libert.  
Cap. XIV, pag. 447.*

Voici la fin de ce Passage en François, en faveur  
de ceux qui n'entendent pas le Latin. Dieu n'ayant  
aucune

76 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIII.*  
ses Adversaires lui ont cent & cent fois reproché, que ses Sentimens sont plus pernicious que ceux des Athées. *Il est moins criminel de nier l'Existence de Dieu, que de le faire Auteur du Péché. Quel est donc le plus condamnable d'un Athée, ou d'un Calviniste? Ils sont tous les deux criminels: mais, l'Athée me paroît moins coupable.* Voilà une Décision terriblement outrée. Aussi est-elle d'un Jésuite, dont voici les propres Termes. *Amplius dico: tolerabilius negare Deum, quàm Peccati Autorem Deum asserere. . . . . Quid ergo suadeo, Atheum potius quàm Calvinistam esse? Neutrum quidem bonum: hoc tamen deterius apparet ‡.*

EN-VÉRITÉ, mon cher Isaac, si la Mauvaise-Foi regne toujours dans les Disputes, on peut dire qu'elle est portée au suprême Degré par les Controversistes. Ne seroit-il pas tems, qu'après avoir bonleversé depuis tant d'Années le Monde entier, les Rabbins, les Prêtres, & les Mouftis, voulussent enfin ramener la Paix & la Tranquillité parmi les Hommes?

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac, vi content & heureux; & éloigne de toi tout vain Desir de disputer.

*De Londres, ce . . .*

*aucune Qualité qui lui soit plus essentielle que sa Bonté, il faudroit qu'il cessât d'Etre lui même, & se transformât en Diable, s'il étoit l'Auteur du Mal, comme le disent les Libertins; le Dieu, qu'ils croient, étant une Idole plus execrable qu'aucune de celles des Païens.*

‡ Becanus, Opuscul, Theolog Tom. I, pag 178.

LET-



LETTRE CENT SOIXANTE-QUATRIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

DES Histoires, mon cher Monceca, **L** que les Nazaréens racontent sur le Sort des Esclaves, sont quelquefois très outrées. Ils assurent, que les Turcs font souffrir aux Captifs les Tourmens les plus durs. Ils en débitent les Choses du Monde les plus extraordinaires. Cependant, lorsqu'on vient à les examiner de près, elles paroissent bien différentes.

Il est certain, que l'Etat des Captifs en général est dur & pénible: mais, les Nazaréens ne sont pas traités avec plus de Rigueur, que le sont les Turcs Esclaves des Princes Européens. Un Algérien en France est condamné à passer sa Vie aux Galeres: en Espagne & en Italie, il a le même Sort. Peut-on lui imposer une Peine plus dure? On lui fait souffrir les Supplices destinez aux Mal-fauteurs, qui souvent n'ont évité la Mort, que par le Bonheur d'avoir trouvé un de ces heureux Momens où la Pitié des Juges l'emporte sur l'Exaëtitude de la Justice.

UNE Partie des Esclaves Nazaréens est destinée aux Ouvrages publics. Ceux, qui sont de ce Nombre, travaillent à tirer de la Pierre des Carrieres, & à les transporter où l'on en a besoin

78 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIV.*

soin. Ils effuient sans doute par-là beaucoup de Maux. Ils sont cependant moins malheureux que les Forçats des Galeres. Ils se retirent le Soir dans des Bagnes ou Cazernes, dans lesquelles on les enferme. Ils ne sont point enchainez, au lieu que les Turcs ne quittent la Chainé, & le Banc où ils sont attachés, que lorsqu'ils sont assez heureux pour trouver quelqu'un qui réponde du Prix de leur Rançon, au cas qu'ils viennent à se sauver.

LES Nazaréens, qui ne sont pas destinez aux Travaux publics, & qui apartiennent à des Particuliers, sont cent fois moins malheureux, que ne le sont les Turcs captifs. On les nourrit assez bien, au lieu que les autres n'ont que les mêmes Alimens qu'on donne aux Forçats, qui consistent dans une Livre de Pain excessivement bis, & que Demi-Livre de Feves. On ajoute, à ces Mets délicieux, une Livre de Graisse, à peu près aussi ragoutante, que celle dont on fait les Chandelles, & qui sert à faire cuire les Feves de vint-cinq Forçats.

JE ne puis comprendre, mon cher Monceca, sur quel Fondement les Nazaréens, traitant avec de tant Dureté leurs Captifs, se récrient si fort sur la Maniere dont les Turcs en agissent avec les leurs. Si les Africains avoient des Orateurs qui fussent émouvoir les Cœurs par des Discours touchans & patétiques, je suis bien assuré, qu'ils feroient, sur le Sort des Esclaves de leur Nation, des Déclamations aussi pompeuses, & aussi touchantes, que celles des Nazaréens.

JE ne desapprouve cependant pas, mon cher Monceca, que les Ecrivains, & sur-tout certains

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIV.* 79  
tains Moines, chargés par leur Institut du Rachat  
des Captifs, empourent un peu leurs Récits, &  
grosissent les Maux qu'on souffre dans l'Escla-  
vage. Cela sert à exciter la Charité des Naza-  
réens, qui, touchés du triste Sort de leurs Fre-  
res, s'empressent à le soulager. Il est peu d'Au-  
mone plus louable & plus nécessaire, que celle  
qu'on fait pour délivrer ses Freres d'un Etat  
douloureux, dans lequel le seul Caprice de la  
Fortune les a mis, le Crime n'ayant aucune  
part à leur Malheur. L'Intérêt public se joint  
dans cette Occasion à la Pitié & à la Charité. Si  
l'on ne favorise pas ceux qui s'exposent pour  
faire fleurir le Commerce, si l'on ne les secourt  
pas dans leurs Disgraces, il est à craindre qu'on  
ne dégoûte les autres, qui seroient tentés de les  
imiter, mais que la Crainte d'un même Sort  
retiendra dans l'Inaction. *J'aime beaucoup mieux,*  
*dira un Espagnol, avoir moins de Biens, que de*  
*risquer de perdre la Liberté, sans Espoir de la*  
*reconquerir jamais.*

L'USAGE de soulager les Captifs est aussi  
ancien chés les Nazaréens, que l'Etablissement  
de leur Religion. Leurs premiers Docteurs,  
qui étoient des Hommes charitables, & dont les  
Soins étoient toujours employés à soulager les  
Malheureux, établirent les Collectes. Elles ser-  
voient à l'Usage de ceux que les Païens persé-  
cutoient, exiloient, bruloient, & massacroient.  
Dès que ceux, qui étoient chargés de distribuer  
les Aumones, apprennent qu'un de leurs Freres  
étoit dans les Prisons, aussi-tôt ils songeoient à  
le secourir : ils croient, qu'il y alloit de la  
Gloire du Nom Nazaréen d'être sensible à l'O-  
pression

80 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIV.*  
pression de ceux avec qui ce Nom leur étoit commun.

UNE Coutume aussi louable s'est perpétuée parmi plusieurs Peuples Européens. Les François, les Italiens, les Espagnols, & les Portugais, ont des Moines, qui ramassent les Aumones destinées au Rachat des Captifs, & qui les emploient à cet Usage. Il leur est très difficile de pouvoir distraire beaucoup des Sommes qu'on leur confie, parce qu'elles sont contrôlées par des Laïques, qui ne voudroient point entrer dans aucune Friponnerie. Il arrive cependant, quelque Précaution qu'on prenne, bien de petites Fraudes, dont les Quêteurs profitent : mais, elles ne sont point considérables ; & ils en réparent les Dommages, par le Fruit qu'opèrent leurs Prédications, où ils ne parlent que d'Esclaves brûlez, empalez, coupez en Pièces, &c. Ils en font périr beaucoup plus dans une seule Période, qu'on n'en a tué, & qu'on n'en tuera, jusqu'à la Fin du Monde, dans tous les Etats Mahométans. Il échappe pourtant quelquefois à ces Prédicateurs des Traits où la Vérité perce au travers des Nuages dont ils l'obscurcissent : ceux, qui veulent démêler le Vrai du Faux, & voir jusqu'où vont les Cruantez des Turcs, comprennent alors à quel véritable Point ils les portent.

JE t'ai dit, mon cher Monceca, que le Sort des Nazaréens, qui sont esclaves des Particuliers, est beaucoup plus doux que celui des Turcs captifs chés les Espagnols & les François. Un Moine, qui a fait la Relation de son Voyage à Tripoli, n'a pu se résoudre à exagérer les  
les



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIV.* 81  
les Souffrances de ces Esclaves ; & voici la  
Tournure qu'il a donnée à la Liberté dont les  
Turcs les laissent jouir. *Pour ceux d'entre les  
Esclaves qu'on emploie dans leurs Jardins , ils  
fatiguent beaucoup moins , mais aussi ils sont pri-  
vez de tous les Secours spirituels : beaucoup y  
meurent sans Sacrement. C'est-là où ils souffrent  
une Persécution , qui , pour ne pas paroître si  
dure , est beaucoup plus dangereuse. Car , comme  
le Vice y regne impunément , que tout y conspire à  
échauffer & à satisfaire les plus infâmes Passions ,  
les Turcs , profitans du peu de Secours que les  
Chrêtiens y ont , emploient les Attrails des Fem-  
mes , qui s'y portent assez d'elles-mêmes , pour  
les corrompre : & s'ils sont assez malheureux pour  
se laisser séduire , ils sont contraints , ou d'em-  
brasser l'Alcoran , ou de subir le Supplice du Feu.  
Ces Barbares les sollicitent souvent aux plus noi-  
res Brutalitez , & font leur possible pour les en-  
gager dans une infernale Servitude , par le Péché  
abominable qui y est si commun. De sorte qu'un  
Chrétien à Tripoli souffre autant des Caresses des  
Infidelles , qu'ailleurs de la Cruauté des Barba-  
res \*.*

ON ne pourroit trouver un Prétexte plus  
spécieux , pour rendre odieuse la Complaisance  
des Maîtres Turcs , qu'en la supposant directe-  
ment contraire à la Religion Nazaréene : & ceux ,  
qui croient les Choses sans les approfondir , re-  
gar-

\* Etat des Roïaumes de Barbarie , Tripoli , Tunis ,  
& Alger , contenant l'Histoire Naturelle & Politique  
de ces Païs , & la Maniere dont les Turcs y traitent  
les Esclaves , comme on les rachette , &c. , pag. 76.

## 82 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIV.*

garderont le Sort des Esclaves des Particuliers comme plus triste que ne l'est celui de ceux qui appartiennent à la République. Il n'y a cependant rien de si faux, que les prétendus Secours que les Patrons empruntent des Femmes pour faire changer de Religion leurs Esclaves. Ils sont très fâchés, au contraire, lorsque cela arrive; parce qu'ils sont forcés de les affranchir après un certain Temps: & , bien loin que les Captifs soient contraints d'*embrasser l'Alcoran, ou de subir le Supplice du Feu*, quand ils sont surpris avec des Mahométanes, ils en sont quittes ordinairement pour quelque Centaine de Coups de Bâtons sur la Plante des Pieds. Il est vrai, qu'il y a une Loi générale dans toute la Barbarie, qui ordonne qu'un Nazaréen, qui aura eu Commerce avec une Turque, sera empalé, & la Femme noyée: mais, cette Loi ne s'exécute jamais à la Rigueur qu'envers les Personnes libres, quand elles ne sont point assez riches pour racheter leur Vie par une Somme considérable; & les Esclaves y sont rarement soumis. L'Intérêt personnel des Turcs a donné occasion à cette Distinction. Il en est peu d'entre eux, qui jugent à propos de sacrifier leurs Domestiques à la Gloire de Mahomet. Quant aux Femmes, on les punit rigoureusement; ou leurs Amans changent de Religion, ou elles sont noyées; il n'y a pour elles aucune Alternative. Tu vois, mon cher Monceca, combien peu de Fouds l'on doit faire sur les Relations écrites par des Gens intéressés à déguiser la Vérité. Mais, comme je te l'ai déjà dit, cela est excusable, dès qu'il en doit arriver un Bien considérable.

## LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIV.* 83

IL paroît supprenant , que les Princes Européens, qui ont eu tant d'Occasions de se plaindre des Pirates Algériens, Tunisiens , & Tripolitains , qui les ont même punis quelques fois avec Rigueur , & toujours inutilement , n'aient point pris la Résolution de les détruire, & de les annéantir entièrement. La Chose leur eut été très facile, ils eussent pû délivrer toute cette Côte de la Méditerranée d'une Peste fatale à tous les Commerçans. Ils doivent d'autant moins compter sur les Alliances qu'ils forment avec ces Barbares, que , dès qu'ils trouvent leur Intérêt à les violer, ils ne balancent pas un moment à le faire. Ils sont même nécessairement, pour pouvoir subsister, de rompre la Paix avec quelque Prince, dès qu'ils terminent la Guerre avec quelque autre. Vivent-ils bien avec les François & les Anglois, il faut qu'ils pillent les Hollandois & les Espagnols. S'accocommodent-ils avec les Hollandois, leur Traité avec les François ne peut plus subsister. C'est là une Vérité, dont toute l'Europe est persuadée, & à laquelle tous les Princes sont intéressés. Cependant, loin de s'unir ensemble contre leurs communs Ennemis, ils les favorisent, & leur donnent les Secours dont ils ont besoin.

LA Politique des Souverains Nazaréens est le plus ferme Soutien des Pirates de la Barbarie : Lorsqu'on examine les Choses attentivement, on reconnoit qu'il est impossible, que l'Intérêt des différentes Couronnes leur permette jamais de se réunir pour d'étruire les Algériens, les Tunisiens, & les Tripolitains. Les

84 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIV.*

Anglois font intéressés à ne point souffrir que les Espagnols, les François, & les Hollandois, s'emparent des Ports de la Barbarie. Dès qu'ils auroient la Guerre avec eux, ils ne pourroient plus relacher dans toute la Côte d'Afrique, & le Tiers des Rivages de la Mer Méditerranée leur seroit interdit. Les Anglois sont si persuadés, qu'il est contre leurs Avantages, que les Espagnols s'aggrandissent en Barbarie, qu'il n'a pas tenu à eux que les Turcs ne reprissent Oran. La même Raison, qui ne sauroit permettre que les Espagnols aient les Ports de la Barbarie, ne souffre guères que les autres Couronnes favorisent celle qui voudroit s'en emparer.

L'INTERET du Commerce empêche encore l'Union des Princes contre les Algériens. Plus les Espagnols & les Hollandois trouvent d'Obstacles dans leur Navigation, & plus les Vaisseaux Anglois jouissent d'un grand Avantage. Je suppose qu'il y ait dans le Port de Cadix trois Batimens, qui doivent partir pour Marseille, le premier Espagnol, le second François, & le troisieme Anglois. Si je suis le Maître d'embarquer des Marchandises sur lequel de ces trois Bâtimens je voudrai, je me garderai bien de les mettre sur l'Espagnol; aiant à craindre les Algériens, les Tunisiens, les Tripolitains, les Turcs du Levant, & les Marquins. Je cours beaucoup moins de Risque sur le Bâtiment François, n'aiant à appréhender que les Saletins. Cependant, je me détermine en faveur de l'Anglois, puisque je n'ai aucun Ennemi à redouter.

L'A-

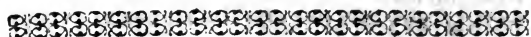
LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIV.* 85

L'AVANTAGE de ne rien craindre des Pirate est si considérable, qu'il n'est aucun Négociant Espagnol, si cela étoit permis, qui ne fit porter le Pavillon François ou Anglois à son Batiment. Les Consuls de France, établis dans les Ports d'Italie, savent assez le Profit qu'ils retirent des Permissions qu'ils font avoir de l'Amiral de France à plusieurs Marchands, qui, pour prévenir tous les facheux Accidens, négotient sous le Pavillon François. Si ceux de toutes les autres Nations jouissoient des mêmes Droits, ses Privileges seroient anéantis.

TELE est, mon cher Monceca, le bisarre Destin des Hommes. Les uns ne peuvent être grands, que par l'Abaissement des autres. S'ils pensoient tous d'une Maniere juste, sans doute alors ils reconnoitroient, que leur premier Devoir est de sacrifier un vil Intérêt à la Tranquillité de leurs Freres. Mais, la Politique des Etats, fondée uniquement sur des Vûes de Grandeur & de Richesse, s'oppose aux Sentimens que dicte l'Humanité. Un Anglois ne s'embarrasse guère qu'on fasse esclaves cent Espagnols, pourvû que son Commerce prospere, & que son Vaisseau arrive à bon Port.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & souvien-toi toujours, qu'un Philosophe ne doit jamais agir par Intérêt.

*D'Alger, ce. . . .*



## LETTRE CENT SOIXANTE-CINQUIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

LES Sciences, mon cher Monceca, sont entièrement inconnues à Alger. On y ignore tout ce qui a quelque Rapport avec la Philosophie & les Belles-Lettres. Il y a seulement dans ce País quelques misérables Astrologues, qui abusent de la Crédulité du Peuple; & quelques Faiseurs de Chançons, dont les Poësies n'approchent pas de celles que chantent en France les Aveugles aux Coins de Rues.

LA même ignorance regne dans toute l'Afrique, si l'on en excepte le Roïaume de Maroc. Il y a, dans la Ville capitale de cet Empire, une Académie dont le fameux Averroës fut autrefois Professeur. Cette Académie est composée de plusieurs savans Arabes, attachés fortement aux Sentimens d'Aristote, dont ils ont les Ouvrages traduits par le même Averroës.

LES Maures sont aussi anciens Péripatéticiens, que les Moines &, à-peu-près dans le même Tems qu'Averroës fit connoître le Philosophe Grec aux Arabes, les François commencèrent à recevoir ses Sentimens. L'Historien Rigord rapporte, qu'un Concile tenu à Paris l'an 1209 condamna au Feu quelques Livres

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXV.* 87  
vres d'Aristote, que l'on expliquoit dans les  
Colleges, & qui avoient été apportez de Con-  
stantinople depuis peu de tems, & traduits de  
Grec en Latin\*.

LE Regne du Péripatétisme a été plus dura-  
ble en Afrique qu'en Europe; & cinq cens Ans  
n'y ont point encore ébranlé sa Puissance. Heu-  
reusement pour sa Gloire, il n'est point né à  
Maroc, ni de Des-Cartes, ni de Gassendi. Il  
y a apparence, que si la Nature y en produisoit  
quelques-uns, ils auroient autant de Peine à  
desabuser les Arabes des Défauts de l'ancienne  
Philosophie, que ces François en ont eu à fai-  
re ouvrir les Yeux à leurs Compatriotes. Ils es-  
suieront pour le moins autant de Persécutions:  
car, les Docteurs Maroquins sont tout aussi bi-  
lieux que les Théologiens Nazaréens, aussi en-  
têtés des Opinions qu'ils ont reçues dès leur  
tendre Jeunesse, & aussi portés à crier à l'*Hé-  
rétique*, dès qu'on n'est point de leur Avis.

IL en couta cher à Aveiroës, pour avoir  
voulu s'élever audessus des ses Confreres les  
Docteurs: & ce ne fut, qu'après avoir souffert  
bien d'autres Maux que ceux qui obligèrent  
Des-Cartes à se bannir de sa Patrie, qu'il vint à  
bout de pouvoir philosopher tranquillement.  
L'Histoire de ses Malheurs est si curieuse, &  
dépeint si bien la Jalouïe qui regne parmi les  
Savans, quelque dans Pais qu'ils soient nez,  
quelle que soit leur Religion, que tu ne trou-  
veras pas mauvais que j'en copie ici un Abré-

F 4

gé,

\* *Delati de novo à Constantinopoli, & à Græco in Latini-  
um translati.* Rigordus, in *Vitâ Philippi Augusti*, apud  
Launoium de *vraiâ Aristotelis Fortunâ*, Cap. I, pag. 6.

88 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXV.*  
gé, qui part de la Main d'un très grand Maître.

„ PLUSIEURS Nobles & plusieurs Doc-  
„ teurs de Cordoue, nommément le Médecin  
„ Ibnu-Zoar, portèrent Envie à Averroës, & ré-  
„ solurent de lui intenter un Procès de Religion.  
„ Ils subornèrent de jeunes Gens, pour le prier de  
„ leur faire une Leçon de Philosophie. Il y  
„ donna les Mains, & leur découvrit dans cet-  
„ te Leçon sa Créance de Philosophe. Ils en  
„ firent dresser un Acte par Notaire, & l'y dé-  
„ clarèrent Hérétique. Cet Acte fut signé par  
„ cent Témoins, & envoyé à Manfor, Roi de  
„ Maroc. Ce Prince, l'ayant vû, se mit en Co-  
„ lere contre Averroës, & dit tout haut : *Il est*  
„ *clair, que cet Homme-là n'est point de notre*  
„ *Religion.* Il fit confisquer tous ses Biens,  
„ & le condamna à se tenir au Quartier des  
„ Juifs. Averroës obéit : mais, étant allé  
„ quelques-fois à la Mosquée. pour y faire ses  
„ Oraisons, & aiant été chassé à Coups de  
„ Pierres par les Enfans, il se retira de Cor-  
„ doue à l'ez, & s'y tint caché. On le recon-  
„ nut dans peu de Jours : on le mit en Prison;  
„ & l'on demanda à Manfor ce qu'on en fe-  
„ roit ? Ce Prince assembla plusieurs Docteurs  
„ en Théologie & en Jurisprudence, & s'infor-  
„ ma d'eux de quelle Peine un tel Homme étoit  
„ digne ? La plûpart répondirent, qu'en Quali-  
„ té d'Hérétique, il méritoit la Mort. Mais,  
„ quelques-uns représentèrent, qu'il ne falloit  
„ pas faire mourir un tel Personnage, qui étoit  
„ principalement connu sous la Qualité de Lé-  
„ giste, & sous celle de Théologien ; de for-  
te,



„ te, dirent-ils, qu'on ne divulguera point par le  
 „ Monde, qu'un Hérétique a été condamné,  
 „ mais qu'un Légiste, qu'un Théologien, a su-  
 „ bi cette Sentence : d'où il arrivera, 1, que  
 „ les Infidèles n'embrasseront plus notre Foi,  
 „ & qu'ainsi notre Religion sera amoindrie; 2,  
 „ que l'on se plaindra, que les Docteurs Afri-  
 „ cains cherchent & trouvent des Raisons de  
 „ s'ôter la Vie les uns aux autres. Il y au-  
 „ ra donc plus de Justice à le faire retraçter  
 „ devant la Porte de la grande Mosquée, où  
 „ on lui demandera s'il se repent. Nous som-  
 „ mes d'Avis, que Votre Majesté lui pardonne,  
 „ en cas qu'il se repente; car, il n'y a aucun  
 „ Homme sur la Terre, qui soit exempt de tout  
 „ Crime. Mansor gouta ce Conseil, & donna  
 „ ses Ordres au Gouverneur de Fez pour une  
 „ telle Exécution. En conséquence dequoi,  
 „ un Vendredi, sur l'Heure de la Priere, no-  
 „ tre Philosophe fut conduit devant la Porte de  
 „ de la Mosquée, & mis Tête nue sur le plus  
 „ haut Degré; & tous ceux, qui entrèrent dans  
 „ la Mosquée, lui crachèrent au Visage. La  
 „ Priere étant finie, les Docteurs avec des No-  
 „ taires, & le Juge avec ses Assesseurs, vinrent-  
 „ là, & demandèrent à ce Misérable, s'il se  
 „ repentoit de son Hérésie? Il répondit par un  
 „ *Oui*, & on le renvoia. Il se tint à Fez, & y  
 „ fit des Leçons de Jurisprudence. Mansor lui  
 „ aiant permis, quelque tems après, de retour-  
 „ ner à Cordoue, il y retourna, & y vécut  
 „ misérablement, privé de Biens & de Livres.  
 „ Cependant, le Juge, qui lui avoit succédé,  
 „ s'acquitoit si mal de sa Charge, & en général

„ la Justice étoit si mal administrée dans ce  
 „ ce País-là, que les Peuples en gémissaient.  
 „ Mansor, voulant remédier à ce Désordre,  
 „ assembla son Conseil, & y proposa de réta-  
 „ de rétablir Averroës. La plupart des Cou-  
 „ seillers en furent d'Avis. C'est pourquoi, il  
 „ lui envoya un Ordre de revenir incessamment à  
 „ Maroc, pour y faire les Fonctions de sa pré-  
 „ miere Magistrature. Averroës partit aussi-tôt  
 „ avec toute sa Famille, & passa tout le Res-  
 „ te de ses Jours à Maroc. Il y fut enterré,  
 „ hors de la Porte des Corroïeurs, & son Tom-  
 „ beau & son Epitaphe y ont paru fort long-  
 „ tems. Il ne faut pas oublier ce qu'il répon-  
 „ dit à ceux qui lui demandèrent qu'elle étoit  
 „ la Situation de son Ame, pendant la Persé-  
 „ cution. *Cet Etat-là, leur dit il, me plaisoit*  
 „ *& me déplaisoit. J'étois bien aise d'être dé-*  
 „ *chargé des Fonctions pénibles de la Magistra-*  
 „ *ture: mais, il me faisoit d'avoir été opprimé*  
 „ *par de faux Témoins. Je n'ai point souhaité,*  
 „ *ajouta-t'il, d'être rétabli dans ma Charge; &*  
 „ *je ne l'ai reprise, qu'après que mon Innocence*  
 „ *a été manifestée*\*.

LA première fois, mon cher Monceca, que  
 je lus cette Description des Maux dont Averroës  
 fut presque accablé, je songeai à ceux qu'ont  
 souffert tant de Savans illustres avec aussi peu  
 de Justice que ce fameux Arabe: Lorsque je  
 réfléchissois à la Posture humiliante dans laquelle  
 il avoit été placé à la Porte de la Mosquée, je  
 me figurois Arnauld ou Pascal, assis sur les

De-

\* Bayle, Diction. Critique, *Article AVERROËS, Ré-*  
*marque (M).*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXV.* 91  
Dégrés du College des Jésuites , y recevant  
une Insulte de chaque Membre de la Société.  
Si elle eut trouvé à Paris autant de Facilité à  
contenter sa Vengeance , qu'en eurent les Doc-  
teurs Cordouans , sans doute tous les Solitaires  
de Port-Roïal auroient essuié quelque Cérémonie  
peut-être encore plus cruelle que la Mahomé-  
tane.

IL n'est point de Haine aussi dangereuse , que  
celle qui naît de la Division des Savans , & sur-  
tout des Théologiens : & il n'y a aucun Excès  
auquel les derniers ne se portent , lorsqu'ils ne  
sont point retenus par un Pouvoir supérieur. Ils  
mettent tout en Usage , pour perdre leurs Ad-  
versaires , & n'hésitent pas un seul Instant à  
employer la Calomnie , le Mensonge , & les Im-  
positions les plus noires , pour parvenir à leur  
But. Si les Ennemis du fameux Arnauld n'ont  
pû avoir le Plaisir de lui faire essuier la Cérémo-  
nie d'Averroës , ils ont tâché de flétrir sa Répu-  
tation par des Libelles diffamatoires : & qu'el-  
les Absurditez honteuses n'ont-ils point débité à  
cet Egard ? Si l'on veut les en croire , cet Hom-  
me illustre étoit un Sorcier , très bien reçu à la  
Cour de Beelsébuth , à qui il faisoit de tems en  
tems des Harangues fort éloqu岸tes. *Il est cer-  
tain* , dit un Auteur \* , *que Mr. de Maupas ,*  
*Evêque d'Evreux , a assuré à plusieurs Per-*  
*sonnes , qu'il avoit appris d'un Sorcier converti ,*  
*qu'il avoit vu au Sabbat Mr. Arnauld plusieurs*  
*fois , avec une Princesse du Sang , & que Mr.*  
*Arnauld y avoit fait une fort belle Harangue au*  
*Diable.*

\* Celui du IV Façtum des Parens de Jansenius ,  
pag. 2.

*Diable.* Quelques autres Ennemis de ce Docteur ont publié †, qu'il s'étoit rendu Chef des Vandois, & qu'il étoit devenu le plus ferme Appui de ces Peuples § Ils le métamorphosoient de Docteur en Général d'Armée; & cela, dans un Tems où ils savoient que leurs Calomnies seroient détruites de fond en comble. Ils ne s'embarassoient pas qu'on connût leurs Impostures, pourvû qu'elles eussent Cours pendant quelque Tems.

IL ne tint pas à six Moines de Liège, que ce celebre Théologien ne fût traité dans cette Ville comme Averroës l'avoit été à Maroc. Le Gardien des Recollets, le Gardien des Cordeliers, le Prieur des Augustins, celui des Jacobins, le Vicaire des Carmes, aiant à leur tête le Recteur des Jésuites, procédèrent de la même Maniere, que les Docteurs Corduans animez par le Médecin Ibnu. Ces Moines dressèrent une Requête. par laquelle ils demandoient qu'un certain *Arnauld* fût exclus de la Société Civile, com-

† *Voiez les Questions curieuses, pag. 4.*

§ *Nos infra inscripti Superiores Conventuales Regularium in Civitate Leodiensi, certiorati de Conventiculis quæ habentur apud certum Arnoldum Doctrinam suspectam spargentem. censimus D. Vicarium charitativè certiorandum, ut similia Conventicula dissipare. & prohibere non dedignetur, etiam cum dicto Arnaldo Conversationes. Datum in Conventu Minorum hac 25 Augusti 1690: ad quem Effectum commisimus R. P. M. Ludovicum Lamet Priorem Dominicanorum. ad Nominis nostri accedendum D. Vicarium & exponendum Intentionem nostram Question Curieuse, pag. 228. Juste Dieu! quelle affreuse Latinité! Elle est digne des Ennemis de ce savant Homme.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXV.* 23

comme soutenant des Opinions dangereuses. *O Tempora! O Mores!* Est-il permis, mon cher Monceca, que six misérables Moines, aient ainsi porté l'Audace & l'Insolence jusqu'à traiter un des premiers Savans du Monde, de la même Manière que s'ils eussent parlé d'un simple Aventurier, ou de quelqu'un de leurs semblables? Avec quelle Indignation la Postérité apprendra-t-elle un jour, que cet illustre Docteur ait été appelé un *certain Arnauld*? Si quelque-chose peut diminuer la Surprise, ce sera le grand Nombre d'Hommes illustres, qui ont été également persécutés par des Adversaires opiniâtres & ignorans.

SANS parler des Malheurs qu'ont essuies plusieurs Savans dans ces derniers Tems, en remontant plus haut, on trouve sans cesse le Mérite attaqué par les Envieux: Ce n'est pas ordinairement dans les Religions étrangères, que les Hommes de Lettres rencontrent leurs plus grands Ennemis: c'est dans la leur. Mr. Claude ne s'avisa jamais d'attaquer les Mœurs de Mr. Arnauld: ce ne furent que des Auteurs Molinistes, qui portèrent la Mauvaise-Foi jusqu'à ce Point; si l'on excepte néanmoins un Ministre Protestant, dont les Ecrits remplis d'Impostures furent désavoués par ses Confreres mêmes §. Mélanchton trouva chés les Luthériens des Adversaires encor plus opiniâtres que chés les Papistes. Son Esprit doux, & amateur de la Paix, lui attira la Haine de tous les Rigoristes: & elle lui devint si à charge, qu'il considéra la Mort comme un Bien, puisqu'elle

§ L'Esprit de Mr. Arnaud, composé par Jurieu.

94 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXV.*  
qu'elle l'en délivroit entièrement. L'Auteur de sa Vie nous a appris, que la Jalousie de ses Ennemis étoit si grande, & qu'ils se donnoient tant de Peine pour lui nuire, qu'il n'avoit jamais été assuré, pendant quarante Ans qu'il avoit conservé sa Charge de Professeur, de ne pas en être privé avant la Fin de la Semaine†.

LE Sort de Mélanchton me rappelle celui d'Abélard un des plus illustres Restaurateurs des Sciences, & qui vécut dans le même Siècle qu'Averroës. Quelles Infortunes n'essuait-il point, & quels Maux n'eût-il pas à souffrir de la part des Théologiens, & des Moines! Ils le forcèrent, sans vouloir écouter ses justes Défenses, à bruler lui-même publiquement ses Ouvrages: La Haine de quelques Auteurs n'a point épargné ce Grand-Homme plusieurs Années après sa Mort. Ils l'ont accusé d'avoir continué un Commerce honteux avec Héloïse, après la funeste Avanture qui l'avoit mis hors d'Etat de s'y prêter; & ils ont soutenu, qu'il trouvoit dans l'Ombre de la Volupté les mêmes Plaisirs que dans la Volupté même §.

CONSIDERE, mon cher Monceca, quel est

† *Publicè non dubitavit affirmare: Ego jam sum hic, Dei Beneficio, quadraginta Annos; & nunquam potui dicere, aut certus esse, me per unam Septimanam mansurum esse. Camerarius, in Vitâ Melancht. pag. 206.*

§ *Ex quibus omnibus liquet quàm frigida fuerit Petri Abetardi Apologia, cum redargutus de nimia Familiaritate cum Amicâ quidem suâ Heloisâ, & aliis Monialibus Paraclitensibus, reposuit Eunuchos, qualis ipse sacius erat; tunc absque omni periculo posse versari cum Fœminis. Theophil. Raynaud, de Eunuchis, pag. 148.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXV.* 95  
est la Haine, qui naît entre les Savans, puis-  
qu'elle ne respecte pas même les Cendres des  
Morts, & qu'elle attaque cruellement des Hé-  
ros que la Parque a mis dans l'Impossibilité de  
se défendre. Dans combien de nouveaux Li-  
belles ne déchire-t-on pas tous les jours la Mé-  
moire des *Claudes*, des *Arnaulds*, des *Bayles*,  
des *Montagnes*, des *Abarbanels*, des *Maimonides*,  
des *Luthers*, des *Calvins*, des *Augustins*, des  
*Jérômes*, & de tant d'autres Personnages illustres  
nez dans toutes les Religions? Eh quoi! ne  
pourroit-on pas critiquer ce qu'on trouve à redire  
dans leurs Ecrits, & rendre cependant à leurs  
Personnes & à leurs Ouvrages la Justice qu'ils  
méritent? Quoique je sois Juif, mon cher Mon-  
ceca, je me garderai bien de soutenir, qu'*Aug-  
ustin* fût un petit Génie, *Arnauld* un Ignorant,  
*Luther* une grosse Bête, *Calvin* un Esprit mé-  
diocre, & *Bourdalone* un Empoisonneur, qui ne  
préchoit qu'une Morale pernicieuse. Je rougi-  
rois, si la Passion m'emportoit jusqu'à ce Point.  
Il est vrai, que je ne pense pas de la même  
Manière qu'un Docteur Janséniste ou Moliniste;  
mais, je rends cependant Justice à la Manière  
éloquente & persuasive dont ils soutiennent leurs  
Sentimens: &, bien loin que je veuille les ca-  
lomnier, j'agis de la même Manière qu'un Juge  
avec un Avocat, dont il admire la Science & les  
Talens, & dont il condamne cependant la Partie.  
PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, vi  
content & heureux; & fais usage d'une parfaite  
Impartialité envers tous les Hommes.

*D'Alger, ce. . .*

LET-



## LETTRE CENT SOIXANTE-SIXIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

DEPUIS deux Jours, mon cher  
 D Monceca, je suis arrivé à Tunis.  
 Cette Ville est bâtie à trois Lieues  
 des Ruines de Carthage. Elle n'est  
 point sur le Bord de la Mer. C'est ce qui l'a  
 toujours mise à couvert des Bombardemens,  
 & l'a garantie des Chatimens qu'ont effuïés Al-  
 ger & Tripoli, de la Part des Anglois & des  
 François. Les Bâtimens, qui abordent à Tunis,  
 mouillent dans une grande Rade, deffendue par  
 les Forts de la Goulette, qui sont très mal for-  
 tifiés, & construits à l'Embouchûre d'un petit  
 Canal, qui forme une Communication entre  
 la Mer & un Lac à cent pas duquel est la Ville  
 de Tunis. Sa Situation est beaucoup moins gra-  
 cieuse que celle de Carthage, qui étoit batie sur  
 une Langue avancée dans la Mer, & qui forme  
 un Cap qu'on nomme encore aujourd'hui du  
 Nom de cette ancienne République. J'en ai été  
 visiter les Ruines. Parmi des Tas immenses de  
 Pierres, on trouve plusieurs Souterains assez  
 grands. Le Morceau le plus entier qui reste  
 est un Réservoir composé de seize ou dix-sept  
 Citernes, qui servoient à recevoir les Eaux desti-  
 nées à l'Usage du Public. Ces Citernes sont  
 jointes



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVI.* 97  
jointes ensemble par une Voute commune, qui  
couvre aussi deux Galleries qui sont aux Côtés  
de ces grandes Caves, & qui servoient à la  
Commodité du Passage de ceux qui alloient puis-  
ser de l'Eau. A quelques mille Pas des Ruines  
de la Ville, on voit encore des Aqueducs très  
beaux, & d'une Longueur considérable, qui  
aboutissoient autrefois aux Citernes publiques.  
C'est-là, mon cher Monceca, tout ce qui reste  
de cette superbe Carthage, la Rivale de Rome.  
Dans quelques Années d'ici, à peine pourroit on  
découvrir la Place où elle étoit, si les Géogra-  
phes modernes n'avoient eu soin de la faire con-  
noître à la Postérité.

Nous n'avons presque aucune Idée des  
Villes qui ont été les plus célèbres; ce que  
nous en savons est si confus, & mêlé de tant de  
Fables, qu'il est impossible, au milieu de ce Ca-  
hos & de cette Confusion, de pouvoir démêler  
la Vérité. L'ancienne Babilone ne nous est con-  
nue que par la Relation de quelques Auteurs  
anciens, qui n'éclaircissent point la Moitié de  
nos Doutes; & il ne reste aujourd'hui aucun  
Vestige de cette Ville autrefois si fameuse.

Nous ignorons entièrement de quelle Façon  
les premiers Hommes bâtissoient, si l'on excepte  
les Egyptiens. Il faut descendre jusqu'aux Grecs  
& aux Romains, pour connoître la Liaison qu'on  
donnoit aux Matériaux dont on se servoit pour  
la Construction des Edifices publics. Les an-  
ciens Persans, les Ethiopiens, &c., bâtissoient-ils  
sans Ciment, sans Mortier, & uniquement en  
mettant des Pierres parfaitement unies, comme  
les Romains faisoient, ainsi qu'il paroît dans

28 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVI.*  
plusieurs de leurs Ouvrages \*? Nous n'en fa-  
vons rien, & nous ne contenterons jamais notre  
Curiosité à cet Egard; puisqu'il ne nous reste sur  
cela que des Relations fort obscures, & qui ne  
satisfont guère ceux qui veulent connoître les  
Choses clairement. D'ailleurs, les Eclaircisse-  
mens, que nous pouvons tirer par les Ruines  
que nous trouvons aujourd'hui, sont quelque-  
fois très trompeurs, le Temps ayant pulvérisé  
certaines Portions des Pierres; & peut-être prent-  
on pour un Mortier ce Sable qui se rencontre  
entre leurs Jointures. Enfin, s'il est vrai que  
certaines Bâtimens aient été construits avec des  
Matières faites pour unir les Pierres, on ignore  
totalement aujourd'hui la Façon dont on com-  
posoit ce Ciment, & l'on débite là-dessus mille  
Contes.

UNE autre Difficulté, qui s'offre dans la  
Découverte qu'on veut faire par les Ruines qui  
restent dans les Champs où furent autre-fois les  
anciennes Villes illustres, c'est qu'il y a grande  
Apparence que toutes ces Ruines sont posté-  
rieures à la Manière de bâtir qu'on voudroit  
connoître. Les principales Villes anciennes ont  
été détruites plusieurs fois, & presque toutes  
rebaties du Temps des Romains. Les Ruines,  
qu'on voit aujourd'hui de l'ancienne Troie, ne  
sont point les Restes des Palais de Priam &  
d'Hector. Ces Princes n'étoient point assez  
puissans, pour habiter dans des Maisons qui  
contenoient autant de Marbres, de Chapiteaux,  
de Colonnes, qu'on en trouve encor dans les  
Champs

\* Les Arenes de Nîmes sont bâties de cette Ma-  
niere.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVI.* 99

Champs de Troie. Pour être persuadé de cette Vérité, on n'a qu'à lire l'Iliade d'Homere. Quoi qu'un Poëte amplifie & grossisse toujours les Objets, dès qu'on vient à jetter les Yeux sur les Restes immenses des Marbres répandus encore aujourd'hui dans les Campagnes de Troie, & sur le Nombre prodigieux qu'on en a enlevé, on connoit aisément, que les Ruines du celebre Ilium ne sont point celles qu'on apperçoit actuellement.

Il est certain, que les Romains, qui croioient, ou du moins qui étoient bien aises qu'on crût, qu'ils descendoient des Troïens, rebatirent la Ville de Troie. Auguste y fit faire plusieurs Edifices magnifiques sur les Débris de l'ancienne. On y éleva un nouvel Ilium; ruiné de nouveau par la Longueur des Tems: & si l'on y trouve aujourd'hui des Restes antiques, on doit bien plutôt les attribuer aux Romains, qu'aux anciens Troïens. Peut-être, mon cher Monceca, en est-il de même des Ruines de Carthage, que de celles de Troie; & les Monumens, qu'on y voit encor aujourd'hui, peuvent n'avoir été bâtis que par les Romains, après qu'ils se furent rendus Maitres de l'Afrique.

Le triste Sort, qu'ont eu tant de superbes Villes, dont une Partie a été détruite par les Mahométans, m'a souvent fait réfléchir au Préjudice qu'ils avoient porté aux Sciences & aux Beaux-Arts. Combien d'Edifices n'ont-ils pas renversé, combien de Statues antiques n'ont-ils pas brisées, dans quel Etat pitoyable n'ont-ils point réduit toute la Grece, qui contenoit plus de Choses précieuses, que tout le Reste de l'Uni-

100 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVI.*  
vers? Comment les Princes Nazaréens ont-ils  
pû se résoudre à laisser ce Pais en Proie à la  
Cruauté & à la Fureur de ces Barbares!

SI les Turcs eussent fait leur Irruption dans  
la Grece, lorsque les Gots, les Huns, & les  
Vandales, saccagèrent Rome, & firent autant  
de Mal en Occident, que les Mahométans en  
ont fait depuis en Orient, je ne serois point  
étonné, que les Monarques Européens eussent  
abandonné Constantinople à Mahomet II.  
Mais que, dans le XV<sup>e</sup> Siécle, ce Barbare  
ait envahi l'Empire d'Orient; qu'après s'être  
rendu le Maître de Constantinople, il se soit vû  
à la veille d'aller à Rome, saccager, détruire, &  
renverser les seuls Restes échappés aux Fureurs  
de l'Ignorance; c'est à quoi je ne pense point,  
sans déplorer l'Aveuglement des Nazaréens,  
qui, étant pour lors desunis entre eux, ne son-  
geoient qu'à se déchirer mutuellement.

IL est certain, mon cher Monceca, que si,  
au lieu des Projets chimériques des Croisades,  
les Princes Européens se fussent contentez de  
chasser entièrement les Turcs de l'Europe,  
ils y eussent réüssi facilement. C'étoit-là la seu-  
le Chose à laquelle ils devoient s'attacher; car,  
de vouloir les poursuivre dans l'Asie, ou fon-  
der un Roïaume au milieu d'eux en Afrique,  
c'est un Projet aussi ridicule, qu'extravagant, &  
impossible à exécuter. Toutes ces Tentatives  
n'ont servi, & ne serviront jamais, qu'à faire  
périr un grand Nombre de Nazaréens, par la  
Fatigue du Voïage, l'Intempérance du Climat,  
& les Maladies contagieuses.

C'EST Endroit de ma Lettre, mon cher Mon-  
ceca,

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVI.* 101  
ceca, me conduit naturellement à te parler de  
l'Orage qui s'apprête à tomber sur la Tête des  
Mahométans. Si la fameuse Ligue dont on  
parle a lieu, & que l'Empereur, les Vénitiens,  
les Polonois, & les Moscovites, s'unissent en-  
semble, les Turcs sont dans le plus grand Dan-  
ger qu'ils aient encor essuïé: & si la Paix regne  
pendant deux Campagnes entre les Princes Naza-  
réens, il faut absolument que la Porte Ottoma-  
ne reçoive un Echec dont il est impossible qu'elle  
puisse se mettre à couvert. Dans la dernière  
Guerre qu'elle a eue avec l'Empire, cette seule  
Couronne lui a enlevé les deux plus fortes Pla-  
ces de ses Frontières, & l'a réduite à faire une  
Paix ignominieuse. Quel pourra être aujourd'hui  
son Sort, étant obligée de se défendre  
contre les Moscovites, qui feront une puissante  
Diversión, & contre les Polonois, qui ne  
sont pas moins à craindre pour elle? On peut  
assurer, mon cher Monceca, que si l'Empire  
Ottoman sort de cette Guerre sans avoir fait une  
Perte considérable, il est l'Abri de tous les Re-  
vers. Mais, il est presque impossible, que cela  
soit: & je ne doute pas, qu'avant la Fin cette  
Année, nous ne voyions quelque Evénement  
digne de passer à la Postérité la plus reculée.

Je t'avoue, mon cher Monceca, que, quoi-  
que je doive regarder avec beaucoup d'Indiffé-  
rence de dépendre des Nazaréens ou des Turcs,  
je ne puis m'empêcher cependant de m'intéres-  
ser beaucoup en faveur des premiers, à cause  
des Sciences & des Arts. Chaque Place con-  
quise par les Impériaux, chaque Bataille qu'ils  
gagnent, c'est une Victoire remportée sur l'i-

102 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVI.*  
gnorance. Je regarde les Allemands comme les Missionnaires de la Raison & de la Philosophie. Quel Triomphe pour les Belles-Lettres, si, dans quelques Années, un Libraire étoit dans la Place de l'Hippodrome les Oeuvres de Leibnitz & celles de Newton ; & que Des-Cartes & Gassendi parussent dans les Lieux où régnoient les Ecrits de quelques misérables Théologiens Turcs ! Helas ! mon cher Monceca, un Bonheur aussi grand n'est point impossible : il ne dépend que de la Tranquillité de quelques Etats Nazaréens. Funeste Politique, seras-tu toujours la Ruine du Genre-Humain ! Je crois, mon cher Monceca, que les mêmes Intérêts, qui assurent certains petits Princes de leurs Etats, empêche la Ruine des Mahométans. Les grands Monarques ne voient point avec beaucoup de Plaisir un Conquérant s'aggrandir, & prendre de nouvelles Forces. La Ruine totale de l'Empire des Turcs en Europe n'accommoderoit pas bien des Puissances, intéressées à ne pas la laisser détruire. L'Amour de la Religion ne peut même balancer les Raisons Politiques. On a vu des Pontifes Romains agir de concert avec ces mêmes Turcs contre lesquels Rome avoit tant prêché de Croisades, *Autres Tems, autres Soins* : c'est-là la Devise de tous les Princes. Je reviens à Tunis.

IL ya dans cette Ville un Dei, ainsi qu'à Alger : mais, il n'a aucune Autorité ; & c'est le Bei, qui est le véritable Souverain. Autrefois, ce dernier n'étoit qu'un simple Chef de la Milice ; mais, pendant les diverses Révolutions qui sont arrivées dans ce Royaume, les Beis se  
font

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVI.* 103  
sont saisis de l'Autorité. Ce sont eux aujourd'hui, qui nomment à la Charge de Dei. Ils sont les Maîtres absolus de déposer, lorsqu'ils le jugent à propos, ceux qu'ils y ont élevéz.

LES Maures, ou les anciens Habitans du País, sont beaucoup moins malheureux dans ce País, qu'ils ne le sont à Alger. Les Beis les favorisent, pour s'assurer un Secours contre l'Esprit remuant des Turcs; par ce Moien, ils ont introduit une Espece d'Equilibre, qui sert à entretenir la Tranquillité dans l'Etat. Le dernier Bei, mort de puis peu d'Années, avoit retiré de grands Avantages des Ménagemens qu'il avoit pour les Maures. Il eut voulu, s'il eût été possible, les affranchir entièrement du Joug des Turcs: mais, il n'osoit tenter une Entreprise aussi difficile à exécuter, & dont les Suites pouvoient être très dangereuses.

UNE Chose bien remarquable touchant ce Prince, c'est qu'il n'avoit point de Fesses, ou du moins qu'il lui en restoit très peu, depuis qu'on avoit été obligé de les lui couper, pour prévenir les Suites dangereuses d'une Bastonnade des plus rudes, qu'il avoit reçue sur le Derriere, lorsqu'il n'étoit encore que simple Officier du Bei. On lui avoit donné deux cent Coups de Bâton; & ils avoient été si rudement appliqués, qu'on ne pût empêcher la Gangrene, que par une Operation violente qui couta les Fesses au pauvre Patient. Cette Justice rigoureuse produisit dans la suite un très bon Effect. Car, lorsqu'il fut parvenu à la Roiauté, il comprit, par le Regret qu'il avoit de se voir dans un aussi pitoia-

104 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVI*:  
ble Etat, combien les Fesses étoient utiles & nécessaires aux Hommes. Il résolut donc d'abolir un Supplice, qui l'avoit si malheureusement privé des siennes: &, pendant près de vint Ans qu'il régna dans Tunis, jamais aucunes Fesses n'ont reçu la moindre Insulte. Son Successeur, insensible à une Infirmité qu'il n'avoit point éprouvée, n'a point eu la même Attention; & la Mode de donner la Bastonnade sur le Derrière est revenue en Usage, quoiqu'il soit pourtant plus ordinaire de la donner sur la Plante des Pieds. Ne croi point, mon cher Monceca, que ce que je dis-là soit une Histoire faite à plaisir. Elle est conforme à la plus exacte Vérité; & il n'y a rien d'extraordinaire dans la Suppression d'un Supplice qui est en Horreur au Souverain.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content, & heureux; & prospère dans toutes tes Affaires.

*De Tunis, ce. . . .*







LETTRE CENT-SOIXANTE SEPTIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

QUAND partant de Tunis, mon cher Monceca, pour me rendre à Tripoli, les Vents m'ont forcé de relâcher pour quelques Jours à l'Ile de Gerbe. J'ai vu près du Chateau de cette Ile un Monument de la Cruauté & de la Fureur des Hommes. C'est une Piramide de trente Pieds de Hauteur, & de plus de cent trente de Tour, qui sert de Tombeau aux Chrétiens qui furent massacrez par les Soldats d'Orcan, le Chef qui conquist ce País sur les Nazaréens. Cette Piramide est faite de Pierre de Taille jusqu'à la Moitié; le Reste n'est que de Têtes & d'Offemens d'Hommes, entassez les uns sur les autres.

Les Turcs regardent avec une Satisfaction orgueilleuse ce Monument érigé à la Haine & à la Barbarie. Ils disent, que les Triomphes, qu'ils ont remportez sur les Nazaréens, étant des Marques évidentes de la Bonté de leur Religion, que Dieu a favorisée visiblement dans tous les Tems, ils doivent tâcher d'en éterniser la Mémoire. L'heureux Succès des Armes est un des plus forts Argumens par lesquels les

106 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVII.*  
 Mahométans croient prouver la Vérité & la  
 Pureté de leurs Dogmes \*. Puisque Dieu,  
 disent-ils, est l'Auteur de tous les bons Evéne-  
 mens, & qu'il n'arrive rien que par sa Volonté,  
 n'est-il pas visible, qu'il approuve le Zèle que nous  
 avons à porter par-tout notre Religion? Et les  
 Graces qu'il nous accorde, & les Victoires que  
 nous avons remportées par son Secours, sur tant  
 de Peuples Nazaréens, ne sont-elles pas des  
 Marques certaines de la Vérité & de l'Authen-  
 ticité de l'Alcoran?

CETTE fausse Prévention, dans laquelle sont  
 les Turcs, leur fait regarder les Juifs avec un  
 Mépris infini. Ils nous reprochent d'être visi-  
 blement abandonnez de Dieu, n'ayant sur la  
 Terre aucune Demeure fixe, & n'étant conduits  
 ni gouvernez par aucun Prince de notre Nation.  
 Il n'est rien de si ridicule, mon cher Monceca,  
 que cette prétendue Preuve de la Vérité de l'*Al-  
 coran*. Si l'Etendue d'une Religion, & les Triom-  
 phes qu'elle remporte, étoient une Preuve de sa  
 Bonté, il faudroit donc que les Turcs avonaf-  
 sent,

\* *Secundum Motivum est Victoria eorum continua  
 contra Christianos: quod aliquot multum movet; unde  
 Victores se nominant, & gloriantur, quasi Victores totius  
 Mundi. Orant etiam pro Victoriis specialiter in omnibus  
 Congregationibus suis, praesertim in continuis post Com-  
 munionem Gratiarum Actionibus. Superbiunt insuper, &  
 Christianos Foeminas despiciendo nominant, & se Viros  
 eorum: & ut ad hoc magis ac magis incitentur, Ante-  
 cessorum Victorias describunt, decantant, laudant, ac  
 praconisant. Septem-Castrensis de Moribus Turca-  
 rum, Cap. XI, pag. 40. apud Hottingerum, Historiz  
 Orientalis pag. 138.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVII.* 107  
sent, que, lorsque Jérusalem fut détruite par les Babiloniens, le Paganisme étoit regardé favorablement de la Divinité. C'est une Absurdité des plus grandes, que de soutenir un pareil Sentiment : &, toute Religion, qui ne fonde ses Progrès que sur le Meurtre & la Violence, est plutôt un Enthousiasme infernal, qu'une Doctrine céleste.

LES MOYENS pour instruire les Hommes se présentent d'eux-mêmes si naturellement, qu'il faut avoir des Opinions bien mauvaises, pour vouloir les leur persuader par la Crainte. Il est très facile de ramener les Esprits les plus égarez à des Vérités sensibles, quand on s'y prend d'une Manière douce & aisée, qu'on n'est conduit par aucune Vûe d'Intérêt, & qu'on leur fait connoître leurs Préjugés d'une Manière qui leur fait appercevoir qu'on agit avec la Candeur & la Bonne-Foi d'un Philosophe.

JE ne doute pas un seul Instant, mon cher Monceca, que si l'Avarice & l'Envie de dominer n'offusquoit par les Inquisiteurs Espagnols & Portugais, un Juif ne vint facilement à bout de leur faire avouer, qu'il est, non seulement contraire à l'Humanité, mais encor directement opposé à la Volonté de Dieu, d'emprisonner, de tourmenter, & de bruler des Infortunés, qui n'ont fait d'autre Crime, que celui de suivre des Sentimens qu'ils croient véritables, & qu'ils avoient reçu dès leur plus tendre Enfance. N'est-il pas affreux, mon cher Monceca, qu'on punisse de Mort un Homme, qui ne fit jamais aucun Mal à ses Concitoyens, ni ne porta aucun Préjudice à la Société? Ne peut-on pas dire,

que

108 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVII.*  
que c'est imiter l'Exemple des Turcs, & se servir de toutes Sortes de Moïens pour étendre sa Religion?

S'IL en faut croire un savant Nazaréen, les Inquisiteurs ont des Raïsons de Politique, pour en agir de la même Maniere que les Mahométans. Comme ils ont corrompu la Doctrine Nazaréene par les Fables qu'ils y ont mêlées, ils ont besoin d'employer autant de Ruses & de Violences, pour les établir, qu'il en faut pour faire recevoir l'*Alcoran*. Il est certain, que la Doctrine, que certains Docteurs Nazaréens vont prêcher dans les Lieux les plus éloignés, est capable de révolter les Esprits les plus simples, dès qu'ils connoissent l'Unité de la Divinité: & il n'y a guère que des Païens, qui puissent s'en accommoder aisément.

DEPUIS long-tems, un Nombre considérable de Théologiens Papistes déclament vivement contre les Jésuites, qui se sont établis dans la Chine. Ils leur reprochent d'avoir allié le Paganisme avec les Nazaréisme, & de n'avoir fait connoître aux Peuples qu'ils alloient instruire, que l'Extérieur, & pour ainsi dire le Superflu, de la Religion. Les Docteurs Protestans vont encor plus loin, dans leurs Invectives. Peut-être sont-elles outrées: car, la Haine des Sectes leur offusque les Yeux, & grossit souvent les Objets.

QUOIQUE IL en soit, voici ce que dit un Savant illustre, mais grand Ennemi des Jésuites \*. *La Tradition, dit-il, telle qu'elle est, ne*  
*plait.*

\* La Croze, Dissertations Historiques sur divers Sujets, *Tom. 1, pag. 240.*

*plait point aux Jésuites : elle détruit leur Morale relachée , elle renverse les Dogmes de l'Eglise Romaine ; sur-tout ceux que la Superstition de ces Peres établit avec le plus d'Ardeur , & qu'ils vont enseigner jusques aux Extrémités de la Terre . . . . . Voici une Idée racourcie de cette Dévotion . . . Elle est tirée de l'Histoire d'une Dame Chrétienne de la Chine , dont le Pere Couplet , Jésuite , avoit été Directeur. Saint Ignace , dit-il , Saint François Xavier , Sainte Candide dont elle portoit le nom , Sainte Monique , Sainte Ursule , & ses Compagnes , étoient les plus tendres Objets de sa Piété. . . . Elle avoit une Foi si vive pour l'Efficacité de l'Eau benite , des Agnus Dei , & des Cendres de Rameaux benits , qu'elle les considéroit comme des Remedes universels contre tous les Maux. N'est-ce pas-là une Foi & une Piété bien entendue ! C'est Saint Ignace , Ursule , l'Eau benite , & les Agnus Dei , qui font passer la Mer à tous les Jésuites , & qui les portent à faire de si longs Voyages , pour substituer un nouveau Paganisme à l'ancien Paganisme des Chinois !*

VOILA , mon cher Monceca , des Reproches bien violens contre les Missionnaires de la Chine. Je ne sçai s'ils sont bien fondez. Mais , j'ose dire , que , s'ils le sont , les Hommes ont bien plus d'Obligation aux Mahométans qu'aux Jésuites ; puisque ces premiers annoncent du moins une Religion qui n'admet d'autre Culte que celui de la Divinité ; & que les derniers substituent de nouvelles Erreurs Païennes à celles des Peuples qu'ils vont instruire. Mon Sentiment doit paroître d'autant moins extraordinaire

110 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVII.*  
 naire aux Nazaréens, de quelque Secte qu'ils  
 soient, qu'un des plus grands Philosophes de ces  
 derniers Tems n'a pas fait Difficulté de soutenir,  
 qu'on étoit redevable aux Turcs d'avoir fait  
 connoître la Divinité à un grand Nombre d'Ido-  
 lâtres. Le Mahométisme, dit-il \*, est un Espece  
 de Déisme, joint à la Créance de quelques Faits,  
 & à l'Observation de quelques Pratiques, que  
 Mahomet & ses Sectateurs ont ajoutées, quel-  
 quefois assez mal-à-propos, à la Religion Natu-  
 relle, mais qui n'a point laissé d'être au Gré de  
 plusieurs Nations. On a l'Obligation à cette Secte,  
 en beaucoup d'Endroits du Monde, de la Destruc-  
 tion du Paganisme: & ce seroit un Degré, pour  
 mener les Peuples à une Religion plus sublime, si  
 elle étoit prêchée comme il faut, & si les Pré-  
 ventions mal-fondées des Mahométans n'y met-  
 toient beaucoup d'Obstacle.

JE suis assuré, que ceux, qui examineront  
 sans Prévention le Sentiment de ce Philosophe,  
 conviendront, que s'il est vrai que les Jésuites  
 prêchent à la Chine la Morale & les Dogmes  
 qu'on leur impute, il vaudroit mieux, pour aller  
 détruire le Paganisme, que vingt Dervis partis-  
 sent de Constantinople, que cent Jésuites de  
 Rome & de Paris. Mais, je t'avouérai, mon  
 cher Monceca, que je crois que les Adversaires  
 de la Société outrent beaucoup les Choses;  
 & que, dans ce qu'ils ont débité de la Religion  
 mi-partie Nazaréene & Païene, qu'ils vouloient  
 établir dans les Indes, ils ont inséré bien des  
 Mensonges: quoiqu'il soit impossible, qu'il n'y  
 eut

\* Lettre de Mr. Leibnitz à Mr. la Croze, la même,  
 pag. 164.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVII.* 111  
eût pas quelque chose de réel, qui ait occasionné  
les Plaintes que l'on fait tous les jours dans tant  
d'Ecrits, qui parlent de la Complaissance servile  
des Jésuites pour certains Cultes des Chinois.

A-PROPOS de tous les Reproches, que les  
Jésuites ont essuies, je te dirai, mon cher  
Monceca, que j'ai vû dans une Ile deserte,  
appelée la Lampedousse, un pauvre Hermite,  
qui est venu à bout de ce que n'a pû parachever  
toute la Société. Cette Ile a été dépeuplée par  
Barberousse, qui en fit esclaves tous les Habi-  
tans, qu'il amena à Tripoli: il n'y reste plus  
aujourd'hui que l'Hermite dont je te parle. Il  
dessert une Chapelle Nazaréene, & prend soin  
d'une petite Mosquée dans laquelle est le Tom-  
beau d'un Chérif. Quoiqu'il soit Papiste, il a  
également Soins de l'Eglise Nazaréene & de la  
Mahomérane; il réunit ainsi les deux Béné-  
fices. Les Turcs & les Chrétiens, qui vont  
faire de l'Eau dans cette Ile, lui laissent ce dont  
il a besoin. Personne ne l'oblige à rendre  
Compte à laquelle des deux Chapelles il a le  
plus de Dévotion: jusques ici, aucun Théolo-  
gien Janséniste ne s'est avisé d'écrire contre lui,  
pour prouver, qu'il ne doit pas balaier, du  
même Balai, la Mosquée du Chérif, & la Cha-  
pelle de *Notre-Dame de Bon-Voïage*. N'ai-je  
donc pas Raison de te dire, mon cher Monce-  
ca, qu'il est venu à bout de ce que jusques ici  
n'a pû exécuter la Société? Mais, c'est assez  
parler des Jésuites.

JE viens à ce que j'ai vû à Tripoli, où je  
suis arrivé depuis huit Jours. Cette Ville est  
beaucoup moins considérable qu'Alger, & n'a  
proche

112 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVII.*  
proche pas de Tunis. Le Gouvernement est le même que dans ces autres Places Maritimes d'Afrique. Les Turcs sont les Maîtres, & les anciens Habitans du País sont presque leurs Esclaves. Les Maures ont ici aussi peu de Crédit qu'à Alger; les Renegats Nazaréens sont ceux, qui, dans ce País ont le plus d'Autorité, & qui sont pourvus des plus grandes Charges. Il y en a un très grand Nombre. J'ai parlé à plusieurs de ces Renegats. Ils me paroissent aussi mal instruits de la Religion qu'ils ont embrassée, qu'ils l'étoient peu de celle qu'ils ont abandonnée. La plupart de ces Gens ont reçu une Education si mauvaise, & si grossière, qu'ils favoient à peine certains Principes de leur Croissance. Aussi excusent-ils, par les Raisonnemens les plus pitoiables, leur Changement de Religion.

AU-LIEU que, dans les autres País, les Esclaves embrassent ordinairement le Mahométisme par les mauvais Traitemens qu'ils reçoivent de leurs Patrons, ici, c'est par les Caresses & par les bonnes Manieres, qu'on les engage à se faire Turcs. De tous les Pirates de Barbarie, les Tripolitains sont les moins cruels, mais les plus voleurs. Les Filouteries sont tolérées dans leur Ville: on n'y punit point un Enfant, qui vole adroitement dans les Rues; & il est seulement permis à celui qu'on veut voler, & qui surprend le jeune Larron, sur le Fait, de lui donner quelques Coups, pour l'apprendre à être une autrefois plus adroit. Il est peu de Nazaréens étrangers, qui, après l'être promenez demi heure dans les Rues de Tripoli, sans être



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXVII. 113**  
 être prévenu de cette Coutume, retrouvent  
 leurs Mouchoirs dans les Poches de leurs Ha-  
 bits. Cette Tolérance aveugle pour le Vol  
 trouveroit des Partisans chés ceux qui sont es-  
 claves des Idées chimériques de quelques Lé-  
 gislateurs anciens. Si les Tripolitains connois-  
 soient l'Histoire de l'ancienne Grèce, je ne  
 doute pas, qu'ils ne fussent très charmez de voir,  
 que Licurgue avoit fait dans Sparte une Loi  
 précise de ce qu'ils se contentent de tolérer &  
 dissimuler. En effet, que diroit un Pirate, s'il  
 lisoit ces Paroles de Plutarque? Parmi les jeunes  
 Spartiates, les plus grands & les plus forts por-  
 toient le Bois pour faire le Souper, & les plus  
 petits & les plus foibles portoient les Herbes, qu'ils  
 alloient dérober dans les Jardins & dans les Sal-  
 les à manger où ils se glissoient le plus finement  
 & le plus subtilement qu'ils pouvoient: & s'ils  
 étoient déconvertis, ils avoient le Fouet, pour  
 avoir manqué, ou de Vigilance ou d'Adresse. Ils  
 déroboient aussi toutes les Viandes sur lesquelles  
 ils pouvoient mettre la Main, très habiles à pro-  
 fiter de l'Occasion, quand on dormoit, ou qu'on  
 les gardoit avec Négligence. S'ils étoient surpris,  
 on ne se contentoit pas de leur donner le Fouet,  
 on les faisoit encore jeuner: on ne leur laissoit  
 même faire qu'un très léger Repas, afin que  
 la Nécessité de subvenir eux-mêmes à leurs  
 Besoins les rendit plus hardis & plus rus-  
 sez.

Ne voilà-t-il pas une belle Ecole pour la

jeu-

\* Vies des Hommes Illustres de Plutarque, tra-  
 duites par Dacier, Tome I, pag. 249.

Tome V.

H

114 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVII.*  
Jeunesse? Et si Cartouche avoit établi des Loix pour la Discipline des jeunes Voleurs, n'eussent-elles pas été semblables à celle de Lycurgue? Quelle Honte, & quelle Mortification, ne devoit-ce point être pour les Hommes, que les Erreurs & les Folies de ceux à qui souvent ils ont accordé le Titre de Sage! La plupart de ceux, qui se sont acquis la Réputation d'être de grands Génies, & qui ont voulu se mêler de prescrire des Regles aux Hommes, auroient mérité, si Justice leur avoit été rendue, d'être enfermés dans les Petites-Maisons.

JE ne parle pas seulement de ces Fous, à qui le Paganisme accorda une Confiance aveugle, mais encore de ceux, qui, depuis quelque Siècles, ont introduit chés les Nazaréens, tant de ridicules Coutumes, que la Superstition a rendu sacrées. N'est-il pas aussi insensé de renfermer dans un Nombre de Maisons une Foule de Faïnéans inutiles à l'État, de les exercer à baiser la Terre, à se fouëter, & à se laisser couvrir par la Crasse, que d'élever de jeunes Gens à voler subtilement? Le beau Parallèle qu'on pourroit faire entre Licurgue & François d'Assise! Il est pourtant certain, que le Grec auroit l'Avantage sur l'Italien. Car, parmi les Regles qu'il a données, il y en a d'excellentes, qui contre-balancent les mauvaises: au lieu que le Patriarche des Franciscains a travaillé uniquement à montrer jusqu'où pouvoit aller l'Extravagance de l'Esprit Humain.

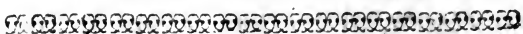
CICÉRON, mon cher Monceca, disoit autrefois, *qu'il ne comprenoit pas comment deux Augures pouvoient se rencontrer, & se regarder sans*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVII.* 115  
*sans rire.* Je t'avoue, que je comprends encore moins comment deux Cardinaux ou deux Pontifes, pensant à ce Nombre innombrable de Ventrés paresseux & desordonnez qui sont sous leurs Ordres, peuvent conserver leur Gravité. Que l'on demande à un Philosophe lequel des deux est le plus ridicule de croire, ou que la Divinité annonce sa Volonté par le Vol des Oiseaux, ou qu'elle veuille être honorée par des Coups de Discipline, par des Habillemens extravagans, par la Faineantise, par l'Avarice, par l'Ignorance, & par la Débauche? Je suis assuré, qu'il dira, qu'il est moins absurde de croire aux vaines Pratiques des Augures, qu'à l'Efficacité des Cérémonies Monacales.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca; vis content & heureux; & ne sois plus si long-tems sans m'écrire.

*De Tripoli, ce . . . .*





## LETTRE CENT SOIXANTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

DES Lettres, mon cher Brito, m'instruisent autant qu'elles m'amusent : & bien de Particularitez, que tu m'as écrites sur les Mœurs des Africains, m'étoient entièrement inconnues. Je souhaite que les Choses, que je te communique, puissent t'être aussi agréables que me le sont celles que tu m'apprens.

JE n'ai point trouvé extraordinaires les fréquentes Révolutions, dont tu m'as parlé, & qui causent ordinairement la Perte des Princes Africains. Elles arrivent dans des Etats bien plus polis, & bien plus civilisés, que ne le sont les Roiaumes d'Alger & de Tunis. De quels Orages, depuis plus de deux cens Ans l'Angleterre n'a-t-elle pas été agitée ? Quels Troubles la France n'a-t-elle pas essuies, depuis le Regne de Henri II, jusqu'à celui de Louis XIV ? Ne vit on pas dans ce Roiaume deux Rois assassinés consécutivement ; & les François ne se portoient ils pas aux mêmes Crimes, que les Algériens ? Les Anglois n'alloient-ils pas encor plus loin ? Ils joignoient le Mépris à l'Offense & en Parricide. Ils conduisoient leurs Rois jusques sur l'Echaffaut.

CES

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVIII.* 117

CES fatales & horribles Tragédies étoient occasionnées par des Gens nez dans le Rang le plus vil & le plus abject. Les Seize, qui formèrent la plus redoutable Faction de la Ligue, étoient des Misérables, qui, dans un Tems de Calme & de Paix, n'auroient pas ôsé lever les Yeux sur un simple Magistrat : & si Cromwel vivoit aujourd'hui, il s'estimerait heureux d'être le dernier des Membres de la Chambre-Basse.

CE sont les Occasions, & les différentes Situations, qui décident de la Tranquillité des Etats, & de l'Autorité des Souverains. Un Rien peut quelquefois, pendant les Tems les plus calmes, exciter une violente Sédition. Dans d'autres Momens, les Cabales les mieux conduites échouent, & les Tentatives contre l'Autorité des Souverains ne servent qu'à la rendre plus despotique & plus redoutable.

LES Guerres Civiles & les Divisions naissent, lorsqu'on s'y attendoit le moins ; & s'éteignent, quand on croïoit leur Fin bien éloignée. Si quelqu'un eut prédit, pendant le Regne d'Henri II, que la France alloit être déchirée des Maux les plus cruels, qu'elle se plongerait dans des Crimes énormes, qu'elle assassinerait ses Rois, que la plus grande Partie de sa Noblesse conspirant avec les Prêtres & les Moines voudrait chasser du Trône la Maison Royale, pour donner la Couronne à une Famille Etrangere : Si quelqu'un, dis je, eut prédit toutes ces Vérités, on l'eut regardé comme un Extravagant, dont l'Esprit étoit troublé par quelque noire Frénésie. Mais si, peu après l'Assassinat

118 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVIII.*  
de Henri III, lorsque tout sembloit présager la Ruine & la Destruction fatale de la France, quelque autre Personne eut annoncé, que bientôt le Calme reviendrait, que la Maison Royale seroit plus stable que jamais sur le Trône, & que les Espagnols, qui gouvernoient & conduisoient les Parisiens, trembleroient dans Madrid des Apprêts qui les menaceroient; on eut regardé ce second Prophète comme un Sibarite, ivre des lûtes gracieuses dont son Imagination étoit remplie. Il n'eut pas trouvé plus de Croïance, que le prétendu Fanatique qui prédisoit des Choses funestes, & si éloignées de la Vraisemblance. L'Expérience a démontré, qu'on auroit eu grand Tort de ne point ajouter Foi aux Prédications différentes de ces deux Prophetes.

LES Evénemens subits & inattendus, qui sont arrivés dans les Siècles passés, doivent servir de Preuve de la Possibilité de ceux qui pourroient survenir. Il n'est point d'Etat en Europe, quelque tranquille qu'il soit aujourd'hui, qui ne puisse être, dans l'Espace de cinquante Ans, agité par des Troubles aussi fréquens & aussi funestes, que ceux qui causent tant de Révolutions dans les Roïaumes Africains. Lorsque j'apprens, qu'il est arrivé quelque Sedition inattendue dans un Etat, je n'en suis point surpris. Je pense, au contraire, que ceux, qui paroissent les plus tranquilles, sont peut-être à la Vieille d'essuyer le même Malheur.

LES Hommes ont, dans tous les Païs, la Semence de toutes les Passions. Il ne faut que savoir adroitement la faire fructifier. On est alors assuré d'obtenir d'eux tout ce qu'on veut.

Un

Un François, un Allemand, se porteront aux mêmes Excès qu'un Algérien, si on les excite par des Choses qui fassent une forte Impression sur leurs Esprits. Les Africains se révoltent contre leurs Princes, parce qu'ils se figurent, qu'ils gouvernent mal, qu'ils agissent contre les Loix, qu'ils cherchent à s'enrichir aux Dépens des Particuliers, &c. Les Européens prennent les Armes contre leurs Souverains, lorsqu'ils sont vivement persuadés des mêmes Choses. C'est-là le Prétexte ordinaire, en y ajoutant celui de la Religion, que les Rebelles ont pris dans tout les Tems. Les Ennemis de Henri III, & ceux de Jaques I & de Jaques II, n'en ont point eu d'autres. Les Rebelles, qui, dans les Suites, s'élèveront contre leurs Princes, prendront aussi les mêmes; ceux-là étant les plus spécieux, & par conséquent les plus capables de faire Impression sur l'Esprit du Peuple.

LES Européens, mon cher Brito, sont un peu plus difficiles à émouvoir, que les Algériens; mais, quand il se trouve parmi eux des Esprits assez séduisants pour les tromper, ils se portent aux mêmes Excès que les Africains. Je le repete encore: je suis fortement persuadé, que, pour faire commettre à leurs Peuples les plus grands Crimes, il ne faut que les savoir abuser plus ou moins habilement, selon le différent Degré de leur Génie, & profiter des Occasions favorables. Car, si les Situations ne sont pas convenables, toute la Subtilité de l'Esprit-Humain ne sert que bien peu.

LORSQU'ON examine les différentes Révolutions qui sont arrivées en Europe, on voit

toujours la Fortune & la Situation des Affaires favoriser la Prudence & l'Intrépidité de ceux qui les ont causées. Si la Ligue se rendit si redoutable aux Monarques François, on doit l'attribuer à la Disposition dans laquelle se trouvoient pour lors les Esprits. Le Peuple étoit depuis long-tems dans la Crainte de voir éteindre totalement la Religion de ses Peres. Il se laissa entraîner à la Révolte par un Motif de Conscience. Sous la Régence du Duc d'Orléans, quelque Chef de Parti aussi habile, & aussi aimé du Peuple, que le Duc de Guise, auroit fait faire aux Parisiens par Intérêt ce qu'ils avoient fait autrefois par Religion.

Si jamais la France, depuis la Minorité de Louis XIV, a dû craindre quelque dangereuse Révolution, ce fut dans le Tems de l'Anéantissement des Billets de Banque. A quels Excess ne sont pas capables de se porter des Particuliers qui perdent dans un Instant tous les Biens, qu'eux & leurs Peres avoient gagnés légitimement, par leurs Peines, & par leur Industrie? La Fortune & le Génie du Duc d'Orléans prévalurent sur les Conjonctures, & les Situations. Il dissipa avec une Facilité infinie tous les Nuages qui sembloient lui annoncer l'Orage le plus terrible. Les Bretons furent punis de leur Révolte: le Parlement de Paris fut exilé, Chose que la Posterité aura Peine à croire; & tout fléchit sous le Jong, parce que tout manquoit de Cœur & de Génie, & qu'il n'y avoit point alors de Duc de Guise, ni de Prince de Condé, ni même de Cardinal de Retz.

JE conseillerois, mon cher Brito, à tous  
les



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXVIII.* 121

les Souverains, qui voudroient savoir s'ils n'ont point à craindre quelque Emotion de leur Peuple au Sujet de quelque Coutume, ou de quelque Impôt qu'ils veulent établir, d'examiner s'ils n'ont point dans leur Roïaume quelqu'un qui sache se servir adroitement du Chagrin des Peuples. Dès qu'ils verront, qu'ils ne doivent point appréhender, que quelque habile Intrigant profite de la Situation des Affaires, ils peuvent entreprendre en sûreté tout ce qu'ils voudront. Les Sujets les plus persecutez, qui ne sont point animez par un Chef capable de les conduire, sont faits pour gémir dans leurs Chaines. Les Princes d'Orange ont formé la République de Hollande: & les Duretez & Vexations de Philippe II ne lui eussent jamais coûté les sept Provinces-Unies, si les Hollandois & leurs Alliés n'eussent été animez, conduits, & soutenus par les Princes de la Maison de Nassau, & par quelques autres Personnages illustres.

IL n'est donc pas surprenant, mon cher Brito, qu'à Alger, & dans les autres Roïaumes de la Barbarie, où il se trouve plusieurs Personnes qui espèrent de pouvoir parvenir à la Couronne par la Perte de celui qui la possède, il y ait Nombre de Gens, qui s'appliquent à profiter de toutes les Occasions qui peuvent nuire au Souverain; & que, par conséquent, il arrive dans ses Etats de fréquentes Révolutions. L'Espoir de s'élever au premier Rang excite tous les Ambitieux, & les rend Chefs des Partis naissans. La Façon dure, avare, & cruelle, dont les Princes Africains

122 LETTRES JUIVES, *Lettre CXLVIII.*

gouvernent leurs Sujets, dispose leurs Esprits à la Révolte, il fait naître des Conjonctures favorables aux Séditions. Si le Trône étoit en Europe la Récompense du Chef des Revoltez, on y verroit peut-être des Evénemens tragiques aussi souvent qu'en Afrique.

LE Courrier va partir, mon cher Brito, & je suis obligé de finir ma Lettre. Continue, je te prie, à me donner de tes Nouvelles. J'espère, qu'avant d'arriver à Constantinople, tu verras encore quelques Peuples, des Mœurs & des Coutumes desquels tu pourras m'instruire. Je me fais un Plaisir infini de songer au Détail plus circonstancié, que tu me feras de bien des Choses, lorsque je serai assez heureux pour te rejoindre à Constantinople. J'y porterai une grande Quantité de fort bons Livres, que j'ai achetés à Paris, à Londres, & à Amsterdam. Je les joindrai à ceux que tu as ramassé dans les plus grandes Villes d'Italie, & dans celles des Provinces de France que tu as traversées. Tu ne me marques point, si tu n'en as pas emporté de Portugal. Quoique les bons soient infiniment rares dans ce Pais-là, cependant on en trouve quelques-uns dignes de l'Estime des Savans. Nous passerons, mon cher Brito, des Jours heureux & tranquilles dans cette Bibliothèque commune.

PORTE-TOI bien; & vi content & heureux.

*De Londres, ce. . . .*



LETTRE CENT SOIXANTE - NEUVIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte  
autrefois Rabbín de Constantinople.*

✻✻✻✻ L vient de paroître, mon cher Isaac,  
✻ I ✻ un Livre nouveau \*, qui contient  
✻ ✻ d'excellentes Choses. L'Auteur com-  
✻✻✻✻ bat vivement les Effets surprenans que  
l'on attribue à la Force de l'Imagination des  
Femmes enceintes. Il montre, par des Raisons  
fortes & convaincantes, que le Fétus, dans  
tous ses divers États, & différentes Configura-  
tions, aiant en soi une Circulation de Sang  
distincte & séparée, faisant de lui-même toutes  
les Fonctions nécessaires à la Vie, ne se trou-  
vant uni à la Matrice que comme les Plantes à  
la Terre, étant enfin un Individu distinct & qui  
ne fait point Partie de la Mere, ne peut recevoir  
aucun Dommage par la simple Imagination,  
puis qu'il subsiste hors de la Sphere de cette  
Passion. Cet habile Phisicien a prévu combien  
la Nouveauté de ses Sentimens paroitra éton-  
nante à des Gens qui donnent autant de Pou-  
voir aux Fantaisies des Femmes enceintes, qu'à  
la

\* *Intitulé* Dissertation Phisique sur la Force de  
l'Imagination des Femmes enceintes sur le Fétus,  
par Jaques Blondel, Docteur en Médecine, & Mem-  
bre du Collège des Médecins de Londres, &c.

124 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIX.*  
la Divinité même. Il n'est rien de si ridicule, que de se figurer, que ces Fantaisies créent des Têtes de Cochon, des Pieds de Veau, des Queues de Singe, des Marques de plusieurs Fruits, &c. Si cela étoit, que deviendroient les Hommes ? Dans l'Espace de cinq ou six Générations, on ne verroit plus que des Figures contrefaites ; car, il est peu de Femmes, qui, pendant leurs Grossesses, n'appliquent quelquefois avec attention leur Esprit à certains Objets. Malheur aux Enfans, dont les Meres regarderoient des Singes, des Anes, des Cocs-d'Inde, &c. Les uns apporteroient en naissant de longs Morceaux de Chair pendus au Bout de leur Nez ; & les autres auroient des Queues de Sapajou, ou des Oreilles semblables à celles de Midas. L'Auteur, dont je te parle, fait bien sentir tout le Poids de cette Objection, en prouvant la Nécessité de la Stabilité qu'il doit y avoir dans les Semences des différentes Especes d'Animaux. Il prouve clairement, que les Corps défigurez, auxquels on donne le Nom de Monstre, ne sont ainsi mutilez, ou contrefaits, que par des Causes naturelles, qu'on doit attribuer aux Loix ordinaires du Mouvement, & non point à l'Effet de l'Imagination. Pour justifier ce Sentiment, il examine l'Origine & le Progrès de la Production des Animaux, & parcourt les différens Systèmes des Grands-Hommes sur cette Opération de la Nature. Il commence par celui de Harvey. *Ce Philosophe, dit-il, qui a rendu son Nom immortel par la Découverte de la Circulation du Sang, est le premier qui ait observé le propre Endroit où se forme le*  
*Poussin*

LETTRES JUIVES, Lettre CLXIX. 125  
Pouffin dans le Germe de l'Oeuf. . . . . C'est  
lui qui a aussi trouvé, que tous les Animaux sans  
exception sortent d'un Oeuf, & que par consé-  
quent toute Génération par la Pourriture, ex-  
putri, est une Opinion erronée. Reignier de Graaf  
perfectionna par beaucoup d'Expériences le Système  
de Harvey. Non seulement il a prouvé que les  
Oeufs sont la première & la véritable Source de  
tous les Animaux tant ovipares que vivipares ;  
mais aussi qu'ils existent réellement dans les Tes-  
ticules de la Femme avant la Conception, &  
qu'ils deviennent féconds dans les Trompes de Fal-  
lope, d'où ils descendent au Fond de la Matrice.  
Leeuwenhoek a expliqué différemment ce Mystère  
de la Nature. Il a découvert un grand Nombre  
d'Animalcules dans le Sperme de Homme, où il  
est fort étonnant de voir Nombre de Vermisseaux,  
qui ressemblent à de petits Crapaux, nager de  
toutes Parts. Ils sont si petits, que plusieurs  
milliers de millions ne sont pas égaux à un Grain  
de Sable dont le Diamètre n'est que la centième  
Partie d'un Pouce. . . . . Il est évident, que  
ces Animalcules sont absolument nécessaires à la  
Formation du Fœtus: car, on a observé, qu'un  
Homme, dont la Semence est sans ces petits Cra-  
poux, n'est point du tout propre à la Génération,  
quoiqu'il semble néanmoins robuste & sans Dé-  
faut. Leeuwenhoek a démontré cette Vérité si  
clairement, qu'elle est à présent incontestable. . .  
Cette Découverte paroît d'abord renverser l'Hy-  
pothèse de Reignier de Graaf. . . . ; mais, on  
peut les concilier, comme l'a fait le Docteur  
Gardener, affirmant que l'Oeuf est proprement le  
Nid dans lequel se loge l'Animalcule, & où il  
se

*se nourrit pour quelque Temps. . . . . Voilà les trois Systèmes de la Génération les plus raisonnables qu'on ait publiés. . . . . Ils conviennent, que les Parties du Fœtus existent toutes en quelque Endroit avant la Conception. Surquoi je propose ces Questions. I. Par quels Moïens l'Imagination de la Mere peut-elle subitement, sans sa Connoissance ou sans son Consentement, & contre son Inclination, effacer les Linéamens ou Traits du Fœtus, qui pré-existoient à la Conception, . . . & produire dans un Instant de nouveaux Membres avec des nouvelles Articulations & des Veïnes, de nouvelles Glandes avec les Vaisseaux lymphatiques, &c; comme nous voïons souvent à la Naissance d'un Monstre, dont la Forme ou Structure du Corps est tout-à-fait inconnue à la Mere? II. En second lieu, si l'Opinion de Leewenhoek ou de Gardener est bien fondée, par quel Droit l'Imagination de la Mere a-t-elle Influence sur le Fœtus, qui dérive du Sperme de l'Homme, & qui, par conséquent, est un Individu distinct ou séparé du sien \*?*

UN des principaux Motifs, qui détermine bien des Philosophes à rejeter un Système, sont les Changemens qu'on y fait, selon qu'il est besoin de pouvoir obvier aux Défauts qu'on y apperçoit. Ces fréquentes Corrections sont des Preuves du Vice interne qui est inhérent au Sujet principal. Or, il n'est point d'Opinion qui ait plus varié, que celle qui accorde un Pouvoir immense à l'Imagination des Femmes enceintes. *Le Système des Imaginationistes, dit l'Auteur †,*  
a de

\* Dissertation de Blondel, pag. 57--64.

† Chap. III, pag. 9-13.

*a de tems à autre varié si considérablement dans des Points fort essentiels, qu'il est impossible que la même Expérience puisse favoriser des Affertions si contradictoires, & si opposées les unes aux autres. Les principaux Changemens sont : 1. que les Imaginationistes ne conviennent pas de la Personne sur laquelle agit l'Imagination ; 2. qu'ils ne sauroient dire dans quel Tems l'Imagination est en Force ; 3, qu'ils disputent touchant l'Etendue de son Pouvoir : en un mot, leur Opinion ressemble à une Hidre, qui a une seule Queue & plusieurs Têtes. J'avoue, que, dans le Siècle où nous sommes, on place le seul & despotique Pouvoir de l'Imagination dans le Cerveau de la Mere ; & je m'étonne que les Femmes aient la Foiblesse d'en convenir, & de s'accuser par-là injustement d'une Faute, qui ne laisse pas de faire beaucoup de Tort à leur Sexe. Toutes-fois, plusieurs célèbres Auteurs ont prétendu, que l'Imagination du Mâle, parmi les Animaux en général, contribue, aussi bien que celle de la Femelle, au Coloris du Fétus. On croit, dit Pline, que la Pensée ou l'Imagination du Mâle & de la Femelle, passant subitement par l'Esprit, en confond la Ressemblance \*. Quelques-uns ont fait entrer l'Enfant dans le Complot, & l'ont mis à la tête des Conspirateurs ; prétendant, que les Circonstances, dans lesquelles le Fétus se trouve, sont des Causes fortuites, de la Mere, & comme une Regle qui lui apprend ce qui est bon & convenable pour l'Embrion. . . . . D'autres poussent leur Crédulité*

\* *Cogitatio utriusque Animum subito transvolans effingere Similitudinem aut miscere existimatur. Plinius, Hist. Nat. Libr. VIII, Cap. XII.*

dulité si loin, qu'ils croient que les Hommes peuvent, par la Force de leur Imagination, influer sur des Personnes fort éloignées d'eux; en les incommodant par des Maladies, ou en les en guérissant; en changeant leur Tempéramment, & leur Forme; enfin, les rendre heureuses, ou malheureuses. Ils comparent l'Imagination à un Aimant très puissant, qui a la Sphere de son Activité fort étendue, & qui peut par conséquent attirer, remuer, & tourner sens dessus dessous toutes les Choses animées & inanimées qui se trouvent dans le Circuit de sa Sphere. . . . . Quelque bizarre & ridicule que soit cette Opinion, elle a cependant été défendue par Paracelse, Crollius, Pomponace, & plusieurs autres. . . . Je ne la crois pas mieux fondée, que l'Opinion qui soutient le Sortilege, & l'Astrologie judiciaire. Les Sentimens des Imaginationnistes ont été aussi fort différens à l'égard du Tems que l'Imagination travaille. Les Anciens l'ont fixé au Moment même de la Conception. Ils entendoient celui du Coit ou *Receptio Seminis*. Pline est mon Auteur. On croit, dit-il, que tout ce que l'on a vû, entendu, ou dont on s'est souvenu, & à quoi l'on a pensé, au Tems de la Conception, contribue beaucoup à la Ressemblance \*. . . . Un Auteur moderne est d'Opinion, que l'Imagination ne commence à être en Force, qu'après la Vivification du Fœtus, c'est-à-dire lorsqu'il commence à se faire sentir à la Mere

\* *Similitudinem quidem in Mente Reputatio est & in quâ creduntur multa fortuita pollere, Visus, Auditus, Memoria, hausaque Imagines, sub ipso Conceptu Plinius, ibidem.*



Mere par ses Mouvements †. . . Mais, enfin, la plupart des Auteurs modernes conviennent, que l'Imagination peut agir sur le Fœtus, depuis le Moment de la Conception, jusqu'à celui de l'Accouchement; sans qu'ils se donnent pour cela la moindre Peine de nous apprendre ce que deviennent ces gros Morceaux de Chair & d'Os, que l'Imagination arrache du Fœtus, lors qu'il est déjà parvenu à une Grossesse considérable.

CETTE Objection, mon cher Isaac, par laquelle l'Auteur finit l'Examen du Système des *Imaginationistes*, renverse toutes les Subtilitez de ces Philosophes toujours empressés à trouver du Mystérieux dans les Choses où il n'y a rien que de naturel. Car, si l'Imagination peut priver un Enfant prêt à naître d'un de ses Membres, que devient la Matière qui composoit ce Membre? Une Difficulté encor plus grande que celle-là, c'est lorsque l'Imagination fournit & crée subitement quelque Corps étranger. Où prend-elle cette Matière dans l'instant? A-t-elle, comme Dieu, le Pouvoir de la créer de rien? Les Philosophes, qui ont soutenu si fortement l'Opinion, que de rien on ne pouvoit rien faire, *ex nihilo fit nihil*, auront-ils la Complaisance d'accorder à l'Imagination d'une Femme, qui a envie de manger d'un Jaret de Veau, de produire sur le champ, sur l'Estomac d'un Enfant formé & parfait, un Morceau de Chair ressemblant à un Jaret de Veau? C'est-là un des Miracles fort ordinaires des Fantaisies des Femmes, si l'on

† Dr. Turner's Defence of the XII Chapter of the 1 Part of a Treatise de Morbis Cutaneis, pag. 142.

130 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIX.*  
si l'on en croit ceux qui leur attribuent ce Pou-  
voir. Ils racontent des Faits bien plus surpre-  
nans. En voici un , dont l'Auteur fait une  
Critique très enjouée \*.

PHILIPPE MEURS, *Protonotaire Aposto-  
lique*, avoit une Sœur bien formée dans toutes les  
Parties de son Corps, mais malheureusement sans  
Tête, au lieu de laquelle elle avoit une Coquille  
de Poisson de Mer sur son Cou, semblable à une  
Moule, qui s'ouvroit & se fermoit, & par la-  
quelle on nourrissoit cette Fille-Moule, avec une  
Cuilliere. La Cause de ce Prodige fut, que sa  
Mere, étant enceinte, eut une grande Envie de  
Moules, qu'elle vit à la Poissonnerie, mais qu'elle  
ne put avoir dans le Moment. La Sœur de Phi-  
lippe Meurs, Mademoiselle Moule, vécut jusqu'à  
l'Age d'onze Ans dans cette monstrueuse Condi-  
tion; mais, un matin, ouvrant ses Coquilles pour  
recevoir sa Nourriture, elle les reserma tout à  
coup d'une si grande Force, qu'elle les brisa contre  
la Cuilliere, & mourut d'abord. . . . Qui a  
jamais oui une pareille Chose? Une Moule nour-  
rie avec une Cuilliere! Credat Judæus appella,  
non ego. . . . Le Docteur Turner, afin de  
convaincre le Lecteur de la Possibilité de ce Con-  
te, . . . dit qu'il a vu un Enfant né avec une  
Excrescence charnue, ou plutôt cartilagineuse,  
sur la Tête, en Forme de Bonnet de Grenadier. . .  
Ce Monstre vint au Monde en vie, mais mourut  
aussi-tôt. . . . Je pourrois, si je voulois conti-  
ner-t-il, vous informer de la Déposition de la  
Mere; mais, je ne juge pas-à-propos de le faire.  
Quel étrange & bisarre Argument est celui-là?

U<sup>2</sup>

LETTRES JUIVES, Lettre CLXIX. 131  
*Un Enfant est né avec un Bonnet de Grenadier,  
 & la prétendue Cause nous est adroitement célée.  
 L'Enfant n'eut pas le Tems de recevoir la moindre  
 Nourriture : il mourut d'abord. Ergo, il  
 n'y a point d'Absurdité à dire, qu'une Moule fut  
 nourrie avec une Cuilliere pendant onze Ans, &  
 que malheureusement cette Cuilliere tua la Vier-  
 ge-Moule, en lui brisant les Machoires. Mais,  
 sans tenir le Lecteur d'avantage en suspens tou-  
 chant le Prodige de Mademoiselle Moule, . . . .  
 Fienus, qui est le seul qui l'aie publié, . . . ne  
 reconnoit-il pas positivement, que Meurs disoit  
 fort rarement la Vérité \* ?*

IL en est, mon cher Isaac, d'une Partie des  
 Histoires qu'on débite touchant les Monstres &  
 les Créatures imparfaites, ainsi que de celle dont  
 l'Auteur se moque avec juste Raison. Elles ont  
 le Sort de tous les Faits qui sont contez par  
 différentes Personnes, & deviennent plus mer-  
 veilleuses à chaque Instant : tous ceux, qui les  
 répètent, en embellissant la Narration. Un Mor-  
 ceau de Chair, gros comme une Noix, est bien-  
 tôt métamorphosé en Bonnet de Grenadier.  
 C'est-là l'Equivalent de la Fable de l'Homme  
 qui feignit de pondre un Oeuf. Avant la Fin de  
 la Journée, on assûroit au Bout de sa Rue, qu'il  
 en faisoit cent par Jour. Ce n'est pas qu'il ne  
 naisse véritablement des Enfans difformes &

I 2

monf-

\* *Dico me non credere, quia enim ipse erat senex &  
 Historia erat vetusta, ob cujus Vetustatem non poterat  
 facile ab aliquo redargui, adeo tum in illâ, tum in aliis quâs  
 aliquando commemorabat, sepe erat valde infelix, consi-  
 ciendo Veritatem. Deus sit Anima ejus propitius. Fienus,  
 Quæst. XXII.*

monstrueux : l'Expérience ne démontre que trop cette Vérité. Mais, ils sont très rares, & sont produits par des Causes différentes de l'Imagination des Femmes, qui ne peut agir directement sur le Fœtus. Car, quelque Pouvoir qu'on lui accorde, il faut qu'elle emploie une Force corporelle, pour produire le moindre Effet sur la Chair d'un Enfant. La seule Matière peut agir sur la Matière, d'une Manière à y causer des Fractures & des Dislocations, & à y produire un Changement total. Les Gens, qui sont dans le Délire, pensent qu'ils ont une Tête faite de Verre, & craignent de se la voir briser par quelque Coup dangereux. Mais, cela ne fait aucun Changement dans la Construction de leurs Corps. Or, n'est-il pas absurde de soutenir, qu'une Femme, qui n'a pas la Force de pouvoir, par son Imagination, causer le moindre Changement sur son Corps, puisse produire cet Effet sur celui de son Enfant ?

L'AUTEUR réfute parfaitement bien les Objections qu'on oppose à ces Raisons. Il détruit tous les faux Principes, que le P. Mallebranche avoit indiscretement fondés sur une Histoire, qui, quoiqu'extraordinaire, pouvoit néanmoins être aisément expliquée par le Moïen des Causes ordinaires, & des Loix du Mouvement *Je viens*, dit-il \*, *à l'Histoire du Pere Mallebranche*. . . . „ Il y a sept ou huit Ans passez „, dit ce Pere †, „ qu'on vit un jeune Homme, à „ l'Hôpital des Incurables, né idiot, dont le „ Corps

\* *Pag. 38.*

† *Recherche de la Vérité, Livr. II, Chap. VII, cité par Blondel, pag. 38 & 39.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIX.* 133

„ Corps étoit rompu aux mêmes Endroits où  
 „ l'on rompt les Criminels. Il a vécu vint Ans  
 „ dans cet État, & a été vû de plusieurs Person-  
 „ nes. . . . La Cause d'un Malheur si terrible  
 „ fut que sa Mere, apprenant qu'on devoit rouër  
 „ un Criminel, voulut en voir l'Exécution. Les  
 „ Enfans voient ce que leurs Meres voient,  
 „ entendent les mêmes Cris: ils reçoivent les  
 „ mêmes Impressions des Objets, & sont émus  
 „ par les mêmes Passions. Les Coups, qu'on  
 „ donna au Malfaiteur, frappèrent violemment  
 „ l'Imagination de la Mere, & par contre-coup  
 „ le tendre Cerveau de l'Enfant, dont les Fibres,  
 „ ne pouvant résister au Torrent des Esprits,  
 „ furent rompus. C'est par cette Raison, qu'il  
 „ vint au Monde idiot. Le Mouvement impé-  
 „ tueux des Esprits animaux de la Mere dilata  
 „ avec force son Cerveau, & se communiqua  
 „ aux diverses Parties de son Corps, qui répon-  
 „ doient à celles du Criminel. Mais, comme  
 „ les Os de la Mere pûrent résister à l'Impé-  
 „ tuosité des Esprits, ils ne furent point blessés.  
 „ Peut-être qu'elle n'en sentit pas la moindre  
 „ Douleur: mais, ce Cours rapide des Esprits  
 „ a été capable d'emporter ou de briser cette  
 „ tendre Partie des Os de l'Enfant. Et il faut  
 „ observer, que si cette Mere eut déterminé le  
 „ Mouvement de ses Esprits vers quelque autre  
 „ Partie de son Corps, en se chatouillant avec  
 „ force le Derriere, son Enfant n'auroit point  
 „ eu les Os rompus. „ *Voilà un excellent Re-*  
*cipé, que le bon Pere Mallebranche recommande*  
*aux Femmes grosses, pour préserver leurs En-*  
*sans des funestes Accidens de l'Imagination!*

134 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIX.*

A CETTE Réflexion de l'Auteur, mon cher Isaac, j'en ajouterai une autre. Si Aristote se fut avisé de conseiller aux Femmes de se grater le Cul, pour arrêter les Effets de l'Imagination, avec qu'elle Hauteur les Philosophes modernes, & sur-tout le Pere Mallebranche, n'euissent-ils pas relevé une pareille Puérilité? *Aristote*, auroient ils dit, *qui, non seulement veut développer tous les Secrets de la Nature, mais encore prescrire des Regles pour tous les Cas dangereux qui peuvent arriver, ordonne aux Femmes de se chatouiller les Fesses, pour garantir le Fétus des Atteintes de l'Imagination. Peut-on pousser l'Extravagance plus loin, que de prescrire un pareil Remede: & le Philosophe Grec ne mérite-t-il pas mieux le Titre de Prince des Patineurs, que celui de Prince des Philosophes? C'est un Philosophe moderne, qui ordonne un si plaisant Recipé; & personne n'en dit mot, & n'en montre le Ridicule: on se contente d'en nier le Pouvoir & l'Utilité. Au reste, mon cher Isaac, je suis surpris que le Pere Mallebranche ait ainsi donné la Préférence à cette Partie. S'il eut été Jésuite, son Choix me paroitroit beaucoup moins extraordinaire. Plaisanterie à part, mon cher Isaac, l'Auteur Anglois n'a-t-il pas Raison de dire: *Qui a jamais vu une Fracture, & particulièrement plusieurs, continuer pendant vingt Ans, sans Formation de Calus? . . . Je ne prétens pas nier, qu'on n'ait vu un Enfant aux Inturables, qui put avoir assez de Singularité & de Difformité dans ses Membres, pour donner lieu à ce Rapport: . . . mais, il est très probable, que cet Enfant vint**

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIX.* 135  
*au Jour avec une Luxation ou Déboitement des Os & du Carpus & du Tarsus ; ce qui pouvoit aisément passer parmi les Ignorans pour les Fractures qu'on fait aux Criminels, . . . & donner occasion à la Mere de forger cette impertinente Fable, pour émuouvoir la Compassion & la Charité des Gens . . . D'ailleurs, il a été remarqué par des Auteurs accréditez, qu'il se trouve de tems en tems des Os, qui n'ont jamais eu de Solidité, ou qu'après l'avoir eue ils l'ont perdue §.*

APRÈS que le Philicien Anglois a réfuté vivement, & d'une Maniere convaincante, l'Impossibilité des Effets qu'on attribue à l'Imagination des Femmes, & démontré qu'ils sont contraires à l'Anatomie, les Nerfs de la Mere & ceux de l'Enfant n'ayant point de Communication, il fait voir que les Passions du Corps, n'étant que des Mouvements du Sang & des Esprits, dont la Vitesse est diminuée ou accélérée, la Surprise n'est à l'égard de l'Esprit qu'une sorte de Comparaison subite faite avec ou sans Peine entre un Objet avec lequel nous sommes familiers, & un autre qui nous est inconnu. . . . Or, dit-il †, *les Enfans sont ils capables de faire toutes ces Réflexions, dans le tems qu'ils ne sont qu'une Masse sensitive de Chair ? Les Pensées de la Mere sont étendues à la Vérité, mais elle ne sont pas à la Portée de l'Entendement de l'Enfant, qui n'est point encore formé par la Connoissance des Objets ex-*  
I 4 *terieurs,*

§ Dissertation Physique de Blondel, pag 40. &c.

† Pag. 53 & 54.

136 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIX.*  
*terieurs , qui touchent ou inquiètent la Mere ;  
qui a peur d'une Epée , parce qu'elle craint ou  
se méfie de la Main , qui la tient ; qui s'inquie-  
te à la vue d'un Chien , parce qu'elle sait qu'elle  
peut en être mordue. . . . Ceux , qui préten-  
dent avec le Pere Mallebranche , que l'Enfant  
voit ce que la Mere voit , qu'il entend les mê-  
mes Sons , veulent dire , alio modo , que les En-  
fans peuvent voir sans Lumiere , & ouir lorsque  
leurs Oreilles sont bouchées. . . . Et comment  
est-ce que la Mere pourroit communiquer ses  
Pensées à l'Enfant dans sa Matrice , quand son  
Ame est absolument séparée de celle du Fœtus ?*

LES Raïsons Philiques , que l'Auteur donne  
des Marques & des Diffornitez des Enfans ,  
sont aussi sensées & aussi naturelles , que celles  
qu'il apporte pour réfuter les Effets de l'Imagi-  
nation. Il attribue la Naissance des Créatures  
monstrueuses aux Indispositions & aux Infirmi-  
tez des Animaux dans la Matrice , à l'Inter-  
ruption de l'Accroissement de quelques Parties  
du Fœtus , à quelque Violence ou Force sur son  
Corps , aux malheureuses Indispositions des Pa-  
rens , & au Changement de Place des Oeufs. On  
ne sauroit douter , dit-il \* , que les Enfans dans la  
Matrice ne soient aussi bien exposés aux Maladies ,  
que s'ils étoient nez. Ils ne sont pas exemts de  
la Cataracte , de la Goute , &c . . . Ne seroit-  
il donc pas fort étrange , & même prodigieux ,  
qu'un Corps tendre & propre à recevoir la moin-  
dre Impression , comme celui de Fœtus , vint tou-  
jours au Monde sans découvrir les tristes Effets  
de ce grand Nombre d'Infirmité par quelque  
Mar-



*Marque ou Difformité? . . . . Les Parties du Fœtus sont toutes ébauchées dans l'Oeuf; mais, elles ne croissent pas toutes également. Quelques-unes se font voir en peu de tems, au lieu que d'autres ne paroissent que long-tems après, ou peut-être jamais, si elles rencontrent quelques Obstacles qui les empêchent. Car, si le Fœtus est incommodé, les Obstructions des Vaisseaux peuvent priver quelque Partie de leur Nourriture, lesquelles restent ensuite dans leur première Condition, sans se perfectionner en aucune manière, dans le tems que les autres deviennent parfaites. Dans ce Cas, ce Phénomene paroît si étrange, qu'on ne fait pas difficulté de crier d'abord, au Monstre, & d'attribuer la Qualité monstrueuse de l'Enfant à l'Imagination de la Mere, quoiqu'il n'y ait rien de plus dans ce Fait, que ce qui est suivant le Cours de la Nature . . . . Par exemple, le Cerveau, & le Cervelet, ressemblent d'abord à deux Vessies aqueuses; mais, ensuite, cet Eau très claire se condense ou se coagule, & se couvre seulement d'une Membrane assez mince†. C'est pour-quoi on a vu naître des Enfans sans qu'il parut aucune Cerveille. Nous trouvons ce Fait dans les Journaux de Blegny. Il rapporte, qu'une Fille étoit née sans Cerveau, & vécut néan-*

† *In Capite circumcrescente Membranâ, ex Aquâ limpidissimâ Cerebrum concinnatur . . . . Cerebrum & Cerebellum ex lipidissimâ Aquâ in Coagulum calosum densantur.* HARVEUS, Exerciat. LXIX.

# 138 LETTRES JUIVES, Lettre CLXIX.

moins cinq Jours †. Sans doute que le Cerveau de cette Fille demeura dans son premier Etat, à cause de quelques Obstructions, & parut par conséquent aqueux . . . . Si quelques Enfans viennent au Monde avec une Ressemblance de Singe, de Grenouille, ou de quelque-chose de pire, on doit l'attribuer à la même Cause; c'est-à-dire, que les Levres & les Joux n'étant pas arrivées à leur Perfection, & la Bouche étant ouverte jusqu'aux Oreilles §, lesquelles sont alors imperceptibles, les Enfans aussi imparfaits paroissent horribles aux Spectateurs, & donnent lieu à bien des Fables . . . . Il n'est pas difficile de découvrir l'Origine des Marques rouges. Elles procedent fort souvent de ce que la Peau n'a pas dans cet Endroit l'Epaisseur qu'elle devoit avoir: ce qui la fait paroître comme si elle étoit écorchée ou pelée; parce que les Veines, étant toutes contre la Surface de la Peau, tombent aisément sous la Vue. Quelquefois ce Défaut ne vient pas tant de la Peau, que de l'Arrangement des Arteres & des Veines; les Branches capillaires des premières étant très nombreuses & plus dilatées qu'à l'ordinaire, & celles des autres Vaisseaux en petit nombre & étroites, & dechargeant le Sang lentement . . . . Le Corps du Fétus, étant fort tendre, est encore sujet à

† Puella sine Cerebro nata in tota Cranii Capacitate nihil præter Aquam liquidam deprehendere licuit, omnino adimplentem Membranam, nullo præsentè Cerebro, aut Substantiâ solidâ. Blegny Zodiacus Medico-Gallicus, April. 1681, Observat. III.

‡ Oris Rictus ad utramque Aurem protensus cernitur. Harvæus, Exercitat. LXIX.

*se meurtrir & à se briser par les fortes Convulsions des Trompes , & par celles de la Matrice , aussi bien que par la violente Contraction des Muscles de l'Abdomen qui pressent sur lui avec force. La méchante Configuration de la Matrice peut être , selon Hipocrate \* , la Cause des Difformitez. L'Enfant dans la Matrice , dit-il , sera estropié , s'il na pas assez d'Espace pour y demeurer à son Aise. Il ressemble en cela à un Végétale , lequel , trouvant une Pierre , ou quelque autre Chose , qui le gene dans son Acroissement , croît peu-à-peu tortu & de travers , mince d'un Côté , & épais de l'autre.*

EST-IL possible , mon cher Isaac , que le Bons-Sens , instruit & guidé par l'Anatomie , offrant autant de Moïens naturels à l'Esprit pour expliquer la Formation imparfaite des Animaux , plusieurs Philosophes aient cherché à justifier & à soutenir les Préjugés du Vulgaire & des Ignorans , & qu'ils aient attribué à l'Imagination des Femmes les Causes de certains Effets que la Nature leur présentoit avec tant de Clarté ? Mais , disent les Mallebranchistes , qui ne sauroient voir annéantir le Remède de leur Instituteur , si l'Imagination des Femmes ne peut produire aucun Effet sur le Fétus , d'où vient a-t-on vu des Femmes se blesser , à cause des Fraieurs qu'elles avoient eues ? Le Fétus étant insensible à ce qui se passe dans l'Imagination de la Mere , quel Part peut-il prendre à sa Peur ? Je répons à cela , mon cher Isaac , qu'il ne prend réellement aucune Part à la Peur ; mais , qu'il se ressent beaucoup des Impressions

cor.

\* De Genitur. Art. XL

140 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXIX.*  
corporelles que cette Peur de sa Mere lui occasionne , par les Mouvements du Diaphragme & des Muscles de l'Abdomen , qui , comprimant avec force les Intestins , sont cause que la Matrice foule le Fœtus , & le prive même quelque-fois de la Vie. Les grandes Passions dérangent le Corps Humain. La Surprise , la Terreur , la Colere , font sur la Machine Humaine le même Effet qu'une rude Secousse à une Pendule. Seroit-on étonné , si un Homme , en tombant par terre , dérangoit les Ressorts de sa Montre ? Seroit-il fort nécessaire de chercher dans l'Imagination de cet Homme la Cause de ce Dérangement ? Et , pour le prévenir , auroit-il dû se chatouiller le Derriere en tombant ? Si quelques-uns des Philosophes anciens revenoient à la Vie , il faut avouer , qu'ils trouveroient dans les Ecrits de certains modernes de quoi se venger amplement des Plaisanteries qu'on a faites , & quelque-fois outrées , sur quelques-unes de leurs Opinions.

PORTE-TOI bien , mon cher Isaac : & vi  
content & heureux.

*De Londres , ce . . .*



LETTRE CENT SEPTANTIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

✱✱✱ E te parlai, mon cher Monceca, dans  
 ✱ J ✱ ma dernière Lettre, de la Conformi-  
 ✱✱✱ té qui se trouve entre les Tripolitains  
 ✱✱✱ & les anciens Lacédémoniens. Ils ont  
 encore imité quelques Usages des Romains. Ils  
 confient, pendant la Nuit, la Garde de leur  
 Ville à des Dogues, qu'ils renferment pendant  
 le Jour dans un Bastion du Rempart. Ces Chiens  
 s'acquittent de leur Emploi avec beaucoup d'Ex-  
 actitude. Ils parcourent les Rues de la Ville:  
 & si, par hasard, ils rencontrent quelqu'un, ils  
 le déchirent, & le mettent en Pièces. Dès que  
 l'Aurore paroît, ils se rendent eux-mêmes à la  
 Porte de leur Prison. Il est vrai, qu'ils y sont  
 moins tranquilles que ne l'étoient les Chiens des-  
 tinez à la Garde du Capitole. Ils aboient, dès  
 qu'ils sentent quelqu'un approcher de leur De-  
 meure, & font entendre leurs Jappemens dans  
 tout le Quartier, au lieu que les autres étoient  
 obligés, sous Peine de la Vie, de garder le Si-  
 lence pendant le Jour. Les Tripolitains sont à  
 cet Egard plus sensés que les Romains: ils ne  
 demandent à des Bêtes, que des Actions ani-  
 males; & ne sont point assez fous, pour vou-  
 loir exiger d'elles un Raisonnement suivi.

JE

JE ne sçai, mon cher Monceca, si tu as jamais fait Attention à l'exacte Discipline que les Chiens du Capitole étoient obligés de garder. Il semble que la Superstition des Romains leur persuadât, que la Divinité devoit inspirer ces Animaux. *On les nourrit, dit Cicéron, pour faire du Bruit. C'est pourquoi, l'on ne trouve point étrange qu'ils aboient pendant la Nuit, qui que ce soit qu'ils entendent venir, fussent même des Gens de Bien: l'Heure indue excuse leur Méprise, & autorise leur Soupçon. Mais, si, en plein Jour, ils aboient de même contre les Personnes qui se rendent dans le Temple pour y offrir leurs Vœux aux Dieux immortels, on leur casse les Jambes \**.

NE voilà-t-il pas une belle Regle, & où le Bon-Sens a beaucoup de Part! N'est-ce pas quelque-chose de bien sage, que d'exiger qu'un Chien oublie d'être Chien pendant le Jour, & qu'il ne s'en souviennne que durant la Nuit, sous Peine à lui d'être pendu & étranglé jusqu'à ce que Mort naturelle s'ensuive? En vérité, mon cher Monceca, lorsqu'on réfléchit aux Puérilités absurdes, qui étoient fortement établies, & qu'on

\* *Anseribus Cibaria publicè locantur, & Canes aluntur in Capitolio, ut significant si Fures veniant. At Fures internoscere non possunt. Significant tamen, si qui noctu in Capitolium venerint: & quia id est suspiciosum, tamen si Bestia sunt, tamen in eam partem potius peccant quæ est cautior. Quod si Luce quoque Canes latrent, quum Deos salutatum aliqui venerint, opinor iis Crura suffringantur, quod acres sint etiam tunc quum Suspicio nulla sit, Cicero pro Roscio Amerino, Cap. XX.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXX.* 143  
qu'on regardoit comme des Loix essentielles, chés la plupart des anciens Peuples, on est étonné, que des Hommes, qui ont fait des Choses aussi éclatantes, & donné tant de Preuves de la Grandeur de leur Génie, aient pu suivre & approuver des Usages, dont les Nations les plus barbares sentent aujourd'hui le Faux & le Ridicule. C'est là un Sujet de Mortification pour la Vanité Humaine. Il semble que les misérables Mortels ne puissent jamais parvenir à instituer dans un Etat un Corps de Loix également sages & sensées, & qu'ils soient obligés de mêler toujours quelques Grains de Folie & de Superstition aux Réflexions les plus raisonnées. Cela me feroit croire volontiers, mon cher Monceca, que tous les Peuples ont quelque Ressemblance marquée, dans bien des Points, avec ceux, qui, du premier Coup d'Oeil, leur paroissent le plus opposez. Ce que je te dis-là paroît d'abord extraordinaire : & l'on a peine à se figurer, que les Italiens, Gens doux, souples, voluptueux, haïssant la Guerre, aimant les Arts & les Belles-Lettres, aient aucune Conformité avec des Indiens féroces, impolis, ignorans, crasseux, & endurcis au Travail & à la Fatigue. Cependant, quelque Différence qu'on croie appercevoir entre la Façon de penser des uns & des autres, lorsqu'on approfondit les Choses, on y trouve une grande Ressemblance, même dans les Choses les plus essentielles.

LES Italiens ont pour leur Souverain Pontife un Respect aveugle, qui va jusqu'à l'Idolâtrie. Ils l'élevent sur un Autel, ils lui offrent

144 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXX.*  
frent de l'Encens, ils se prosternent devant lui, ils baissent humblement le Bout de ses Pieds. Voïons quels sont les Honneurs que les Indiens rendent à leurs Princes. Ils sont devant eux dans la Posture la plus humiliée, & ne leur parlent qu'en des Termes qui sont aussi pompeux que les Titres fastueux de *Sainteté*, & de *Vicaire de Dieu en Terre*. Lors que les Chinois paroissent devant leur Empereur, ils se prosternent neuf fois. Cela ne vaut-il pas bien l'humble Baïser de la sacro-sainte Pantoufle?

DANS les Indes, dit un Auteur moderne\*, toutes les Pagodes sont renommées par quelques Miracles, ou par des Guerisons extraordinaires, dont les Légendes font l'Histoire, pour la Consolation & pour l'Edification des Dévots. . . . . L'un a de la Dévotion pour Jagarnat, l'autre pour Vistnou. Un Bramin prend les Mouchoirs de ces Dévots, ou telle autre Chose qu'ils lui présentent, frotte ces Choses au Dieu dont il est le Prêtre, & les rend ensuite aux Personnes à qui elles appartiennent. Ne voilà-t-il pas, mon cher Monceca, une Copie parfaite de ce qui se passe en Europe? Ignace de Loyola y tient lieu de Jagarnat, & François d'Assise de Vistnou. Les Jésuites, & les Franciscains, valent bien des Bramins, pour frotter avec des Mouchoirs les Chasses de leurs Patriarches : &, quelque-chose de plus étonnant encore, les Religieux de Ste. Gennevieve frottent de même, à l'Étui de la Chasse de cette Sainte, des Linges attachés au Bout d'une Perche, & qu'il vaudroit autant frot-

\* Cérémonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolâtres, *Tom. II, Part. I, pag. II.*



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXX.* 245  
frotter au Bas de son Piedestal , ou au Sueil de  
la Porte de son Eglise. Les uns & les autres  
savent aussi adroitement profiter de la Supersti-  
tion des Peuples , que les Bramins de la Foi-  
blesse & de l'Ignorance des Indiens. L'Auteur,  
qui rapporte cette Fourbe de leurs Prêtres; n'a-  
t'il pas raison de dire, *les Choses se passent ici*  
*tout comme ailleurs?*

CE n'est pas dans ce seul Point , que la  
Croïance des Romains est conforme avec celle  
des Habitans de l'Inde Orientale. Ces deux  
Peuples font également faire des Processions à  
leurs Pagodes. Le premier promene ses Saints  
par les Rues : & le dernier fait aussi la même  
Chose de ses faux Dieux. L'Ecrivain , que je  
viens de citer , me fournit encor cette seconde  
Circonstance. *Dans les Processions* , dit-il \* ,  
*que les Indiens font faire à leurs Dieux , ils ob-*  
*servent des Usages , qui sont assez connus en Eu-*  
*rope. Tel est , par exemple , celui du Brancard*  
*sur lequel ils portent le Dieu qu'on promene ,*  
*l'Autel portatif dont ils se servent à ces Proce-*  
*sions , les Fleurs semées sur la Route de l'Idole ,*  
*les Parfums & les Odeurs qu'ils brulent à son*  
*Honneur , &c. Nous ne disons rien des Cris*  
*des Dévots , des Prières jaculatoires , des Mou-*  
*vemens qu'excite la Présence de ce Dieu , de*  
*leurs Gémissemens & de leurs Transports ; Ef-*  
*fets trop ordinaires de la Coutume & de l'Edu-*  
*cation. Ne diroit-on pas , mon cher Monce-*  
*ca , que c'est -là la Description d'une de ces*  
*Processions Nazaréenes où l'on porte la Chasse*  
*de quelque Saint qui doit faire cesser une lon-*

*Tome V.*

K

*gue*

\* *Là même.*

246 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXX.* I  
gue Stérilité , ou envoyer une Pluie abondante ?

AURESTE, ce n'est pas aux seules Images, que les Romains rendent un Culte superstitieux. J'ai vû plusieurs fois, lorsque j'étois à Rome, une Foule de Peuple prostrné dans les Rues où le Pontife passoit, escorté d'une superbe Cavalcade. On entendoit ces *Gémissemens & ces Transports*, que la *Vûe de leurs Dieux inspire aux Indiens*. Quel Spectacle pour un Philosophe de voir tous les Habitans d'une Ville tomber aux Pieds d'un Homme, & s'écrier d'une Voix tremblante, *Saint Pere, absolvez-nous de nos Crimes : donnez-nous des Indulgences, qui nous servent à l'Article de la Mort !* J'aimerois autant qu'il dissent, *Expediez-nous un Passeport pour n'être point saisis par la Maréchaussée d'Enfer*. Je t'avoue, mon cher Monceca, que je rougissois de la Foiblesse Humaine, toutes les fois que j'ai été le Témoin de pareilles Scenes. Qu'auroit dit Socrate, ce sage Athénien, s'il en avoit eu Connoissance ? Je doute qu'il eut pû se contraindre. Il eut parlé de la Folie des Italiens, comme il fit de celle des Grecs ; & , à coup sûr, il eut eu le même Sort. Les Inquisiteurs n'auroient point été plus raisonnables ; que les Tirans qui le condamnèrent. Dans tous les Pais où regne la Superstition, il est dangereux de vouloir éclairer l'Esprit des Hommes, mais sur-tout dans ceux où le Sceptre & l'Encensoir sont dans les mêmes Mains. Une Personne, qui blesse les bonnes Mœurs, qui porte Préjudice à la Société, obtient aisément à Rome le Pardon de sa Faute ; mais, Malheur à lui, s'il

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXX.* 247  
s'il a touché à quelque Chose qui tende à diminuer l'Autorité Ecclésiastique: il est perdu sans Ressource, & condamné aux plus rudes Peines.

JE reviens, mon cher Monceca, à la Ressemblance des Indiens & des Italiens. Dans le Roïaume de Décan, les *Nairos* ont le Droit d'exiger les dernières Faveurs des Filles & des Femmes dont la Beauté les a charmez. Les Maris se font un Honneur d'être cocufiés par des Gens d'un Rang aussi élevé. A Rome, les Cardinaux & les Prélats, & dans le Reste de l'Italie les Moines & les Prêtres, n'ont point encore réduit en l'orme de Loi le Pouvoir qu'ils ont sur le Beau-Sexe: mais, ils jouissent autentiquement des mêmes Privilèges que les *Nairos*; & il n'est point de Romain, qui ne s'estime tort heureux qu'une Eminence veuille bien l'honorer de quelque Visite où l'Epoux à toujours beaucoup moins de Part que l'Epouse.

LE Grand-Bramin, chés les Banians, a les mêmes Droits & les mêmes Prérrogatives, que le Pontife Romain. C'est lui, qui donne les Dispenses pour les Mariages. C'est aussi lui, qui fait le Divorce. Et tout cela est païé.

VOICI encor une autre Conformité entre la Croiance des Italiens & des Indiens, qui emporte avec elle plusieurs des principaux Points de la Religion des ces Peuples. Je la trouve dans le même Auteur où j'ai puisé les autres. *Les Indiens*, dit-il \*, *sur le Retour de l'Age, font faire des Pénitences, & autres semblables Oeuvres estimées méritoires, afin qu'au Sortir de cette Vie leur Ame aille loger dans un Corps bien disposé,*

K 2

248 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXX.*  
*disposé, ou dans celui d'un grand Seigneur. C'est à ce Motif, qu'il faut attribuer toutes leurs Oeuvres pies, Aumones, Retraites, Fondations, &c. Ceux, qui ne se sentent point assez de Courage pour supporter des Austeritez, se déterminent à ces dernieres Pratiques, font de grandes Aumones aux Bramins, & chargent leurs Héritiers de faire prier Dieu pour eux. Il en est aussi, qui amassent des Trésors, pendant leur Vie, pour pouvoir s'en servir à se racheter après leur Mort, lorsque leur Ame a le Malheur d'entrer dans le Corps d'un Misérable.*

LA Métempicoïse produit chés les Indiens les mêmes Effets que le Purgatoire chés les Nazaréens. Je crois voir dans les Banians, qui font des Charitez extraordinaires, afin qu'au Sortir de cette Vie leur Ame aille loger dans un Corps bien disposé, de riches Fermiers-Généraux ordonner en mourant, qu'on donne à des Moines une Partie des Trésors qu'ils ont volez.

Je trouve encor beaucoup de Ressemblance entre les riches Dévots Italiens & les Indiens, qui, ne se sentant point assez de Courage pour supporter des Austeritez achètent, moyennant une certaine Somme, le Droit d'en être exemts. C'est ainsi qu'en use un superstitieux mais voluptueux Romain. Il obtient, pour dix Pistoles, la Permission de manger de la Viande le Carême, & les Jours auxquels elle est prohibée par les Ordres du Pontife. Il se munit aussi d'un bon Nombre d'Indulgences, qu'il paie fort chèrement, & qu'il croit être d'une grande Utilité après la Mort.

Je pense avec raison, mon cher Monceca,  
qu'il

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXX.* 249  
 qu'il y a beaucoup de Conformité entre les U-  
 sages & les Mœurs des deux Peuples dont je  
 viens de parcourir les Superstitions; & ce n'est  
 pas seulement dans les Choses qui regardent les  
 Cérémonies & le Culte extérieur, que leur Ma-  
 niere d'agir est à peu près la même. Ils ont les  
 mêmes Idées sur ce qui concerne la Dévotion  
 mystique, & les Macérations outrées & ridicules,  
 que pratiquent quelques Moines Nazaréens. Les  
 Indiens ont leurs *Capucins*, leurs *Peres de la*  
*Trappe*, leurs *Camaldules*, & leurs *Chartreux*,  
 &c. Voici une Relation exacte de leur Façon  
 de vivre: elle semble être copée sur quelqu'une  
 qui contiendrait l'Histoire extravagante des Pé-  
 nitences Monastiques. *Sita est l'Inventeur des*  
*Pelerinages, & le Patriarche des Hermites In-*  
*diens connus sous le Nom de Faquirs.* . . . . .  
*Quand le Sommeil les surprend, il se laisse tomber*  
*à terre sur de la Cendre de Bouze de Vaches,*  
*& des Ordures. Ils poudrent même quelquefois*  
*de ces Cendres leurs longs & sales Cheveux.* . . .  
*Quelques - uns se retirent tour à tour dans une*  
*Fosse, où ils ne reçoivent de la Clarté que par un*  
*sort petit Trou. Ils y demeurent jusqu'à neuf*  
*ou dix Jours, sans jamais changer de Posture, &*  
*sans manger ni boire. A ce qu'on assure, d'au-*  
*tres passent des Années sans se coucher. Lors-*  
*qu'ils ne peuvent résister au Sommeil, ils s'ap-*  
*puient sur une Corde attachée des deux Bouts*  
*aux Branches d'un Arbre.* . . . *D'autres Pé-*  
*nitens se tiennent dix ou douze Heures du Jour*  
*un Pied en l'Air, les Yeux tournez vers le So-*  
*leil, aiant à la Main un Rechaud plein de Feu,*  
*dans lequel ils jettent de l'Encens à l'Honneur*

250 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXX.*  
*de quelque Idole. D'autres sont toujours assis ,*  
*ou , pour mieux dire , accroupis sur leur Derrière ; & , dans cette Situation , ils tiennent sans*  
*cesse les Mains levées sur leur Tête en plusieurs*  
*Façons différentes §.*

LES Autéritez de ces Faquirs sont bien un  
juste Equivalent des Folies de quelques Moines  
Nazaréens Ignace de Loïola , le grand Patriarche  
des Jésuites , voaigea pendant long-tems un Pied  
chaussé & l'autre nud : & il se laissa manger de  
Poux pendant long-tems , s'étant renfermé avec  
un Troupe d'autres Gueux dans un Hôpital.  
François d'Assise se vautroit dans la Neige com-  
me un Cheval de Houffard dans la Paille. Ses  
Disciples aujourd'hui se piquent le Corps avec  
des Pôintes de Fer , vont à demi-nuds , & sont  
aussi sales & aussi crasseux que les Faquirs , aussi  
inutiles à la Société , aussi ignorans , aussi fous ,  
& aussi révérez du bas Peuple. Peut-on trouver  
de Ressemblance plus parfaite ? En voici un  
autre qui l'est autant. Elle est entre ces mêmes  
Faquirs , & les Mistiques Disciples de Molinos.  
*A tout ce qu'on a écrit de ces Hermites Indiens ,*  
*dit l'Auteur que j'ai déjà cité plusieurs fois \* ,*  
*nous ajoûterons , qu'on voit des Femmes dévotes*  
*leur venir baiser les Parties du Corps les plus*  
*cachées , sans que pour cela ils détournent les*  
*Yeux , sans que leur Modestie s'en dérange , &*  
*sans la moindre Sensibilité de part & d'autre.*  
*Ils affectent même , en recevant ces Marques*  
*d'un Respect extravagant , une espece d'Extase ,*  
*& une Quiétude d'Esprit.* AI-JE

§ Ceremonies & Coutumes Religieuses des Peu-  
ples Idolâtres , Tome II, Part. I, pag. 7.

\* La-même.

AI-JE Tort, mon cher Monceca, de soutenir, qu'on retrouve dans les Indes ce Quétisme, que Molinos prêcha au milieu de Rome; & que tant de Prêtres Nazaréens ont adopté? Lorsque je pense à ces Béates allant baiser *les Parties les plus cachées des Faquirs*, je crois voir le Jésuite Girard, l'Esprit attaché au Ciel, coler ses Levres sur la Plaie du Téton de la Cadiere; &, peu après cette Expédition, être lui-même baissé par la fameuse Baterelle, une autre de ses Penitentes. Combien n'y a-t-il pas en Italie de Moines, qui changent en Reliques; ainsi que les Faquirs, les Parties les plus peccantes de leurs Corps? Si leurs Dévotes pensoient comme Rabelais, il faudroit qu'ils se contentassent d'être baissés au Visage, & nullement ailleurs. Ce François ne voulut jamais accompagner à l'Audience du Souverain Pontife l'Ambassadeur à la suite duquel il étoit venu à Rome. On lui en demanda la Raison. *Je crains*, dit-il, *les mauvaises Odeurs*: &, *puisque mon Maître, qui représente un grand Roi, va baiser les Pieds du Pape, sans doute que moi, qui ne suis qu'un pauvre Médecin, je ne serois admis qu'à lui baiser le Derrière.*

Le Courier va partir: le Tems me presse; & je suis forcé de finir ma Lettre. Regarde toujours les Mœurs & les Coutumes de tous les Peuples avec un Oeil Philosophe; & tu t'apercevras aisément, que ceux, qui paroissent avoir quelquefois les Maximes le plus éloignées, ont cependant bien des Choses qui leur sont également communes.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, vi





**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXI. 253**  
matérielle ainsi que celle des Brutes. Car, si la Matière peut être investie de la Force motrice, si elle peut recevoir la Faculté de penser, de concevoir, de réfléchir, de quelque Manière grossière & imparfaite qu'elle ait ces Qualitez, en la subtilisant davantage, en la faisant agir sur des Organes plus déliés, je l'éleverai aisément jusqu'au Point de Perfection que j'apperçois dans l'Ame Humaine la plus parfaite & la plus éclairée. Je n'aurai pas même grand' Peine à l'y conduire, en la faisant monter par Gradation. Je trouverai peu de Différence entre un Eléphant & un lourdaut Païsan Laponois, dont je n'entendrai point le Langage. Je verrai que les deux Animaux agissent également en conséquence de ce qui peut leur être utile; qu'ils articulent des Sons que je n'entens point; qu'ils sont susceptibles de Pitié, de Colere, de Crainte, d'Amitié; qu'ils ont de la Mémoire, & évitent ce qui leur nuit quelquesfois. Dès que je trouve une parfaite Ressemblance dans les Principes intellectuels de ces deux Animaux, j'ai une Certitude de la Possibilité de la commune Matérialité de leur Essence. Alors, il m'est aisé de m'élever graduellement de l'Ame de l'Animal Lapon à celle du Philosophe Des - Cartes; la Raison me démontrant évidemment, que les Ames d'une même Espèce d'Animaux ne peuvent être de plusieurs Genres différens. Il n'y auroit rien de si absurde & de si insensé, que de prétendre que l'Intelligence chés quelques Hommes eut un

254 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXI.*  
Principe spirituel, & chés quelques autres un  
Principe matériel.

LORSQUE, pour obvier aux Difficultez  
qui se présentent en foule dans le Système de  
ceux qui accordent aux Bêtes un Ame maté-  
rielle, on veut recevoir celui de Des-Cartes,  
la Raison se révolte contre une Hypothèse dont  
la Lumière Naturelle montre évidemment la  
Fausseté, & que les Animaux démentent tous  
les jours d'une Manière convaincante. Com-  
ment pouvoir se figurer qu'un Chien, en qui  
l'on voit toutes les Marques de la Mémoire,  
de la Conception, du Raisonnement; qui est  
sensible, non seulement aux Passions qui agis-  
sent directement sur les Sens, comme la Faim,  
la Soif, la Douleur, mais encore à celles  
dont les principales Opérations se font dans  
l'Esprit, au nombre desquelles sont l'Ami-  
tié, la Pitié, la Tendresse, la Reconnoissance,  
l'Affliction: comment, dis-je, peut-on se fi-  
gurer, que ce Chien n'est qu'une Machine,  
qui, selon le Pere Mallebranche, *crie sans  
Douleur, mange sans Plaisir, croit sans le sa-  
voir, ne desire rien, & ne craint rien* \*? En  
vérité, il faut avoir une Foi bien vive, pour  
croire de pareilles Choses: & je suis fermement  
persuadé, mon cher Isaac, que ceux qui les  
ont soutenues si vivement, en étoient moins  
persuadez qu'ils ne vouloient le faire accroire  
à leurs Lecteurs.

QUELQUES Philosophes ont inventé un  
troi-

\* Mallebranche, Recherche de la Vérité, *Livr.*  
*IV, Chap. VII, pag. 432*

troisième Système, pour éviter les Embarras de ces deux premiers. Ils ont dit, que l'Ame des Bêtes n'étoit, ni matérielle, ni spirituelle, mais un Etre mitoyen entre l'Esprit & la Matière. Ce Raisonnement est pitoiable. Car, cette Substance mitoyenne est étendue, ou non étendue. Si elle est étendue, elle est par conséquent matérielle; parce que tout ce qui est étendu est matériel. Si elle n'est pas étendue, elle est donc spirituelle; parce que ce qui n'a point d'Extension, & qui existe, est nécessairement spirituel. Si l'Ame des Bêtes n'est, ni spirituelle, ni matérielle, c'est donc un Etre chimérique, ainsi que le Vuide des Epicuriens une pure Négation.

CELA est aussi ridicule, que ce que disent les Péripatéticiens, lorsqu'ils prétendent prouver, que l'Ame des Brutes n'est qu'une Forme matérielle; parce qu'elle diffère infiniment de celle des Hommes dans la Connoissance du Bien honnête, & de plusieurs autres Choses. Si la Différence de l'Essence & du Genre des Ames venoit du Différent Degré de Perception, il faudroit donc soutenir, que celles des Enfans ne sont pas de la même Espèce que celles des Hommes qui ont atteint l'Age de Raison. Les Péripatéticiens, & les Scolastiques, répondent à cela, que l'Ame d'un Enfant, & celle d'un Homme, ne sont point d'un Genre & d'un Ordre différent; mais, que les Organes, qui ne sont point encor perfectionnez, sont la Cause du peu de Perception que paroît avoir celle de l'Enfant.

ON détruit cette foible Ressource, par une Ob-

Objection insurmontable. Puisqu'il n'y a , peut-on dire à ces Philosophes , que les Organes qui déterminent le Degré de l'Intelligence & de la Conception des Ames , qui peut vous assurer , que si celle d'un Cheval se fût trouvée placée dans le Corps d'Aristote ou de Scot , elle n'eut pas acquis les Qualitez qu'ont eu celles de ces Philosophes ? De même , si les leurs eussent animé le Corps d'un Baudet , toutes les Marques de Raisonnement qu'elles eussent données se fussent bornées à choisir dans un Pré les meilleurs Chardons. Les Organes , selon vous , étant la seule Chose à laquelle on doit attribuer la Différence étonnante qu'on apperçoit entre les Opérations de l'Ame des Enfans & les Conceptions de celles des Hommes , vous ne devez point trouver étonnant , que le même Etre intellectuel , placé dans un Corps Humain bien organisé , tel que celui d'Aristote , fasse un Philosophe , & ne produise que des Actions lourdes , simples , & uniformes , dans le Corps d'un Ane cent fois peut-être moins bien organisé que celui d'un Enfant.

DE's que les Philosophes , qui soutiennent les Formes matérielles , ne recourront point à la Révélation , il leur sera impossible de pouvoir démontrer qu'il soit nécessaire , pour expliquer le différent Degré d'Intelligence qui paroît entre l'Ame des Bêtes & celle des Hommes , d'admettre une Différence entre leur Essence. On sera toujours en Droit de leur objecter , que cette Différence est inutile , puis qu'elle peut être formée par les seuls Organes. Ainsi , loin qu'il soit nécessaire par leur Système , que l'Ame des Bêtes soit une  
Subs-

LETTES JUIVES, Lettre CLXXI. 257

Substance mitoiennne entre la Matière & l'Esprit, comme l'ont prétendu certains Philosophes, celle des Hommes pourra être matérielle; puisqu'elle sera de la même Espece que celle des Bêtes, que les Péripatéticiens assûrent n'être qu'une Forme matérielle.

LES Difficultez, qui se rencontrent dans toutes ces différentes Hypotheses sur l'Ame des Bêtes, ont fait naître dans ces derniers Tems une nouvelle Opinion assez singuliere, mais qui n'est, ni plus vraisemblable, ni moins sujette que les autres à de grands Embarras. Elle admet dans les Bêtes un Principe immatériel & intellectuel. Ce n'est pas d'aujourd'hui, que bien des Philosophes ont soutenu, que les Brutes raisonnoient aussi sagement que les Hommes. Straton, Parmenide, Empédocle, Démocrite, Anaxagoras, ont enseigné qu'elles étoient douées d'Intelligence. Philon & Galien ont aussi été du même Sentiment. Mais, aucun de ces Philosophes ne s'étoit avisé de vouloir leur accorder une Ame spirituelle. Il étoit assez difficile qu'il le pussent faire, ne concevant celle des Hommes que comme une Substance matérielle. Dans ces derniers Tems, quelques Savans ont admis dans les Brutes un Principe spirituel. Pour soutenir cette Opinion, un nouvel Auteur vient de publier un Livre rempli d'Observations curieuses, & de Réflexions singulieres \*. *L'Ame des Bêtes, selon lui, est une*  
Sub-

\* Il est intitulé Essai Philosophique sur l'Ame des Bêtes, où l'on trouve diverses Réflexions sur la Nature

258 LETTRES JUIVES, Lettre CLXXI.

*Substance immatérielle & intelligente, . . . . .  
un Principe actif, qui a des Sensations, & qui  
n'a que cela . . . . . L'Ame Humaine, dit-il,  
renferme dans elle-même, outre son Activité es-  
sentielle, deux Facultez qui fournissent à cette  
Activité la Matière sur laquelle elle s'exerce.  
L'une, c'est la Faculté de former des Idées clai-  
res & distinctes . . . . . L'autre, c'est la Fa-  
culté de sentir . . . . . Qui nous empêcheroit de  
supposer . . . . . un Esprit, qui n'auroit que la  
seconde de ces Qualités sans avoir la première,  
qui ne seroit capable que d'Idées indistinctes, ou  
de Perceptions confuses? Cet Esprit, ayant des  
Bornes beaucoup plus étroites que l'Ame Humai-  
ne, en sera essentiellement ou spécifiquement dis-  
tinct.*

CE Système, mon cher Isaac, n'est pas moins exposé que les autres à des Objections insurmontables. Car, en supposant qu'il se pût faire, qu'il y ait un Principe spirituel, qui n'ait que la Faculté de sentir, on ne résout pas mille Difficultez qui se présentent à l'Esprit. Comment est-ce, qu'une Chose spirituelle peut périr & être détruite? N'ayant point de Parties, elle n'est point sujette, par conséquent, à la Division. Il est contraire aux Notions les plus claires, de supposer qu'un Etre spirituel ait besoin pour subsister d'être enfermé dans un Corps matériel. L'esprit, étant parfaitement distinct de la Matière, ne reçoit aucune Atteinte par les divers

Chan-  
ture de la Liberté, sur celle de nos Sensations, sur l'Union de l'Ame & du Corps, & sur l'Immortalité de l'Ame, &c.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXI.* 259  
Changemens qui arrivent dans cette Matière.  
*L'Ame*, dit Mallebranche \*, *étant une Sub-*  
*stance spirituelle, doit être immortelle; parce*  
*qu'il n'est pas concevable qu'une Substance puis-*  
*se devenir rien. Il faut recourir à une Puif-*  
*sance de Dieu toute extraordinaire, pour conce-*  
*voir que cela soit possible.* Je sçai, mon cher  
Isaac, qu'on peut répondre à Mallebranche,  
qu'il ne faut pas une plus grande Puissance  
pour créer une Substance, que pour l'annéan-  
tir; & que si Dieu, en formant l'Ame des  
Bêtes spirituelle, a voulu qu'elle fût détrui-  
te par la Mort, elle le fera. Mais, cela ne  
prouve point qu'il y ait dans les Bêtes un Prin-  
cipe spirituel. Tout ce qu'on peut en conclu-  
re, c'est que, s'il y étoit, Dieu pourroit l'an-  
néantir. Cependant, comme il agit toujours  
par les Voies les plus simples, & que le Siste-  
me, qui admet l'Ame des Bêtes matérielle,  
est beaucoup plus conforme aux Idées que  
nous avons de l'Ordre & des Substances ma-  
térielles & spirituelles, que celui qui la sup-  
pose incorporelle, on doit croire, qu'il l'a  
créée matérielle. Car, pourquoi supposer un  
Principe spirituel dans les Animaux lorf-  
que toutes les Fonctions qu'on lui attribue  
peuvent être faites par un Principe maté-  
riel? D'ailleurs, on ne peut comprendre,  
qu'une Chose soit spirituelle, & qu'elle soit  
privée de la Faculté de former des Idées dis-  
tinctes. Cela répugne aux Notions les plus  
sensées sur l'Essence de l'Esprit. La Pensée  
est le Propre d'une Chose spirituelle, comme  
l'E-

\* Recherche de la Vérité, *Livr. IV, Chap. VIII,*  
*pag. 428.*

l'Etendue l'est de la Matière. Ainsi, de même qu'il ne peut y avoir d'Etre matériel qui ne soit étendu, il ne peut y en avoir de spirituel privé de la Perception. Lorsque certains Philosophes veulent, qu'on suppose une Substance incorporelle, qui ne soit capable que d'*Idées indistinctes*, ils demandent qu'on admette une Matière, qui n'auroit que de l'Etendue, sans avoir de la Profondeur. Ces sortes de Suppositions autoriseroient les plus grandes Erreurs. Après avoir admis un Principe spirituel dans les Bêtes, qui n'auroit jamais que des Notions confuses, qui empêcheroit d'en admettre un d'une autre Espece, qui n'auroit que des Sensations ? On multiplieroit les différentes Essences de l'Esprit à l'infini : &, dès qu'il peut y avoir de deux Sortes de Spiritualité, il peut y en avoir de trente Sortes. Ces Sentimens répugnent, non seulement à la bonne Philosophie, mais encore aux Connoissances les plus simples.

Si l'on veut placer un Principe spirituel dans les Brutes, il faut que ce Principe soit le même que celui qui est dans les Hommes, qu'il ait la même Essence, & que les Différences que l'on apperçoit dans ses Opérations, ne procedent que de la diverse Structure des Organes. Alors, dans quel Embarras ne tombe-t-on point ? Il faut supposer les Ames des Bêtes immortelles ; ou bien soutenir, que celles des Hommes ne le sont pas. Si l'on dit qu'elles le sont également, on demendera ce que deviennent celles des Bêtes après la Destruction de leur Corps ? Y aura-t-il un Paradis, un Enfer, & un Purgatoire, pour elles ?

Per-



Personne n'est encore assez fou , pour soutenir cette Opinion. Passeront-elles dans d'autres Modifications de la Matière ? Il faut admettre alors la Métempicoïse , & toutes les ridicules Absurditez qu'entraîne ce Système. Si , pour éviter ces Difficultez , on dit qu'elles finiront , & seront réduites dans le Néant , cet Anéantissement suppose celui de l'Ame des Hommes , puisqu'elle a la même Essence que celle des Animaux ; qu'il n'y a pas deux différentes Sortes de Spiritualité ; & que la Supposition d'un Etre moins spirituel qu'un autre implique autant Contradiction , que celle d'une Matière , qui , aiant l'Etendue , n'auroit point de Largeur ni de Profondeur. Or , dès qu'on admet la Spiritualité de l'Ame Humaine , non seulement il est contraire au Sentiment reçu dans toutes les Religions , mais encore à la Lumière Naturelle , de la priver de l'Immortalité. Les Raisons , qu'on apporte pour prouver la Destruction de l'Ame , sont prises dans l'Essence matérielle qu'on lui suppose ; & son Anéantissement n'est que le Dérangement total des Parties qui la composoient. Mais , dès qu'elle est spirituelle , le Dérangement ne peut plus avoir lieu , ce qui est incorporel n'étant point sujet à la Division.

IL est impossible de concevoir , qu'une Substance spirituelle ne subsiste qu'en conséquence de l'Existence d'une Substance corporelle. L'Essence de ces deux Substances étant parfaitement distincte , la Destruction de l'une ne doit point entraîner celle de l'autre. Le Pere Mallebranche a raison de supposer , qu'il faut

pour cela un Pouvoir extraordinaire de la Divinité : au lieu que son Argument n'a aucune Force contre ceux qui supposent l'Ame matérielle ; parce que , Dieu ayant accordé la Pensée à certains Corpuscules de Matière, tandis qu'il seront une Modification particulière , lorsque ces Atomes se délient & cessent de former cette Modification, ils peuvent perdre naturellement leurs Facultez , sans qu'il soit besoin pour cela de recourir qu'à l'Ordre général des Choses, & à leur première Création.

DE'S QUE l'on convient que le Principe intellectuel des Bêtes est spirituel, qu'il est indivisible, qu'il ne peut souffrir aucune Atteinte par les Impulsions de la Matière, il faut, pour ne pas être forcé d'avouër qu'il est immortel ainsi que l'est celui des Hommes, avoir recours à une Opinion extraordinaire, & soutenir qu'à chaque Instant Dieu crée & annéantit des millions de Substances de la seconde Classe de la Spiritualité : *Est-ce que Dieu, dira-t-on, ne peut pas le faire, s'il le veut ?* Je conviens qu'il le peut : mais, il est absurde d'établir un Système qui n'a aucune Preuve que la seule Puissance extraordinaire de la Divinité, & d'adopter un Sentiment qui répugne à l'Idée que nous avons de l'Essence de la Spiritualité, & admet des Principes cent fois plus embarrassans que ceux qu'on veut détruire. Car, indépendamment des Difficultez qui naissent du Fond même du Système, combien n'y en a-t-il pas dans l'Opinion qui admet la Spiritualité de l'Ame Humaine ? Si la Révélation, & nos Livres Sacrez, ne nous en assùroient

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXI.* 263  
fûroient, dans quels Doutes ne ferions-nous  
pas quelquefois? Est-il facile de comprendre  
comment une Substance, qui n'a point d'E-  
tendue, peut agir sur une étendue? Comment  
une Substance étendue peut à son tour agir sur  
une Chose qui n'a point de Parties? N'est-il  
pas aussi aisé de concevoir que Dieu peut ac-  
corder l'Intelligence à certains Corpuscules  
par sa Toute-Puissance? Ce sont-là, mon  
cher Isaac, des Matières à fournir d'éternelles  
Disputes.

PORTE-TOI bien; &, sans t'inquiéter de  
toutes ces Questions, vi content & heureux.

*De Londres, ce . . .*



## LETTRE CENT SEPTANTE-DEUXIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraitte,*  
*autrefois Rabbin de Constantinople.*

Ly a en Angleterre, mon cher Isaac,  
deux Universitez célèbres. L'une  
est à Oxford, & l'autre à Cambri-  
ge. La Philosophie Péripatéticienne en  
est entièrement bannie, & l'on y lit & explique  
aux jeunes Gens les Ouvrages du sage Locke  
& du savant Newton. Ces Hommes illustres  
tiennent aujourd'hui la Place d'Aristote, & de  
ses plus célèbres Commentateurs; les An-  
glois

glois aiant entièrement secoué le Joug des Philosophes Scolastiques & Péripatéticiens. Ils ont eu beaucoup moins de Peine à se défaire de leurs Préjugés, que la plûpart de leurs Voisins, qui ont voulu pendant un Tems soutenir les Sentimens d'Aristote, par le Secours des Magistrats, & par l'Autorité du Prince.

RIEN ne marque plus évidemment jusqu'où peut aller la Prévention chés les Hommes, que les Disputes qui sont nées dans le Siècle passé en faveur de la Philosophie Péripatéticienne. Les Prêtres Nazaréens ont voulu qu'elle fût regardée avec autant de Respect, que les principaux Articles de Foi de leur Religion. Cependant, ces mêmes Ouvrages d'Aristote qu'ils protègent ont été autrefois condamnez au Feu par une Assemblée de Pontifes Nazaréens \* : & le Crédit du Philosophe Grec a été sujet de tems en tems aux funestes Revers de la Fortune. Un Moine Nazaréen †, dont la Passion dominante étoit de passer pour Prophète, se déclara hautement dans le XII<sup>e</sup> Siècle contre la Métaphysique d'Aristote. Il écrivit des Lettres circulaires à plusieurs Pontifes, pour les engager à joindre leur Zèle au sien : *afin de prévenir*, disoit-il, *le Mal que pouvoient causer des Opinions très dangereuses..* Tous ses Soins furent inutiles. Peu-à-peu, la Secte Péripatéticienne engloutit toutes les autres, & devint la Maîtresse souveraine de toutes les Ecoles. Alors, il

\* Un Concile tenu en France sous Philippe Auguste.

† St. Bernard.

il n'y eut aucune Ridiculi-té, aucune Chime-re, qui ne fût avancée par les Commentateurs d'Aristote. Ils forgèrent des Chaînes, qui ser-virent à lier les Esprits, & à les retenir sous le dur Esclavage des Préjugés. Les Mahomé-tans mêmes semblèrent vouloir disputer aux Nazaréens la Gloire d'en écrire des Eloges outrez; & il ne fut plus permis d'examiner, dans quelque Religion qu'on fût né, si un Homme, qui n'avoit ainsi que les autres qu'u-ne Ame & un Corps, avoit pu se tromper. Les Mouftis, & les Interprètes de l'*Alcoran*, donnèrent la Torture aux Ouvrages de Ma-homet, pour les faire cadrer avec ceux d'Aris-tote: & les Moines ne travaillèrent pas moins, pour accorder la Doctrine du Licée avec cel-le des premiers Docteurs Nazaréens. Je trou-ve, mon cher Isaac, dans un Auteur Fran-çois \*, qu'Averroès disoit, *qu'avant qu'Aris-tote fût né, la Nature n'étoit pas entièrement achevée; qu'elle a reçu en lui son dernier Ac-complissement, & la Perfection de son Etre; qu'elle ne sauroit plus passer outre; & que c'est l'Extrémité de ses Forces, & la Borné de l'In-telligence Humaine.*

CET Eloge, quelque extravagant qu'il soit, l'est beaucoup moins, qu'une These que sou-tinrent les Théologiens de Cologne. Ils pré-tendirent, qu'Aristote avoit été le Precurseur du Messie, que les Nazaréens croient être déjà venu, & que nous autres Juifs nous atten-dons pour notre Délivrance. Il faut avouer,

L 3

mon

\* Naudé, Apologie pour les grands Hommes faussement accusez de Magie.

mon cher Isaac, qu'une pareille Folie donne un beau Champ aux Plaisanteries des fidelles Israélites: &, puisque nos Ennemis trouvent le Secret d'appliquer à un Philosophe Païen les Qualitez & les Prophéties qui regardent les Précurseur du Messie, il leur doit être très aisé de trouver dans les Passages de l'Ecriture tout ce qu'il leur prend Fantaisie de justifier par cette même Autorité. Tu croiras peut-être, que je plaisante, lorsque je te dis qu'il s'est trouvé des Théologiens Nazaréens assez fous pour changer en Précurseur de la Divinité un Philosophe très suspect d'Athéisme; mais, voici ce que dit Agrippa: *Les Théologiens de Cologne ont fait un Livre, pour affirmer la Probabilité du Salut d'Aristote; & ils n'ont pas craint d'avancer, qu'il avoit été le Précurseur du Messie dans les Misteres de la Nature, comme St. Jean-Baptiste dans les Misteres de la Grace §.*

DOIT-ON s'étonner après cela, mon cher Isaac, que certains Pontifes aient regardé ce Philosophe Grec comme un des principaux Apôtres du Nazaréisme, dont les Ouvrages avoient

§ *Dignissimus profectò hodie Latinerum Gymnasiorum Doctor, & quem Colonienſes mei Theologi etiam Divis adnumerarent, Librumque sub Prælo exulgatum ederent, cui Titulum facerent de Salute Aristotelis, sed & alium Versu & Metro de Vitâ & Morte Aristotelis, quem Theologicâ insuper Glosâ illustrarunt, in cujus calce concludunt Aristotelem sic fuisse Christi Præcursorem in Naturalibus, quemadmodum Joannes Baptista in Gratuitis. Agrippa de Vanitate Scientiar. Cap. LIV, pag. 95.*

## LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXII.* 267

avoient fourni la Matière de plusieurs Articles de Foi. En cela, ils sont sincères ; & , quelque absurde qu'il soit à des Hommes d'avoir agi d'une Manière aussi peu sensée, il est évident , qu'Aristote a tenu souvent sa Place parmi les Peres de l'Eglise Nazaréene. Frà-Paolo dit fort plaisamment la même Chose, & fait sentir à merveille le Ridicule d'une pareille Opinion \*.

Si nous en croions un Jésuite, il y a eu des Nazaréens, qui ne se sont point arrêtés à la simple Vénération : ils ont rendu à Aristote les Honneurs Divins , & donné à leurs Enfants les Catégories de ce Philosophe pour leur servir de Catéchisme. Quelque dangereux que dût paroître un Exemple aussi fort des Préjugés outrez pour la Philosophie Péripatéticiene, la Société Ignacienne l'a cependant adoptée ; & c'est elle aujourd'hui , qui la soutient , & qui la protege, contre les violentes Attaques qu'elle reçoit tous les jours. Il est vrai, que les Jésuites n'ont point dans leurs Temples les Images d'Aristote ; mais , ils ne seroient pas fâchés de pouvoir l'installer au Nombre des Peres de l'Eglise , & de lui donner la Place d'Augustin, dont les Ecrits leur sont devenus très à charge depuis long-tems. Il semble même , qu'ils aient tra-

L 4

vaillé

\* *In che haveva una gran Parte Aristotele coll'haber distinto esattamente tutti Generi di Cause, a cui se egli non se fosse adoperato, noi mancaremo di molti Articoli di Fede.* Frà-Paolo, *Histor. del Concilio Tridentino, Libr. II, pag. 234.*

268 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXII.*  
vaillé pendant quelque tems à faire réuſſir ce  
Projet. Ils ont tenté d'abord , pour ne point  
révolter certains Eſprits faciles à s'allarmer ,  
& toujours prêts à crier au Feu , de rendre  
douteuſe la Damnation d'Ariſtote. Enſuite ,  
ils ont été un peu plus loin , & ont approuvé  
ceux qui croïoient qu'il y avoit Apparence  
que ce Philoſophe étoit au Nombre des Bien-  
heureux §. Tout alloit à merveilles juſques-  
là : mais , malheureuſement pour la Société ,  
les Chofes changèrent ſubitement ; & le Ban-  
deau , qui aveugloit les Hommes a été arra-  
ché en partie par les Grands-Hommes qui ont  
vécu dans ces derniers Tems. Il a donc fal-  
lu ſe déſiſter entièrement de la Canonifation  
d'Ariſtote ; & tout ce qu'on a pû faire a été  
de ſoutenir la Bonté de ſes Opinions , d'éle-  
ver la Philoſophie Péripatécienne juſqu'aux  
Cieux , & d'en laiſſer l'Auteur aux Enfers.

MALGRÉ les Soins , que ſe donnoient  
les Théologiens pour empêcher les Progrès  
de la nouvelle Philoſophie , comme ſa Gloire  
augmentoit tous les jours , la Sorbonne s'a-  
viſa , il y a environ cent Ans , d'un plaifant  
Expédient pour en arrêter le Cours. Elle  
s'addreſſa au Parlement de Paris ; & , ſur les  
Remontrances qu'elle lui fit , il intervint un  
Arrêt contre les Chimiftes , qui portoit , *qu'on  
ne pouvoit attaquer les Sentimens d'Ariſtote ,  
ſans attaquer la Théologie Scolaſtique reçue  
dans*

§ Gretſerus de variis coel. Luth. Cap XIII. *Voiez  
la V Partie ou Lettre des Mémoires de la République  
des Lettres.*



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXII. 269**  
*dans l'Eglise ‡. La belle Décision ! mon cher*  
*Isaac. J'aimerois autant dire , qu'il est dé-*  
*fendu à tout François , de quelque Rang &*  
*de quelque Condition qu'il soit , de faire U-*  
*sage de sa Raïson ; n'étant pas juste , qu'un*  
*Particulier soit sage , puisque tous les Scolas-*  
*tiques sont fous. Cet Arrêt ridicule , dicté*  
*par l'Ignorance & par les Préjugés , n'est pas*  
*le plus fort qu'on ait rendu en France con-*  
*tre le Bon - Sens. Parmi un Nombre d'au-*  
*tres , en voici un , qui paroitra toujours sin-*  
*gulier à la Postérité. L'An mille six cent vint-*  
*fix , le Parlement de Paris bannit de son Res-*  
*sort trois Hommes , qui avoient voulu soutenir*  
*publiquement des Theses contre la Doctrine d'A-*  
*ristote : & défendit à toutes Personnes de pu-*  
*blier , vendre , & débiter , les Propositions con-*  
*tenuës dans ces Theses , à Peine de Punition*  
*corporelle ; & d'enseigner aucunes Maximes*  
*contre les anciens Auteurs & approuvez , à*  
*Peine de la Vie \*. Après un Arrêt sembla-*  
*ble , mon cher Isaac , que ne doit-on point at-*  
*tendre des Préjugés des Hommes ? Un célé-*  
*bre Poëte de ces derniers Tems n'a-t-il pas*  
*eu Raïson de dire , que le moindre Eloignement*  
*pour les Sentimens des Anciens est regardé com-*  
*me un Attentat inoui , & souleve contre un*  
*Moderne inconsideré toute cette Region idoâtre ,*  
*où il ne manque plus au Culte qu'on y rend aux*  
*Anciens , que des Prêtres & des Victimes §.*

L 5

N'est-il

‡ Rapin , Comparaison de Platon & d'Aristote ,  
 pag. 413.

\* Mercure François , Tome X , pag. 504.

§ Crébillon , Préface de sa Tragédie d'Electre.

N'est-il pas plaisant , que les Conseillers du Parlement de Paris s'érigent en Inquisiteurs en faveur d'Aristote , & qu'ils rendent à ses Opinions le même Service que les Dominicains rendent en Espagne à celles de Thomas d'Aquin ? Lorsqu'on a vû le premier Tribunal d'un grand Roïaume condamner à la Mort quiconque ôseroit trouver une Erreur dans les Auteurs anciens , peut-on trouver étrange , que les Turcs emploient le Sabre & le Fusil pour augmenter les Partisans de l'*Alcoran* ? Le fameux & illustre Bacon , qui ôsa le premier , dans les Tenebres de la Philosophie Scolastique , chercher à s'éclairer du Flambeau de la Vérité , étoit persuadé de la Conformité entre les Péripatéticiens & les Mahométans. Il croïoit , que les uns & les autres avoient également établi leurs Opinions par la Force & par le Préjugé §.

Tu feras peut-être curieux , mon cher Isaac , de connoître ce qui peut avoir disposé aussi for-

§ *Quod ad Placita antiquorum Philosophorum qualia fuerunt Pythagoræ , Philolai , Xenophanis , Anaxagoræ , Parmenidis , Leucipi , Democriti , & aliorum , ( qua Homines contemptim percurrere solent , ) non abs re fuerit paulò modestius in ea Oculos conjicere. Et si enim Aristoteles , More Ottomannorum , regnare se haud tuto posse , nisi Fratres suos omnes contrucidasset , tamen iis , qui non Regnum aut Magisterium , sed Varietatis Inquisitionem atque Illustrationem sibi proponunt , non potest non videri Res utilis , diversas Diversorum , circa Rerum Naturam , Opiniones sub uno Aspectu intueri. Bacon. de Augmentis Scientiar. , Libr. III , pag. 88 , col. 2 , Edit. Lips. Johan. Justi Erythropili.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXII.* 271

fortement les Esprits de la plûpart des Théologiens, sur-tout des Scolastiques, en faveur d'Aristote : & comme l'Entêtement de ses Docteurs dure encore aujourd'hui que la Vérité a percé le Nuage que la cachoit, tu ne feras pas fâché que je te découvre une des principales Raisons qui donne tant de Crédit à la Philosophie Péripatéticienne, & qui la rend si chere aux Jésuites. Les Chefs de la Religion Réformée écrivirent vivement contre l'Autorité qu'Aristote s'étoit acquise: ils lui attribuèrent une Partie des Opinions erronnées qu'ils combattoient : & ils se plainquirent, qu'on se laissât préoccuper par de vaines Subtilitez, qui ne servoient qu'à égayer l'Esprit, & qui l'empêchoient d'appercevoir la Vérité. Dès lors, c'en fut assez pour rendre sacrée la Philosophie Scolastique à tous leurs Adversaires, qui publièrent, qu'on n'attaquoit Aristote, que parce que ses Ouvrages fournissoient des Argumens invincibles pour convaincre les Novateurs, & les réduire au Silence. Cette Opinion a toujours subsisté depuis : & il y a grande Apparence, que la Haine la perpétûra; puisque, dans ces derniers Tems, les savantes Découvertes des Des - Cartes, des Gassendis, des Lockes, & des Newtons, n'ont pû empêcher que des Gens, qui s'étoient acquis la Réputation de Beaux - Esprits, n'aient publié un long Ramas d'Impertinences. Parmi ces Gens-là, on peut, & même on doit, donner un Rang distingué au Pere Rapin, qui, sous le Titre de *Réflexions sur la Philosophie*, a donné au Public un des plus absurdes Ouvrages qu'on ait

272 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXII.*  
ait écrit sur des Matières de Philosophie. Ce bon Homme a bien voulu, dans cette Occasion, se surpasser lui-même, & avancer un Nombre de Pauvretés beaucoup plus considérables que celles qu'il dit dans un autre Endroit, où, après avoir loué excessivement le plus mauvais des Poètes François, il cite pour un Exemple du Stile sublime un des plus détestables Passages de ce même Poète.

LES Eloges outrez, mon cher Isaac, qu'on a donnez à la Philosophie Scolastique & Péripatéticienne, la rendent encor plus méprisable aux Yeux des Grands-Hommes, qui font Usage de leurs Lumieres, & qui jugent de toutes les Choses sans Partialité. Car, si les Théologiens, qui la soutiennent, se contentoient de dire simplement, qu'Aristote fut un grand Génie, on leur accorderoit une Vérité dont tous les véritables Savans conviennent. En effet, ce Philosophe Grec approfondit certaines Questions avec beaucoup de Netteté, & en grand Maître. Sa *Poétique* & sa *Rhétorique*, contiennent d'excellentes Choses. Mais, sa *Philosophie* en général a de très-grands Défauts : & lorsqu'on veut en adopter toutes les Erreurs, & les donner pour des Vérités utiles & nécessaires, on fait goûter les Invectives qu'on a écrit contre elle, & l'on ne peut s'empêcher de dire avec un célèbre Théologien Allemand : *Doit-on appeller Philosophie un Ramas de Préceptes, qui n'enseignent qu'à discourir vaguement, & sans Connoissance des Choses dont on parle, qui n'apprennent qu'à prononcer avec beaucoup d'Emphase les Mots de Vuide, de Lieu,*  
de

LETTRES JUIVES, Lettre CLXXII. 273  
de Temps, de Mouvement, & d'Infini; qui  
n'ont aucune Utilité, & ne servent qu'à faire  
naître des Disputes, après lesquelles on est beau-  
coup moins éclairci qu'auparavant \*?

ON est forcé, mon cher Isaac, de recon-  
noître la Vérité de cette Critique. Toutes les  
Plaintes & tous les Eloges du Pere Rapin ne  
trouvent guère plus de Partisans parmi les  
Gens sensés, que les *Mémoires de Trévoux* de  
Lecteurs parmi les Personnes de Gout, & qui  
chérissent la Vérité. C'est en vain, que ce  
Jésuite s'écrie, que rien ne fit plus d'Honneur  
à la Doctrine d'Aristote, ce grand Philosophe,  
que les *Invectives atroces de Luther, de Mé-*  
*lanchton, de Bucer, &c.* § „ Ne vous tuez  
„ point, „ peut-on lui dire, „ à déclamer contre  
„ ces Théologiens. Nous vous accorderons,  
„ si vous voulez, qu'ils sont mal-fondez dans  
„ les Opinions qui regardent les Disputes de  
„ Controverse: mais comme, dans ce qui  
„ concerne la Philosophie Péripatéticienne, le  
Con-

\* *Non mihi persuadebitis, inquit Lutherus, Philosophiam esse Garrulitatem illam de Materia, Motu, Infinito, Loco, Vacuo, Tempore, que ferè in Aristotele sola discimus: talia, qua nec Intellectum, nec Affectum, nec communes Hominum Mores, quidquam juvent, tantum Contentionibus ferendis seminandisque idonea. Quod si maxime quid valerent, tot tamen Opinionibus confusa sunt, ut, quo quis certius aliquid sequi preposuerit, hoc incertius feratur, & ferò tamen, cum Proteo sibi fuisse negotium, pœniteat. Gretseri Inaugurat. Doctor. pag. 43.*

§ Rapin, Comparaison de Platon & d'Aristote,  
pag. 142.

274 LETTRES JUIVES, Lettre CLXXII.

„ Concile de Trente n'a point décidé qu'A-  
 „ ristote eut été infallible , vous nous per-  
 „ mettez de condamner ses Erreurs , & de ne  
 „ pas les approuver , uniquement parce que  
 „ vos Adversaires les condamnent ; dussiez-  
 „ vous nous déclarer Héretiques , & , qui pis  
 „ est, Jansénistes. Le Bon-Sens, la Raison,  
 „ la Lumière Naturelle, tout concourt à nous  
 „ faire recevoir avec Empressement les nou-  
 „ velles Découvertes que nous devons aux  
 „ Philosophes de ces derniers Tems. Vous  
 „ pouvez, si vous voulez, continuer à vous  
 „ occuper de toutes les Chimeres Scolasti-  
 „ ques, vous nourrit l'Esprit de *Formes subs-*  
 „ *tantielles*, d'*Etres de Raison*, de *Catégories* ;  
 „ & inventer des Termes Barbares, qui ache-  
 „ vent de jeter la Confusion & le Desordre  
 „ dans les Matieres, où l'on apperçoit un Reste  
 „ de Clarté ; mais, nous nous garderons bien  
 „ de suivre votre Exemple. Nous tâcherons,  
 „ au contraire, de prendre une Route toute  
 „ différente de la vôtre ; & nous soutiendrons  
 „ même, que Des-Cartes & Newton ont fait  
 „ autant de Bien aux Hommes, que les Sco-  
 „ lastiques leur ont fait de Mal.,

IL seroit à souhaiter, mon cher Isaac, que  
 tous les Nazaréens tinssent un pareil Discours  
 à leurs Théologiens. Ils les forceroient peut-  
 être à revenir de leurs Préjugés : & l'on verroit  
 enfin le Bon-Sens délivré entièrement de l'Op-  
 pression sous laquelle il gémit depuis si long-  
 tems.


PORTE-TOI bien, mon cher Isaac ; & vi  
 content & heureux.

De Londres, ce . . .



LETTRE CENT SEPTANTE-TROISIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.


**D**ANS ma dernière Lettre, mon cher Monceca, je te parlai de la Ressemblance qu'on trouvoit quelquefois parmi les Nations dont les Mœurs paroissent d'abord les plus éloignées & les Coutumes les plus différentes. Je te communiquerai aujourd'hui une autre Opinion que je crois aussi probable que la première. Je pense qu'on peut comparer, dans bien des choses, les Hommes les plus vicieux, non pas aux plus vertueux, mais à ceux qui ont acquis la plus grande Réputation. C'est-là une Preuve évidente, que le vrai Mérite n'a pas uniquement décidé des Louanges qu'on a prodiguées à beaucoup de Gens, souvent nez pour le Malheur du Genre Humain, & auxquels on a accordé le Nom de Héros. Si l'on veut trouver quelque Ressemblance entre Socrate & Néron, c'est en vain que l'on travaillera pour en venir à bout. Si, au contraire, on compare ce même Néron aux Princes qui ont eu le plus d'Eclat dans le Monde, & qui sont regardez comme les plus illustres & les plus grands Monarques, on trouvera qu'il avoit plusieurs mauvaises Qualitez, qui ont été communes

276 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIII*  
munes à ces Princes , mais qui n'ont point  
éclaté , ou contre lesquelles on ne s'est point  
révolté , parce qu'elles étoient réparées par  
un grand Nombre de Vertus.

AUGUSTE , au commencement de son  
Regne , commit autant de Meurtres , que Né-  
ron sur la Fin du sien. Jules César , & Silla ,  
ne firent point mourir leurs Meres ; mais , ils  
percèrent le Sein à leur Patrie. Ils lui ravi-  
rent la Liberté , ils saccagèrent les Biens de  
leurs Concitoïens , & en massacrèrent un grand  
Nombre. La seule Bataille de Pharsale fut  
bien plus funeste aux Romains , que toutes les  
Cruautez de Néron. Au reste , mon cher  
Monceca , ce n'est pas seulement chés les  
Princes Païens , qu'on peut retrouver bien des  
Qualitez de Néron. Les Héros les plus il-  
lustres du Nazaréisme ont tous eu quelque-  
chose de commun avec les Princes les plus  
vicieux.

HENRI IV , l'Amour du Genre-Humain ,  
le Modèle des Souverains , Monarque véri-  
tablement né pour le Bonheur des Peuples ,  
avoit une Jalousie intérieure contre la Gloire  
qu'acqueroient les Généraux qui servoient sous  
lui. Il étoit même quelque-fois très fâché  
de leurs Succès , & n'étoit pas moins piqué  
des Louanges qu'on leur donnoit , que Ti-  
bere étoit outré de celles qu'obtenoient à son  
Préjudice les Gens qui se distinguoient dans  
l'Administration des Affaires. La seule Dif-  
férence qu'il y a eu entre la Jalousie de ces  
deux Princes , c'est que l'un étoit trop ver-  
tueux pour la laisser paroître ouvertement , &  
que



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIII.* 277

que l'autre suivoit sans se gêner les Mouvements cruels qu'elle lui inspiroit. Toutes les grandes Qualitez de Henri IV n'empéchoient pas cependant que sa Vanité ne rompît de tems en tems la Chaine dont il vouloit la lier. Ce Prince souffroit impatiemment que le Maréchal de Biron fît sonner trop haut ses Victoires. *Il m'a bien servi, disoit-il : mais, il ne peut dire, que je ne lui aie sauvé la Vie trois fois. Je le tirerai des Mains de l'Ennemi à Fontaine-Françoise, si blessé, & si étourdi de Coups, que comme j'avois fait le Soldat pour le sauver, je fis encor le Maréchal pour la Retraite ; car, il me dit, qu'il n'étoit pas en état d'y penser & de me servir.*

L'AUTEUR, mon cher Monceca, de qui j'emprunte ce Passage, raconte un autre Fait, qui marque encor plus la Jalousie de Henri IV contre ce Maréchal, & qui fait conjecturer, que la Vanité eut plus de Part, que la véritable Amitié, au Péril qu'il courut pour lui sauver la Vie. „ Au Combat de Fontaine-  
„ Françoise „, dit cet Ecrivain, „ le Roi de-  
„ gagea le Maréchal de Biron du milieu des  
„ Arquebusades. Un des Serviteurs de Sa  
„ Majesté lui dit, qu'il y avoit trop de Ha-  
„ zard à se jeter aveuglément ainsi au mil-  
„ lieu de ses Ennemis. *Il est vrai, dit le Roi :*  
„ *mais, si je ne le fais, & que je ne m'avance,*  
„ *le Maréchal de Biron s'en prévendra toute sa*  
„ *Vie \** „ La véritable Grandeur d'Ame ne pense point, mon cher Monceca, à ce que

Tome V. M di-

\* Matthieu, Histoire de la Paix, Livr. IV, pag. 286.

diront de nos Démarches ceux pour qui nous agissons. Elle ne se consulte qu'elle-même, & ne fait une Chose, que parce qu'elle croit devoir la faire.

HENRI IV n'est pas le seul Héros Nazaréen, qui ait eu certains Défauts parfaitement ressemblans à quelques-uns de ceux de Néron. Louis XIV, ce grand Prince, que ses Ennemis mêmes sont forcés de louer, qui fut toujours avare du Sang de ses Sujets, & qui pendant un Regne aussi long que le sien n'a fait mourir qu'un seul Criminel de Distinction \*, avoit des Foiblesses encor plus conformes que celles de Henri IV aux Vices de l'Empereur Romain. Il aimoit à se montrer & figurer comme lui dans des Spectacles publics, & souffroit qu'on lui rendît des Honneurs Divins. La Flatterie des Romains n'alla jamais plus loin pour leurs Empereurs, que celle des François pour lui. L'on ne peut lire, sans une espece de Surprise mêlée d'Indignation, les Prologues des Opéra, chantez aux Yeux de ce Prince même, & si souvent répétez à la Face de l'Univers entier. Qu'a pû dire de plus fort l'Idolatrie Païenne, pour flatter les Princes qu'elle mettoit au Rang des Dieux, que ces Expressions outrées, si communes dans les Oeuvres Quinault? *Il est digne de nos Autels, . . . . Son Tonnerre inspire l'Esfroi dans le Temps même qu'il repose, &c.*

JE sçai, mon cher Monceca, qu'à divers Egards, Louis XIV mérita de justes Louanges: mais, je sçai aussi, qu'il ne dut point

être

\* Le Chevalier de Rohan.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIII.* 279

être égalé à la Divinité, & que la Passion qu'il eut d'être applaudi fut poussée à l'Extrême. Un Seigneur de sa Cour \* ôsa ne lui point cacher ce qu'il pensoit d'une Foiblesse si condamnable. Car, ce Prince lui aiant un jour demandé comment il trouvoit certain Opéra nouveau: *Sire, lui répondit ce Courtisan, je pense que Votre Majesté mérite les Eloges qu'on lui donne; mais, je ne puis comprendre comment Elle peut souffrir qu'ils soient chantés par une Troupe de Faquins; & qu'on ne parle à ses Peuples de ses Vertus, que dans le Temple du Vice & de la Débauche.*

PEUT-ETRE auras-tu peine à le croire, mon cher Monceca, & cependant rien n'est plus certain: ces misérables Prologues, remplis de Louanges si outrées & si condamnables, ont été dans la suite des justes Sujets de Mortification pour Louis XIV, & pour toute la Nation Françoisse. Après la Bataille de Hochstett, un Prince Allemand ne put s'empêcher de dire malignement à un Prisonnier François: *Monsieur, fait-on maintenant encore des Prologues d'Opera en France?*

PUISQU'ON trouve chés Henri IV, & chés Louis XIV, des Endroits par lesquels ils peuvent être comparez à Tibere & à Néron, dont la Politique fut la seule Vertu, juge s'il est mal-aisé d'appercevoir chés tous les autres Souverains, quelque Réputation qu'ils aient acquise, certains Défauts qui ont entré dans le Caractere des mauvais Princes. Il faut donc convenir, que les seuls Philo-

280 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIII.*  
phes sont véritablement à l'Epreuve de la plus severe Critique. Q'on parcourre la Vie de Socrate. Si l'on trouve, que ce Grand-Homme a eu quelques Défauts, ils seront si légers, qu'on ne sauroit en faire aucune Comparaison avec ceux des Personnes dont les Vices ont étonné l'Univers. Plus j'examine les Caractères de Socrate, de Platon, d'Epicure, d'Epictete, &c., & plus je les trouve entièrement opposez, même dans les plus petites Choses, à celui de Tibere & de Neron.

QUELLE Gloire, mon cher Monceca, pour la Philosophie! Elle arrache jusqu'aux moindres Racines du Crime: elle lave & nettoie l'Ame, & la rend digne d'elle. Elle fait ce que l'Amour de la Gloire, la Vanité, le Desir des Louanges, ne sauroient produire. Elle forme, enfin, des Héros parfaits, au lieu que l'Ambition d'être estimé des Hommes n'élève l'Esprit que jusqu'à un certain Point, & ne détruit pas entièrement les Faiblesses de l'Humanité. La Preuve de cette Vérité est sensible. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à considérer que l'Amour d'acquérir une grande Réputation a fait les Henris IV, les Louis XIV, les Guillaumes III, les Sixtes V; & que l'Etude de la Sagesse a produit les Socrates, les Lockes, & les Gassendis.

Si les Hommes connoissoient, mon cher Monceca, l'Utilité qu'ils retireroient en faisant des Réflexions suivies sur leur Conduite, on les verroit presque tous attachés à la Philosophie: l'Amour du Bonheur & de la Tranquillité, si naturel à tous les Humains, les dé-

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXIII. 281**  
détermineroit à prendre ce Parti; &, dès qu'ils  
voudroient devenir sages, ils accompliroient  
aisément leurs Desirs: du moins n'auroient-  
ils aucune Peine à distinguer quels sont les  
Défauts qu'ils doivent éviter, & les Vertus  
qu'ils doivent suivre. *La Nature a donné à*  
*tous les Peuples, quelque barbares qu'ils soient,*  
*la Faculté & le Moien de distinguer l'Honnête*  
*& l'Utile du Honteux & du Nuisible \**. S'ils  
ne se servent point de cet Avantage, & qu'ils  
paroissent même n'en avoir aucune Idée, c'est  
que les Préjugés & les Passions offusquent  
leur Esprit, & l'empêchent d'agir librement.  
On trouve même des Traces de ces Notions  
de Justice dans les Personnes les plus cruel-  
les, & élevées dans les Pais les plus barbares.  
On m'a rapporté plusieurs Traits, lorsque  
j'étois à Tunis, d'un Bei, qui régnoit il n'y  
a pas long-tems dans cette Ville. Ce Prince  
paroissoit d'abord n'avoit aucune Vertu, &  
ignorer entièrement les Qualitez essentielles à  
l'Humanité. Cependant, on decouvroit, au  
travers de ses plus grandes Folies, des Tra-  
ces d'Amitié, de Libéralité, & même de  
Grandeur d'Ame. Tu pourras en juger toi-  
même par quelques Particularitez que je vais  
te rapporter.

M 3

CE

\* *At qui nos Legem bonam a malâ, nullâ aliâ nisi*  
*Natura Normâ, dividere possumus. Nec solum Jus &*  
*Injuria à Natura dijudicatur, sed omnino Honesta ac*  
*Turpia. Nam & communis Intelligentiâ nobis notas Res*  
*efficit, easque in Animis nostris inchoavit, ut Honesta in*  
*Virtute ponantur, in Vitiis Turpia. Cicero de Legibus,*  
*Libr. I, fol 331.*

CE Bci s'appelloit Amurat , & parvint au Trône par le Meurtre de son Oncle. Il étoit excessivement cruel ; mais , ses Débauches surpassoient encore ses Cruautez. Il imitoit la Conduite de certains Nazaréens , qui cherchent sans cesse dans leur Esprit quelques nouveaux Moïens , pour donner un Gout de Singularité à leurs Crapules. Une Nuit , après avoir bû copieusement , il alla dans une des Prisons ou *Bagnes* des Esclaves Nazaréens. Ces pauvres Malheureux furent très surpris de voir leur Souverain venir leur rendre Visite , & sur-tout à une pareille Heure. Comme ils connurent qu'il étoit ivre , ils crurent qu'il vouloit se divertir à couper quelques Têtes ; mais , ils en furent quittes pour la Peur. Loin qu'Amurat songeât à faire mourir aucun Esclave , il voulut boire & manger dans leur Prison. Il leur ordonna de lui préparer un Repas ; & comme il ne trouvoit pas leur Vin assez bon , il envoya deux de ses Hôtes en chercher chés le Consul de France , qui fournit sa Part au Festin dont les Esclaves régalerent leur Prince. Amurat resta à Table jusqu'au Jour. Alors , le Vin aiant augmenté sa bonne Humeur , il voulut se divertir aux Dépens de quelques Renegats de sa Suite , qui avoient fait la Débauche avec lui. *Vous êtes des Coquins* , leur dit-il , *qui avez renié votre Dieu : & j'estime beaucoup plus que vous ces pauvres Esclaves , qui lui sont fidèles , malgré les Tourmens qu'ils souffrent. Mais , il faut que je vous raccommode avec votre premier Maître , & que vous m'ayés cette Obligation.* Alors , il prit une Croix ,

LETTRES JUIVES, Lettre CLXXIII. 283

Croix, & les obligea tous de la baïser un Genou en terre. Son Zèle ne s'arrêta pas à cette simple Reconciliation : car, après avoir fait l'Office de Pontife, il fit aussi celui de Sacrificateur, & en envoya quelques-uns en l'autre Monde, en leur coupant la Tête. Il fit ensuite le Personnage d'Aumonier ou de Chapelain, aiant ordonné à ces pauvres Esclaves de se mettre à genoux devant un Autel élevé dans un des Coins de leur Prison, & d'y faire leurs Prières ordinaires. Ils obéirent à ses Ordres : & un d'entre eux ne paroissant point à Amurat aussi devot qu'il le falloit, il lui donna un Soufflet, en lui disant : *Marant, lorsqu'on est devant un Autel, c'est pour y prier Dieu avec Respect.*

VOILA, mon cher Monceca, beaucoup de Folies & d'Extravagances ; & l'on ne s'attend pas, qu'après avoir montré si peu de Raison, Amurat ait été capable de faire ce qu'il fit en sortant de cette Prison. *Il n'est pas juste, dit-il, que je me sois diverti aux Dépens de ces pauvres Esclaves, qui ne sont déjà que trop malheureux, par les Rigueurs dont la Fortune les accable. Je leur donne cent Piaïstres pour le Paiement du Vin qu'ils m'ont fait boire, & cent autres pour la Réparation de la Chapelle devant laquelle je les ai fait prier Dieu.*

AI-JE Tort, mon cher Monceca, & suis-je mal fondé de soutenir, que, chés les Hommes les plus barbares, on apperçoit toujours quelque Lueur de la Connoissance que tous les Hommes ont naturellement des Vertus Morales dès qu'ils ont atteint l'Age de Rai-

son? Ces Idées ne sont point innées avec eux, comme le prétendent certains Philosophes; mais, elles se présentent comme d'elles mêmes, & sont fournies par les moindres Réflexions que l'Esprit fait sur ce qui se passe dans lui-même.

CE même Amurat, dont je viens de te parler, me fournit encore un Exemple pour appuyer mon Sentiment. Ce Prince Barbare avoit forcé un jeune Napolitain le Pistolet à la Gorge de renoncer au Nazaréisme: il l'avoit fait ensuite son Casnadar, & l'avoit comblé de Biens. Tout cela ne fut point capable de gagner le Cœur de cet Italien, qui n'avoit changé de Religion, que par la Crainte de la Mort. Aussi se sauva-t-il quelque tems après. Amurat fut au Desespoir en apprenant sa Fuite: &, appréhendant que son Favori, qui étoit Dépositaire & Gardien de tous ses Trésors, ne les eut emportez, il courut visiter ses Coffres, qu'il trouva tous en bon Etat. La Bonne-Foi de l'Italien le frappa, & la Vertu de ce Nazaréen excita en lui des Mouvements qui lui étoient inconnus. Il passa de la Colere à la Douleur; &, ne voulant pas se laisser vaincre en Générosité & en Grandeur d'Ame, il renvoia en Europe l'Esclave qui servoit son Favori fugitif, lui rendit la Liberté, à condition qu'il meneroit à son ancien Maître deux Chevaux magnifiques, qu'il fit prendre dans son Ecurie, & qu'il lui envoya, pour lui marquer par ce Présent son Amitié & son Estime.

A CES Traits généreux & louables, il en  
 joi-



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIII.* 285

joignit bientôt plusieurs autres extravagans & ridicules , & il ne tarda pas à revenir à son premier Naturel. Il voulut un jour faire donner la Bastonade à tous les Marchands Nazaréens , & particulièrement à un Orfevre Italien , parce qu'un de ses Mignons avoit disparu. Il prétendoit que les Francs le lui avoient débauché , & l'avoient fait embarquer. Il soupçonnoit même le Marchand Italien d'avoir des Vûes plus criminelles ; & si heureusement *Cidi Hamet* ne se fût point retrouvé , le pauvre Orfevre étoit condamné à cinq cens Coups de Bâton , sans être coupable d'autre Crime , que d'être né en Italie. Ce Prince Babare ne pouvoit se figurer , qu'on pût être Italien , & voir sans Emotion son cher *Cidi Hamet*. C'étoit par cette Raison , qu'il vouloit faire punir du même Supplice que l'Orfevre trois Moines Napolitains , qui , sous la Protection de la France , s'étoient dévouez au Service des Captifs.

PORTE-TOI bien , mon cher Monceca : vi content & heureux ; & puisses-tu ne dépendre jamais du Caprice d'un Homme cruel & bisarre.

*De Tripoli , ce . . .*





## LETTRE CENT SEPTANTE-QUATRIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte,*  
*autrefois Rabbin de Constantinople.*

XXXIXE Langage, que parlent aujourd'hui  
 les Anglois, mon cher Isaac, est  
 très différent de celui dont leurs  
 Ancêtres se servoient. Il est arrivé  
 presque autant de Changement dans la Langue  
 Angloise, que dans la Françoisse: & les Au-  
 teurs, qu'on regardoit il y a quelques Siècles  
 comme les Modèles du beau Langage, sont  
 aujourd'hui totalement méprisés pour ce qui  
 concerne la Diction. Il est vrai que cette  
 Différence entre les Ecrivains anciens & les  
 modernes est plus sensible parmi les François,  
 que parmi les Anglois. Chés les premiers,  
 certains Auteurs, qui ont vécu sous Louis  
 XIII, sont aujourd'hui regardez comme Gau-  
 lois, & leur Langage est entièrement con-  
 damné. Il a fallu que les *Essais de Montagne*  
 continssent d'aussi excellentes Choses que cel-  
 les qu'elles renferment, pour qu'on goutât  
 encore sa Façon de s'exprimer. Malgré la  
 Beauté & la Naïveté de son Stile, les Expres-  
 sions usées, & les Termes anciens, dont ses  
 Ecrits sont remplis, auroient rebutté les Lec-  
 teurs.

JE ne ſçai, mon cher Iſaac, ſi ces prétendus Agrémens, qu'on ajoute continuellement aux Langues vivantes, & qu'on dit ſervir à leur Perfection, ne deviennent point nuifibles aux Belles-Lettres. Il eſt certain, que le Changement de Langage fait tomber dans l'Oubli un Nombre d'Auteurs excellens, qu'on ne lit plus, ou du moins qu'on ne lit que très rarement. Suppoſant qu'il arrivât dans deux cens Ans autant de Révolution dans la Langue Françoisé, qu'il en eſt arrivé depuis Henri II, que deviendroient alors les Oeuvres de Corneille, de Racine, de Des-Préaux, de Molière, de la Fontaine, &c. ? Elles auroient le même Sort qu'ont eu celles de Ronſard, & de divers autres. Quelques Savans les liroient, & tacheroient, au travers de l'Obſcurité d'un Langage qui leur ſeroit preſqu'inconnu, de découvrir la Beauté des Penſées de ces illuſtres Ecrivains : mais, quel Préjudice l'Univers entier ne recevrait-il pas de ne pouvoir connoître toutes les Beutez des Ouvrages les plus parfaits que l'Eſprit Humain ait produit ? Quel Malheur pour tous les François, qui vivroient alors, de trouver le Langage de *Mithritate*, & de *Phedre*, auſſi dur, & auſſi peu harmonieux, que le paroît aujourd'hui celui de *Pyrame & Thisbé* \* ? C'eſt-là une Vérité, mon cher Iſaac, que tous les Hommes de Lettres, qui travaillent pour le Bien du Public, devroient avoir ſans ceſſe devant les Yeux : & ils ne pourroient agir plus ſenſément, que de s'oppoſer de toutes leurs Forces aux Nouveautez qu'on

veut

\* *Tragédie du Poëte Théophile.*

288 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXII.*  
veut introduire. Car, il est de l'Intérêt de la République des Lettres, qu'ils se tiennent attachés aux Ecrivains du Regne de Louis XIV, comme aux véritables Modelles du beau Langage François.

Tu sçais, mon cher Isaac, que quelques petits Auteurs, ou plûrôt quelques misérables Barbouilleurs de Papier, ne pouvant espérer de s'acquérir quelque Réputation, tandis que le Public aura entre les Mains les excellens Ouvrages des Corneilles, des Racines, des Molières, des la Bruieres, des Patrus, des Des-Préaux, & de divers autres, tachent d'introduire une nouvelle Maniere d'écrire, & substituent aux Beutez mâles de ces grands Ecrivains de faux Brillants, & un Stile guindé, digne de ces Précieuses,

*Que d'un Coup de son Art Moliere a diffamées \*.*

Si les bons Ecrivains ne s'opposent au mauvais Gout, les François retomberont insensiblement dans cette Barbarie dont ils ont eu tant de Peine a se délivrer. Plusieurs commencent déjà à se laisser seduire par des Affecteries ridicules : & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que des Auteurs, qui, d'ailleurs méritent l'Estime des Connoisseurs, ont eu la Foiblesse de donner quelquesfois dans cette nouvelle & mauvaise Maniere d'écrire. Pour se mettre à la Mode, ils ont deshonoré leurs Ouvrages, & flétri la juste Réputation qu'ils s'étoient acquise. L'Exemple, qu'ils ont don-

\* Des-Préaux, Satire X.

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXIV. 289**  
 donné, a été si pernicieux, que les habiles  
 Gens en ont été allarmez, & ont senti com-  
 bien il pouvoit causer de Désordre dans la  
 République des Lettres. Un illustre Auteur  
 s'est plaint vivement de ces dangereuses Inno-  
 vations. *Un de nos meilleurs Ecrivains †, dit-il ‡, vient de se briser contre le même Ecueil, & de nuire considérablement à un de ses Ouvrages, en le remplissant de pareilles Singularitez. Personne n'ignore les Railleries qu'il s'est attiré, pour avoir appelé un Cadran un Griffier Solaire, un Vendeur d'Oiseaux un Marchand de Ramage, un Fruit d'une Grossueur extraordinaire un Phénomene potager, un Renard qui moralise un Pithagore à longue Queue, les Dégouts du Mariage les Béatilles de l'Himénée, &c. Notre Siècle s'est soulevé avec raison contre des Expressions si étranges, & les a regardées comme un Reste de ce Jargon infortuné, dont une Comédie \* avoit corrigé la France; & il a cru, qu'on vouloit nous remettre au Temps où les deux Héroïnes de Moliere appelloient des Sieges les Commoditez de la Conversation, & un Miroir le Conseiller des Graces.*

UNE si sage & si vive Critique, mon cher Isaac, n'a pu arrêter le Cours d'un nouveau Langage, où le Bon Gout & la Raison n'ont aucune Part. Quantité de mauvais Auteurs ambitionnent à présent de remplir leurs Ouvrages de Termes alambiqués, de Phrases quin-

† Houdart de la Motte, dans ses Fables.

‡ Maffieu, Préface des Oeuvres de Tournell, Tom. I, pag. xl.

\* Les Précieuses ridicules.

290 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIV.*  
quintessenciées & guindées, si je puis me servir de ces Expressions. On diroit, qu'ils ont formé le Dessen de bouleverser entièrement le Langage. Ils ne se contentent pas d'introduire mille Nouveautez puériles qui l'affoiblissent, mille Affeteries qui le rendent ridicule, ils osent encore décrier ceux qui veulent suivre l'ancien Usage. Selon eux, Corneille est dur, Racine trop simple, Des-Préaux trop sec, Vaugelas peu correct, Partu & Bourdaloue trop uniformes. A force de répéter ces impertinens Reproches, ils viennent à bout de persuader un grand Nombre de pauvres Esprits, qui se laissent misérablement séduire par leurs Antitheses affectées, leurs Phrases coupées & recherchées, & leurs Saillies alambiquées, auprès desquelles les Clinquans & les *Concetti* d'Italie pourroient passer pour de véritables Beutez. Les Femmes, & les Petits-Maitres, grands Amateurs de toute Nouveauté, adoptent aisément les Expressions peu naturelles & guindées: &, malheureusement pour les Belles-Lettres, selon la Moitié des Personnes qui lisent, il en est des Ouvrages d'Esprit comme des Robbes & des Coeffures: les plus nouvelles sont toujours préférées, & celles sur-tout qui ont un Air de Singularité. Si Madame de Villedieu vivoit aujourd'hui, & qu'elle donnât ses *Exilez de la Cour d'Auguste*, Livre charmant dicté pas les Muses, je ne sçai s'il seroit bien reçu du Public. Peut-être le trouveroit-il trop simple; car, depuis quelque tems, on l'accoutume à ne plus se plaire aux Beutez naturelles: il lui faut des Pensées fausses,

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIV.* 291  
fausses, exprimées d'une Maniere presque intelligible.

Si ce Gout bizarre continue à jetter de profondes Racines, quel pitoiable Langage les François ne transmettront-t-ils point à leurs Neveux; & quels Auteurs ne leur donneront-ils point pour des Modelles de Perfection? Au lieu de Racine, ils n'auront qu'un Mouhy; &, à la Place de Corneille, ils ne liront qu'un Marivaux. Si cela est, que je plains leur Sort, & que je déplore celui des Belles-Lettres! Je t'ai déjà fait un léger Portrait de ce Marivaux, mon cher Isaac §. C'est un des Chefs des Novateurs. Il ne manque pas d'Esprit, & paroît même penser: mais, ses bonnes Qualitez sont absolument éteintes par la Maniere dont il s'exprime. Il ne sauroit se résoudre à dire simplement les Choses les plus simples. En effet, si, dans un de ses Ouvrages, une Personne *souhaite le Bonjour* à une autre, elle emploiera quelque Phrase recherchée, & affectera de mettre de l'Esprit, & du plus fin, dans ce Compliment ordinaire. Pour peindre une fausse Dévote, cet Auteur emploie trois ou quatre Pages; &, après qu'on les a lues, on est tout étonné de n'avoir rien appris, si ce n'est qu'elle cherchoit à cacher par sa Maniere de s'habiller le Nombre de ses Années. Parmi la grande Quantité de Phrases où cette Pensée est tournée & retournée de cent Façons différentes, en voici quelques-unes, par lesquelles tu pourras juger de tout son Stile. *Cette Fem-*

*me*

§ *Ci-dessus Lettre XIII, Tome I, pag. 108.*

me se mettoit toujours d'une Maniere modeste , d'une Maniere pourtant qui n'ôtoit rien à ce qui lui restoit d'Agrémens naturels. Une Femme auroit pû se mettre comme cela pour plaire , sans être accusée de songer à plaire. Je dis une Femme intérieurement coquette ; car , il falloit l'être , pour tirer Parti de cette Parure-là. Il y avoit de petits Ressorts cachés à y faire jouer , pour la rendre aussi gracieuse que décente , & peut-être plus piquante que l'Ajustement le plus déclaré. C'étoient des belles Mains , & des beaux Bras , sous du Linge uni ; on les en remarquoit mieux là-dessous ; cela les rend plus sensible , &c. †. Ce Stile affecté , mon cher Isaac , & ces Phrases recherchées , ne sont point de véritables Beutez. L'Esprit s'explique d'une façon plus aisée , & plus naturelle , lorsqu'il est conduit par le Bon-Gout. Ce n'est pourtant pas-là ce qu'il y a de plus guindé dans ce Portrait ; & voici un Endroit qui l'est encore beaucoup plus. „ Ve-  
 „ nons à la Phisionomie. Au premier Coup  
 „ d'Oeil , on eut dit de la Personne qui la  
 „ portoit , *Voilà une Personne bien grave , &*  
 „ *bien posée* : au second Coup d'Oeil , *Voilà*  
 „ *une Personne qui a acquis cet Air de Sagesse*  
 „ *& de Probité* ; elle ne l'avoit pas : au troi-  
 „ sième Coup d'Oeil , on la soupçonnoit  
 „ d'avoir beaucoup d'Esprit , & l'on ne se  
 „ trompoit pas. „ Est-il rien , mon cher  
 Isaac , de si comique , que ces premiers , se-  
 conds , & troisièmes Coups d'Oeil , qui devi-  
 nent chacun quelque chose ; & que ces *Voilà*  
 aussi

† Marivaux , Passan parvenu ;



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIV.* 293  
aussi industrieusement qu'inutilement répétez ?  
Ne diroit-on pas qu'un pareil Stile est formé  
d'après celui d'un Poëte si bien tourné en ri-  
dicule dans le *Misanthrope* de Moliere ? Et  
n'est-ce pas-là l'Équivalent de ces Vers si  
connus des *Femmes Savantes* de cet Auteur ?

*Lorsque tu vois ce beau Carosse ,  
Où tant d'Or se relève en Bosse ,*

*. . . . .*  
*Ne di point qu'il est d'Amarante :  
Di plutôt qu'il est de ma Rente.*

QUELQUE condamnable que soit le Pas-  
sage que je viens de critiquer , il a cependant ,  
mon cher Isaac , trouvé de zélés Approba-  
teurs. Certains Journalistes l'ont choisi par  
Préférence , pour le citer comme un Mor-  
ceau des plus parfaits. *Il faut*, disent-ils , *une*  
*grande Connoissance du Monde , pour avoir ap-*  
*profondi un caractère aussi impénétrable ; &*  
*beaucoup d'Art , pour l'avoir développé & peint*  
*si agréablement* \*. Que penses-tu , mon cher  
Isaac , du Gout & de la Connoissance de pa-  
reils Critiques , qui , voulant faire l'Éloge d'un  
Livre , vont s'attacher à l'Endroit le plus foi-  
ble ; & qui , s'érigeant en Juges souverains  
des Ouvrages d'Esprit , approuvent ridicule-  
ment les Choses les plus opposées au Bon-  
Sens , & les plus capables de le corrompre ?  
Si l'on punissoit dans la République des Let-  
tres

\* Journal Littéraire , *Tome XXII* , pag. 463.  
*Tome V.* N

294 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIV.*  
tres les Personnes qui rendent des Décisions  
injustes , quelle Peine ne mériteroient point  
ces Journalistes ‡? Elle seroit d'autant plus ri-  
goureuse, qu'ils sont fort sujets à faire des  
Jugemens aussi faux & aussi risibles, que ce-  
lui-là. Ils louent volontiers tout ce qui vise  
au Galimatias. En voici un second Exemple.  
Dans l'Extrait qu'ils ont donné des *Entretiens*  
*Physiques* du Jésuite Regnault, ils ont élevé  
jusqu'au Nues ce Livre, des Absurditez du  
quel je t'instruirai quelque jour §. Ils ne se  
sont pas contentez de dire, que cet Auteur étoit  
un *Génie de la première Classe, qui possédoit à*  
*fond*

‡ Ce Journal Littéraire, dont on imprime encor de  
tems en tems quelques Parties, fut fait dans son Institu-  
tion par plusieurs Personnes en qui la Science égaloit la  
Probité. Mais, en Juin 1732, le Droit de Copie de  
cet Ouvrage aiant été cédé à un nouveau Libraire, les  
Personnes, qui y avoient travaillé jusqu'alors, ne voulurent  
plus le continuer pour lui; & ce Libraire employa à leur-  
Place deux ou trois misérables Barbouilleurs de Papier.  
Les deux Moines défroqués, qui ont publié l'odieuse  
Continuation de l'excellente Histoire de Rapin Thovras,  
étoient les principaux Ecrivains de ce misérable  
Journal. Actuellement, l'Ex-Jésuite est le seul qui en  
fasse les principaux Extraits. Il a conservé l'Esprit &  
le Caractere de ses anciens Confreres. Aussi peut on dire,  
que l'Impudence, le Mensonge, & la Mauvaise-Foi, ne  
sont pas moins le Partage de ce Journal Littéraire, que  
de celui de Trévoux. Le Public a été indigné contre un  
Ouvrage aussi méprisable. Il est tombé entièrement; &  
le Libraire passe des Années entieres, sans en imprimer  
aucune Partie.

§ Voyez la VIII Lettre ou Partie des Mémoires Secrets  
de la République des Lettres.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIV. 295*  
*fand la Physique ancienne & moderne*: ils ont même vanté son Stile, auprès duquel celui de Marivaux est simple & naturel. Ils ont plus fait: pour que leur Eloge fût mieux assorti à l'Ouvrage dont ils parloient, ils se sont servis de Termes recherchés, & d'Expreffions à la nouvelle Mode. *Il n'est rien de plus mignon, disent-ils, & de plus ajusté, que la première Lettre \**. Ces Mots de *mignon*, & d'*ajusté*, ne conviennent-ils pas bien à un Livre, & surtout à un Livre de Philosophie? On avoit crû jusqu'ici, qu'on disoit *une Perruque bien ajustée*, & *un petit Chien mignon*; mais, on se trompoit lourdement: on doit dire *une Perruque remplie d'excellentes Choses*, *un Chien écrit d'un Stile leger*, & *un Volume mignon & bien ajusté*.

MAIS, voici le Passage du Jésuite Regnault, qui a fait dire de si jolies Choses à ces Journalistes. Tu ne seras pas fâché de le voir. *Si quelque Nuage, dit-il, dérobe, la Nuit, à nos Yeux, un Ciel d'Azur, & semé d'Etoilles, c'est pour varier nos Plaisirs. Alors, l'Atmosphere étale ses Phénomènes. Quelquefois, vous croiriez que l'Aurore s'empresse à paroître dès le Soir. Quelquefois, c'est un Tonnerre qui gronde. Mais, comme le Tonnerre n'est à craindre qu'un Instant, & que les Phisiciens savent discerner cet Instant redoutable, ce Bruit, qui répand la Terreur par-tout, leur cause peu d'Alarme. QUE DIS-JE? Les Bisarreries même de la Foudre ont dequoi réjouir l'Esprit qui les observe.* Voilà le Passage du Jésuite;

N 2

&

\* Journal Littéraire, Tome XXIII, pag. 222.

& voici la sage Réflexion des Journalistes. *Rohaul, Pascal, Kirker, Des-Cartes, Diogene Laerce, Aristote, s'exprimèrent-ils jamais avec tant d'Agrément?* Non. Jamais Des-Cartes, mon cher Isaac, ne donna dans un pareil Galimatias. Il avoit trop de Bon-Sens, pour remplir des Pages entières d'une Quantité de Mots qui ne signifient rien, ou du moins qui sont absolument inutiles. Ces *Lieux d'Azur, & semez d'Etoiles*, Images usées & rebattues depuis mille Ans; & ces Exclamations déplacées, *Que dis-je?*; lui auroient paru des Afféteries & des Puérilités indignes d'un bon Ecrivain; & sur-tout d'un Philosophe. Ne faut-il pas avoir perdu le Jugement, & même toute Honte, pour ôser comparer un Stile aussi vicieux que celui-là à celui de Pascal? Et que ne doit-on pas attendre de Gens dont le Gout est aussi bisarre & corrompu?

UN judicieux Auteur de ces derniers Tems n'a-t il pas eu Raison de dire : *A quel Excès ne se porte-t-on pas de nos Jours?* Non seulement on veut arracher de nos Mains les grands Modelles-que l'Antiquité nous a laissés, mais on tache encor de nous détourner des Routes sûres que d'exellens Modelles nous ont tracées depuis cinquante Ans. On commence à trouver que leurs Ouvrages sont trop negligés: on abandonne les Beautés naturelles, qui faisoient tout l'Objet de leurs Soins; & l'on ne court qu'après des Ornaments recherchés. On s'éloigne de leur Stile périodique & nombreux, pour se jeter dans un Stile coupé & depourvu d'Harmonie. Aux Irrégularités heureuses, qu'ils laissoient à dessein

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXIV. 297**  
*sein dans leurs Ecrits, & qui en effet contri-  
buoient beaucoup à donner de l'Energie & de la  
Vivacité au Discours, on substitue une triste  
Exactitude, qui ne fait qu'enervier la Diction,  
& que la rendre moins rapide . . . . . On ne  
veut plus rien dire qu'avec Esprit. Autant de  
Mots, autant de Traits. Une Ode n'est aujour-  
d'hui qu'une Suite d'Epigrammes rangées métho-  
diquement bout à bout. Une Preface n'est qu'un  
Amas de Réflexions alambiquées \*.*

VOILA, mon cher Isaac, un Passage, que  
tous les Ecrivains François devroient avoir  
sans cesse sous les Yeux. Il seroit à souhai-  
ter, qu'ils l'appriissent par cœur; & plus en-  
core, qu'ils en observassent les Leçons. On  
verroit bientôt tomber ce Stile guindé & ridi-  
cule, que certains Auteurs ont taché depuis  
quelques Années de mettre à la Mode. Les  
Anglois me paroissent fort éloignés de don-  
ner jamais dans un pareil Défaut; & ils se  
garderoient bien de comparer le Stile mâle &  
majestueux de Locke à celui de quelque Ecri-  
vain semblable au Jésuite Regnault. S'il y  
avoit chés eux quelque Journaliste assez igno-  
rant, ou assez bisarre, pour donner dans ce  
Ridicule, & l'Auteur loué, & le Panégyriste,  
seroient également sifflez.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: vi  
content & heureux: & n'applaudis jamais à  
des Sottises.




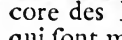
*De Londres, ce . . .*

\* Maffieu, Préface des Oeuvres de Tourreil, Tome  
1, pag. xl.



## LETTRE CENT SEPTANTE - CINQUIEME.

Aaron Moncêca, à Isaac Onis, *Caraitte,*  
*autrefois Rabbïn de Constantinople.*

 E réfléchis quelquefois , mon cher  
 Isaac, sur l'Injustice des Hommes ,  
 qui n'accordent qu'avec peine aux  
 Personnes illustres qui vivent en-  
 core des Louanges qu'ils prodiguent à ceux  
 qui sont morts depuis quelques Siècles. L'En-  
 vie est une Maladie, ou plutôt une Peste, qui  
 se communique dans tous les Cœurs, & qui  
 passe aisément du Peuple chés les Grands, &  
 des Grands chés le Peuple. Quoiqu'il semble  
 ne devoir se trouver aucune Jalousie entre des  
 Gens éloignés les uns des autres par la Naîs-  
 sance, par l'Etat, par la Condition, par les  
 Emplois, par le Caractere, & même par la  
 Différence des Nations; cependant, l'Amour-  
 propre, gravé dans tous les Cœurs, suscite aux  
 Hommes illustres des Envieux dans tous les  
 Etats, & chés tous les Peuples. On souffre  
 à regret, qu'un Homme encor vivant veuille  
 exiger par ses Vertus, par ses Talens, & par  
 son Mérite, une espece de Vénération, qui,  
 en l'élevant, abaisse ceux qui sont forcés de  
 l'honorer. La Gloire d'un Héros vivant blesse  
 les Yeux de ceux qui en sont les Témoins.

Ce

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXV.* 299

Ce Héros, est-il mort, on ne refuse plus de lui rendre Justice: le Jour de son Trépas est celui où l'on commence à le louer volontiers. Peut-être même que l'Envie a-telle encor beaucoup de Part aux Louanges qu'on lui donne, & qu'on ne vante souvent ses Actions & ses grandes Qualitez, que pour avoir le Plaisir malin de rabaisser celles de quelque autre Héros qui jouit encor de la Vie.

COMBIEN de Gens n'y a-t-il pas eu, qui n'ont fait l'Eloge de Louis XII & de Henri IV, Rois de France, que pour l'opposer à celui de Louis XIV? Le Chevalier de Maisin m'a assuré, lorsque j'étois en France, qu'il avoit connu un vieux Officier, qui, dans toutes les Occasions, affectoit de louer le Vicomte de Turenne, d'une Maniere outrée, devant le Maréchal de Villars; & qui s'arrêtoit principalement sur la Libéralité & le Desintéressement de ce Vicomte. Ces Louanges étoient plutôt dictées par l'Envie & par la Jalousie, que par le Desir de rendre Justice au Mérite de ce grand Général. Cependant, le Maréchal de Villars, quoique moins généreux que quelques autres Généraux, a pourtant égalé la Gloire des plus grands & des plus heureux. Il est vrai, que ses Vertus ont été quelquefois obscurcies par son Amour pour les Richesses; & que, quoiqu'il connût bien lui-même combien cette Passion étoit condamnable, il s'y laissoit facilement entraîner par son Penchant qu'il regardoit comme indomtable. Il étoit même quelquefois le premier à badiner de ce Défaut: voici un Trait assez singulier à cet

Égard. Lorsqu'il fut se faire recevoir Gouverneur en Provence, les Députés de la Province lui présentèrent, selon la Coutume, vint mille Francs dans une Bourse. Comme il les accepte de très grand Cœur, un vieux Gentil-Homme lui dit avec beaucoup de Franchise, *Monseigneur, Mr. de Vendôme, votre Prédécesseur, se contenta de recevoir la Bourse.* Le Maréchal lui répondit avec beaucoup de Sang-froid: *Ce Mr. de Vendôme étoit un Homme inimitable.*

JE reviens, mon cher Isaac, à l'Injustice de ceux qui ne veulent point rendre Justice aux habiles Gens vivans de leur Temps, & qui ne s'attachent qu'à ce qui peut leur fournir le Moïen de soulager leur Jalousie, ou de contenter leur Humeur médisante & envieuse. Si les Hommes illustres, morts depuis plusieurs Années, & qu'ils préfèrent & mettent si fort au-dessus des vivans, voïoient encor le Jour, ils les abaïsseroient autant qu'ils les élevent. Lorsqu'on veut examiner les Choses sans Passion, on apperçoit aisément, que, dans presque tous les Siècles, il y a toujours quelques Héros, qui peuvent aller de pair avec tous ceux dont les Auteurs anciens nous ont transmis les Actions. Je trouve dans ces derniers Temps un Nombre de Grands-Hommes, qu'on peut justement opposer à ceux qu'a produit Rome dans sa plus grande Gloire.

SCIPION l'Africain n'est point au-dessus de Henri IV. Il fallut bien autant de Force, de Génie, de Grandeur d'Ame, & d'Intrépidité de  
Cou-



Courage, pour venir à bout de ce que fit le dernier, que pour exécuter ce qu'acheva le premier. Scipion, appuyé de bonnes Troupes, chassa Annibal d'Italie, rassura les Romains épouvantés par la Perte de la Bataille de Cannes, porta chés les Carthaginois les Fureurs d'une Guerre cruelle dont ils avoient peu auparavant embrasé l'Italie, domtant enfin Numance & Carthage, délivra Rome de cette orgueilleuse & dangereuse Rivale.

HENRI IV, à la Tête de quelques Soldats à demi-nuds, sans Argent, sans autre Secours que son Courage & son bon Droit, entreprend de recouvrer sa Couronne. Il fait la Conquête de son Roïaume, usurpé par les Ligueurs, par les Espagnols, par les Moines, & par la Cour de Rome. Il vient à bout de ses Deseins : &, après s'être établi sur le Trône de ses Peres, il fait trembler ces mêmes Espagnols, qui, quelques Années auparavant, joignant le Mépris à la Présomption, ne l'appelloient que le *Bearnois*. Les Affaires de Henri IV étoient bien plus délabrées, après la Mort de son Prédecesseur, que celles des Romains après la Bataille de Cannes. Ils avoient au moins de l'Argent, & des Moïens de rétablir leur Armée. Loin que le Héros François eut alors les mêmes Secours, dans un Tems où il étoit déjà le Maître des trois Quarts de son Roïaume, il écrivoit à un de ses Généraux, que ses Finances étoient dans un si pitoïable Etat, que, *depuis huit Jours, il étoit obligé d'aller manger chés les Officiers de son Armée ; sa Marmite étant*

*renversée*, & *ses Pourvoieurs n'ayant plus un Sol.* Sa Garderobbe n'étoit pas en meilleur Etat que sa Cuisine; car, dans la même Lettre, il se plaint, que *ses Chemises commencent à se trouver par le Coude*, & *qu'il n'a pas un seul Harnois de Cheval complet*, quoiqu'il soit à la Veille d'en venir aux Mains avec les Ennemis. Il faut donc avouer, que la Situation de Scipion & celle de Henri IV. étoient bien différentes; & que, cependant, l'un a exécuté d'aussi grandes Choses que l'autre.

ON peut comparer Guillaume III à Jules César, avec autant de Justice & d'Equité, que Henri IV à Scipion. Ce n'est pas à l'Etendue des Conquêtes, qu'il faut mesurer les Héros. C'est à la Grandeur d'Ame, à l'Intrepidité, qu'il a fallu, pour faire ces Conquêtes. César soumit les Gaules après dix Ans de Guerre. Est-ce une Chose bien extraordinaire, qu'un Général, qui commande d'excellentes Troupes, qui a les Moïens de les recruter aisément, qui reçoit en abondance tous les Secours dont il a besoin, vienne à bout de conquérir six ou sept Provinces? Si les François entroient en Italie, & que tout le Reste de l'Europe restât tranquille, s'étonneroit-on beaucoup qu'ils fissent la Conquête du Piémont, du Milanez, du Bolonois, & du Roïaume de Naples, après dix Ans de Guerre? On seroit surpris, au contraire, qu'ils y eussent employé tant de Tems. Voilà, à peu près, comme on doit regarder la Guerre de César dans les Gaules. Je conviens, que les Peuples, contre lesquels il combattoit,  
étoient

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXV. 303**  
étoient beaucoup plus valeureux , que des Milanois & des Napolitains. Mais auffi , la Puiffance de la République Romaine n'étoit-elle pas infiniment plus confidérable que ne l'est aujourd'hui celle des François ? Un Conful Romain voïoit autant de Rois dans fon Anti-Chambre , qu'un Miniftre d'Etat François voit de Ducs & Pairs dans la fienne.

CE'SAR fut fans doute plus grand dans les Guerres Civiles , que dans celle des Gaules. Lorfqu'il eut Pompée pour Adverfaire , & la plus grande Partie de la République contre lui , il eut befoin de toute fa Prudence , & de toute fa Valeur , pour domter fes Ennemis. Je conviens qu'alors l'Avantage fut égal des deux Côtez , & qu'il ne dut fes Viâtoires qu'à lui-même. Mais , quelque célèbre que foit la Bataille de Pharfale , il eft moins difficile de fe rendre Maître de l'Univers , quand on eft fecouru & appuié par la Moitié de cet Univers , que de s'emparer d'un Roïaume , aux Yeux de l'Europe entiere ; & cela , fans autre Secours que ceux d'une République , dont l'Etat entier n'eft pas auffi grand qu'une feule des Provinces d'un Monarque puiffant & victorieux , intéreffé à s'opposer à cette Conquête. Qu'on examine les Chofes fans Partialité.

QU'ON regarde Guillaume III , abordant en Angleterre , & s'y faifant reconnoître Souverain de trois Roïaumes ; qu'on l'accompagne enfuite en Irlande , domtant la Foudre à la Main les Révoltez ; qu'on le confidere , con-fervant malgré fes Ennemis les Etats dont il  
s'étoit

304 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXV.*  
s'étoit rendu Maître, & mourant enfin sur le Trône ou sa Valeur l'avoit conduit, aimé de ses bons Sujers, redouté de ses Ennemis, & admiré de la plûpart des Souverains : l'on avoûra, que ce Prince ne fut point inférieur au Vainqueur des Gaules & de Pompée.

CE n'est pas seulement, mon cher Isaac, chés les Généraux & chés les Princes, qu'on trouve cette Egalité que je crois être parmi les Grands-Hommes anciens & modernes. On découvre dans tous les Siècles des Héros de toutes les Especes : & les Romains n'ont eu aucun illustre Personnage, dans quelque Etat qu'il ait vécu, auquel on ne puisse en comparer quelqu'un mort dans ces derniers Siècles. Les Historiens Latins parlent de la Clémence, de la Probité, de la Bonne-Foi, de quelques Généraux, qui, aux Vertus guerrieres joignoient celles qui font l'Essence du Sage, & du véritable Philosophe. Bayard, illustre Chevalier François, qui vécut sous Louis XII & sous François I, égala la Probité des Catons, la Valeur des Coriolans, l'Intrépidité des Coclès, la Grandeur d'Ame des Scevolas, & la Retenue des Scipions.

JE ne te parle point ici, mon cher Isaac, d'aucun des Faits guerriers de ce Héros. Tu les auras sans doute lûs dans les Histoires des Rois qu'il a suivis. Je me contenterai donc de rapporter un seul Trait, qui regarde ses Vertus Morales. En revenant de l'Armée d'Italie, il s'arrêta quelque-tems à Grenoble chés un de ses Parens; &, voulant se délasser des Fatigues de la Guerre, il ordon-

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXV. 305**  
na à son Valet-de-Chambre de lui chercher quelque Fille complaisante, avec laquelle il pût passer une Nuit. Ce Domestique, pour s'aquitter des Ordres de son Maître, s'adressa à une Femme de Condition, mais pauvre, qui, forcée par la Misere, consentit de livrer sa Fille, âgée de seize ou dix-sept Ans, moyennant une certaine Somme qu'on lui donneroit. Ce ne fut qu'avec une Peine infinie, que cette Mere vint à bout de résoudre sa Fille à consentir au Marché qu'elle avoit conclu. Enfin, soit par Crainte, soit par Nécessité, cette jeune Victime se rendit à l'Entrée de la Nuit dans le Logis du Chevalier Bayard, qui fut bien surpris de voir une jeune Personne, belle comme l'Amour, se jeter à ses Pieds, & les arroser de ses Larmes. *Quel Chagrin avez-vous, Mademoiselle?* lui dit-il. *Je comptois de vous trouver plus disposée à rire qu'à pleurer. Helas! Monsieur,* répondit la jeune Fille. *Je n'ignore point pourquoi ma Mere m'envoie ici. La Misere la force à faire une Action indigne d'elle; & je suis obligée de lui obéir. Mais, le Ciel m'est témoin, que je souhaite la Mort; & que je m'estimerois heureuse, si, depuis long-tems, elle avoit fini mes Jours.*

BAYARD, touché des Pleurs de cette jeune Personne, l'assûra, qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'elle auroit lieu de se louer de sa Façon d'agir. *A Dieu, ne plaise,* lui dit-il, *que j'ôte l'Honneur à une Personne à qui il est aussi cher. Je veux même travailler à le mettre pour toujours à l'Abri des Attaques de la Misere.*

306 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXV.*  
*fere.* Alors, il envoya chercher la Mere de  
cette Fille, & la lui présentant, *Voilà*, lui  
dit-il, *quatre cens Ecus pour marier votre Fil-*  
*le, & cent que je vous donne encore pour lui*  
*acheter des Habits. Le Ciel m'est témoin que je*  
*voudrois faire davantage pour elle, si je le pou-*  
*vois. Songez donc à la marier au plutôt; & ta-*  
*chez, par son Etablissement, de réparer le Tort*  
*que vous vouliez lui faire aujourd'hui.*

QU'ON parcourre, mon cher Isaac, les  
Actions les plus belles & les plus généreuses  
qu'on loue si fort chés les Anciens: je doute  
fort, qu'on en trouve beaucoup de plus bel-  
les. Combien y a-t-il de Faits dignes de l'Es-  
time de la Postérité, qui sont arrivez dans  
notre Siècle, & qui resteront inconnus, par-  
ce qu'ils n'auront point été insérez dans quel-  
ques Livres? Si nos Neveux admirent plus  
les autres Siècles que le nôtre, ce ne sera pas  
la Faute d'un Nombre de Gens sages & ver-  
tueux, qui vivent aujourd'hui, mais celle des  
Historiens, & de tous les différens Auteurs  
en général, qui aiment mieux farcir leurs Ou-  
vrages de cent Rhapsodies inutiles, que de  
quelques Histoires instructives.

JE finirai ma Lettre, mon cher Isaac, par  
une pareille Avanture, arrivée de nos Jours à  
un illustre Cardinal Allemand, mort depuis  
peu d'Années. Il demouroit ordinairement à  
Rome, & les Pauvres le regardoient comme  
leur Pere; la plus grande Partie de ses Reve-  
nus étant employée pour leur Soulagement.  
Une vieille Femme éprouva particulièrement  
jusqu'où alloit la Générosité de ce respecta-  
ble

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXV.* 307  
ble Pontife. Elle étoit persécutée par un Bourgeois Romain, auquel elle devoit quinze Ecus qu'elle ne pouvoit paier. Ce Créancier la menaçoit souvent de la faire mettre en Prison : elle demandoit toujours quelque nouveau Délai ; lorsque le Tems étoit échu, elle se trouvoit encore dans l'Impuissance de s'acquitter. Un jour, qu'elle alloit chés ce Bourgeois tâcher d'obtenir encore une Semaine, sa Fille, jeune & belle, l'accompagnoit. Aussitôt, le vicieux Italien jetta les Yeux sur ce Tendron, se sentit ému, & proposa à la Mere de la tenir quitte de la Dette, si elle vouloit qu'il couchât avec sa Fille. La pauvre Indigente consentit à conclure ce Marché, au cas qu'au bout de huit Jours elle n'apportât point l'Argent. Pendant ce Tems, elle pleura, & gémit ; mais, cela ne fit point venir les quinze Ecus. Enfin, il ne restoit plus qu'un Jour, & il falloit, ou aller en Prison, ou livrer sa Fille. Dans cette Extrémité, elle se résolut d'avoir recours au Cardinal, de la Générosité duquel elle entendoit tant de Pauvres se louer. Elle alla se jeter à ses Pieds, & lui avoua la triste Situation dans laquelle elle se trouvoit. Le Cardinal lui donna un Ordre par écrit, pour prendre soixante Ecus chés son Trésorier. La bonne Femme ignoroit ce qu'il y avoit dans le Billet qu'elle portoit. Elle ne savoit point lire, & fut fort surprise, lorsqu'on lui compta soixante Ecus. Elle ne voulut jamais les accepter ; disant, qu'il falloit que son Eminence se fut trompée, & qu'elle n'avoit demandé que quinze Ecus. Le  
Tré-

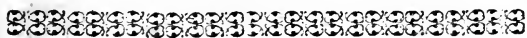
Trésorier, qui paroît tous les jours un Nombre de pareils Billets donnez à des Pauvres, ne voulut point recevoir le Billet, que la Femme ne prît la Somme entiere : mais, il fut impossible de l'y obliger. Elle retourna chés le Cardinal, & lui rendant son Ordre, *Monseigneur*, lui dit-elle, *votre Eminence s'est trompée : elle a écrit soixante Ecus, au lieu de quinze. Votre Trésorier ne veut recevoir le Billet, qu'à condition que je prendrai cet Argent. Il n'a jamais voulu me donner simplement ce que je vous avois demandé.* Le Cardinal, admirant la Probité de cette pauvre Femme, la récompensa libéralement. *Vous avez Raison*, lui dit-il : *je me suis trompé ; au lieu de soixante, je voulois mettre cinq cens. Allez, ma bonne Femme : ne vous donnez plus la Peine de revenir, & employez cet Argent à marier votre Fille.*

JE ne sçai, mon cher Isaac, laquelle des deux Actions est la plus belle, ou celle du Cardinal, ou celle de la Femme. Si cette Avanture étoit arrivée chés les anciens Romains, Tite-Live, Florus, Tacite, Suetone, Valere - Maxime, l'auroient insérée dans leurs Ouvrages : & peut être qu'aucun Historien moderne n'en dira jamais mot.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac : vi content & heureux : & rend toujours Justice aux Actions généreuses que tu découvriras.

*De Londres, ce . . .*





## LETTRE CENT SEPTANTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

DES Catastrophes étonnantes, mon  
 cher Brito, qu'on voit si souvent  
 arriver en Afrique, & les Fins Tra-  
 giques des Princes Algériens dont  
 tu m'as parlé dans tes dernières Lettres, m'ont  
 fait réfléchir au Sort funeste de plusieurs Sou-  
 verains Européens, qui sembloient, par tou-  
 tes sortes des Raisons, devoir être à l'Abri de  
 ces cruels Revers de la Fortune. Leurs Mal-  
 heurs ont été d'autant plus grands, qu'il étoit  
 impossible qu'ils eussent jamais songé à se pré-  
 parer dans leur Constance un Secours contre  
 le Destin fatal qui les accabloit tout à coup :  
 &, en cela, ils étoient beaucoup plus mal-  
 heureux, que les Princes Africains.

LORSQU'UN Roi d'Alger est couronné,  
 ordinairement la Mort de son Prédécesseur  
 lui apprend par avance quelle sera la sienne ;  
 ou, du moins, lui fournit-elle une vaste Ma-  
 tière à réfléchir sur l'Instabilité des Grandeurs  
 Humaines. Mais, un Monarque François,  
 un Souverain Allemand, ne voient, en mon-  
 tant sur le Trône, que la Gloire qui l'envi-  
 ronne : ils pensent même que la Foudre ne  
 sauroit les en faire descendre. Cependant,  
 Tome V. O mal-

malgré la Présomption de ces Rois enivrez d'Orgueil & de Vanité, combien ne s'en trouve-t-il pas parmi eux, qui, du Faîte du Bonheur & de la Gloire, sont enfin tombez dans un Abîme d'Infortunes? Quelques-uns d'entre eux ont été traités avec autant d'Ignominie, que les plus grands Scélérats; & le Souvenir des Maux qu'ils ont soufferts épouvante encore aujourd'hui ceux qui parcourent les Histoires funestes de la Chûte & de la Fin tragique de quantité de Souverains.

SANS rappeler les Malheurs de tant de Princes & de Grands-Hommes, que l'Histoire ancienne a conservé jusqu'à nous; en laissant-là les Marius, les Catons, les Regulus, & une infinité d'autres; si l'on s'arrête seulement à la déplorable Fin de Pompée, quel vaste Champ de Réflexion n'y trouve-t-on point sur l'Incertitude du Sort des plus grands Hommes, quelque Pouvoir & quelque Autorité qu'ils aient? Pour apprendre à ne se point enorgueillir de son Etat, un Souverain n'a qu'à considérer Pompée quelque tems avant la Bataille de Pharsale. Il le voit Maître des Maîtres du Monde, plus absolu dans le Sénat, qu'un Roi ne l'est au milieu de son Conseil privé, commandant une Armée nombreuse, & ayant sous ses Ordres une Foule de Rois. La Gloire d'un Homme ne fau-  
roit être plus brillante. Mais, de quel funeste Revers, n'est-elle pas suivie; & quelle n'est pas la triste Situation de cet illustre Romain, en fuyant des Champs de Pharsale? Il est pro-  
crit, il est abandonné de tous ses Alliés, il

ne peut trouver un Asile dans les Lieux mêmes où peu de jours auparavant il commandoit, & il est enfin inassacré par de lâches Esclaves, par d'infames Egiptiens, qui n'eussent pas ôsé insulter le dernier des Soldats Romains. Dans le tems qu'on lui donne la Mort, les Amis qui lui restent, au lieu de songer à le secourir, ne sont occupez que de leur Crainte, ne pensent pas même à le plaindre, & ne songent qu'à se sauver\*. Quelle funeste Fin, mon cher Brito! Quel terrible Exemple des Caprices de la Fortune! Quel est le Mortel qui eut pu croire, lorsque Pompée montoit au Capitole en Triomphe, qu'un jour ce Héros, l'Admiration de l'Univers, seroit condamné à la Mort par quelques misérables Egiptiens? Un Homme, qui auroit prédit une pareille Chose, n'eut-il pas passé pour un Insensé?

CE n'est pas seulement chés les Anciens, mon cher Brito, qu'on trouve de pareilles Catastrophes. Ces derniers Tems n'en fournissent que trop : les Histoires modernes en sont remplies; elles ont même quelque chose de plus affreux. Dans la Mort de Pompée, il n'y a rien d'infamant : on peut la re-

O 2

gar-

\* *Constabat eos qui occidentem Vulneribus Cn. Pompeium viderent, cum in illo ipso acerbissimo miserrimoque Spectaculo sibi timerent, quod se Classe Hostium circumfusos viderent, nihil tum aliud egisse nisi ut Remiges hortarentur, & ut Salutem adipiscerentur Fugâ, posteaquam Tyrum venissent tum adstrictari lamentarique cœpisse. Cicero, Orat. ad Brutum, Cap. VII.*

garder comme une Suite des Malheurs de la Guerre. Mais, depuis quelques Siècles, il n'est aucun Roïaume en Europe, même les plus policés, qui ne fournissent quelque funeste Tragédie, accompagnée même de Circonstances qui étonnent ceux qui sont les plus accoutumés à méditer sur l'Inconstance de la Fortune.

AVANT de venir aux Nations les plus civilisées, arrêtons-nous, mon cher Brito, pour quelque tems à Constantinople. Regardons-y le malheureux Osman, promené dans toutes les Rues, attaché sur un Ane, & essuïant les Injures les plus atroces d'une Populace effrénée, & d'une Milice insolente. Ces mêmes Janissaires, qui crachoient au Visage d'Osman, ne lui parloient deux Jours auparavant, que prosternez à ses Pieds, & n'osoient lever les Yeux vers lui. Qui eût pû se figurer, qu'un Empereur, né du Sang Ottoman, si respectable aux Turcs, si cher à leurs Soldats, souffriroit des Affronts, auxquels un Nazaréen, condamné à la Mort pour des Crimes énormes, ne fut jamais exposé? Je suis certain, mon cher Brito, que ceux, qui outragèrent si indignement le Sultan Osman, loin de penser un Mois avant leur Révolte, que cela pût jamais arriver, auroient tué quiconque leur auroit proposé de se porter à ces Excès. Que les Janissaires détronnent un Empereur, qu'ils sacrifient sa Vie à son Successeur, la Chose est ordinaire, & ne doit pas surprendre. Mais, que ce mêmes Janissaires insultent le Sang & le Nom Ottoman;

qu'ils

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVI.* 313

qu'ils ne rendent pas toutes sortes d'Honneurs au Corps du Prince qu'ils viennent de priver de la Vie ; qu'ils l'exposent à la Risée du Peuple avant de le livrer aux Muets armés du fatal Cordon : c'est-là une des Choses les plus extraordinaires , & qui prouve jusqu'à quel Point peuvent aller les Caprices de la Fortune.

LE Sort de Bajazet, quelque cruel qu'il ait été, n'a rien d'aussi frappant que celui d'Osman. Ce premier subit les Peines que lui imposa un Ennemi superbe & vainqueur. Quoiqu'il ne dût point s'attendre à être traité aussi indignement qu'il le fut, rien ne le rassuroit contre la Vengeance de Tamerlan. L'autre, au contraire, avoit pour lui la Coutume, les Préjugés, la Superstition, la Raison, & l'Équité ; tout cela ne put le garantir.

IL seroit à souhaiter, mon cher Brito, que les Infortunes, qui sont arrivées à plusieurs Princes, eussent produit autant d'Effet sur les Esprits de leurs Successeurs, que celles de Bajazet en ont fait sur ceux des Princes Ottomans. Combien d'Abus n'y auroit-il pas de moins en Europe ? Au lieu que les Empereurs Turcs, par une Honte fautive & ridicule, ont cessé de se marier, afin d'éviter que le Sang Ottoman pût jamais recevoir l'Affront qu'essuia ce Prince, lorsqu'étant enfermé dans une Cage de Fer, Tamerlan se faisoit servir en sa Présence par ses Femmes toutes nûes : au lieu, dis-je, de vouloir prévenir des Choses qui n'arrivent jamais qu'une seule fois, & d'empêcher un

314 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVI.*

Mal imaginaire par un réel, les Souverains Européens auroient fait des Loix, qui défendroient à leurs Successeurs d'empiéter sur les Droits de leurs Sujets, & qui leur ordonneroient de regarder leur Peuple comme un Pere de Famille regarde ses Enfans. Les Fins Tragiques de plusieurs Monarques Nazaréens leur auroient assez fourni de Raisons pour établir ces Regles, également utiles à la Sureté des Souverains & à la Tranquilité des Sujets.

LORSQUE j'examine, mon cher Brito, la Mort déplorable de plusieurs Princes Nazaréens, & de quelques Princesses de la même Religion, j'en suis encor plus étonné, que des Sorts de Bajazet & d'Osman. Les Actions cruelles & barbares peuvent aisément arriver chés des Peuples sujets à de perpétuelles Révolutions, qui ne suivent que leurs Caprices & leurs premiers Mouvemens. Mais que, parmi des Nations polies, qui font Profession de suivre les Regles de la Raison, on ait vû tant de Souverains périr d'une Maniere ignominieuse, c'est ce que j'ai peine à comprendre, & ce qui doit fournir une ample Matière de Réflexions à quiconque étudie la Conduite des Hommes.

LA première Mort funeste, qui s'offre dans ce moment à mon Esprit, est celle de Brunehaud, Reine de France. Je ne déciderai point si cette Princesse fut véritablement coupable de tous les Crimes énormes qu'on lui impute. De grands Ecrivains ont voulu la justifier dans le Siècle passé: & ce qui semble les autoriser dans leur Opinion, ce sont  
les

# LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVI.* 315

les Eloges qu'un célèbre Pontife Romain\* a donnez à cette Reine, dont il élève la Piété jusques au Ciel. Quoiqu'il en soit, quelque condamnable qu'eut été sa Conduite, on devoit, dans la Punition qu'on lui fit souffrir, respecter son Rang, sa Naissance, & considérer dans sa Personne celle des autres Souverains. La Bienfaisance, la Raison, la Dignité du Trône, exigent qu'on mette une Différence infinie entre la Punition d'une Reine & celle d'un Assassins ou d'un Voleur de grand Chemin. Cependant, on n'a pas traité si cruellement Cartouche & le Jésuite Guignard, que l'infortunée Brunchaud. *Elle fut condamnée, dit un Historien célèbre†, d'être tourmentée trois Jours de suite à Huis clos, puis conduite sur un Chameau par tout le Camp, non tant afin que son Armée fût spectatrice de sa Misere, que pour lui servir en sa Misere d'Opprobre, Mocquerie, & Illusion. Et finalement elle fut attachée par les Bras & les Cheveux à la Queue d'un Cheval fongueux, & traînée par les Voiries, jusqu'à la Fin de sa Vie. Ainsi jugé, & aussi-tôt en tout & par tout exécuté: & cette Princesse ainsi liée, au premier Coup d'Epéron donné au Cheval, elle eut la Tête écervelée; & de-là, sans Conduite de Frein, traînée par Haliers, Hayes, Buissons, Broussailles, & Rochers, son Corps déchiré & mis en Pièces, de telle sorte qu'à peine en resta-t-il la Carcasse.*

O 4

Quel

\* Grégoire le Grand.

† Pasquier, Recherches de la France, Livre X, Chap. XIX, pag. 957.

316 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVI.*

Quel Sort, mon cher Brito, pour une Reine de France ! Quel Exemple terrible de la Justice du Ciel ! Et quelle Leçon pour les Grands, que le Supplice ignominieux de cette Princesse !

LE Destin de Jeanne, Reine de Naples, fut aussi funeste que celui de cette Princesse. Aiant été affligée dans le Fort de Chateaufort par Charles Durazzo, Cousin du Roi de Hongrie, elle se rendit sa Prisonnière ne doutant pas qu'il n'eût pour elle les Egards qu'on devoit à son Rang & à sa Naissance. Mais, elle fut bien trompée ; car, ce Général, *par l'Ordre du Roi Louis, la fit pendre & étrangler dans le même Endroit où elle avoit fait étrangler le Roi André, un des quatre Maris qu'elle avoit époulez. On employa, pour cette cruelle Exécution, un Cordon de Soie, comme elle avoit ordonné qu'on s'en servit pour donner la Mort à son Epoux.* Le Supplice de cette Reine fut une juste Punition de ses Desordres & de sa Cruauté, & doit servir d'Exemple aux Princes, qui, enivrez de leur Grandeur & de leur Pouvoir, s'imaginent que le Trône peut les garantir de la Vengeance Céleste.

LES deux Princeses, mon cher Brito, dont je viens de te rappeler les Malheurs, trouvent aujourd'hui peu de gens qui les plaignent de la Rigueur dont on usa envers elles. Comme on les accuse de s'être souillées de plusieurs Forfaits, la Honte de leurs Actions diminue de beaucoup l'Horreur que l'on a pour ceux qui ont flétri la Majesté de tous les Souverains, & manqué aux Bienfécances les plus essen-



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVI.* 317  
essentiellés. Mais, que doit-on penser de Gens  
qui ont fait périr sur un Echafaut des Princes  
& des Princeffes, dont la Vertu, la Bonté,  
& la Probité, étoient reconnues de toute l'Eu-  
rope ? Avec quelle Surprife un Philosophe,  
un Sage, ne confidere-t-il point la sage & infor-  
tunée Jeanne Gray, perdant la Tête sur un Echa-  
faut, fans être coupable d'autre Crime, que  
de la Révolte & de l'Ambition de fes orgueil-  
leux Parens ?

CHARLES I, Roi d'Angleterre, fut auffi  
malheureux, fans être auffi innocent. Ce  
Prince, fi adoré pendant quelque-tems des  
Anglois, qu'ils firent couper le Nez & les  
Oreilles à un Théologien insolent, qui avoit  
écrit quelque-chose contre le Respect qu'on  
devoit à fa Personne, périt sur un Echauf-  
faut, à la Vûe de ce même Peuple, qui l'a-  
doroit peu de Tems auparavant. Il fut con-  
duit sur cet Echaffaut par un Homme d'une  
Condition médiocre, qui, s'étant élevé in-  
sensiblement, aux plus grandes Charges, ôsa  
prendre enfin l'auguste Nom de Protecteur  
de la Nation Angloise ; Titre, selon moi,  
cent fois plus grand, plus expreffif, & plus  
magnifique, que celui de Roi & d'Empereur.

QUEL Exemple, mon cher Brito, des Dé-  
crets de la Providence ! Et combien les Rois  
ne devroient-ils point en être touchés ! Au  
lieu des Fables, & des Histoires Galantes,  
que les Princes font ordinairement peindre  
dans leurs Galleries, je voudrois qu'ils y fissent  
représenter l'Histoire des Malheurs de Char-  
les I ; & que sous ce Tableau, pour leur In-

struction & celle de leurs Successeurs, ils firent mettre cette utile Inscription. ROIS DE LA TERRE, APPRENEZ PAR CET EXEMPLE TERRIBLE, QUE VOTRE RANG ET VOTRE GRANDEUR NE VOUS METTENT POINT A L'ABRI DES PLUS CRUELS REVERS. CELUI, QUI VOUS DONNA LE SCEPTRE, PEUT VOUS L'OTER DANS UN INSTANT. SANS LUI, QUE POUVEZ-VOUS ? VOUS N'ÊTES QUE DES VERS DE TERRE, A QUI IL A ACCORDE' QUELQUE POUVOIR SUR D'AUTRES SEMBLABLES VERS. PRIEZ DONC CELUI, PAR LA PUISSANCE DE QUI VOUS EXISTEZ, QU'IL VEUILLE BIEN VOUS DONNER LES MOIENS DE SUIVRE TOUJOURS LES REGLES DE LA JUSTICE, AFIN DE GARANTIR VOS PEUPLES DE L'ESPRIT DE VERTIGE, DE REVOLTE, ET DE PERVERSION. Je crois, mon cher Brito, qu'une pareille Inscription seroit encore plus utile, que celle qu'on voit en France dans tous les Tribunaux de Justice : DISCITE JUSTITIAM MONITI, ET NON TEMNERE DIVOS\*.

CE n'est pas, mon cher Brito, qu'en désapprouvant la Cruauté des Peuples sur leurs Souverains, je prétende autoriser l'Injustice & la Tirannie des Souverains sur leurs Peuples.

Dieu

\* Virgil, *Æneid. Libr. VI.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVI.* 319  
Dieu me préserve d'un tel Excès. Je voudrois  
seulement, qu'ils se rendissent mutuellement  
Justice, & qu'on ne confondît point dans les  
Rois les Vertus avec les Vices. Quand je  
lis les grandes Actions d'Aléxandre, je le  
loue comme le mérite un illustre Conquér-  
rant. Mais, quand je jette les Yeux sur le  
Meurtre de Clitus, je me sens saisi de cer-  
te Indignation qu'inspirent les Assassins. Je  
ne vois plus Aléxandre : je n'apperçois qu'un  
Furieux. Les grandes Actions des Héros &  
des Héroïnes ne doivent point faire adopter  
leurs Défauts & leurs Crimes comme des Ver-  
tus & de bonnes Qualitez.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito : vi-  
content & heureux ; &, détestant ceux qui  
fomentent les Meurtres & les Révoltes, crain-  
toujours très respectueusement le Dieu d'Is-  
rael.

*De Londres, ce . . .*





## LETTRE CENT SEPTANTE - SEPTIEME.

Aaron Monceca , à Isaac Onis , *Caraites* ,  
*autrefois Rabbin de Constantinople.*

TOUJOURS attentif, mon cher  
**T** Isaac, à m'instruire le plus qu'il  
 m'est possible, des Mœurs & de la  
 Façon de penser des Anglois, j'exa-  
 mine avec soin leurs moindres Actions, &  
 j'écoute attentivement tous leurs Discours,  
 quelque indifférens qu'ils paroissent. J'ai fait  
 Connoissance avec deux Anglois qui viennent  
 de faire un Voïage en France & en Italie; &  
 comme ils sont d'un Caractere bien différent,  
 je compare avec plaisir les Relations différen-  
 tes de leurs Aventures, & des Choses qui les  
 ont le plus vivement frappez. Le premier est  
 un Homme sage, discret, regardant tous les  
 Peuples comme Freres & nez dans la même  
 Patrie, plaignant ceux qui sont en proie à la  
 Superstition sans les mépriser, & accusant de  
 leurs Erreurs la Force des Préjugés & le  
 Malheur des Situations, plutôt que la Foi-  
 blese de leur Génie. Le second, au contraire,  
 est un véritable Anglois, n'approuvant que ce  
 qu'il voit à Londres, haïssant toutes les Na-  
 tions Etrangères, ne se contentant pas des  
 Louanges qui sont dûes aux Grands-Hommes  
 &

& aux illustres Ecrivains que l'Angleterre a produits ; mais, croiant que, hors de sa Patrie, il ne peut y avoir, ni bons Généraux, ni savans Auteurs : comme si la Valeur & l'Esprit étoient uniquement la Partage des Anglois, & que Dieu ne créât les Hommes dans les autres Païs seulement qu'avec trois Sens de Nature.

JE demandois l'autre jour à ce Voïageur si prévenu en faveur de sa Patrie, quelles étoient les Raisons qui l'avoient porté à parcourir les Païs Etrangers. „ Qu'êtes-vous allé faire, „ lui dis-je, „ en Italie & en France ? Pour- „ quoi vous être donné la Peine de traverser „ tant de Païs inutilement, pour ne rien voir „ qui pût vous être utile ? Si vous n'aviés „ Envie que de considérer des Maisons, des „ Forêts, des Montagues, & des Rivieres, „ vous pouviés trouver tout cela en Angle- „ terre, sans courrir si loin. „ *J'ai été en Ita-* „ *lie, me répondit-il, pour voir l'Opéra à Venise,* „ *& la Publication du Jubilé à Rome.* „ Com- „ ment !, repliquai-je : „ vous avez fait plus „ de cinq cens Lieues pour entendre chanter „ une Femmelette, & pour être le Témoin „ de quelques Cérémonies puériles, que vous „ tournez le prémier en ridicule ; & vous n'a- „ vez pas daigné vous informer, si, dans tant „ de Villes que vous avez traversées, il n'y „ avoit pas quelque Philosophe, quelque Hom- „ me sensé, qui méritât votre Visite, & des „ sages Entretiens duquel vous eussiés pû pro- „ fiter ? Combien n'y a-t-il pas dans cette Ita- „ lie, où vous n'avez vû que des Prêtres ha-  
bil-

322 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVII.*

„ billés grotesquement grimacer devant des  
 „ Autels de Marbre, où vous n'avez entendu  
 „ que des Femmes & des Demi - Hommes  
 „ chanter sur un Théâtre; combien n'y a-t-il  
 „ pas d'habiles Mathématiciens, d'illustres  
 „ Géometres, de grands Phisiciens, en un mot  
 „ d'excellens Philosophes, qui auroient pû  
 „ vous tenir des Discours bien plus flatteurs  
 „ pour l'Ame & pour l'Esprit, que les Sons  
 „ attraiants, mais passagers, de la Voix de la  
 „ Faustine & de la Cossini? Je ne m'étonne-  
 „ rois point, qu'un Homme qui cherche à  
 „ s'instruire, qu'un Anglois passionné de cul-  
 „ tiver son Génie, partît de Londres pour  
 „ aller à la Chine étudier la Philosophie de Con-  
 „ fucius. Mais, qu'on parcourre comme un  
 „ Fou, pendant deux ou trois Ans, une par-  
 „ tie de l'Europe, pour voir des Portiques,  
 „ des Colones, pour ouïr des Musiciens: &  
 „ qu'on ignore entièrement les habiles Gens  
 „ qui se trouvent dans les Païs où l'on voïage;  
 „ que, de retour chés soi, l'on méprise des  
 „ Hommes illustres qu'on n'a point connu;  
 „ qu'on juge de la Science d'Algaroli par les  
 „ Chants d'une Actrice d'Opéra, du Mérite  
 „ du Marquis Mafféi par la Façade du Palais  
 „ de St. Marc, des vastes Connoissances de  
 „ quelques Antiquaires Romains par les Béné-  
 „ dictions du Souverain Pontife, & par l'A-  
 „ varice & la Luxure des Prélats de sa Suite:  
 „ c'est-là une Chose qui me paroît toujours  
 „ plus extraordinaire, sur-tout dans un An-  
 „ glois qui se pique de réfléchir.

„ JE vous prie., , poursuivis-je, „ dites-  
 „ moi

„ moi ce qui vous a conduit en France. Les  
 „ Motifs , qui ont déterminé votre Voïage  
 „ dans ce Pais-là , sont-ils auffi frivoles , que  
 „ ceux qui vous ont fait aller en Italie? „ J’ai  
 été , me répondit l’Anglois , voir la France , parce  
 que tous les Gens d’une certaine Distinction font  
 ce Voïage. Il faut bien suivre la Mode. Au reste ,  
 quoique je me sois amusé à Paris , je n’y ai rien  
 vû qui m’ait fait concevoir une grande Opinion  
 du Génie des François. Tous ceux , à qui j’en-  
 tendois dans le Monde accorder de l’Esprit , étoient  
 des Petits-Maitres superficiels , qui disoient quel-  
 ques Plaisanteries , ou plutôt quelques Polissone-  
 ries , assaisonnées de quelques Saillies vives. Ce  
 n’est pas-là ce que nous appellons Esprit en An-  
 gletere. Il faut que la Vivacité soit soutenue par  
 la Raison , & par de sages Réflexions. „ Voilà  
 „ donc „ , repliquai-je , „ votre Jugement sur  
 „ la Nation Françoisë ? Et vous le fondez sur  
 „ les Connoissances que vous ont données  
 „ ceux que vous avez fréquentés à Paris ?  
 „ Dites-moi „ , poursuivis-je : „ connoissez-  
 „ vous Fontenelle , le Président de Montes-  
 „ quieu , Voltaire ? Avez-vous vû quelques-  
 „ fois , Cassini , Maupertuis ? Ces derniers  
 „ passent pour avoir quelque chose de plus  
 „ que de l’Esprit ? „ Non , reprit l’Anglois :  
 vous me parlez-là de Gens , qui me sont entiè-  
 rement inconnus. Il faut qu’il n’aillent point à  
 l’Opéra : du moins ne les y ai-je jamais entendu  
 nommer dans l’Amphithéâtre , & encor moins  
 dans les Chaufoirs. Je n’en ai oï faire aucune  
 Mention à l’Hôtel de Gevres , ni chés la Mar-  
 quise de \*\*\*, ni chés la Comtesse du \*\*\*, ni aux  
 Pro-

324 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVII.*  
*Promenades publiques.* Où vouliez-vous donc  
 que je pusse les connoître ? „ Par-tout ailleurs „  
 répondis-je, „ que dans les Endroits que vous  
 „ me nommez. Vous les auriés rencontrés  
 „ aisément dans les Assemblées de Gens de  
 „ Lettres, dans les Académies, chés les Sa-  
 „ vans illustres, dans les Maisons Religieu-  
 „ ses où l'on cultive les Sciences, &c. Que  
 „ penseriez-vous de moi, si, lorsque je serai  
 „ retourné à Constantinople, je jugeois du  
 „ Mérite de la Nation Angloise par les Gens  
 „ que j'ai vûs dans les Cafés, par quelques  
 „ Auteurs du dernier Ordre, & par quelques Po-  
 „ litiques impertinens, qui fondent les Projets  
 „ ridicules qu'ils inventent sur la bonne Opini-  
 „ on qu'ils ont deux-mêmes & de leurs Com-  
 „ patriotes ? Ne croiriez-vous pas, que je suis,  
 „ ou fou, ou stupide, si vous me rencontriez  
 „ dans la Place de l'Atmeidan §, & que vous  
 „ m'entendissiez parler ainsi à quelque Turc ?  
 „ Londres, où j'ai resté six Mois, est une Ville  
 „ remplie de Glorieux insensez, dont la princi-  
 „ pale Manie est de se figurer qu'il n'y a qu'eux  
 „ qui soient de véritables Hommes. L'Occupation  
 „ de ces Gens, attaqués d'une aussi bisarre  
 „ Maladie que celle-là, est de caballer contre le  
 „ Ministère. Ils parlent, sans cesse, des Gouvernemens  
 „ de l'ancienne Grece : & tel d'en-  
 „ tre eux, qui ne connoit pas ce qui se passe chés  
 „ lui, dispute incessamment sur les Loix de Solon  
 „ & de Licurgue, & cite à tort & à travers  
 „ les Coutumes d'Athenes & de Lacédémone.  
 „ Tel autre, qui n'entend pas un seul Mot de  
 „ Fran-

§ C'est l'ancien Hippodrome.



„ François , condamne impitoyablement tous les  
 „ Auteurs qui ont écrit dans cette Langue ; &  
 „ traite insolemment Moliere de Sot , Racine de  
 „ Rimailleur , & Bourdaloue de vrai Bavard.  
 „ Quelques-uns , qui croient peut-être la Lune  
 „ dix fois plus grande que les Etoiles fixes , don-  
 „ nent à Des-Cartes le Titre de Reveur : & il  
 „ en est même plusieurs , qui agitent si un Fran-  
 „ çois peut penser sensément. Cependant , ces  
 „ Gens , si vains , & si présomptueux , n'ont  
 „ eux-mêmes aucun bon Auteur.

„ JE suis certain , , continuai-je , , que si  
 „ vous m'entendiés tenir un pareil Discours ,  
 „ vous ne pourriés vous empêcher de me de-  
 „ mander sur quel Fondement je fais de la Na-  
 „ tion Angloise un Portrait si faux & si ridicu-  
 „ le ? Seriés - vous fort content , lorsque je  
 „ vous répondrois : Je juge des Anglois , par  
 „ les Discours que j'ai entendu faire dans les  
 „ Caffez , dans les Cabarets , & dans les Lieux  
 „ publics. He quoi ! Monsieur , repliqueriés-  
 „ vous , vous n'avez pas pris de meilleurs Mé-  
 „ moires dans vos Voiages ? J'ose vous dire ,  
 „ que vous avez perdu vos Peines & vos Soins.  
 „ Autant voudroit - il , que vous eussiés resté  
 „ chés vous. Lorsque vous etiés en Angleterre ,  
 „ Locke & Newton vivoient - ils encore ? Les  
 „ avez - vous connus ? Avez - vous parlé à tant  
 „ d'illustres Savans , qui demeurent dans Lon-  
 „ dres ? Connoissez - vous Tindal , Pope , Gor-  
 „ don , &c. C'est par des Gens de cette Sorte ,  
 „ qu'il faut juger du Mérite d'une Nation , &  
 „ non pas par un Tas de Grimands , dont tous  
 „ les Pais sont également surchargés. „

MES Discours, mon cher Isaac, n'ont pu faire changer d'Opinion à cet Anglois entêté : ses Préjugés outrez, en faveur de sa Patrie, opposoient une Barriere insurmontable, que les Raisons les plus évidentes ne purent renverser ; & tout ce qu'on put obtenir de lui ce fut d'accorder quelque Mérite aux Nations Etrangères, mais si foible en comparaison de celui dont l'Angloise est abondamment pourvue, qu'en vérité il y a toujours selon lui plus de Différence en ce Monde entre un François, un Italien, ou un Allemand, & un Anglois, que les Jansénistes n'en mettent dans l'autre entre St. Augustin & le Patriarche des Jésuites.

J'AI parlé plusieurs fois, avec le Voïageur sensé, de la Prévention de son Compatriote. Comme il est sage & prudent, il déplore son Aveuglement, & parle en Homme désintéressé des Défauts & des Vertus des Nations qu'il a connues. „ L'Italie, „ m'a-t-il dit, „ est „ un País, qui n'offre d'abord aux Yeux que „ le Luxe, la Débauche, & la Superstition. „ Il semble qu'un Philosophe ne puisse y rien „ trouver digne de son Estime & de son At- „ tention. Cependant, lorsqu'il agit d'une Ma- „ niere prudente & retenue, qu'il cherche à „ faire Connoissance avec les Gens de Let- „ tres, il en trouve un Nombre d'habiles, „ dont les Noms ne sont point aussi connus „ que ceux de bien d'autres Savans : parce „ qu'ils sont contraints de garder le Silence, „ & qu'il ne leur est permis de savoir que „ pour eux. Si l'on abolissoit aujourd'hui l'In- „ quis-

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVII.* 327

„ quifition en Italie, demain l'on verroit pa-  
 „ roître un Nombre d'Ouvrages excellens ,  
 „ & qui ne feroient point inférieurs à ceux  
 „ qu'ont produits les autres Nations. Je re-  
 „ garde un Homme de Lettres comme un O-  
 „ ranger. Si l'on plante cet Arbre dans une  
 „ Caisse, il sera contraint, & ne produira que  
 „ des Fruits d'une médiocre Grofseur. S'il  
 „ est, au contraire, en pleine Terre, il en  
 „ portera d'infiniment plus beaux. Il y auroit  
 „ en Italie dix Historiens tels que Frà-Paolo,  
 „ si l'on eut écrit à Rome, à Naples, & à  
 „ Florence, aussi librement qu'à Venise. Un  
 „ Voïageur, qui veut s'instruire, doit cher-  
 „ cher à déterrer les Savans qui sont obligés  
 „ de cacher une partie de leur Mérite, & ju-  
 „ ger de ce qu'ils pourroient être, par ce  
 „ qu'il leur est permis de paroître.

„ QUANT à la Débauche outrée qu'on  
 „ reproche aux Italiens, je conviens, qu'il  
 „ est difficile de n'en être pas indigné. On  
 „ voit toujours avec une Surprife nouvelle  
 „ des Lieux infames, protégés par le Magif-  
 „ trat, dans une Ville qui porte le Nom de  
 „ Sainte; & c'est-là un Préjugé bien grand  
 „ contre la Vertu & la Pudeur de ces mêmes  
 „ Magistrats. *Le Peuple*, a dit un Sage Païen,  
 „ *se conduit toujours d'une Maniere modeste dans*  
 „ *les Républiques où ceux qui gouvernent crai-*  
 „ *gnent l'Infamie* §. On punit de Mort à

P 2

„ Ro-

§ Μάλιστα συφρονεῖ ὁ δῆμος, ἐπεὶ τὸν λόγον μάλλον ἢ πολιτευόμενοι δεδοικασιν ἢ τὸν νόμον.

*Ibi demum Populus modestè se gerit, ubi qui Rempublicam gubernant Infamiam potius, quàm Leges, verentur,*

### 328 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVII.*

„ Rome un Homme, qui dit que la Pantoufle  
 „ du Pape n'est pas benite: & on y souffre  
 „ qu'une Femme se prostitue publiquement,  
 „ & qu'elle paie un Tribut qui lui acquiert  
 „ le Droit de mettre ses Débauches à couvert  
 „ de l'Autorité du Prince. „

LA Façon sage & desintéressée, dont me  
 parloit cet Anglois sur les Italiens, me fit naître,  
 mon cher Isaac, la Curiosité de lui demander  
 ce qu'il pensoit des François. „ Ils ont „  
 me répondit-il, „ de grandez Qualites; mais,  
 „ ils ont aussi des grands Défauts. On les  
 „ accuse généralement en Angleterre de pen-  
 „ ser superficiellement, & d'avoir plus d'Es-  
 „ prit que de Science. Ce Reproche a quel-  
 „ que-chose de réel. Il est certain, que, par-  
 „ mi le grand Nombre d'Auteurs dont la Fran-  
 „ ce fourmille, la plupart n'écrivent que des  
 „ Bagatelles, des Contes, des Romans, des  
 „ Poësies galantes; & qu'on donne trop libé-  
 „ ralement à Paris le Nom de *Savant* à un  
 „ Homme qui ne fait que des Comédies. Il  
 „ y a cependant des Génies de la première  
 „ Volée, qui ne doivent nullement être con-  
 „ fondus dans cette Classe. L'Académie des  
 „ Sciences, infiniment supérieure aux autres  
 „ Académies Littéraires du Roïaume, est gé-  
 „ néralement composée d'un Nombre d'habi-  
 „ les Gens, dont les Ouvrages sont des l'eu-  
 „ ves convaincantes, qu'il se trouve en Fran-  
 „ ce, ainsi qu'en Angleterre, des Personnes  
 „ d'une vaste Pénétration. Il est vrai, que,  
 dans

*rentur.* Septem Sapientum, & eorum qui iis con-  
 numerantur, Apophteg. & Præcepta, pag. 8.

„ dans certains Ouvrages , on apperçoit que  
 „ le Génie Anglois atteint où le François ne  
 „ pense pas seulement à aller. Il s'éleve jus-  
 „ qu'aux Cieux , rompt la Chaine des Préju-  
 „ gés , & dévoile la Vérité , malgré les Cris  
 „ de la Superstition , & les Ruses du Men-  
 „ songe. Les François jouiroient , sans doute ,  
 „ du même Avantage , s'ils étoient les Mai-  
 „ tres de donner l'Effor à leur Génie. Mais ,  
 „ malheureusement pour eux , ils sont obligés  
 „ de le tenir captif. Ce n'est pas le Moien  
 „ de réfléchir qui leur manque , mais la Li-  
 „ berté de le pouvoir faire. Cette Gêne les  
 „ accoutume , pour la plûpart , à s'occuper  
 „ de Bagatelles : & ce qu'il y a de pis , c'est  
 „ qu'ils se font peu-à-peu une Habitude de les  
 „ regarder comme des Choses sérieuses , im-  
 „ portantes , & nécessaires. Ce Défaut leur a  
 „ acquis chés les Etrangers la Réputation  
 „ d'être superficiels : les asservit despotique-  
 „ ment aux Modes nouvelles , qu'ils regar-  
 „ dent comme des Affaires bien essentielles ;  
 „ leur donne un Caractere d'Inconstance & de  
 „ Légéreté fort remarquable ; & les remplit  
 „ d'une bonne Opinion d'eux-mêmes , qui ne  
 „ peut rendre que ridicules ceux qui ne font  
 „ point Difficulté de s'y livrer. „

JE ne sçai , mon cher Isaac , comment tu  
 trouveras les Sentimens de cet Anglois. Mais ,  
 ils m'ont paru aussi raisonnables , que ceux de  
 son Compatriote m'ont semblé ridicules.

PORTE - T O I bien , mon cher Isaac : vi  
 content & heureux ; & garanti - toi toujours

*De Londres, ce . . . .*



LETTRE CENT SEPTANTE - HUITIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte,*  
*autrefois Rabbín de Constantinople.*

ES Pontifes Anglicans, mon cher  
L Isaac, ne sont point engagés au  
Célibat, ainsi que les Italiens & les  
François. Depuis qu'ils se sont  
séparés de la Communion Romaine, ils ont  
contracté des Mariages comme les séculiers ;  
&, en conservant toutes les Prérégatives de  
leur Rang, ils ont adouci les Rigueurs & les  
Austérités qui les accompagnent. Cette Con-  
duite, adroite, politique, & intéressée, de ne  
rien changer à l'ancienne Hiérarchie de l'Egli-  
se, a causé un Préjudice très considérable  
à la Cour de Rome.

IL est certain, que si, lorsqu'on établit la  
Réforme en Angleterre, on eut proposé aux  
Pontifes Anglois de devenir des simples Curez,  
& d'établir les Usages de l'Eglise Reformée  
de Geneve, il n'y eut eu aucun d'eux, qui ne  
se fût révolté contre une Innovation, qui leur  
eut

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXVIII 331**  
eut été si desavantageuse. Ils se feroient tous  
fortement opposez aux nouveaux Dogmes  
qu'on vouloit introduire: ils eussent excité le  
Peuple, sur l'Esprit duquel leur Caractere leur  
donne beaucoup de Crédit, à se révolter; &  
s'ils n'avoient pu entièrement empêcher l'E-  
tablissement des nouveaux Dogmes, du moins  
en eussent-ils considérablement arrêté les Pro-  
grès.

LES Princes, qui secouèrent le Joug du  
Pontife Romain, se servirent d'un excellent  
Expédient pour mettre les Ecclésiastiques dans  
leurs Intérêts. Ils les laissèrent Maîtres des  
Biens dont ils jouissoient: ils ne touchèrent  
point à leurs Privileges; & ils leur permirent  
d'avoir des *Femmes lestes & fringantes*, pour  
leur aider à manger gracieusement les Revenus  
de leurs Bénéfices. Si l'on eut agi en France  
de la même Maniere, & qu'au lieu de s'amuser  
à écrire des Invectives contre les Pontifes  
on leur eut dit, *Nous consentons que vous jouis-*  
*siés de cinquante mille Livres de Rente, nous*  
*nous soumettons à vous appeller Messieurs,*  
*vous ne perdrez aucun de vos Droits sur votre*  
*Clergé: consentez à seconder le Joug sous lequel*  
*vous gémissiez, ainsi que le Reste de la Nation;*  
*&, pour Prix de votre Complaisance, il vous*  
*sera permis de travailler à la Procréation des*  
*petits Evêques futurs,*

Et vous pourrez faire une Amie  
Fringante & de belle Grandeur,  
En son Esprit non endormie,  
En son Tetin bonne Rondeur,

*Douceur**En Cœur ,**Langage**Bien sage ,**Dansant chantant par bons Accords ,**Et ferme de Cœur & de Corps \* :*

Si, dis-je, on s'y fut pris ainsi à l'égard des Prélats François, je suis assuré, qu'il n'y en avoit aucun d'entre eux, qui n'eut galamment accepté une pareille Proposition. *Hé bien, auroient-ils dit, puisqu'il faut que le Nombre des Elûs soit accompli, autant vaut-il que des Evêques travaillent à le remplir, que de simples Particuliers.* Mais, à moins que d'avoir perdu le Bon-Sens, pouvoit-on se figurer de ne pas révolter tout le Haut-Clergé, en voulant le réduire au simple Etat de Prestolets, ou de chétifs Curez de Village? Beze ne l'éprouva que trop au Colloque de Poissi. Interrogé par quelques Prélats desabusez sur ce que deviendroient leurs Bénéfices s'ils se déclaroient ouvertement pour sa Doctrine, & leur aiant franchement répondu, qu'il failloit *en faire un Sacrifice au Pied de la Croix de Christ*, ces Prélats intéressés lui tournèrent brusquement le Dos; &, faute d'avoir été aussi politique que les Réformateurs Anglois, il perdit une si belle Occasion de réformer toute l'Eglise Gallicane.

Je ne doute pas, que, dans les Commencemens de la Réforme, il n'y ait eu beaucoup de Prélats, que la Tentation d'avoir

Femme

\* Oeuvres de Marot, *Chanson XXV.*



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXVIII. 333**

Femme & Enfans a fait pancher dans le Fond du Cœur pour le Protestantisme : & , s'il n'avoit point fallu se réduire à l'Etat de simple Ministre en prenant une Epouse , il eut été aussi facile de faire changer de Sentimens les Evêques en France , qu'il l'a été en Angleterre. Je suppose, par exemple, que le Cardinal de Lorraine eut eu envie de se marier. La Crainte de perdre les Biens immenses dont il jouissoit ne pouvoit que l'en détourner ; & , pour satisfaire en même tems son Ambition & sa Volupté, il se fut bien plutôt déterminé à user de la Femme de son Prochain , qu'à en prendre une qui n'eût servi qu'à l'appauvrir. Aussi le faisoit-il bien sans cela : car, on sçait de lui-même, qu'il aimoit extrêmement le Déduit, & qu'il avoit couché avec les plus jolies Femmes de la Cour ; & il en étoit si peu scrupuleux , qu'il ne fit aucune Difficulté de s'en vanter un jour publiquement à la Duchesse de Savoie , dans une de ces Occasions où la Vivacité des Mouvemens ne laisse aucun lieu de douter de la Vérité de ce qu'on avance. C'est Brantome qui nous apprend cela avec son Enjouement ordinaire. *Le Cardinal de Lorraine , dit-il , passant une fois par le Piémont , allant à Rome pour le Service du Roi son Maître , visita le Duc & la Duchesse. Après avoir assez entretenu Monsieur le Duc , il s'en alla trouver Madame la Duchesse en sa Chambre , pour la saluer ; & , s'approchant d'elle , elle , qui étoit la même Arrogance du Monde , lui présenta la Main pour la baiser. Monsieur le Cardinal ,*

334 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVIII.*  
*impatient de cet Affront, s'approcha pour la*  
*baïser à la Bouche, & elle de se reculer. Lui,*  
*perdant Patience, & s'approchant de plus près*  
*encor d'elle, la baïsa deux ou trois fois; &*  
*quoiqu'elle en fît les Cris & Exclamations à la*  
*Portugaise & Espagnole, il fallut qu'elle passât*  
*par là. „ Commen, dit-il, est-ce à moi à*  
*„ qui il faut user de cette Mine & Façon?*  
*„ Je baïse bien la Reine ma Maitresse, qui*  
*„ est la plus grande Reine du Monde: & vous,*  
*„ je ne vous baïserai pas, vous, qui n'êtes qu'un-*  
*„ ne petite Duchesse crotée! Et je veux que*  
*„ vous sachiez, que J'AI COUCHÉ avec des*  
*„ Dames aussi belles, & d'aussi grande Mai-*  
*„ son, que vous &c. „*

APRÈS cela, mon cher Isaac, il est difficile aux plus zélés Nazaréens de soutenir, que le Cardinal de Lorraine ne se fût point marié, s'il avoit pû le faire sans s'appauvrir. Il faut, ou qu'ils avouent, que ce Pontife, qu'ils considèrent comme un des plus fermes Soutiens de leur Religion, fut un Homme qui regardoit l'Adultere comme une Badinerie, & qui ne croïoit pas devoir chercher des Moïens pour l'éviter: ou qu'ils conviennent, que, s'il eut pû trouver quelque Expédient sans se ruiner totalement, il en eut sans doute profité; car, son Tempéremment étoit si violent à cet Egard, qu'il falloit absolument qu'il optât entre le Concubinage & le Mariage. On fait, qu'il étoit agité d'une espece de Fureur amoureuse; & l'on eut dit, que Vénus avoit fait couler dans ses Veines ce  
funeste

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVIII.* 335  
funeste Poison qui perdit les Filles de Minos.  
*J'ai ouï conter*, dit le même Auteur que je  
viens de citer, *que quand il arrivoit à la Cour*  
*quelque Fille ou Dame nouvelle qui fût belle, il*  
*la venoit aussi-tôt accoster ; & , l'arraisonnant ,*  
*il lui disoit , qu'il la vouloit dresser de sa Main.*  
*Quel Dresseur ! Je crois que la Peine n'y étoit*  
*pas si grande comme à dresser quelque Poulain*  
*sauvage. Aussi pour lors disoit-on , qu'il n'y*  
*avoit guère, ou Filles résidentes à la Cour , ou*  
*fraichement venues ; qui ne fussent débauchées*  
*ou attrapées par la Largeesse dudit Monsieur le*  
*Cardinal ; & peu, ou nulles , sont-elles sorties*  
*de cette Cour Femmes ou Filles de Bien. Aussi*  
*voioit-on pour lors leurs Robes & grandes Gar-*  
*derobes plus pleines de Robes de Cottes d'Or &*  
*d'Argent & de Soie, que ne sont aujourd'hui*  
*celles de nos Reines & de nos Princesses. J'en*  
*ai fait l'Expérience, pour l'avoir vu deux ou*  
*trois fois, en plusieurs qui avoient gagné tout*  
*cela ; . . car, leurs Peres, Meres, & Maris,*  
*ne leur eussent pû donner en si grande Quantité\*.*

IL est étonnant, mon cher Isaac, qu'un  
Homme tel que le Cardinal de Lorraine, qui  
sentoit si bien par lui-même la Nécessité du  
Mariage des Ecclésiastiques, & qui étoit un  
des plus illustres Membres de l'Assemblée  
que les Pontifes Nazaréens tinrent à Trente  
au Sujet des Opinions de Luther & de Cal-  
vin, n'ait pas opiné fortement à mettre un  
Frein à la Débauche des Prêtres, en leur per-  
mettant de prendre une Femme. Comment  
est-ce qu'un Prélat, à qui la Cour de France  
pou-

\* Brantome, *Dames Galantes Tom. II, pag. 362,*

336 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVIII.*  
pouvoit à peine fournir assez de Concubines,  
croïoit qu'un Curé, retiré dans son Village,  
avoit assez de Force pour ne pas coucher avec  
sa Servante ?

ON ne peut douter, qu'il n'y eut dans l'Assemblée de Trente un Nombre de Pontifes, qui connoissoient par eux-mêmes la Nécessité de laisser marier les Ecclésiastiques. Cependant, par une fausse Délicatesse, & par un Entêtement inexcusable, ils donnèrent de nouvelles Forces à une Coutume qui a depuis occasionné un Nombre infini de Crimes, & rendu les Prêtres Nazaréens méprisables aux Yeux de l'Univers.

LES Partisans des nouvelles Opinions eurent un beau Prétexte pour se récrier contre les Ordonnances qui défendoient le Mariage aux Ecclésiastiques. Le Cardinal del Monté, qui depuis fut fait Pape sous le Nom de Jules III, & qui présidoit comme Légat au Concile de Trente, avoit encor plus de Raison pour prendre une Femme légitime, que le Cardinal de Lorraine. Car, quoiqu'il soutint, que le Mariage devoit être très rigoureusement prohibé aux Prêtres & aux Evêques, non content de s'amuser par-fois avec les Dames, il ufoit du Privilege accordé par les Païens aux Divinitez anciennes, & il avoit un petit Ganimede, à la vérité beaucoup moins charmant que celui de Jupiter, mais dont il étoit cependant extrêmement amoureux. Il l'avoit mené avec lui au Concile; car, il ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Il y fut pourtant une fois forcé, aïant été obligé de  
l'en-

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVIII.* 337  
 l'envoier faire un Voïage de quelques Jours  
 pour le Rétablissement de sa Santé. Lorsque  
 ce Bien-aimé revint, le Légat conduisit aude-  
 vant de lui la plûpart des Peres du Concile,  
 qui furent les Témoins de ses Transports  
 amoureux, sans que les Feux violens & las-  
 cifs de leur Président pussent leur faire sentir  
 combien le Mariage étoit utile & nécessaire  
 aux Ecclésiastiques. C'est un célèbre Historien  
 Nazaréen Papiste, qui nous apprend ces af-  
 freuses Particularitez. *Lorsque Jules*, dit-il \*,  
*n'étoit qu'Archevêque de Siponte*, & qu'il gou-  
 vernoit la Ville de Boulogne, il reçut dans  
 sa Maison un jeune Enfant natif de Plaisance,  
 dont la Naissance n'est jamais venue à la Con-  
 noissance du Monde. Il le prit en Affection,  
 comme si c'eut été le sien propre, & le mena  
 à Trente, où il faillit de le perdre par une  
 grande Maladie. Mais, l'ayant envoié, par l'A-  
 vis des Médecins, à Vérone, pour changer  
 d'Air, Innocent, (c'étoit le Nom de ce Ci-  
 gnon,) y recouvra la Santé, & quelque tems  
 après retourna à Trente. Ce jour, qu'il devoit  
 y arriver, le L'gat sortit de la Ville par Forme  
 de Promenade, accompagné de Quantité de Pré-  
 lats, & l'ayant rencontré, le reçut avec des  
 Témoignages excessifs de Joie & de Tendresse; ce  
 qui donna bien à parler, soit que ce fût une Ren-  
 contre fortuite, ou une Chose faite à dessein pour  
 le prendre en Chemin §.

CON-

\* Frà Paolo, de la Traduction d'Amelot, Livr.  
 III, à l'Ann. 1550, pag. 281.

§ C'est ici un de ces Traits qui font crier les Bi-  
 gots

### 338 LETTRES JUIVES , *Lettre CLXXVIII.*

CONSIDERE , mon cher Isaac , jusqu'où va la Bifarrerie des Hommes. Des Gens , qui vont en foule à la Suite de leur Chef recevoir un infame Giton , s'opiniâtrent à ne point consentir que de fort honnêtes Gens puissent contracter des Mariages légitimes. Pouvoient-ils souhaiter quelque-chose de plus fort , pour leur démontrer le Mal que cause le Célibat des Prêtres , que l'Avanture qui leur arrivoit ?

Ce Cardinal del Monté avoit des Obligations très grandes à un autre Pontife nommé Jules II , qui étoit encore plus *âpre à la Carrière*. Il étoit dangereux , de son Temps , aux jeunes Seigneurs de faire le Voïage de Rome. Ils ne s'en retournoient point comme ils y étoient allez. Si l'on en croit plusieurs Historiens Nazaréens , ce Pontife violoit le Droit d'Hospitalité d'une étrangere Maniere. *Il se lit*, disent quelques Auteurs , *en un Ecrit des Théologiens de Paris*, de deux jeunes Gentils-hommes par lui forcés , que la Reine Anne , Femme du Roi Louis XII , avoit recommandez au Cardinal de Nantes , pour les amener en Italie \*.

Si

gots contre les *Lettres Juives*. Mais , je leur demande , si j'ai inventé le Fait dont il s'agit. Frà Paolo est mon Garand. Pourquoi ne puis je pas rapporter ce qu'il a dit , & ce que tous les Historiens , qui n'ont point été vendus à la Cour de Rome , ont transmis à la Postérité , soit qu'ils aient été Catholiques ou Protestans ?

\* *Legitur in Commentario Magistrorum Parisiensium de Julio Secundo Papâ , quod duobus nobilissimi Generis Adolescentibus , quos Anna Galliarum Regina Nantensi*  
Car-

Si le Reproche qu'on fait à ce Pontife est véritable, il eut mieux valu aller chés les Tartares que chés les Romains. On ne risquoit chés les uns que la Vie: & l'on perdoit l'Honneur chés les autres.

ON ne court aucun Risque semblable à Londres, mon cher Isaac. Les Pontifes Anglois y ont assez d'Affaires dans leur Domestique, & ne songent point à s'égarer ailleurs. Une Eglise à conduire, & une Femme à contenter: en voilà plus qu'il n'en faut pour éloigner tous les Desirs libertins. Je ne voudrois pourtant pas jurer, que jamais Archevêque de Cantorbéri n'ait eu de Batard; mais, cela est inconnu: & la Facilité, que les Ecclésiastiques ont en ce País d'avoir des Enfans légitimes, les empêche d'en souhaiter d'autres. Il paroît, qu'ils ont toujours assez été dans ce Gout-là: car, lorsque les Pontifes Nazaréens consentirent à vivre dans le Célibat, plusieurs de ceux qui étoient en Angleterre ne voulurent point se soumettre à cette Loi. Un certain Geraldus, qui a vécu dans le XII & le XIII Siècles, assure, que les Pontifes étoient en-

*Cardinali informandos commiserat, & aliis multis, Diabolicâ Rabie (proh Facinus!) Stuprum intulerit.* Wolfius, *Lectio. Memorabil. Tom. II, pag. 21.* Du Plessis, *Militer d'Iniquité, pag. 58.* Voilà un Fait de la Vérité duquel je ne suis point Garant. Aaron Monceca a pensé de même. Il s'est contenté de citer les deux Auteurs qui en parlent, & n'a point voulu décider.

340 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVIII.*  
encore alors mariez dans le Pais Galles \*.  
Un Auteur plus illustre dit la même Chose  
des Ecclésiastiques de la Bretagne Armorique †.  
Une Chose, dont les Nazaréens ne sauroient  
douter, & qui est attestée par un de leurs prin-  
cipaux Docteurs, c'est qu'en Irlande huit Pon-  
tifes, qui s'étoient succédez les uns autres,  
avoient été mariez tous les huit, dans le Tems  
qu'ils exerçoient leur Pontificat ‡.

CE ne fut donc qu'à la dernière Extrémi-  
té, que les Prélats Anglois & Irlandois con-  
sentirent de se passer de Femmes : &, dès  
qu'ils purent trouver l'Occasion d'en avoir  
une à eux, ils cessèrent de se servir de celle  
de leur Prochain. Lorsque Henri VIII se  
brouilla avec la Cour de Rome, en secouant  
le Joug des Italiens, il voulut réformer les Abus  
qu'il crut y avoir dans son Roïaume ; &, s'étant  
fait déclarer Chef de la Religion, il rétablit  
l'ancienne Coutume.

SI ce Prince avoit toujours agi aussi sensé-  
ment, il mériteroit de grandes Louanges. Il  
n'est rien de si sage & de si judicieux, que de  
détruire toutes les Loix pernicieuses, qui ne  
sont autorisées que par des Préjugés ridicules.  
Puisque le Mariage a été si souvent recom-  
mandé

\* Voyez le Traité de *Illaudabilibus Wallie*, insér<sup>é</sup>  
dans l'*Anglia Sacra*, Tom. II, pag 450.

† Hildebert, Evêque du Mans, Auteur du XII  
Siècle, cité par *Geraldus Cambrensis*, *Epist.* LXV, pag.  
151 du Tom. XXI de la Bibliothèque des Peres.

‡ *Jam octo existerunt ante Celsum Viri uxorati, &  
absque Ordinibus, Litterati tamen.* Bernardus, in *Vita*  
*Mal.*



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXVIII.* 341  
mandé par les Ecritures, que l'Homme est  
naturellement porté au Vice, & qu'il trouve  
un Remede contre lui dans une Epouse légi-  
time, par quelle Raison les Nazaréens, qui  
croient ainsi que nous les mêmes Ecritures,  
ont-ils établi un Usage qui entraine autant de  
Crimes? Leurs Prêtres se sont mariez jusqu'au  
XII Siecle. D'où vient vouloir abolir une  
Coutume fondée sur le Bon-Sens? Ou bien,  
lorsque cette Coutume a été abolie, pourquoi,  
quand on en reconnoit l'Utilité, ne pas la réta-  
blir, & avouër qu'on a fait une Faute, au lieu de  
faire brûler ceux qui soutiennent la Nécessité  
du Mariage des Ecclésiastiques, comme s'ils  
avançoient quelque These contre l'Existence  
de la Divinité? La Folie de Nazaréens, mon  
cher Isaac, fait notre Gloire. Ainsi, laissons-  
les dans leur Aveuglement.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac : vi  
content & heureux.


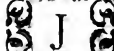
*De Londres, ce . . .*





## LETTRE CENT-SEPTANTE-NEUVIEME.

Isaac Onis , *Caraïte* , autrefois *Rabbin de Constantinople* , à Aaron Monceca.

 A I lû avec plaisir, mon cher Monceca, ta dernière Lettre. Je suis  J persuadé comme toi de la Nécessité de permettre le Mariage aux Prêtres, dans quelque Religion que ce soit. C'est-là le seul Moïen pour arrêter les Vices énormes qui s'introduisent dans les Sociétés de Gens, qui, voulant s'élever au-dessus de l'Humanité, après avoir combattu quelque tems contre les Passions, donnent ensuite dans les plus grands Excès, & portent la Débauche d'autant plus loin, qu'ils n'ont aucun Secours pour s'en garantir. L'Exemple des Moines Nazaréens, & les Histoires scandaleuses qu'on écrit tous les jours de leurs Actions lubriques, sont des Preuves évidentes & incontestables de la Nécessité de ne point imposer aux Hommes des Regles qui sont entièrement contraires à la Raison, & directement opposées à la Nature.

JE loue beaucoup les Pontifes Anglois d'avoir secoué un Joug aussi dur, & aussi pernicieux, que celui du Célibat: mais, je ne crois point, que l'Envie d'avoir une Femme

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXIX. 343**  
légitime ait été le principal Motif de la Séparation des Prélats Anglicans d'avec les Pontifes Romains. L'Empire que ces derniers avoient pris depuis long-tems sur les premiers, & la Façon hautaine avec laquelle ils les traitoient, disposa les Esprits, las d'une Domination pesante, à s'affranchir de l'Esclavage: &, dès que les Anglois trouvèrent un Prétexte, ils s'en servirent avec plaisir, pour briser leurs Chaines.

JE ne sçai, mon cher Aaron, si tu as jamais réfléchi attentivement au Pouvoir immense que les Pontifes Romains s'étoient aquis dans les Siècles passez, non seulement sur les Ecclésiastiques, mais encore sur les Rois & les Empereurs. Il étoit si grand, & parvenu à un si haut Point, qu'il étoit impossible qu'il ne fût ébranlé par sa Hauteur énorme, & qu'il ne croulât enfin sous son propre Poids.

JE compare la Puissance des Souverains Pontifes à celle des anciens Romains, & j'y trouve une Ressemblance parfaite. Les Papes ne furent d'abord que de simples Prélats, égaux aux Chefs des autres Eglises Nazaréenes. Les Romains, sous leurs Rois, n'étoient, ni plus riches, ni plus puissans, que les autres Peuples de l'Italie. Dans le Tems de la République, ils soumirent peu-à-peu, non seulement leurs Voisins, mais la Moitié du Monde entier. Enfin, cette Grandeur s'éclipsa peu à-peu sous les Empereurs; &, depuis Constantin, elle alla presque toujours en diminuant.

LA même Chose est arrivée aux Pontifes

344 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIX.*  
Romains. Lorsque les Empereurs eurent entièrement abandonné la Ville de Rome, ils commencèrent par cette Absence des Souverains à s'acquérir dans l'Italie un Crédit considérable, qui n'augmenta cependant que peu-à-peu; car, pendant très long-tems, l'Election des Papes fut faite ou confirmée par les Empereurs de Constantinople. Mais, quand les Alains, les Bourguignons, les François, les Pictes, les Saxons, les Vandales, & les Visigots, se rendirent Maîtres, les uns des Gaules, les autres de la Grande-Bretagne, les autres de l'Espagne; les Monarques Grecs, regardant les Provinces d'Occident comme abandonnées au Pillage, n'eurent plus guère d'Attention que pour ce qui concer-  
noit l'Orient: &, quoi qu'ils conservassent encore une grande Partie de l'Italie, les Papes, par toutes ces Révolutions, y avoient déjà acquis beaucoup d'Autorité. Elle étoit cependant balancée par celle des plusieurs petits Tirans, qui, sous une Apparence d'Obéissance & de Redevance aux Empereurs de Constantinople, jouissoient effectivement de la Souveraineté.

LES Lombards aiant détruit entièrement les Restes de la Domination des Monarques Grecs, l'Election des Papes ne fut plus faite que par le Peuple. Quelque tems même avant que l'Exarcate de Ravenne eut pris fin, Constantin III, voiant qu'il n'avoit plus qu'une Ombre d'Autorité dans la Ville de Rome, consentit que les Romains pussent choisir un Pontife, sans attendre son Consentement: &  
c'est

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXIX. 345**  
c'est ce Temps ; mon cher Monceca, qu'on doit regarder comme la première Epoque de la Grandeur des Papes. Peu-à-peu, ils scûrent profiter des Troubles qui arrivèrent. Ils eurent même une Fortune aussi heureuse que les Consuls de la République Romaine : ils détronèrent les Rois, ils donnèrent les Empires, ils changèrent souvent la Face de l'Europe ; après avoir porté leurs Armes aussi loin qu'Alexandre, ils voulurent être adorez ainsi que lui. Les plus grands Souverains tombèrent humblement à leurs Pieds. Cette Humilité ne paroissant point encore assez grande à quelques-uns de ces orgueilleux Pontifes, ils joignirent le Mépris à la Fierté, & poussèrent l'Orgueil plus loin envers les Princes Nazaréens, que les généreux Romains à l'égard des Captifs qui ornoient leurs Triomphes.

UN Pape mit insolemment le Pied sur la Tête d'un Empereur qui lui baisoit la Pantoufle, & lui renversa sa Couronne de dessus la Tête, pour marquer qu'il étoit le Maître de la lui ôter lorsqu'il le jugeroit à propos. Un autre ne prouva que trop, par les Maux dont il accabla un Empereur, que les Pontifes avoient assez de Pouvoir pour détronner les plus puissans Monarques. Ce Pape, nommé Grégoire VII, aiant eu avec cet Empereur, appelé Henri IV, quelques Démêlez touchant l'Election des Evêques, il l'excommunia, le priva de sa Dignité Impériale, délia tous ses Sujets du Serment de Fidélité, &

346 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIX.*  
déclara que ses Terres appartenoient à quiconque pourroit s'en saisir §.

Si pareille Chose arrivoit aujourd'hui, les Bulles du Pontife ne produiroient pas le moindre Effet : elles ne serviroient qu'à montrer plus clairement l'Ambition de la Cour de Rome ; & les Juges Séculiers feroient flétrir une Ordonnance qui attaqueroit ainsi leur Souverain. Le Bandeau est en partie ôté de dessus les Yeux des Peuples : il est peu de Nazaréens , qui ne soient revenus des Préjugés aveugles qu'on avoit autrefois pour les Excommunications. Ils étoient si forts, que le mal-

§ C'est avec beaucoup de Raison, que le fameux Roger Bacon a sagement remarqué, que l'Hérésie n'a pas été la Cause ordinaire des Excommunications que les Papes ont prononcées contre les Souverains. Des Intérêts temporels en ont été souvent la Cause. La Religion a servi de Prétexte à couvrir l'Ambition des Pontifes Romains. Que ne ramene-t-on point aux Intérêts de l'Eglise, lorsque celui, qui est chargé de les protéger, peut les étendre autant qu'il veut ? *Evolvantur Historia & videatur, quæ fuerint Causæ Principum excommunicatorum ; & quidem istius Tumoris, quo Reges fuerunt exautorati seu depositi. Non solum id factum est propter Hæresin & Schisma, verum etiam propter Vocationem & Investituram Episcoporum aliarumque Personarum Ecclesiasticarum. . . . Nam, quid est quæ aliquâ Ratione ad Spirituale referri nequeat ? Prasertim quando qui fert Sententiam, Casum pro Arbitrio formare permittitur.* Baconi Orationes in Parlamento, Camerâ Stellatâ, Banco Regio, & Cancellariâ, habitæ, pag. 1544, col. 2. Edit. Lips.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIX.* 347  
malheureux Henri succomba sous leurs Coups,  
& qu'il fût pourſuivi par la Haine Eccléſiaſti-  
que juſques dans le Tombeau.

On ne peut lire les Malheurs de ce Prince,  
même dans les Hiftoriens de la Communion  
Romaine, qu'on ne ſoit ému de Colere, de  
Dépit, & d'Indignation, de voir juſqu'où les  
Hommes ont pouſſé leur Superſtition & leur  
Baſſeſſe, & juſqu'à quel Point ils ont ravallé  
la Majeſté de leurs Souverains. *Les Cenſures  
de ſa Bulle*, dit un Auteur Papiſte \*, *ſe trou-  
vèrent de telle Vertu, que, non pas un Etran-  
ger, ains ſon propre Fils, ſ'empara de l'Etat  
ſur ſon Pere. Piteux Spectacle véritablement ;  
mais, par lequel vous pouvez recueillir combien  
lors étoit grande la Puiffance des Pâpes. Il y  
avoit aſſez de Subject pour contenter l'Opinion de  
Grégoire. Toutefois, non aſſouvi, il ſait dégra-  
der ce pauvre Prince de ſes Ornaments Impériaux  
par les Evêques de Mayence, Cologne, & Vor-  
mes ; & depuis, l'ayant réduit en une étroite  
Prifon, où il mourut, les Liégeois, l'ayant ſait  
inhumer en Terre Sainte, ſont excommuniés par  
le Pape, pour lever laquelle Sentence d'Inter-  
diction ils le déterrent, & fut ſon Corps porté  
à Spire, & mis en un Cercueil de Pierre hors  
l'Egliſe, comme étant mort excommunié.*

Si ce Fait, mon cher Monceca, n'étoit  
pas attéſté par tous les Hiftoriens de quelque  
Communion qu'ils ſoient, auroit-il dû trou-  
ver Croiance chés la Poſtérité ? Comment  
peut-on ſe perſuader, qu'un Empereur, qui

Q 4

ré-

\* Paſquier, Recherches de la France, Livr. III,  
Chap. XIV, pag. 209.

348 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIX.*  
régna cinquante Ans , qui se trouva dans un grand Nombre de Batailles , qui domta la plûpart de ses Ennemis , qui s'acquît enfin une très grande Gloire , ait été aussi indignement traité par ses Sujets , à la Persuasion d'un Prêtre dont la Haine implacable ne pouvoit être éteinte par la Mort de son Adversaire ?

LORSQUE je parcours , mon cher Monceca , l'Histoire des Pontifes Romains , ce n'est point leur Orgueil , leur Ambition , en un mot toute leur Conduite criminelle , qui m'étonnent. Comme la Faveur , la Caballe , & l'Argent , ont toujours eu plus de Part à leur Choix , que la Probité & le Mérite , il est naturel qu'il y en ait eu beaucoup moins de bons que de mauvais. Mais , je ne puis revenir de ma Surprise , lorsque je vois un Nombre de Nations entieres ne faire aucun Usage de la Raison , & suivre aveuglément les Impressions les plus opposées à la Lumière Naturelle. Qu'un Pontife soit assez ambitieux pour vouloir détrôner un Roi : c'est un Homme qui abuse de son Etat , pour couvrir ses Crimes ; la Chose est assez ordinaire. Mais , que des Peuples entiers consentent à violer tous leurs Devoirs , la Vertu , l'Honneur , la Religion , & cela sans aucun Motif d'Intérêt particulier : c'est à quoi je ne pense jamais , sans fremir d'Horreur , voyant quels Maux peut causer la Superstition.

PENDANT que le Pouvoir des Pontifes étoit monté à ce Point excessif , l'Angleterre , mon cher Monceca , étoit un des Roïaumes  
sur



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXIX. 349**  
sur lesquels ils avoient le plus d'Autorité : ils le tenoient comme en Efclavage ; & cet infortuné Pais païoit des Tributs immenfes à la Cour de Rome. Le Retour des Sciences fit ouvrir peu-à-peu les Yeux aux Mortels aveuglez : ils apperçurent enfin les Sottifes de leurs Peres ; & ils reconnurent combien étoit dur le Joug qu'on leur avoit impofé. Ils n'ofèrent d'abord le fecouër avec Vigueur ; parce qu'un Refte de Superftition , la Puiffance des anciens Préjugés , & le Manque d'Occafions favorables , les empêchoient d'agir. Mais d'heureufes Circonftances s'étant enfin préfentées , on vit tout-à-coup la Face de l'Europe changée : les Efprits , qui n'attendoient qu'un Moment convenable , ne manquèrent point de fe faifir de celui qui fe présenta. Un fimple Moine \* le fit naître ; & , dans l'Efpace de quinze à vint Ans , il frappa un fi terrible Coup fur le Papifme , qu'il l'ébranla jufque dans fes Fondemens , & lui enleva une grande Partie de fes Domaines. La Suede , le Danemarc , la Pruffe , la Saxe , une bonne Partie de l'Allemagne , adoptèrent fes Sentimens , & brifèrent enfin l'Idole , qu'ils avoient fi long-tems adorée.

D'un autre côté , Jean Calvin , habile Eccléfiastique François , moins entreprenant que Luther , mais auffi capable que lui d'exécuter des grands Delfeins , acheva ce qu'il n'avoit que commencé , & introduifit la Réformation de la Doctrine & des Mœurs , non feulement en France , mais même en Suiffe ,

Q 5

dans

\* Martin Luther , Religieux Auguftin à Wittemberg.

350 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIX.*  
dans les Pais-Bas, en Ecosse, & en divers autres Endroits. Parmi tant de Révolutions, l'Angleterre ne demeura point tranquille. L'Amour, & le Dépit, achevèrent ce que les Livres de Luther & de Calvin n'avoient qu'ébauché. Henri VIII, épris des Charms d'Anne de Boulen, & ne pouvant obtenir de Rome la Dissolution de son Mariage, rompit ouvertement avec les Papes, & détruisit ainsi le Papisme en Angleterre.

LES nouvelles Opinions, que tant de Peuples différens avoient embrassées, occasionnèrent de vives Disputes entre les Savans; & les Sciences gagnèrent infiniment à ces Combats Littéraires. Chacun vouloit être instruit: tout le Monde étudia; ce fut alors, que l'on vit disparoitre le Langage & le Génie Scolastique. Il fallut que les Papistes opposassent de bons Livres à ceux de leurs Adversaires, ou qu'ils se résolussent à les voir triompher de toutes les Manieres. Afin d'y réussir, les Théologiens furent obligés de se rendre intelligibles; ils se virent réduits à abandonner leur ancienne Maniere. Cela acheva d'éclairer les Esprits: car, alors, chaque Particulier put juger clairement de ce qu'il ne voioit auparavant que par les Yeux des Moines & des Prêtres; cette Clarté nouvelle porta de nouveaux Préjudices à l'Autorité des Pontifes. Peu s'en fallut, qu'ils ne perdissent totalement la France: ce ne fut qu'après avoir travaillé bien du tems, qu'il vinrent à bout d'y conserver leur ancienne Autorité; quoique de tous les Roiau-

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXIX. 351**  
Roïaumes qui la reconnoissent ce soit celui  
où leur Pouvoir soit le moins établi.

LES François craignent fort la Politique  
& les Ruses de la Cour de Rome. Dans tous  
les Tems , & même dans ceux où l'Europe  
entiere trembloit sous les Pontifes , ils ont  
toujours été attachés à leurs Rois , & n'ont  
point souffert qu'on empiétât sur leurs Privile-  
ges. Il est vrai , que , depuis que la Secte des  
Jésuites s'est établi chés eux , elle a corrom-  
pu quantité de Particuliers , parmi lesquels on  
trouve beaucoup d'Ecclésiastiques , qui ont  
oublié qu'ils étoient François , & qui sont  
prêts dans toutes les Occasions de vendre leur  
Patrie aux Pontifes Romains. Mais , les Par-  
lemens , les Ministres d'Etat , la Noblesse ,  
le Peuple même , n'ont point changé de Sen-  
timens : & si la Cour de Rome vouloit exiger  
quelque-chose qui déplût au Monarque Fran-  
çois , toutes ses Menaces & toutes ses Fulmi-  
nations seroient fort peu redoutables. On en  
a toujours fait assez peu de Cas en France.  
Quelquesfois même on a été jusqu'à y punir  
sévérement les Fautes que faisoient les Ponti-  
fes. Louïs XIV , quelque peu porté qu'il fût  
pour les Opinions contraires au Papisme , fit  
élever au Milieu de Rome même un Monu-  
ment qui devoit servir à la Honte éternelle  
des Romains. Cependant , après l'avoir laissé  
subsister quelque Tems , il voulut bien , par  
un Excès de Clémence , permettre qu'on l'ab-  
batît. Il n'est pas surprenant , que ce Roi ait  
agi d'une Maniere aussi forte , dans un Tems  
où l'Autorité des Pontifes , pour ce qui regard

352 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXIX.*  
de le Temporel, est regardée comme une Chimere absurde. Mais, le Démêlé qu'eut le Roi Philippe le Bel avec Boniface VIII, dans un Tems où les Pontifes faisoient trembler tant de Souverains, prouve évidemment le peu d'Autorité que les Papes ont eu de tout Tems sur les Monarques François. Ce Prince, brouillé avec ce Pape au sujet de la Nomination à quelques Bénéfices, en reçût le Billet suivant.

BONIFACE, *Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu, à Philippe Roi des François. Crain Dieu, & observe ses Commandemens. Nous voulons que tu saches, que, dans les Choses Spirituelles & Temporelles, tu nous es soumis. La Collation des Bénéfices ne te regarde point, &c: & si tu en as conféré quelques-uns, nous en révoquons la Donation, & la déclarons nulle; ajoutant, que ceux qui pensent autrement sont des Fats & des Insensez. Donné, &c. §.*

A CE Billet doux voici la Réponse de Philippe le Bel.

PHILIPPE, *par la Grace de Dieu, Roi de Fran.*

§ BONIFACIUS, *Episcopus, Servus Servorum Dei, Philippo Francorum Regi. Deum iime, & Mandata ejus observa. Scire te volumus, quod in Spiritualibus, & Temporalibus, nobis subes. Beneficiorum & l'rabendarum ad te Collatio nulla spectat: & si aliquorum vacantium Custodiam habeas, Ususfructum earum Successoribus reserves; & si qua contulisti, Collationem haberi irritam decrevimus, & quatenus processerit revocamus. Aliud credentes Fatuos reputamus. Datum Laterani, quarto Nonas Decembris, Pontificatûs nostri Anno sexto.*

LETTRES JUIVES, Lettre CLXXIX. 353  
France, au nommé Boniface, qui se fait appeler Souverain Pontife, Salut fort modique, & même aucun. Sache ta grandissime Fatuité, que, pour le Pouvoir Temporel, nous ne reconnoissons Personne. Nous conférerons les Prébendes & les Bénéfices auxquels nous avons Droit de nommer; & nous en assurerons les Revenus à ceux que nous en aurons pourvus: croiant, qu'il n'y a que des Fats & des Insensez, qui pussent nous disputer ce Pouvoir †.

A COUP sûr, un Prince, qui écrivoit de cette Maniere, ne craignoit nullement le Sort de l'Empereur Henri IV.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & vi content & heureux.

*Du Caire, ce . . .*



† PHILIPPUS, Dei Gratia Francorum Rex, Bonifacio se gerenti pro Summo Pontifice, Salutem modicam, sive nullam. Sciat tua maxima Fatuitas, in Temporalibus nos alicui non subesses: aliquarum Ecclesiarum, & Prabendarum, vacantem Collationem ad Nos Jure Regio pertinere, & percipere Fructus earum contra omnes Possessores utiliter nos tueri. Secus autem credentes Fatuos reputamus atque Dementes. Datum &c.





## LETTRE CENT QUATRE - VINTIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caràite,*  
*autrefois Rabbín de Constantinople.*



 E ne t'ai point encore parlé, mon  
 cher Isaac, du Parlement d'Angle-  
 terre. C'est à cette auguste Assem-  
 blée, que la Nation est redevable  
 de son Bonheur & de sa Liberté. Sans elle,  
 depuis long-tems le Pouvoir despotique se fût  
 introduit dans ce Roïaume; & les Souverains,  
 ne trouvant rien qui s'opposât à leurs Volon-  
 tez, auroient sans doute usuré une Autorité  
 absolue. Lorsque je considere les différens  
 Gouvernemens qui sont établis en Europe,  
 je n'en trouve aucun qui me paroisse aussi par-  
 fait que celui d'Angleterre. En effet, il réunit  
 toutes les Qualitez qu'il faut pour rendre le  
 Peuple heureux, & le Souverain puissant tan-  
 dis qu'il est juste.

Tous les Législateurs, qui ont voulu fon-  
 der une République bien ordonnée, & lui  
 donner des Loix qui assurassent la Liberté,  
 ont senti, qu'il étoit nécessaire que l'Autorité  
 du Prince fût tempérée & arrêtée par les Re-  
 montrances, & même par le Crédit, des Prin-  
 cipaux de la Nation, qui servoient de Média-  
 teur entre le Prince & le Peuple, & qui con-  
 fer-

servoient les Droits de l'un & protégoient la Liberté de l'autre. C'est-là, mon cher Isaac, le principal Devoir du Parlement d'Angleterre. Tandis que le Roi n'empiete point sur les Privileges de la Nation, il est le Maître absolu : mais, dès qu'il veut les détruire, il trouve ce même Parlement toujours opposé à ses Volontez.

Il paroît d'abord, qu'un Roi n'est point aussi absolu à Londres, qu'à Paris, ou à Madrid. Mais, l'on apperçoit, quand on examine les Choses plus attentivement, que, dès qu'il est équitable, il est aussi absolu qu'un Sultan. Quel est l'Emploi des Rois ? C'est celui de faire observer les Loix, de récompenser les Gens vertueux, de punir les Méchans, & de travailler à la Gloire de son Peuple aussi bien qu'à la sienne. Il n'est point de Monarque dans le Monde, qui, pour exécuter toutes ces Choses, ait plus de Pouvoir qu'un Roi d'Angleterre.

LES Princes n'étant absolus ici, qu'autant qu'ils sont justes & vertueux, leur Autorité dépend des Biens qu'ils répandent sur leurs Sujets. Peut-on rien voir de plus sage, & de plus sensé, qu'un pareil Usage ? Les Souverains Anglois ont le même Pouvoir que la Divinité. Puisque les Rois la représentent sur la Terre, on a crû qu'ils devoient, ainsi qu'elle, n'être jamais les Auteurs du Mal. Pour leur donner des Secours efficaces contre la Foiblesse Humaine, on a institué un Parlement, qui leur représente avec Force, mais toujours  
avec

356 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXX.*  
avec un profond Respect, les Erreurs dans  
lesquelles ils peuvent tomber.

LES plus sages Législateurs ont connu la  
Nécessité de ne point déifier les Caprices des  
Souverains. Ils savoient, qu'il étoit injuste  
de faire dépendre de la Fantaisie d'un seul Hom-  
me le Bonheur de plusieurs Milliers d'autres.  
*De tous les nouveaux Etablissemens de Licur-  
gue, qui étoient en fort grand Nombre, dit Plu-  
tarque, le plus grand & le plus considérable fut  
celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, étant  
mêlé avec la Puissance trop absolue des Rois, &  
ayant une égale Autorité, fut la principale Cause  
de la Modération & du Salut de cet Etat, qui  
étoit toujours chancelant, & qui panchoit tantôt  
du côté des Rois vers la Tirannie, & tantôt vers  
la Démocratie du côté des Sujets. Car, ce Sé-  
nat fut au milieu, comme une sorte de Lest, &  
comme un Contrepoids, qui le maintint dans  
l'Equilibre, & qui lui donna une Assiete ferme  
& assurée; les vint-huit Sénateurs, qui le com-  
posaient, se rangeant du côté des Rois, quand le  
Peuple vouloit se rendre trop puissant; & forti-  
fiant au contraire le Parti du Peuple, quand les  
Rois tendoient à la Tirannie. \**

LICURGUE n'a pas été le seul Sage, qui  
qui ait senti la Nécessité de cet Equilibre. So-  
lon croïoit, qu'un Etat ne pouvoit être heureux,  
qu'autant que les Magistrats étoient aussi soumis  
aux Loix, que les simples Particuliers aux Ma-  
gis-

\* Plutarque, Vies des Hommes illustres de la  
Traduction de Dacier, Tome I, pag. 214.



*gistrats* †. Selon lui, les Usages établis devoient tenir l'Equilibre entre le Peuple & le Prince. Ce Sage ne voioit pas, que les Hommes, font souvent le Contraire de ce qu'ils doivent faire, & qu'il est absolument nécessaire qu'il y ait une Force supérieure qui les contraigne à ne point s'éloigner de ces Loix qui forment la Liaison qui doit être entre le Souverain & le Sujet. On assure ainsi leur commun Bonheur. Si le Peuple est sûr de ne perdre jamais sa Liberté, le Roi est assuré d'une parfaite Tranquilité, à moins qu'il n'oublie les Devoirs auxquels il s'est engagé. Alors, il ne doit se plaindre que de lui-même dans toutes les Infortunes qui peuvent lui arriver, puisqu'il les a occasionnées par son Esprit inquiet & remuant.

UN sage Monarque, quand bien même rien ne s'opposeroit à ses Volontez, doit toujours éviter de vouloir augmenter ses Droits par la Force, par la Violence, & par l'Injustice. Qui-conque veut jouir d'un Regne heureux doit soumettre les Cœurs, beaucoup plutôt par ses Vertus, que par ses Armes. *Il n'est rien de si rare, disoit un Sage la Grece, que de*  
voir

† Ἐρωτῆθεῖς πῶς ἂν ἀριστα αἱ πόλεις οἰκοντο; εἶπεν ἰδὼν οἱ μένπολῆται τοῖς ἀρχούσι πείθωναι, οἱ δὲ ἀρχοντες τοῖς νόμοις. Interrogatus quam demum Rempublicam optimè institutam censeret? *Eam*, inquit, *in quâ Civis Magistratui, Magistratus autem Legibus, constanter obtemperant.* Solon, inter Septem Sapientum, & eorum qui iis connumerantur, Apophthegmata, Consilia, & Præcepta, &c. pag. 13.

# 358 LETTRES JUIVES, Lettre CLXXX.

*voir un Tiran vieillir sur le Trône \**. En effet , mon cher Isaac , si nous parcourons les Histoires anciennes & modernes , nous trouverons très peu de mauvais Princes à qui il ne soit arrivé quelques Infortunes marquées. Sans nous arrêter aux Nérons , aux Caligulas , & aux Domitiens , en examinant ces derniers Tems , quel Sort n'ont pas eu Henri III Roi de France , & Philippe II Roi d'Espagne ? Le premier , avant d'être assassiné par un Moine , vit la Moitié de son Roïaume révoltée contre lui : & le second perdit par ses Cruautez toutes les Provinces qui forment aujourd'hui la République de Hollande.

LES Loix , qui donnent des Bornes au Pouvoir des Souverains , assurent sa Puissance. Rarement voit-on qu'il se passe un Siècle , sans qu'il arrive quelque Révolution étonnante dans les Pais où regne le Despotisme. Lorsqu'on croit que l'Autorité arbitraire est assurée par les Précautions , par la Politique , & par un Esclavage auquel les Peuples semblent être accoutumés , on est surpris tout-à-coup des Troubles soudains qui s'élèvent. Le Pouvoir absolu est comme une Mer vaste & tranquille , qui n'a pas été agitée depuis long-tems : le Calme semble y annoncer un violent Orage ; & , plus les Vents ont retenu leur Haleine , plus on doit craindre le Retour de leur Souffle impétueux. Les Séditions , les Troubles , & les Révoltes , naissent du Centre de la Paix , &

\* Ἐρωτηθεὶς, τί δύσκολον εἴη τεθραμμένῳ ; γέροντα , ἴση, τυραννον. Interrogatus quid visus esset rarissimum ? Senex , inquit , Tyrannus. Thales. *ibidem* , pag. 23.

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXX. 359**  
 & s'élevent avec la même Force & la même  
 Impétuosité, que les Aquilons sortent de la  
 Caverne d'Eole §. Lorsque Henri II fit la  
 Paix, & maria sa Fille avec Philippe II, quel  
 est le Mortel, qui eût pû se figurer les Mal-  
 heurs dont la France fut comme accablée tout  
 aussi-tôt, & pendant plus de trente Ans de  
 suite? Si les Loix eussent empêché les Violences  
 de François II, de Charles IX, & de  
 Henri III; qu'une Assemblée de Gens sages  
 & zéléz pour le Bien public eut également  
 réprimé, les Roialistes outrez, les Protestans,  
 & les Ligueurs; & que ces trois Partis oppo-  
 sez eussent été abbaissés par une Autorité forte  
 & décisive, qui eut protégé le plus raisonna-  
 ble: ces Princes n'eussent point injustement  
 traité les Bourbons, les Colignis, ni leurs  
 Partisans; & ceux-ci, de leur côté, n'eussent  
 jamais ôsé manquer à leurs Souverains. Les  
 uns & les autres auroient également été forcés  
 de suivre les Loix: & celui d'entre eux, qui  
 n'eût pas voulu s'y soumettre, eut été légiti-  
 mement puni par le Pouvoir des Protecteurs de  
 la Nation, qui eussent embrassé la Querelle  
 la plus juste & la plus raisonnable. Mais,  
 tout au contraire, rien n'étoit capable d'arrê-  
 ter la Fougue des différens Partis. Les Etats-

R 2

Gé-

§ - - - *Ac Venti velut Agmine facto,  
 Quâ datâ Portâ, ruunt, & Terras Turbine perflant.  
 Incubuerè Mari, totumque à Sedibus imis  
 Una Euræque Notusque ruunt, creberque Precellis  
 Afrius: & vastos velvunt ad Littora Fluctus.*

Virgil. *Ænæid. Libr. I.*

Généraux s'étoient vendus au Duc de Guise : & Henri III, abandonné de ceux qui devoient le soutenir , ne trouva de Ressource , que dans l'Assassinat de ses Ennemis. S'il y eût eu une Puissance médiatrice entre lui & ses Sujets, il n'eût jamais été obligé d'en venir à une pareille Extrémité.

On pourroit objecter , que les Etats de Blois , représentant le Parlement d'Angleterre , auroient dû produire le même Effet. Aussi cela fut-il arrivé , si ceux , qui composoient ces Etats , n'eussent point oublié , non seulement leur Devoir , mais même leurs propres Intérêts ; & s'ils eussent songé à profiter de leur Autorité , pour pacifier les Troubles , au lieu de les augmenter.

Il semble que le Ciel , pour punir les François du mauvais Usage qu'il faisoient de leurs Etats-Généraux , ait permis qu'ils aient été entièrement supprimez. De la Maniere dont on les avoit corrompus , loin qu'ils continuassent à être de quelque Utilité pour le Bien de la Patrie , ils ne produisoient plus que des Divisions & des Troubles. Au lieu d'y travailler sincèrement à la Gloire du Souverain , & au Bonheur des Peuples , on n'y pensoit qu'à caballer pour obtenir des Charges & des Emplois au Préjudice de ses Adversaires , ou bien à faire établir quelque Règlement qui leur fût très préjudiciable. Tout au contraire , le Parlement de la Grande-Bretagne s'attache à suivre exactement les Loix de son Institution ; agissant attentivement pour le Bien général la Nation , il n'a que très peu d'Egard aux Vûes in-

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXX. 361**  
intéressées des Particuliers. Il est animé de cet Esprit, que Licurgue vouloit donner au Sénat de Sparte. Par-là, il n'a rien à redouter, ni de la Politique des Monarques, ni de la Légèreté des Peuples: & il n'est ainsi, ni la Duppe des premiers, ni le Jouët des derniers.

IL est vrai, néanmoins, qu'il se forme assez souvent différens Partis dans le Parlement d'Angleterre. Mais, quoique ses Membres aient des Sentimens très opposés sur bien des Sujets, ils se réunissent pourtant presque toujours en ce qui regarde l'Avantage & la Gloire de la Nation. Jamais aucun Membre de cette illustre Assemblée ne proposa de mettre en Délibération, si sa Patrie se soumettroit ou non à quelque Roi Etranger. Quelque opposés que fussent les Toris aux Wighs, & quelque bien disposés qu'on les ait vus pour les François, ils ne furent pourtant point assez lâches, pour solliciter Louis XIV à s'emparer de leur Roïaume. Mais, les Ligueurs firent tout ce qu'ils purent, pour livrer le leur à l'Espagne, & rendre tous les François Esclaves de Philippe II.

LES Anglois, mon cher Iſaac, méritent la Liberté dont ils jouissent: & ils en font d'autant plus dignes, qu'ils la doivent aux Soins qu'ils prennent de la conserver. Il font tous extrêmement zélés pour elle; & même les Particuliers cessent de penser à leur Intérêt propre, dès qu'ils croient appercevoir, que ce qui les favorise peut diminuer les Privileges de la Patrie. Après cela, doit-on s'étonner,

R 3

qu'on

362 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXX.*  
qu'un Peuple, qui pense si noblement & si  
généreusement, ait une Forme de Gouverne-  
ment beaucoup plus parfaite que celle des au-  
tres Nations? Les Loix se ressentent, non seu-  
lement de l'Etendue du Génie des Législateurs  
qui les ont faites, mais encore du Courage &  
de la Grandeur d'Ame de ceux qui les font  
observer.

Si l'on instituoit un Parlement en Italie, à  
qui l'on accordât le même Droit qu'à celui  
d'Angleterre, les Membres, qui le compo-  
seroient, agiteroient peut-être très souvent,  
dans quel Temps de l'Année on devoit faire  
les Processions, & à quelle Heure de la Jour-  
née on chanteroit Matines ou Vêpres. S'il se  
formoit plusieurs Partis dans cette Assemblée,  
ils naîtroient sans doute des Démêlez particu-  
liers; l'on ne verroit pas, à coup sûr, ce  
Parlement Italien divisé sur le Dessen glo-  
rieux de rendre sa Patrie l'Arbitre des Puissan-  
ces de l'Europe, ou sur le But utile & néces-  
saire du Maintien & de l'Aggrandissement du  
Commerce.

DEPUIS trois Ans entiers, tout le Sénat  
de Gènes n'est occupé que d'un Assassinat; &  
il ne peut en venir à bout. Il a beau mettre à  
Prix la Tête du Baron de Newhoff, ce pré-  
tendu Roi vit toujours, & brave injurieuse-  
ment leur infructueux Courroux \*. Quelle  
Différence, mon cher Isaac, entre ces Ita-  
liens, & ceux de l'ancien Temps! Les Romains  
vou-

\* *Vivit, imò verò vivit. . . . , non ad deponendam,  
sed ad confirmandam, Audaciam. Cicero, Orat. pri-  
mâ in Catilinam.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXX.* 363  
vouloient vaincre leurs Ennemis, encor plus  
par Grandeur d'Ame, que par Force. Quant  
aux Génois, de quelque Façon qu'ils vien-  
nent à bout de leur Dessein, tout leur est  
égal \*: & même les Moïens, dont se servoit  
autrefois le Vieil de la Montagne, ne leur pa-  
roissent point odieux.

JE t'avouërai, mon cher Isaac, que je trouve  
affreuse la Coutume de mettre à Prix ainsi la  
Tête d'un Homme qu'on peut attaquer les  
Armes à la Main. Si cet Abus doit être to-  
léré dans quelques Occasions, c'est lorsqu'un  
Sujet rebelle souleve tout un Peuple contre  
son Prince, & le réduit à la triste Nécessité  
d'en venir-là. Henri III, par exemple, fut  
absolument forcé de traiter ainsi les Guises  
tout prêts à lui ravir son Sceptre, & à s'em-  
parer de sa Couronne. Mais, quand on en  
use de même envers un Homme qui n'est lié  
par aucun Serment ni par aucune Obligation,  
c'est une Infamie, que toutes les Subtilitez de  
la Politique ne sauroient jamais excuser. Je  
demande, par quel Droit il n'est pas permis  
au Baron de Newhoff de se déclarer l'Enne-  
mi des Génois? A-t-il avec eux quelque En-  
gagement qui le force à subir leurs Volontez?  
Est-il attaché par quelque Pacte, par quelque  
Convention? Point du tout. C'est un Etran-  
ger, qui leur déclare la Guerre. Qu'ils le  
fassent repentir de sa Témérité, qu'ils le pour-  
suivent le Fer & la Flamme à la Main: la  
Chose est dans l'Ordre. Mais, qu'ils veuil-

R 4

lent

\* *Dolus, an Virtus, quis in Hoste requirat.*

*Virgil. Æneid. Libr. III.*

lent le faire assassiner , qu'ils aient recours à un Moïen aussi honteux : un pareil Procédé ne peut trouver des Approbateurs , que parmi ceux qui pensent que le Crime n'est plus Crime dès qu'il est fait par des Raisons de Politique. Soutenir un pareil Sentiment, c'est dégrader les Souverains : c'est en faire des Gens, chés qui les Forfaits ou les Actions louables sont également les Suites de leur Intérêt : c'est bannir & annéantir totalement, le Courage, la Grandeur d'Ame , & la véritable Vertu. Ta Morale est trop pure, mon cher Isaac, pour ne pas condamner une Opinion si pernicieuse & si détestable : & tu penses sans doute, que quiconque commet un Crime, dans quelque Etat qu'il puisse être, manque toujours au Ciel, aux Hommes, & à soi-même.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac : & vi content & heureux.

*De Londres, ce . . .*







LETTRE CENT QUATRE-VINT-UNIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

A Curiosité, mon cher Monceca,  
 L m'a fait faire un Voiage, pendant  
 lequel j'ai eu très souvent l'Occa-  
 sion de réfléchir sur la Misere Hu-  
 maine. Je partis il y a quelque tems de Tri-  
 poli, pour aller visiter les Ruïnes de Cirene.  
 Plusieurs Arabes, dont la principale Nour-  
 riture consiste dans le Laitage de leurs Bes-  
 tiaux, & dans un peu de Farine d'Orge, se  
 sont campez dans ces Ruïnes. Leurs Mœurs  
 sont aussi pures que leurs Mets sont simples &  
 modiques. Ils méprisent les Richesses, exercent  
 avec soin l'Hospitalité, & n'ont aucune autre  
 Occupation, que celle de garder leurs Trou-  
 peaux. S'ils étoient moins paresseux, on pour-  
 roit les regarder comme de véritables Philo-  
 sophes, qui, connoissant l'Inutilité des Trésors  
 que les Hommes cherchent avec tant d'Avi-  
 dité, savent borner leurs Desirs, & ne souhai-  
 ter que ce qui leur est nécessaire. Mais, leur  
 Nonchalance est si grande, qu'ils ne sement  
 jamais que ce qu'ils peuvent manger dans une  
 Année: d'où il arrive quelque-fois, que la  
 Récolte n'étant point aussi abondante qu'ils  
 croïoient, ils se trouvent dans l'Embarras &

366 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXI.*  
le Besoin, & sont obligés de se défaire d'une  
partie de leur Bétail, pour avoir le Grain qui  
leur est nécessaire.

LA Religion de ces Arabes est la Mahomé-  
tane. Ils ont cependant plusieurs Usages,  
qui approchent des nôtres, & beaucoup de  
leurs Coutumes sont probablement tirées de  
celles des Juifs. Le Vendredi, ils allument,  
dans leurs Tentes, des Lampes semblables à  
celles qui nous éclairent dans nos Maisons le  
Jour du Sabbat. Ils ne mangent jamais d'au-  
cun Mets, apprêté par des Gens d'une Reli-  
gion différente de la leur; au lieu que les  
Turcs Levantins, & les Africains, ne s'en  
font aucun Scrupule. Quelques-uns même de  
ces derniers ne rejettent point les Viandes &  
les Boissons qui leur sont défendues par la  
Loi. Ils regardent ce Précepte comme un  
Conseil, & non pas comme un Ordre. Je  
croirois volontiers, mon cher Monceca, que  
les Usages de ces Bédouïns tirent leur Origine  
de ceux des anciens Juifs qui furent répandus  
dans l'Egipte, & sur les Côtes de l'Afrique,  
après la Destruction de Jérusalem & de Bitter.  
La Ruine de cette dernière Ville dispersa encor  
plus notre infortunée Nation, que celle de la  
Capitale de la Judée.

ON trouve à quelques Lieues de Cirene des  
Forêts d'une grande Etendue, dans lesquelles  
vivent plusieurs Peuples, qui n'ont aucune  
Religion, & qui, semblables aux Bêtes des  
Champs, suivent aveuglément les Mouve-  
mens de leurs Passions. On assure, qu'ils  
sont réduits au seul instinct. *Parmi eux*, dit-  
on,

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXI. 367**  
on, les *Enfans jouissent de leurs Meres. les Peres de leurs Filles, & les Freres de leurs Sœurs.* Ils ne connoissent, ni Prince, ni Magistrat, ni Supérieur. Le plus fort est le plus craint, & le plus redouté. Ils vont presque nus, & n'ont d'autres Habillemens pour se garantir des Injures de l'Air, que les Peaux des Chevres qu'ils tuent, dont ils se font une Espece de Manteau, sans autre Préparation que de les sécher au Soleil

LORSQUE l'on considere attentivement, mon cher Monceca, la Maniere de vivre de ces Peuples barbares, quel Jugement peut-on faire de l'Opinion de ces Philosophes, qui ont voulu soutenir, avec tant de Confiance, leur Sentiment sur les Idées innées? Je leur demanderois volontiers à quoi servent tous leurs beaux Discours Métaphisiques, qui sont évidemment démentis par l'Expérience

N'EST-IL pas surprenant, qu'un Homme prétende s'inscrire en faux contre une Chose réelle, uniquement fondé sur ce que sa Réalité ne quadre point avec le Système qu'il a forgé dans son Imagination? Les Philosophes ne devroient-ils pas convenir de Bonne-Foi, que, dès que l'Expérience démontre quelque Chose, il est absurde de vouloir chercher de vaines Raisons pour la combattre? Les plus grands Génies donnent quelquefois dans ce Travers. Il n'est aucun Cartésien, aucun Mallebranchiste, qui ne soit fermement persuadé, ou du moins qui n'affûre de l'être, que l'Ame a des Idées innées, par le Moïen desquelles elle peut aisément distinguer le  
Bien

Bien du Mal, & la Vertu du Vice. Lorsqu'on représente à ce Philosophe entêté, que ce qui est regardé comme vicieux dans un País est reçu comme vertueux & louable dans un autre; ou il se contente de nier la Vérité de ce Fait évident, ou bien il a recours à un Subterfuge pitoiable, & pense répondre d'une Maniere invincible, en disant que les Hommes étouffent par leur mauvaise Education ces Notions innées, & en empêchent les Effets.

SANS m'arrêter à démontrer l'Inutilité de ces Idées, dont l'Ame ne fait jamais aucun Usage, je soutiens, mon cher Monceca, qu'il est absolument impossible, qu'il y ait aucune Connoissance innée dans l'Entendement Humain, qui puisse lui faire distinguer le Bien & le Mal, ou la Vertu & le Vice. La Divinité s'est contentée d'accorder aux Hommes la Raison, par le Moïen de laquelle ils peuvent s'élever aisément au Degré de Perfection que demande leur Etat. La Lumiere Naturelle suffit pour leur faire connoître l'Utile & l'Honnête: &, lorsqu'ils ne font point cette sage Distinction, c'est qu'ils ne réfléchissent point, ou qu'ils sont emportez par la Force de leurs Préjugés.

S'IL y avoit quelque Regle certaine pour distinguer le Bien & le Mal, qui fût innée avec l'Ame, il seroit impossible, malgré les Préjugés, que des Peuples entiers pussent la violer, sans Crainte, sans Trouble, & de Sang froid. Il seroit encor plus étonnant, que l'Entendement ne s'aperçût point quelquefois de ces Idées qu'il auroit en lui-même. N'est-il

pas

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXI.* 369  
pas absurde de soutenir , que l'Esprit a une  
parfaite Connoissance d'une Chose à laquelle  
il ne réfléchit jamais , & qui ne se présente  
point à lui ?

L'ON ne peut nier , à moins qu'on ne veuille se refuser aux Choses les plus évidentes , que toutes les Loix , qu'on regarde comme sacrées dans certains Pais , ne soient rejetées dans d'autres , & considérées comme des Coutumes vicieuses , quelquefois même horribles & abominables. Si l'Âme apporte en naissant des Idées innées , je demande , mon cher Monceca , lesquelles de ces Idées on doit regarder comme telles ; ou celles qu'apportent les Caraïbes , qui rotissent & mangent un Homme comme un Poulet ; ou celles des Inquisiteurs Espagnols & Portugais , qui font brûler un Juif pour honorer la Divinité ; ou celle des Anglois & des Hollandois , qui laissent à chacun la Liberté de suivre les Mouvements de sa Conscience , & qui ne punissent que les Crimes qui troublent la Société Civile ? Je suis assuré , qu'un Cartésien me répondra d'abord , qu'il ne faut qu'avoir le Sens-commun , pour sentir le monstrueux des Coutumes Espagnoles & Caraïbes. Mais , je le prie de me dire , à quoi servent les Idées innées , puisqu'il faut recourir à la Raison , pour examiner leur Réalité , & pour juger de leur Validité. La Lumière Naturelle suffit donc , pour éclairer l'Esprit des Hommes. Si l'on répond , que la Lumière Naturelle n'agit qu'en conséquence de ces Idées innées , il n'y aura rien de si aisé que de détruire cette Objection ; car ,  
les

370 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXI.*

les Peuples les plus polis , les plus civils , & les plus spirituels , ont eu les Idées les plus fausses , & mêmes les plus horribles , sur plusieurs Pratiques fondamentales de la Morale. S'il y a quelque Regle , dit un illustre Philosophe § , qu'on puisse regarder comme innée , il n'y en a point ce me semble à qui ce Privilège doive mieux convenir qu'à celle-ci : Peres & Meres , aimez & conservez vos Enfans. Si l'on dit , que cette Regle est innée , on doit entendre par-là l'une de ces deux Choses ; où que c'est un Principe constamment observé de tous les Hommes , ou , du moins , que c'est une Vérité gravée dans l'Ame de tous les Hommes , qui leur est par conséquent connue à tous , & qu'ils reçoivent tous d'un Consentement commun. Or , cette Regle n'est innée en aucun de ces deux Sens. Car , premièrement , ce n'est pas un Principe , que tous les Hommes prennent pour Regle de leurs Actions , comme il paroît par les Exemples que nous venons de citer : & , sans aller chercher en Mingrelie , & dans le Pérou , des Preuves du peu de Soins que des Peuples entiers ont de leurs Enfans , jusqu'à les faire mourir de leurs propres Mains ; sans recourir à la Cruauté de quelques autres Nations Barbares , qui surpasse celles des Bêtes mêmes ; qui ne sçait que c'étoit une Coutume ordinaire & autorisée parmi les Grecs & les Romains d'exposer impitoyablement , & sans Remords de Conscience , leurs propres Enfans , lorsqu'ils ne vouloient pas les élever . . . . En second lieu , il est faux que ce soit une Vérité innée

§ Locke , Essai Philosophique , concernant l'Entendement Humain , Livr. I, Chap. II, pag. 31.

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXI. 371**  
*née & connue de tous les Hommes . . . . Car ,  
ces Idées , qui doivent être nécessairement in-  
nées , s'il en est aucune qui le soit , sont si éloi-  
gnées d'être naturellement gravées dans l'Esprit  
de tous les Hommes , qu'elles ne paroissent pas  
même fort claires & fort distinctes dans l'Esprit  
de plusieurs Personnes d'Etude , qui sont Pro-  
fession d'examiner les Choses avec quelque Exac-  
titude , tant s'en faut qu'elles soient connues de  
toute Créature Humaine.*

LES Partisans des Idées innées ne font pas  
Attention, mon cher Moncèca, que non seu-  
lement les Principes, qu'ils regardent comme  
les plus évidens, sont rejettez par des Nations  
entieres, mais encor par des Savans qui vivent  
avec eux, & qui sont dans la même Société.  
Tous les Européens considerent comme une  
Chose honteuse & infame de connoitre une  
Femme à la Vûe de Public. Un Philosophe  
de mes Amis rejettoit cette Idée comme fauf-  
se & ridicule. Soutiendra-t-on, qu'elle étoit  
innée dans son Ame? *Les Hommes, dsoit-il,  
choisissent les Lieux les plus deserts & les plus  
solitaires, pour multiplier leur Espece Ils cher-  
chent la Nuit, lorsqu'ils font leurs semblables :  
& ils choisissent les Jours les plus serains, &  
les Plaines les plus découvertes, pour les détruire.  
Un Mari n'ose approcher de sa Femme devant ses  
Amis : & un Soldat tue un fort bonnete - Hom-  
me, dont il n'a jamais reçu aucune Offense, à  
la Vûe de cent mille Hommes, qui approuvent  
& louent son Meurtre, auquel ils donnent des  
Noms glorieux.*

QUELQUE surprenante que paroisse l'Opi-  
nion ,

nion, qu'il n'y a point d'Indécence à jouir des Femmes en public, on a vû des Nations entieres, qui avoient cependant de grandes Idées de la vraie Gloire, & qui honoroient & chériffoient la Vertu, suivre aveuglement les Mouvemens de la Nature, & n'ufer d'aucune Reserve dans les Actions Matrimoniales. *Les Nasamones, grande & populeuse Nation de la Lybie, dit Hérodote \*, ont ordinairement plusieurs Femmes, & en ont Connoissance devant le Monde, presque de la même Façon que les Masagetes, après avoir auparavant fiché devant eux un Baton dans la Terre. Leur Coutume est, quand ils se marient, que, la premiere Nuit des Noces, la Mariée va trouver tous ceux du Festin, pour coucher avec eux; & que, quand chacun l'a vûe, il lui donne le Présent qu'il a apporté avec lui de sa Maison. Ils jurent par les Hommes, qui ont été estimé chés eux les plus justes, & les plus Gens-de-Bien, en mettant la Main sur leur Tombeau.*

Pour connoître évidemment la Fauſſeté des Idées innées, on n'a qu'à réfléchir sans prévention sur ce seul Passage. On y voit des Nations entieres avoir un Respect si grand pour la Vertu, qu'elles déſient ceux qui l'ont le plus chérie: &, cependant, malgré des Idées si pures, quelles Absurditez ne suivent-elles pas dans les Coutumes de leurs Mariages? Où sont donc ces Notions innées, qui servent à tous les Hommes pour distinguer l'Honnête du Honteux? Qu'on cite tant qu'on voudra

\* Histoire d'Hérodote, de la Version de du Ryer, Livr. IV, pag. 310.



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXI. 373**  
voudra l'Autorité de Cicéron , pour prouver que l'Honnété & la Vertu font naturellement connues aux Hommes †. Ne fera-t-on pas en Droit d'expliquer le Sentiment de ce Philosophe Romain , en accordant , qu'ils ont le Moien de connoître le Bien & le Mal par la Réflexion , mais non point par un Principe inné avec eux ?

Si l'on dit , que les Nasamones , aiant le Moien de réfléchir comme les autres Hommes , ne sortoient point de leur Aveuglement ; & que , par conséquent , la Réflexion , que je mets pour la Regle qui discerne le Bien & le Mal , est aussi inutile que les Idées innées : je répondrai à cela , que l'Ame peut bien ne pas s'appercevoir de certaines Choses , lorsqu'elle n'en a aucune Connoissance ; mais , qu'il est impossible , qu'elle ait une Notion parfaite & innée , & qu'elle n'y fasse jamais Attention. Lorsqu'un Peuple , prévenu par les Préjugés , ne fait dans certaines Choses aucun Usage de sa Raison , il est naturel que l'Esprit ne puisse réfléchir sur un Sujet dont il n'a encore aucune Connoissance , & qu'il ne peut approfondir que peu-à-peu. Mais , l'Intelligence , qu'on doit acquérir par les Idées innées , est bien diffé-

† *Atqui nos Legem bonam à malâ , nullâ aliâ nisi Natura Normâ dividere possumus. Nec solum Jus & Injuria à Naturâ dijudicatur , sed omnino omnia Honesta & Turpia. Nam & communis Intelligentia nobis notas Res efficit , easque in Animis nostris inchoavit , ut Honesta in Virtute ponantur ; in Vitiis , Turpia. Cicero de Legibus , Libr. 1, fol. 331.*

férente. Elle doit agir avec force, puisqu'elle est gravée par des Caractères ineffaçables dans l'Entendement : & tous les Préjugés les plus forts ne peuvent & ne doivent point l'offusquer entièrement. Il faut nécessairement qu'elle jette de tems en tems quelques Étincelles , & qu'elle éclaire l'Ame, au travers des Ténèbres des Coûtumes les plus barbares. Or , il n'est rien de si certain , que l'Esprit n'apperçoit aucune de ces Lueurs. Les Nasamones étoient aussi persuadés , que c'étoit une Action sage & pieuse de faire coucher une nouvelle Mariée avec tous ceux qui assistoient à ses Nôces , qu'un Espagnol est convaincu qu'il est louable de faire brûler un Homme qui refuse de baiser la Pantoufle du Pontife Romain. Dans ces deux différentes Coutumes, que font les Idées innées ? D'où vient qu'elles n'agissent pas ? Si elles existent , à quoi servent-elles ? On ne sauroit demander d'où vient que la Réflexion n'agit pas aussi à son tour : & si l'on faisoit cette Demande , on répondroit , qu'elle n'agit point , parce qu'elle n'existe pas encore , & qu'on ne l'a pas mise en usage. Il n'en est pas de même des Idées innées. Elles sont dans l'Ame , & néanmoins elles ne se présentent point dans le moment où elles devroient paroître avec le plus d'Eclat.

EN-VÉRITÉ , mon cher Monceca , je ne comprends point comment une Opinion aussi chimérique a pû trouver autant de Partisans ; & je suis encore plus étonné comment , parmi ses Partisans il y a eu des Philosophes de la première Classe. Je croirois volontiers , que la

Sin-

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXI.* 375

Singularité de ce Sentiment les a portez à le soutenir. Il faut avouër, qu'il a un certain Brillant, qui plait d'abord. Mais, lorsqu'on vient à l'examiner avec Attention, on est obligé de reconnoître, que toutes ces Idées innées ne sont que des Visions Métaphisiques, & que la Divinité n'a accordé d'autre Moïen aux Hommes pour distinguer le Bien & le Mal, que la Liberté de réfléchir & de faire Usage de leur Raison. Vainement prétendrait-on, que la Lumiere Naturelle leur est aussi inutile que les Idées innées, puisque, malgré ce Don précieux, des Nations entieres semblent être réduites au seul Instinct. Il en est de la Raison chés les Hommes, ainsi que de leur Libre Arbitre. Ils peuvent en faire Usage s'ils veulent, sans être néceffitez de s'en servir absolument. C'est de cette Liberté, que naît le différent Degré de Sageffe, de Prudence, & de Vertu, qui se trouve entre les Hommes.

QUELQUE Difficulté que nous appercevions à accorder l'Etat de certains Peuples avec l'Idée que nous avons de la souveraine Sageffe, nous devons nous soumettre, & penser, qu'il est des Secrets, dans lesquels il ne nous est pas permis de pénétrer. Si les Caraïbes sont assez aveuglez, pour manger leurs Prisonniers, si les Insulaires de Zocotora donnent la Mort à leurs Peres lorsqu'ils sont dangereusement malades, ou qu'ils sont fort âgés, nous devons croire qu'il n'a tenu qu'à eux de connoître par la Réflexion combien leurs Maximes étoient éloignées de la véritable Equi-

### 376 LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXI.

*té. Nous n'aurons jamais sujet, dit un fameux Auteur\*, de nous plaindre de nos Connoissances, si nous appliquons notre Esprit à ce qui peut nous être utile; car, en ce Cas, il peut nous rendre de grands Services.*

C'EST à eux-mêmes, mon cher Monceca, que les Hommes plongés dans les plus grands Defordres doivent se plaindre de leur Aveuglement. L'on ne sauroit presque douter, qu'il n'y ait certains Usages, dont les Peuples les plus barbares connoissent les Défauts. Je suis assuré, que tous les Hommes, dès qu'ils ont atteint l'Age de Raison, sentent qu'il est mal de faire à autrui ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fît. Cependant, entraînez par leurs Passions, ou par la Force de leurs Préjugés, il ne s'arrêtent point à leurs premières Réflexions, & agissent conformément aux Coutumes introduites dans les Sociétez où ils vivent. Les Nazaréens regardent le Meurtre comme un Crime: & cependant, ne s'égorgeant-ils pas tous les jours comme des Bêtes féroces? Jusqu'où n'avoient-ils pas porté la Fureur des Duels? La Querelle de deux Hommes cau-  
soit souvent la Mort de vingt autres, qui n'avoient jamais eu le moindre Démêlé. Le même Aveuglement porte les Sauvages à manger leurs Ennemis. La plus grande Cruauté ne consiste pas à servir dans un Festin les Membres divisés d'un Homme mort. Je trouve que celle de le tuer est tout autrement forte. Cependant, presque tous les Peuples lui ont donné les Noms abusifs de Valeur, de

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXI.* 377  
 Courage, & d'Intrépidité. Ceux, qui sont les  
 plus civilisés, sont tombez comme les autres  
 dans cette Erreur. Dira-t-on, qu'ils n'avoient  
 pas les Moïens de réfléchir?

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca :  
 & vi content & heureux.

*De Tripoli, ce . . .*



LETTRE CENT QUATRE-VINT-DEUXIEME

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte,*  
*ancien Rabbin de Constantinople.*

Il est défendu, mon cher Isaac, sous  
 peine de la Vie, aux Jésuites de  
 rester en Angleterre. Ils en sont  
 pros crits entièrement. Le Gou-  
 vernement a redouté leur Politique & leur  
 dangereuse Affabilité ; & n'a rien oublié, pour  
 se mettre à couvert de leurs Traits \*.

LA Haine & l'Appréhension, qu'on a des  
 Ignaciens, leur fait autant d'Honneur, que  
 celle, que les Nazaréens eurent pour Maho-  
 met II, en fit à ce Conquérant. *Ils se réjouissent*

S 3

\* - - - - *Aut ulla putatis*  
*Dona carere Dolis Danaum? Sed notus Ulysses.*

*Quidquid est, timeo Danaos, & Dona ferentes.*  
*Virgil. Æneid. Libr. II.*

378 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXII.*  
*rent de sa Mort avec des Excès qui valaient des*  
*Panégiriques.* Les Précautions, que les Anglois apportent pour éloigner les Jésuites, sont des Eloges perpétuels de leur Génie & de leur vaste Connoissance dans les Affaires les plus épineuses.

ON est étonné, mon cher Isaac, lorsqu'on considère les Progrès considérables qu'ils ont faits dans très peu de Tems : & l'on a peine à comprendre comment, dans l'Espace de cinquante à soixante Ans, ils furent assez puissans pour bouleverser une Partie de l'Europe. En effet, qui ne seroit pas surpris de voir un Ignorant, & même un Fanatique, aidé de quatre ou cinq autres Gueux tels que lui, fonder la plus puissante République qui ait été établie dans ces derniers Tems. Quelques Eloges que les Jésuites aient donnez à leur Fondateur, & quelques Efforts qu'ils aient faits pour le placer parmi les Génies de la première Classe, on n'est point la Duppe de leurs Contes fabuleux, & l'Etonnement n'est nullement détruit par leurs Amplifications chimériques. Il est si certain, que leur Législateur fut toujours un Homme très ignorant, que, dans un Tems où Rome étoit à la Veille de le mettre au Nombre des Bienheureux Nazaréens, on ne se contentoit pas de le regarder à Paris comme un Visionnaire, mais on déclamoit encore contre lui en plein Sénat. Le Parlement de Paris assemblé ne trouvoit pas mauvais, que l'Avocat, qui portoit la Parole au Nom de tous les Docteurs François, fît un Portrait fort odieux de ce Fondateur. *Ignace,*

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXII. 379**  
ce, dit Pasquier, plaidant pour l'Université de Paris contre les Jésuites \*, fut un Espagnol du Temps de nos Peres, qui, tout le Temps de sa Vie, avoit été un Guerrier. Ils advint, qu'il fut nvré dans la Ville de Pampelune, lorsque nous y mîmes le Siège. Pendant que l'on le pensoit, il s'amusa à lire la Vie des Peres; car, pour l'Ignorance qui étoit en lui, à plus haut Sujet ne pouvoit-il dresser son Esprit.

VOILA, mon cher Isaac, un Certificat autentique de l'Ignorance d'Ignace; & les Jésuites en conviennent eux-mêmes. Ils prétendent seulement, qu'après avoir quitté le Monde, s'étant appliqué aux Sciences, il y fit de grands Progrès, & ne devint pas moins éclairé qu'il étoit pieux. En leur accordant ce qu'ils disent, il s'ensuivra toujours, que leur Fondateur fut extrêmement ignorant: & c'est ce qui fut prouvé par le Corps de l'Université de Paris devant les premiers Magistrats du Roïaume. Ignace, dit encore Pasquier †, s'accosta de quelques-uns. . Ils firent quelque Voyage à Rome & à Jérusalem, & finalement sonnèrent quelque peu de temps après leur Retraite dedans Venise, Ville, qui, pour estre exposée à tous les Vents & Flots de la Mer, est par quelques Auteurs Italiens reconnue pour Receptacle de plusieurs Indignitez & Choses perverses. Là, ils hypocrisent, pendant un Temps, quelque Austerité superficielle de Vie; & , voiant  
S 4 que

\* Pasquier, Recherches de la France, Livr. III, Chap. XLIII, pag. 319.

† Là même.

### 380 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXII.*

*que leur Superstition commençoit à être suivie, . . ils prirent la Hardiesse de se transporter à Rome, où ils commencèrent de publier leur Secte. Et combien que la plupart d'entre eux ne sceussent pas, non seulement la Théologie, mais même les premiers Elémens de la Grammaire, ils commencèrent de promettre à pleine Bouche deux Choses ; l'une, de prêcher aux Mécréans l'Evangile, pour les convertir à la Foi ; l'autre, d'enseigner les bonnes Lettres à tous, sans prendre rien.*

S'IL étoit vrai, qu'Ignace eut été aussi pieux que le disent ses Disciples, je ne puis comprendre comment le Parlement auroit toléré qu'on lui eut donné les Noms de *Superstitieux* & d'*Hypocrite*, ni comment enfin l'Université en Corps eut pû adopter & appuyer les Discours de son Avocat. Ne seroit-il pas bien étonnant, que de sages Magistrats eussent souffert, que l'on avançât sans Preuve des Faits aussi forts, & aussi infamans ? Car, il n'y a point de milieu à choisir entre ces deux Partis. Ou Ignace fut tel que disent les Jésuites : ou il fut Hypocrite & faux Dévot. S'il fut vertueux, on devoit empêcher que sa Mémoire ne fût flétrie par un Plaidoyer calomnieux. Si, au contraire, il mérite les Invectives de Pasquier, le Silence du Parlement a dû nécessairement s'ensuivre. Or, ce Silence, qui vaut une Approbation, existe. Donc, Ignace fut un *Hypocrite*.

LA Raison confirme cette Opinion : les Regles & Institutions des Jésuites en font



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXII.** } Si  
encore des Preuves bien fortes. En supposant  
que le Fondateur de la Société fut un Hom-  
me simple, doux, pieux, attentif à fuir le  
Pompes du Monde, on ne peut comprendre  
comment ses Disciples ont pû, en observant  
ses Ordres, devenir si grands & si redouta-  
bles. Mais, dès que l'on convient de bon-  
ne-foi, qu'il fut un Fourbe habile, un Hipo-  
crite rusé, on n'est plus étonné du grand Cré-  
dit des Jésuites. Car, quoiqu'Ignace ait été  
très ignorant dans les Sciences, il peut très  
bien avoir excellé dans la Politique : en  
voilà autant qu'il en faut pour trouver les Fon-  
demens du Pouvoir subit & immense, que sa  
Société acquit dès qu'elle se fût établie.

J E ne sai si je me trompe, mon cher Isaac,  
mais, je crois appercevoir beaucoup de Res-  
semblance entre *Mahomet*, & *Ignace de Loyola*.  
Ils ont eu tous les deux de grands Défauts.  
Ils ont également affecté des Inspirations fana-  
tiques. Et ils ont tous deux été habiles, rusez,  
hardis, & audacieux à les faire valoir. Ils fu-  
rent tous les deux très ignorans, & sûrent éga-  
lement pas leur Hipocrisie suppléer à leur Dé-  
faut de Connoissance. Ils étoient l'un & l'au-  
tre Gens de très petit Etat : & tous deux ils  
ont établi des Empires, qui se sont extrême-  
ment aggrandis par la Chûte d'un Nombre de  
Princes qui en ont été les tristes Victimes.

L' O N ne peut donc refuser sans Injustice à  
ces deux Législateurs les Eloges qu'ils méri-  
tent. Toutes les Déclamations recherchées,  
& des Nazaréens contre Mahomet, & des  
Jansénistes contre Ignace, n'empêcheront ja-

mais un Homme sincere & impartial d'avouër, que ce furent deux illustres Fourbes, qui se servirent très adroitement du Fanatisme & de l'Hipocrisie, pour parvenir à leurs Fins : & , plus on leur reprochera leur Ignorance, plus on augmentera leur Gloire. Il falloit une vaste & profonde Politique, pour réparer un pareil Défaut.

LORSQU'ON est convenu de bonne-foi, mon cher Isaac, de la Ressemblance réelle, qu'il y a entre le Chef des Jésuites & celui des Mahométans, on n'est plus surpris des Progrès subits & prodigieux de la Société : on en trouve les Raisons chés les Turcs ; & , en parcourant leur Histoire, on voit comment une Religion ridiculement fondée sur la Superstition & sur le Fanatisme, mais habilement soutenue par la Ruse & par la Politique, peut s'étendre dans peu de Temps.

SI l'on examine attentivement la Conduite des Jésuites, on s'apercevra, qu'elle approche beaucoup de celle des Musulmans. Ils emploient les mêmes Moïens que ces derniers pour étendre leur Secte, & tâchent comme eux de séduire les Hommes, en flattant leurs Passions, ou en les effraiant par la Crainte. Si l'Appas séduisant de la Pluralité des Femmes, & la Violence inévitable des Armes Ottomanes, ont rendu l'Asie Mahométane, la Morale relachée des Jésuites, & les Persécutions criantes qu'ils ont fait souffrir à ceux qui combattoient leurs Opinions, leur ont enfin soumis la plûpart de ceux qui refusoient d'abord de subir les Loix d'Ignace.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXII.* 383

IL est très aisé d'ébranler les Hommes, quand on les prend par leurs plus foibles Endroits. On convient tous les jours, qu'il n'est pas étonnant que les Opinions relachées & séduisantes de Mahomet aient trouvé tant de Partisans. Pourquoi donc sera-t-on surpris que celles d'Ignace, prêchées & soutenues de la même Manière, aient fait de pareils Progrès? En admettant la Parallele de la Politique Turque & de la Jésuitique, l'Esprit développe aisément un Mystère, qu'il ne sauroit jamais pénétrer en supposant la prétendue Piété d'Ignace. S'il eut été aussi humble, que ses Disciples veulent le faire accroire; étant aussi ignorant qu'il l'étoit, il eut tout au plus fondé un Ordre tel que celui des Capucins. François d'Assise fut simplement un vrai Fanatique. Aussi n'a-t-il eu que des Disciples aussi imbécilles & aussi insensés que lui.

LE Crédit, que la Société a acquis sur bien des Particuliers, étant fondé sur les Motifs dont je viens de parler; lorsqu'on les a enfin découverts, on revient aussi-tôt de l'Étonnement que la Rapidité de leurs Progrès cause à ceux qui n'approfondissent point les Choses. Mais, j'avoue de bonne-foi, que je ne comprends point ce qui a pû attirer aux Jésuites la Protection des Rois, dont ils sont, & ont toujours été, les plus cruels Ennemis. Si l'on dit, que la Souplesse, la Complaisance, l'Adresse, la Ruse, la Fourbe, & la Politique, leur ouvrent le Chemin qui conduit à la Faveur des Princes: je répondrai, que toutes ces Qualitez ne devroient pas naturellement

ment les mettre à couvert de l'Indignation que doivent leur attirer les Sentimens de leurs principaux Auteurs, qui sont aussi ceux de la Société, & qui sapient l'Autorité des Souverains, & les rendent les Esclaves du Pontife Romain. Un certain Charles Scribani, Recteur de leur Couvent d'Anvers, a soutenu hautement dans son *Amphitheatrum Honoris* \*, que le Pape pouvoit priver les Princes de leurs Etats, lorsqu'il le jugeoit à propos. C'est l'Opinion favorite de la Société, quelque contraire qu'elle soit à la Tranquilité des Peuples, & à celle des Souverains. Elle l'est cependant encore moins, qu'une autre soutenue par un Nombre infini de Théologiens Jésuites, qui permettent aux Sujets de se révolter contre leurs Rois, & de violer le Serment de Fidélité qu'ils leur ont prêté, toutes les fois qu'ils pensent avoir quelque Raison légitime de s'en plaindre †.

N'EST-IL pas extraordinaire, mon cher Isaac, que des Gens, qui soutiennent des Maximes si pernicieuses aux Princes, trouvent néanmoins un Accès si facile auprès d'eux, soient leurs Ministres, leurs Directeurs, leurs Amis

\* Où il s'étoit caché sous le Nom supposé de *Clarus Bonarscius*, Anagramme de son Nom Latin *Carolus Scribanus*.

† *Tirannicè gubernans latâ Sententiâ potest deponi à Populo, etiam qui juravit ei perpetuam Obedientiam, si monitus non vult corrigi. Emanuelis Sa Summa, de Summo Pontif. Cap. LVIII. Rex . . . si non facit Officium suum, cum est aliqua justa Causa eligi potest alius à majori Parte Populi. Eman. Sa, ibidem.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXII.* 385  
Amis, & leurs Confidens ? Ce sont-là de  
ces Choses qu'on ne peut croire, que lorsque  
l'Expérience nous en a rendus certains. Car,  
vainement objecteroit-on, que les Livres,  
dans lesquels se trouvent ces Opinions dange-  
reuses, sont les Ouvrages de quelques Parti-  
culiers, qui ne peuvent influër sur le Corps.  
Les Sentimens, qu'un Jésuite insere dans les  
Ecrits qu'il publie, doivent être regardez  
comme ceux de toute la Société. Ils sont  
approuvez d'un Nombre de Docteurs choisis  
par le Général de l'Ordre, qui, en son Nom,  
& en celui de toute la Compagnie, adoptent  
& approuvent tout ce que contient le Livre.  
Il n'est aucun Ouvrage, sorti de la Plume  
d'un Ignacien, quelque monstrueux qu'il  
puisse être, qui ne soit muni d'un Certificat  
authentique, donné aux Noms des Supérieurs.  
L'exécrable Traité de Mariana n'est point  
privé de cet Avantage; & voici l'Attestation  
qu'on voit à sa Tête. *Moi, ETIENNE*  
*H O J E D A, Visiteur de la Société de Jesus*  
*en la Province de Toledé, par le Pouvoir spé-*  
*cial que j'ai reçu de notre Pere Général*  
*C L A U D E A Q U A V I V A, je permets*  
*de faire imprimer les trois Livres que J E A N*  
*M A R I A N A, Pere de la même Société, a*  
*composé, & qui sont intitulez, du Roi, & de*  
*son Institution: cet Ouvrage ayant déjà été ap-*  
*prouvé par un Nombre de Gens doctes, & d'un*  
*Mérite distingué, de notre même Société. En*  
*Témoignage de quoi j'ai donné ces Lettres, souf-*  
*signées de mon Nom, & scellées de mon Sceau.*  
De

386 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXII.*  
*De notre College de Madrid , le cinq Décembre*  
1598. Signé , ETIENNE HOJEDA , *Visi-*  
*teur \**

LA Morale de Mariana étant celle du Général des Jésuites , & de tous ceux qu'il charge d'examiner les Ouvrages de sa Société , n'est-ce pas une des Choses les plus suprenantes , que le Crédit que cette Société a aquis auprès de tant de Souverains ? On pourroit se figurer , que les Princes , qui reçoivent les Ignaciens dans leurs Cours , agissent plutôt par Crainte que par Inclination , & qu'ils flattent des Ennemis qu'ils voudroient pouvoir étouffer. Mais , n'a-t-on pas vû des Rois les aimer avec une Tendresse infinie , & les regarder comme les Appuis de leur Trône , & les Soutiens de leur Etat ? Que les Adversaires des Jésuites publient contre eux tout ce qu'ils voudront , qu'ils les accusent des Entreprises les plus criminelles ; s'il veulent parler sincèrement , ils avoûront , qu'il faut avoir un Esprit supérieur , pour venir à bout d'exécuter les Dessesins qu'ils forment. C'est pousser la Politique bien loin , que de se faire aimer de  
ceux

\* STEPHANUS HOJEDA , *Visitator Societatis Jesu in Provinciâ Toletanâ , Potestate speciali factâ à nostro Patre Generali CLAUDIO AQUAVIVA do*  
*Facultatem ut imprimantur Libri tres quos de Rege & Regis Institutione composuit P. JOANNES MARIANA ejusdem Societatis , quippe approbatos prius à Viris doctis & gravibus ex eodem nostro Ordine. In cujus Rei Fidem has Litteras dedi meo Nomine subscriptas , & mei Officii Sigillo munitas. Madriti , in Collegio nostro , quarto Nonas Decembris , M. D. LXXXXVlll.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXII.* 387  
ceux qu'on outrage, & de savoir si bien porter les Coups dont on les perce, qu'ils ne s'en apperçoivent point. Qu'on examine tout ce qu'ont fait de plus difficile les plus grands Machiavellistes, qu'on parcourre toutes les Histoires des Négociations les plus épineuses, trouvera-t-on rien de si incompatible à concilier, que le Vœu que font les Jésuites, par lequel ils s'engagent d'obéir aveuglément à tout ce que leur ordonne le Pontife Romain, qu'ils disent avoir la Puissance de détronner les Rois, & le Crédit qu'ils ont auprès de ces mêmes Rois qu'ils soumettent à la Juridiction d'un Prêtre? Qu'on examine quel Effort de Génie il faut, pour accorder des Choses si opposées, ou du moins pour empêcher qu'elles ne se portent réciproquement Préjudice : & l'on connoitra alors, quel doit être le Génie de la Société. Il n'est rien de si difficile, dont elle ne vienne tôt ou tard à bout : & dès qu'elle forme une Entreprise, quelque Obstacle qu'elle trouve, elle est assurée de la conduire à sa Fin. Il est vrai, que, lorsque la Politique seule ne suffit point, elle emploie la Force & la Violence : mais, enfin, de quelque Manière que ce soit, elle exécute toujours ses Deseins.

A - P E I N E les Jésuites furent-ils établis en France, qu'ils jurèrent la Ruine des Protestans, & ils sont enfin parvenus à leur But. Quelles Traverses n'ont-ils pas essuïées auparavant? Combien de vastes Machines n'ont-ils pas mises en usage? Lorsqu'ils virent Henri III racommodé avec le Roi de Navarre, par  
leurs

leurs Prédications féditieuses ils armèrent un Moine, qui poignarda ce Roi infortuné. Aiant voulu traiter de la même Maniere son Successeur, il leur arriva un Malheur, qui eut déconcerté les Génies les plus intrépides. Ils surmontèrent cet Obstacle: & la Postérité verra toujours avec une nouvelle Surprise un Roi puissant rapeller ses plus mortels Ennemis dans son Roiaume, les accabler de Bienfaits, & choisir un d'entre eux pour le Directeur de sa Conscience. Il n'y a que les Jésuites, dont la vaste Politique puisse montrer aux Hommes des Evénemens aussi extraordinaires. Leur Retour en France précipita la Perte de leurs Adversaires. Ils leur portèrent les premiers Coups mortels sous Louis XIII, & les accablèrent enfin sous Louis XIV. Ils traiteront tôt ou tard de la même Maniere les Jansénistes. Ils ont déjà attaché la Coignée à l'Arbre: il faut absolument qu'il tombe, & qu'il soit coupé.

PLUS je considere, mon cher Isaac, l'Histoire des Jésuites, leurs Maximes, les Regles que leur a prescrites leur Législateur; & plus je loue la sage Prudence des Anglois & des Hollandois, de leur avoir défendu l'Entrée de leurs Pais. A des Ennemis aussi dangereux, il est bon d'opposer une forte Barriere; il faut même éviter leur Proximité le plus qu'il est possible. Je regarde les Disciples d'Ignace de Loyola comme des Soldats qui portent sur leurs Boucliers un Talisman qui les assure, dès qu'ils ont l'Avantage de combattre de près leurs Ennemis, de les vaincre tôt ou tard. Chaque Jésuite est un habile Négromant; mu-  
ni



ni de trois Flèches empoisonnées : la *Politique*, l'*Hipocrisie*, & la *Violence*. Dans quelque Situation qu'on le place, il trouve toujours le Secret de se servir de quelques-unes de ses Armes. Malheur à ceux qui en sont frappez. Leurs Blessures sont aussi incurables, que l'étoit celle de Philoctète : il faut un Secours Divin pour en guérir. Les Anglois sont si persuadés de cette Vérité, qu'ils ont fait une Loi, par laquelle tous les Jésuites, qu'on découvre dans leur País, doivent être condamnés à la Mort : & l'Angleterre est pour les Ignaciens ce qu'étoit pour les anciens Grecs l'Ile de Calipso.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac : vi content & heureux. Garde-toi, sur-tout, d'avoir jamais rien à démêler avec les Jésuites ; & souvien-toi toujours, que s'ils sont d'habiles Criminels, leur Science ne doit servir qu'à les rendre d'autant plus redoutables.

*Londres, ce . . .*





## LETTRE CENT QUATRE VINT-TROISIEME.

Isaac Onis, *Caraites, autrefois Rabbins de Constantinople, à Aaron Monceca.*

U te plaindras avec raison, mon cher Monceca, de mon Silence ; mais, tu dois m'excuser en faveur des Occupations, qui m'ont empêché de t'écrire plutôt. J'ai lû avec beaucoup de Plaisir une partie des Livres nouveaux que tu m'as envoyés. Ceux de Philosophie m'ont jetté dans une douce Réverie, & je me suis livré pendant plusieurs Jours à mille Réflexions qui ne me donnoient pas le Loisir de me reconnoître moi-même. J'étois uniquement occupé de certaines Idées, dont je cherchois à trouver la Connexion. J'ai travaillé avec soin pour en venir à bout. Cependant, il y en a plusieurs, qu'il m'a été impossible d'accorder avec diverses autres.

Nos Rabbins, mon cher Monceca, assurent, que nous résusciterons un jour, & que chacun reprendra le même Corps qu'il a eu lorsqu'il étoit dans ce Monde. Les Mahométans croient la même Chose ; & les Nazaréens soutiennent aussi cette Opinion. Ainsi, l'on peut dire, que toutes les Religions, qui adorent une seule Divinité, adoptent ce

Sén-

Sentiment. Elles en prouvent la Possibilité par la même Raïson ; & citent la Puissance de Dieu , qui , aiant créé le Monde de rien , ne sera pas embarrassé de redonner à un Morceau de Matière la même Forme qu'il a eue autrefois. Tout ce que disent les plus savans & les plus éloquens Docteurs Nazaréens sur ce Sujet n'est pas plus fort , ni plus expressif , que ce que l'on lit dans l'*Alcoran*. Malgré les Absurditez , qui se trouvent dans ce Livre , il donne , dans bien des Endroits , une grande Idée de la Majesté Divine : & celui , où il est fait mention de la Résurrection des Morts , est de ce Nombre. *Pourquoi , fait dire Mahomet à l'Etre Suprême , Pourquoi les Hommes ne résusciteroient-ils point ? Ne voient-ils pas le Ciel au dessus d'eux , comme nous l'avons bâti , comme nous l'avons orné , & comme il n'y a point de Défaut ? Nous avons étendu la Terre , élevé les Montagnes , & fait produire toutes Sortes de Fruits , pour Signe de notre Toute-Puissance. Nous avons envoyé la Pluie du Ciel , & nous en avons fait naître des Jardins , des Grains agréables aux Moissonneurs , des Palmiers , les uns élevés plus que les autres , pour enrichir les Créatures. Nous avons donné la Vie à la Terre morte , sèche , & aride. Ainsi les Morts sortiront de Tombeaux \**. C'est-là ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de la Résurrection. Les Théologiens François , Anglois , Allemands , &c. , n'en sauroient apporter des Raïsons plus convaincantes. Pourroit-on donner de meilleurs

T 2

Preu-

\* *Alcoran , Chapitre de la Chose jugée , pag. 308.*

Preuves de la Possibilité de l'Exécution d'une Chose, que de montrer clairement, que celui, qu'on dit devoir l'exécuter, en a achevé & perfectionné un Nombre d'autres aussi difficiles ?

QUELQUE fortes que paroissent ces Raisons, lorsqu'on les examine avec attention, on apperçoit, qu'elles ont plus de Brillant que de Solide. Il est certain, que le Pouvoir de l'a Divinité est immense, qu'elle peut détruire & annéantir la Matière ainsi qu'elle la crée, & qu'il ne tient qu'à elle de tirer du Néant un nouvel Univers. Mais, il est des Choses, qu'elle ne sauroit exécuter, parce qu'elles sont contraires à sa Sagesse & à sa Grandeur. Elle ne peut produire un Etre, qui soit aussi parfait qu'elle : elle ne sauroit être l'Auteur du Mal : elle n'est point susceptible de Passion, de Jalousie, de Haine, de Fureur. Les plus sages Philosophes conviennent de bonne-foi, qu'elle ne sauroit changer l'Essence des Choses : faire, par exemple, qu'un Bâton soit un Bâton sans avoir deux Bouts ; parce que, dès qu'une Chose n'aura plus deux Bouts, ce ne sera plus un Bâton. Par la même Raison, Dieu ne pourroit faire qu'une Chose matérielle ne fût point étendue, tout ce qui est matériel ayant nécessairement une Extension. En convenant de ce Principe évident, il est aisé de trouver des Raisons très fortes contre l'Opinion qui veut qu'à la Résurrection générale tous les Hommes reprennent les mêmes Corps qu'ils ont eus pendant leur Vie.

IL faut d'abord considérer, que, dès le Com-

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXIII. 393**

Commencement du Monde, Dieu créa une certaine Quantité de Matière, qui a suffi dans la suite à la Formation de tous les différens Ouvrages qu'il a produits; en sorte que ce qui fait aujourd'hui les Arbres, les Champs, les Montagnes, les Hommes, &c., de la Mesopotamie, faisoit, il y a quatre mille Ans, les Arbres, les Champs, les Montagnes, les Hommes, &c., de ce même Roïaume. Pour être convaincu de cette Vérité, on n'a qu'à jeter les Yeux sur ce qui se passe dans tous les Pais. On y voit croître le Bled, & les autres Plantes, qui grossissent de la Terre qui les nourrit. Elles augmentent ensuite l'Étendue du Corps des Hommes qui les mangent. Ces mêmes Hommes meurent enfin, & se changent en Terre, qui sert une seconde fois à produire des Fruits. Ainsi, il y a dans la Nature une Transmutation perpétuelle, qui fait qu'une certaine Quantité de Matière suffit à la Production de tout ce qui se forme de nouveau tous les jours. Cela étant, je soutiens, qu'il est physiquement impossible, que les Hommes reprennent un jour le même Corps qu'ils ont eu. Car, ce qui a servi à faire les Membres d'un Homme a de même été employé à la Construction de ceux de deux mille autres.

Pour comprendre cela clairement, il faut considérer ce qui arrive dans une Plaine, où, après un Combat sanglant, il reste vint ou trente mille Morts sur le Champ de Bataille. On les enterre dans cette Plaine, qui en est parfaitement fumée & engraisée. L'Année

324 LETTRES JUIVES; *Lettre CLXXXIII.*  
les Laboureurs y semant leurs Grains, il se trouve dans chaque Epi de Bled plusieurs Parties de la même Matière qui avoit servi à la Composition du Corps de ces Soldats enterrez: & ces Parties, changées & transmues en Froment, vont grossir & augmenter les Membres d'un grand Nombre de Gens. Je suppose que, parmi eux, il se trouve quelque jeune Limousin, grand Mangeur de Pain, qui, prenant pour sa Part une grande Quantité de cette Matière, laquelle, peu auparavant, appartenoit aux Soldats, s'en substantive pendant tout le Cours d'une Année, & grandit de deux Ponces. Je demande à qui appartiendra cette Matière à la Résurrection générale? Sera-ce au Militaire? L'Etui de l'Ame du Limousin sera donc trop court de deux Ponces. Si c'est le Limousin qui la garde, le Soldat se trouvera dans le même Embarras. Je vais encore plus loin, & je pousse d'un second Degré la Transmutation de la Matière. Si, par hasard, quelque Cochon a mangé le Superflu de la Nourriture du Limousin, & s'en est engraisié pendant le Cours d'un Hiver, plusieurs Parties des Soldats se trouvent encore dans cet Animal immonde. Un avide Nazaréen le tue: il en mange après en grande Quantité; &, s'approchant ensuite de sa Femme, ou de sa Maîtresse, les Particules les plus subtiles de ce Cochon, parmi lesquelles il s'en trouve un grand Nombre de celles des Guerriers, servent à la Formation d'un nouvel Homme. A qui donc appartiendra cette Matière, lors de la Résurrection?

ON peut aussi former la même Question touchant les Corps de la plûpart des Hommes; vû que, par la grande Transmutation qui sera arrivée dans la Matière qui les formoit, une Infinité d'entre eux seroient nécessairement mutilez. Il se pourroit, que Jules César vît ses Oreilles à quelque *Monfignor*, & son Nez à quelque Courtisane. Il auroit beau dire, *Je suis le Vainqueur des Gaulles & de Pompée, & j'ai soumis l'Univers entier. Quoi! Faut-il qu'un Héros tel que moi paroisse sans Nez & sans Oreilles, tandis que ce petit Pontife in Partibus, & cette Femme de Débauche, se parent de ce qui m'appartient?* Il me semble ouïr le Prélat Romain répondre avec Hauteur. *Il convient bien à un Païen de vouloir disputer quelque-chose à un Pontife Nazaréen. Allez, allez, Idolâtre, Profane: vos Oreilles ne sont que trop honorées d'être sur ma Tête. Elles ont eu l'Avantage d'être canonisées cent Ans après ma Mort. Pendant plus de deux mille, on les a encensées, & on leur a chanté des Himnes. Auroient-elles eu ce Sort, si elles ne m'avoient servi?* Si l'Empereur Romain s'adresse à la Courtisane, il n'en obtiendra rien de plus que du Pontife. *Votre Servante très humble*, lui répondra-t elle. *Je vous considère fort, Seigneur Jules César. J'ai vû souvent des vos Statues, dans la Vigne de Médicis, & dans les autres Maisons de Campagne, où j'allois me promener avec mes Galans. Je leur ai bien entendu dire que vous étiez un fort grand Homme; mais, je n'irai point, pour vous faire Plaisir, paroître sans Nez aux Yeux de tout l'Univers. Voyez,*

396 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIII.*  
*si, parmi tant de Monde, qu'il y a ici, quelque*  
*Personne n'en auroit point un de reste.* Voilà  
donc le pauvre Jules César obligé de se mon-  
trer comme un Deserteur. Heureux encore  
d'en être quitte à si bon Marché, & de ne  
pas avoir l'Affront de voir sa Tête entiere  
servir à la Construction du Derriere d'un Suisse  
de quelque Cardinal.

J E cherche inutilement un Moïen, mon  
cher Monceca, pour pouvoir terminer l'Em-  
barras & les Soins des Ames dont les Mem-  
bres seront ainsi mutilez. La Philosophie ne  
m'en fournit aucun. Si l'on dit que Dieu,  
qui, de rien à créé le Monde, ne fera point  
embarrassé de donner des Corps à ces Ames,  
j'accorderai sans balancer cette Vérité. Mais,  
alors, je serai en Droit de conclurre, que ces  
nouveaux Corps ne seront point les mêmes  
que ceux que l'on avoit en mourant; & qu'ainsi  
l'Opinion, qui assure que nous résusciterons  
avec nos mêmes Corps, est fausse. Si l'on  
soutient, que Dieu étendra la Matière, & que  
d'un seul Atome de la Terre qui formoit un  
Corps, il en fera ce qu'il faut pour le construire  
en entier, je nierai encore que ce soient-là  
les mêmes Corps, parce que leur Essence  
sera changée; cette nouvelle Matière n'étant  
point l'ancienne, & Dieu ne pouvant pas faire  
qu'une Chose qui n'a pas servi ait servi,  
n'ayant pas le Pouvoir de charger l'Essence  
des Choses.

P O U R expliquer mon Idée clairement, je  
suppose qu'il n'y ait dans le Monde que le  
Corps d'un seul Homme. Dans l'Espace de  
dix



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXIII. 397**  
dix mille Ans, Dieu y fait passer successive-  
ment trois cens Ames, & ordonne enfin,  
que toutes ces Ames reprendront le Corps  
qu'elles ont animé. Alors, ou il faudra qu'il  
se trouve trois cens Ames dans un seul Corps,  
ou que Dieu en crée deux cent quatre-vingt-  
dix-neuf de nouveaux. C'est-là une Vérité  
évidente, contre laquelle toutes les vaines  
Subtilitez Scolastiques ne peuvent rien: &  
quelques Raisons qu'on objecte, on ne sau-  
roit obscurcir une Chose qui se présente si clai-  
rement d'elle-même à l'Esprit.

JE ne doute point, mon cher Monceca,  
de la Résurrection des Corps. Je suis certain  
qu'elle arrivera. Mais, je pense qu'on est  
mal-fondé à vouloir déterminer précisément  
de quelle Maniere elle se fera. Pourquoi  
assurer, que nous reprendrons nos mêmes  
Corps? Quelle nécessité y a-t-il de vouloir  
expliquer un Mystere que nous n'entendons  
point? Les Nazaréens, sur-tout les Papistes,  
soutiennent avec opiniâtreté cette Opinion. Je  
les plains de leur Entêtement. Leurs Li-  
vres Saints leur apprennent que les Corps ré-  
susciteront: ils ont raison de recevoir ce Sen-  
timent. Mais, d'où vient veulent-ils expli-  
quer précisément de quelle Maniere cela arri-  
vera? Pourquoi, non contents de savoir que  
l'Ame reprendra un jour un Corps, vont-ils  
fixer la Façon dont la Divinité doit alors agir?

DANS toutes les Religions, mon cher  
Monceca, la Source de toutes les Erreurs,  
c'est la Passion ridicule qu'ont les Hommes  
de vouloir pénétrer dans les Mysteres du Tout-

398 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIII.*  
Puissant. Dès qu'une Chose leur est révélée  
seulement en partie, ils veulent connoître de  
quelles Voies la Divinité se servira pour y  
parvenir: ils prêtent leurs faiblesses à l'Etre  
Suprême; & ils pensent, qu'il doit employer  
les Moïens qui leur paroissent les meilleurs  
& les plus naturels. Il arrive de-là, qu'ils  
deshonorent la Divinité, & qu'ils lui impu-  
tent les Actions les plus absurdes, & les plus  
incompatibles à son Essence. Sous prétexte de  
donner une grande Idée de son Pouvoir im-  
mense, ils veulent qu'elle fasse des Choses  
directement contraires à l'Ordre immuable  
qu'elle a établi elle-même, comme est celle  
de la *Resurrection générale des mêmes Corps*.  
Ils vont même quelquefois jusqu'au Point de  
vouloir excuser par la Puissance de Dieu les  
Superstitions les plus folles, & les Friponne-  
ries les plus visibles.

UN Jésuite d'Anneci, nommé Jean Fer-  
rand, n'a-t-il pas ôsé soutenir dans un fort  
gros Livre touchant le Culte des Reliques,  
que, lorsqu'il se trouve plusieurs Corps du  
même Saint dans différentes Eglises, c'est la  
Divinité, qui les a reproduits miraculeuse-  
ment, pour entretenir la Dévotion des Fidel-  
les †?

P O U R

† *Unum mihi sat erit in presentia dicere, Supremum  
Numen suam procul dubio explicuisse Potentiam in iis  
nominatim Reliquiis multiplicandis, seu replicandis, que  
reverâ non nisi una secundum Unitatem, & Naturâ suâ  
singulares existere poterant, ut sunt, verbi gratiâ, Pra-  
putium, Sanguis, aliaque id genus, qua cum ad Corpo-  
ris*

# LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIII.* 399

POUR prouver cette Absurdité, il apporte des Raisons, qui doivent paroître affreuses à tous les bons Nazaréens : & moi-même, qui suis Juif, je t'avoue que j'ai été indigné de voir jusqu'où ce Moine portoit l'Impudence, & ravaloit les Misteres les plus sacrez de sa Religion. Il fait un Parallele odieux, qui blesse & qui outrage la Divinité; & cela, uniquement pour montrer la Possibilité de la Multiplication des Corps de ces prétendus Bienheureux. Ce Mistere, à coup sûr, n'étoit pourtant pas aussi difficile à développer que celui de la Résurrection. Il n'avoit qu'à dire naturellement, que l'Avidité des Moines étoit la Cause efficiente de la Multiplicité de ces Reliques. Il en est d'elles comme d'un Vin accredité. Chaque Cabaretier veut en avoir dans sa Cave, pour achalander sa Taverne; &, lorsqu'il n'en a point, il en fabrique lui-même. Ne fait-on pas que la Moitié des Cabaretiers de Paris font leur Vin de Bourgogne à Surene ‡? La plus grande Partie des Reliques sont prises au hazard : & les Os d'un Danseur de Corde, ou d'un Comédien, passent souvent pour ceux de Saint Pacôme ou de Saint Maturin. Déplorons, mon cher Monceca, l'Aveuglement des pauvres Mortels, qui

*ris Christi Perfectionem faciant, vel qua cum ipso, vel ab ipso, traxerint Originem, nec multiples esse, nec diu illibata seu integra servari poterant, nisi Divina Vis mirabilem in Modum accessisset. Idem in aliis permultis singularibus Christi Divorumque Reliquiis videre est.* Joan. Ferrandi Disquisitio Reliquiaria, pag. 7.

‡ Petit Village auprès de Paris.

400 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIII.*  
qui sont la Duppe d'une Infinité de Fourbes  
& d'Impostures, & tâchons de nous élever  
toujours au dessus des Préjugés du Vulgaire.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca ;  
& vi content & heureux.

*Du Caire, ce . . .*



LETTRE CENT QUATRE-VINT-QUATRIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

**J**E vais bientôt quitter l'Angleterre,  
mon cher Brito ; & j'irai passer  
quelques Jours en Ecosse. Je m'em-  
barquerai en suite pour retourner en  
France : & je goûterai, j'espère, un Plaisir  
infini, en arrivant à Paris, de pouvoir y faire  
un juste Parallele des Mœurs, des Coutumes,  
& de la Façon de penser des François, avec celle  
des Anglois, dont j'aurai des Idées encore  
toutes récentes. Je suis certain, que cela me  
fournira milles Réflexions utiles, que j'aurai  
soin de te communiquer. Rien ne forme plus  
le Génie, & ne cultive mieux l'Entendement,  
que les Comparaisons qu'on fait de deux dif-  
férens Peuples ; vû qu'on développe par ce  
Moïen les Replis les plus cachés du Cœur-  
Humain.

ON apperçoit des Foibleffes chés quelques  
Hom-

Hommes, qu'on reconnoit pour telles, parce qu'elles ne sont point masquées, & qu'on prend chés plusieurs autres pour des Vertus, à cause des Voiles imposteurs dont elle sont couvertes. Lorsqu'on voit un François chercher avec empressement tout ce qui peut plaire à ceux avec lesquels il vit, les accabler de Politesse & de Marques de Tendresse, on croit d'abord, que la véritable & solide Amitié est le Partage de sa Nation. On revient de cette Erreur, quand on a fréquenté les Anglois. On sent que leurs Manieres froides, que leurs Airs secs & hautains, n'empêchent point qu'ils ne soient d'excellens Amis, s'ils se donnent pour tels; & l'on apperçoit, que ce que l'on regardoit chés les François, comme un véritable Attachement, n'est qu'un Cérémonial, un Usage ordinaire, &, si j'ose me servir d'un Proverbe usé, une *Selle à tous Chevaux*.

D'UN autre côté, un Homme, qui n'est jamais sorti d'Angleterre, se figure que c'est le seul Païs, où l'on trouve de l'Intrépidité. Il pense, qu'il n'est personne dans les autres Roïaumes, qui brave les Aproches de la Mort, parce qu'il n'entend point dire qu'il y ait de Gens, à Paris, à Vienne, à Amsterdam, qui, lassés de la Vie, sachent finir avec une Corde ou un Rasoir toutes leurs Inquiétudes. Mais, si cet Homme, prévenu en faveur de sa Patrie, voïage quelques Années dans les différens Etats de l'Europe, il change bien de Sentiment: il reconnoit enfin, que par-tout il se trouve des Personnes remplies de Valeur, & qu'il a  
donné

402 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIV.*  
donné le Nom d'Intrépidité à une Frénésie  
pernicieuse, non seulement à ceux qui en sont  
atteints, mais encore à la Société civile.

C'EST donc par un juste Parallele des  
Coutumes & des Mœurs des Peuples, qu'on  
peut justement apprécier leur véritable Mérite.  
Celui, qui ne connoit qu'une Nation,  
approuve cinquante Ridiculitez, qu'il condamne  
dèsqu'il a quelque Notion des autres  
Païs. Il n'est pas surprenant qu'un Espagnol,  
nourri dans le Fond de la Galice, rende un  
Culte superstitieux à St Jacques. Toutes les  
Personnes qui l'environnent en font autant :  
il voit ses Parens, ses Amis, ses Compatriotes,  
se dévouër à ce prétendu Saint, dont ils  
attendent les plus grands Secours ; & il ignore  
s'il y a d'autres Hommes dans l'Univers,  
qui pensent d'une Maniere différente. Pour  
vaincre des Préjugés aussi forts que les siens,  
il faut un Génie supérieur ; & encore est-il  
bien difficile qu'il vienne à bout de connoître  
son Egarement. Combien n'y a-t-il pas eu  
de Gens, qui auroient été de grands Hommes  
s'ils fussent nez à Londres ou à Paris, &  
qui n'ont été que des Personnages médiocres,  
parce qu'ils n'avoient reçu aucun Secours  
étrangers, & que, placés au milieu de Lisbonne  
ou de Madrid, ils étoient éternellement  
renfermez dans le ténébreux Labirinte  
de l'Ignorance & de la Superstition ?

LES Savans du premier Ordre ont dû une  
grande Partie de leurs Connoissances à celle  
qu'ils avoient des Mœurs & des Coutumes  
des Païs Etrangers. Lorsque les Philosophes  
de

de ces derniers Tems ont entrepris de découvrir la Vérité, ils ont travaillé beaucoup sur les Mémoires que leur avoient fournis les habiles Voïageurs. Locke & Bayle s'en sont très utilement servis; le premier pour ruiner de fond en comble le spirituel mais chimérique Sîstemé des Idées innées; & le second, pour arracher le Bandeau fatal des Préjugés, & pour détruire la folle & dangereuse Superstition. Des-Cartes, Gassendi, Newton même, en un mot tous les habiles Phisiciens, ont profité de la Connoissance des Mœurs des Peuples: & elle leur a été utile plus d'une fois, soit dans les Expériences qu'ils ont voulu faire, soit dans l'Examen des différens Tempéremmens & des Causes cachées des Passions des Hommes.

Si l'on examine toutes les Sciences en particulier, on verra, qu'il n'en est aucune, où l'Intelligence des Maximes & de la Façon de penser des différentes Nations ne serve beaucoup: mais, la Morale & la Politique sont les deux qui semblent l'exiger le plus. Comment pourra-t'on connoître jusqu'où la Probité, la Vertu, & la Bienfécance, étendent leurs Droits, si l'on n'a aucune Notion des Nations Etrangères? Quelque estimez qu'on voie ses Concitoïens, il est certain, qu'ils ne possèdent point toutes les Vertus Morales. Chaque País a des Qualitez qui semblent lui être affectées, & qu'il y faut chercher. Dans les autres Endroits, elles ne se trouvent jamais à ce Degré de Perfection. Si l'on veut savoir jusqu'où peut aller la Politesse, & qu'on

404 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIV.*  
qu'on reste à Constantinople, on n'apprendra pas dans cent Ans ce qu'on saura dans six Mois à Paris. Pour voir la Franchise & la Sincérité dans tout leur Jour, ne seroit-t-on pas fou de voyager en Italie? C'est en Suisse, qu'il faut aller. Pour s'accoutumer à penser d'une Maniere libre, hardie, mais cependant sensée, & qui apprenne à rendre aux Magistrats & aux Ecclesiastiques ce qu'on leur doit, sans souffrir que les premiers s'érigent en Tyrans & les seconds en Inquisiteurs, est-ce en Portugal qu'il faut vivre? Non; mais en Angleterre. Pour connoître, enfin, jusqu'où peut aller la Douceur, la Simplicité, la Candeur, l'Humilité, la Charité, & les autres Vertus Humaines, est-ce à Rome, ou même en Europe, qu'on doit choisir son Séjour? Non, mon cher Brito. Pour voir ces Vertus dans leur plus haut Degré, il faut passer les Mers, & les aller chercher dans la Pensilvanie, l'heureuse Colonie des Kouacres, où elles ne se conserveront peut-être pas toujours. Qui peut savoir les Révolutions qui doivent arriver dans le Cœur des Hommes? Il s'en fait tous les jours de si étonnantes, on y apperçoit des Changemens si surprenans, qu'on n'ose assûrer que les Sociétez les mieux réglées, & les plus vertueuses, resteront long-tems dans le même Etat. Il en est presque des Roïaumes comme des simples Particuliers. Tel Homme, pendant trente Ans, a été sage, prudent, & vertueux, qui perd dans un Instant le fruit de tant de Probité. De quelle Tranquillité les Cantons Suisses n'avoient-ils pas



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIV.* 405  
pas jouï pendant long-tems? Tout-à-coup,  
ils se livrèrent à l'Esprit de Vertige; & on  
les vit avec surprise s'armer les uns contre les  
autres, & chercher avec avidité leur Perte  
mutuelle.

Si la Connoissance des Mœurs des Peuples,  
mon cher Brito, est nécessaire à ceux qui s'ap-  
pliquent à l'Etude de la Morale, elle l'est en-  
core plus à ceux qui sont obligés de pénétrer  
dans les Misteres cachés de la Politique. Un  
Prince ne peut jamais entreprendre rien de  
grand, il ne peut même être tranquille dans ses  
Etats, s'il ignore quels sont le Caractere, les  
Maximes, & les Coutumes, des Peuples qui  
l'environnent. Dès qu'il en est instruit, il  
sait quelle est la Conduite qu'il doit tenir à  
leur Egard. *Je n'ai rien à craindre, dira-t-il,  
d'une telle Nation \*. Elle aime beaucoup plus la  
Paix que la Guerre. Elle est livrée aux Prê-  
tres, & divisée en plusieurs Etats, qui ont des  
Intérêts particuliers. L'autre † m'est attachée  
par la Nécessité où elle est de rechercher mon  
Alliance. Elle est dépourvue d'Argent, ses Pro-  
vinces sont dépeuplées, leurs Habitans haïssent  
la Guerre, ou du moins sont trop feinéans pour  
aimer à prendre le Parti des Armes. Je n'ai  
donc rien à apprehender de cette Nation, qui ne  
peut entreprendre quelque-chose de considérable,  
qu'autant que je daignerai l'assister. Il reste en-  
core trois autres Peuples, avec lesquels je puis  
avoir des Demelez. Le premier ‡ est nombreux :*

*Tome V.*

*V*

*son*

\* *L'Italienne.*

† *L'Espagnole.*

‡ *Les Allemands.*

406 LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXIV.  
*Troupes sont agguerries; mais, il est pauvre. On ne fait point la Guerre sans Argent. Dès la seconde Campagne, s'il n'est point assisté, il est obligé, ou de faire la Paix, ou d'essuier des Pertes considérables. Le second \* est riche, & Maître de la Mer. Un Haine invétérée l'a rendu dans tous les Tems l'Ennemi de mon Etat. Il est valeureux, intrépide; & je devois le craindre, s'il étoit aussi puissant en Soldats, qu'il l'est en Matelots. Comme sa plus grande Force consiste dans le Nombre de ses Navires, qu'on ne prend point des Places, & qu'on ne pénètre point dans un Pais, monté sur des Vaisseaux, je ne dois point l'aprehender. Tandis qu'il sera seul, c'est un de mes moindres Ennemis; mais, il peut me causer des Dommages infinis, dès qu'il s'unira avec d'autres: il deviendra alors le plus redoutable. Le troisieme Peuple †, sans avoir autant d'Eclat & de Grandeur que le second, pourroit cependant me nuire davantage. Il a de grandes Richesses, il est lui seul en état de fournir aux Frais d'une longue Guerre, & de payer l'Armée de tous ses Alliés. Il a des Places voisines des miennes, & peut, en commençant la Guerre, se camper sur mes Frontieres. Mon Intérêt demande donc, que je sois en Paix avec lui; & je trouverai pour cela de grandes Facilitez. Comme il est uniquement occupé de son Commerce, qu'il ne cherche point à faire d'inutiles Conquêtes, & que content de conserver ce qui lui appartient il n'envie pas d'augmenter ses Provinces, il se prêtera toujours à tout ce qui pourra éloigner la Guerre,*

\* Les Anglois.

† Les Hollandois.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIV.* 407  
*Guerre, pourvu que j'agisse de maniere à ne point exciter sa Crainte, & que je n'empiète point sur ses Droits.*

C'EST ainsi, mon cher Brito, qu'un Prince, versé dans la Connoissance des Sentimens, des Maximes, & des Intérêts, des Nations Etrangères, en tire habilement des Conséquences pour sa Gloire, & pour la Tranquillité de ses Etats. Un Ministre n'est pas moins obligé d'exceller dans cette Science, qu'un Souverain: les mêmes Raisons l'exigent. Un Général d'Armée doit aussi en faire son Etude. Comment pourra-t-il prendre certaines Mesures, qui sont quelquefois si nécessaires à la Réussite d'un Projet Militaire, s'il ne connoît point le Génie des Peuples qu'il a à combattre. Je suppose que le Maréchal de Villars, sortant de commander en Flandres une Armée de vint mille Hommes contre Marlborough qui auroit eu sous ses Ordres un pareil Nombre d'Anglois, allât sur les Frontieres de Portugal commander douze mille François qui auroient à combattre trente mille Portugais. S'il n'avoit aucune Connoissance de ces Peuples, & qu'il en jugeât par l'Idee qu'il auroit des Anglois, son premier Soin seroit sans doute de chercher quelque Lieu fort & avantageux, pour y poster son Camp: il l'entourroit de bonnes Lignes; & il apporteroit enfin toutes les Précautions possibles pour réparer le Défaut du petit Nombre de ses Troupes. *J'ai trouvé, diroit-il, des Ennemis redoutables en Flandre, contre lesquels, à Force égale, il m'a fallu employer tous mes*

*Soins & toute ma Prudence. Que ne dois-je donc pas faire aujourd'hui? Penses-tu, mon cher Brito, qu'il raisonnât de même, s'il connoissoit les Portugais? Il me semble, au contraire, lui entendre dire: Allons, François! Quittons ces Lignes inutiles. Fussions-nous la Moitié moins, nos Ennemis n'oseroient nous attendre. Ce sont des Peuples plus accoutumés à porter des Chapelets, que des Fusils. Dans ce Moment, où nous pensons à l'Honneur que nous allons acquérir, ils songent à se recommander aux Prières de leurs Aumôniers. Nous ne sommes occupés que du Soin de serrer nos Rangs, & de marcher en bon Ordre: & ils font chanter des Antiennes à St. Antoine de Pade. Non, non, François, ce ne sont point des Anglois, mais des Moines déguisés, que vous avez à combattre. Je ne doute pas, mon cher Brito, qu'une prompte Victoire ne suivît une pareille Harangue: elle n'auroit été faite, que sur la Connoissance que le Général auroit eue des Mœurs de la Nation qu'il attaquoit.*

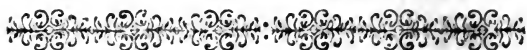
Si ceux, qui commandent les Armées, ou qui sont à la Tête des Affaires, sont obligés, quand ils veulent entreprendre quelque-chose de considérable, de connoître le Génie des différens Peuples, les Historiens, qui travaillent à immortaliser les Actions des Héros, doivent exceller dans cette Science. Comment pourront-ils développer les Intrigues des Cours, les Mouvements, les Demarches, enfin toutes les Actions des Peuples, s'ils ignorent les Causes qui en ont fait agir les différens Ressorts? Quelle pitoïable Histoire ne composerait

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIV.* 409  
roit pas un Homme, qui écriroit ce qui s'est  
passé en France sous Henri III & Henri IV,  
& qui ne connoitroit point le Génie & les  
Mœurs de la Nation Espagnole ? Les Tacites,  
les Sallustes, les Tites-Lives, ne nous  
ont donné des Morceaux si achevez, que parce  
qu'ils possédoient à fond les Matieres dont  
ils parloient. Ils s'étoient fait une Etude  
d'approfondir le Génie des Personnes & des  
Peuples dont ils traçoient les Faits. Quelle  
Connoissance Jules César n'avoit-il pas des  
Coutumes, des Inclinations, & des Mœurs,  
des Gaulois ? Pour être convaincu de cette  
Verité, il ne faut que lire ses Commentaires.  
Aussi cette Connoissance lui fut-elle également  
utile, comme Général, comme Historien,  
& comme simple Particulier.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito. Ta-  
che toujours de profiter de tes Voïages : vi  
content & heureux ; & que le Dieu de nos  
Peres te comble de Prosperitez.


*De Londres, ce . . .*





## LETTRE CENT QUATRE-VINT-CINQUIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte  
autrefois Rabbin de Constantinople.*


 E parlois l'autre jour, mon cher  
 Isaac, avec un de mes Amis, du  
 Sort malheureux dont plusieurs  
 Grands-Hommes ont été accablez,  
 quoique la Faveur dans laquelle ils étoient  
 auprès de leur Souverain semblât devoir les  
 assurer d'une éternelle Tranquilité. A ces  
 premières Réflexions j'en joignis quelques au-  
 tres; & je fis remarquer à cet Ami, que la  
 plûpart des Héros, que la Fortune avoit ainsi  
 accablez de ses Rigueurs après les avoir éle-  
 vez au plus haut Rang, s'étoient signalez par  
 d'importans Services qu'ils avoient rendus à  
 leurs Souverains.

SANS aller chercher des Exemples de  
 cette Vérité dans l'Antiquité la plus éloignée,  
 je ne remonterai que jusqu'au sixieme Siècle.  
 Là, mon cher Isaac, je trouve, que Justinien  
 dut sa Gloire & sa Grandeur à Bélisaire. Ce  
 Général réunit à l'Empire l'Afrique, qui en  
 avoit été séparée pendant plus de cent Ans;  
 détruisit la Monarchie des Vandales; battit  
 plusieurs fois les Perses; fit la Conquête de  
 l'Italie; & enfin préféra son Devoir, & la  
 Fidé-

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXV. 411*

l'Idélité, qu'il devoit à son Souverain, à l'Avantage d'être déclaré Roi des Gots à la Place de Vitigès, qu'il avoit fait prisonnier. Quel fut le Prix & la Récompense de tant de Vertus? Elles ne pûrent garantir l'infortuné Bélisaire du Sort le plus cruel. Il fut accusé faussement d'avoir trempé dans une Conjuración contre Justinien : & ce Prince, oubliant tous les Services qu'il avoit reçus de ce Grand-Homme, le dépouilla de tous ses Biens, lui ôta toutes ses Charges; &, après lui avoir inhumainement fait crever les Yeux, ordonna qu'il fût enfermé dans une Tour, qui porte encore aujourd'hui le Nom de ce Héros, & qui est bâtie sur le Bord de la Mer entre le Château des sept Tours, & le grand Serrail. Tu as vû toi-même plusieurs fois cette Prison, avant ton Départ de Constantinople.

QUELQUES Auteurs ont écrit, que Bélisaire, aiant dans les suites obtenu la Liberté, s'étoit vû réduit dans une si grande Indigence, que, pour avoir de quoi vivre, il étoit obligé de demander l'Aumone dans les Rues. Ce Fait ne s'accorde point avec une ancienne Tradition, qui a subsisté très-long dans toute la Grece, & qui même n'est point encore éteinte. Tu dois avoir ouï raconter à plusieurs Habitans de Constantinople, que Bélisaire mourut dans la Tour où il fût enfermé; & que suspendant à sa Fenêtre un petit Sac, comme font ordinairement les Prisonniers, il crioit aux Passans : *Une Obole au pauvre Bélisaire, à qui l'Envie a crevé les Yeux, & non pas le Crime.* Cette Tradition Grecque est

confirmée par quelques Auteurs ; & voici les Expressions Latines d'un d'entre eux , telles que ma Mémoire me les rappelle : *Date Eleemosinam Belisario , quem Fortuna , non Virtus , dereliquit.* Sans m'arrêter , mon cher Isaac , à examiner lequel de ces deux différens Sentimens on doit recevoir , il suffit , pour être étonné des Malheurs qui ont accablé les plus grands Héros , de considérer Bélisaire , ou mandiant dans le Rues de Constantinople , ou barbarement renfermé dans sa cruelle Prison. Ne voilà-t-il pas une belle Récompense des Services qu'il avoit rendus à son Souverain ? Et le triste Sort de ce grand Général ne doit-il point servir de Preuve , qu'il n'est rien de si fragile & de si inconstant , que la Faveur des Princes ?

QUELLE vaste Matière à Réflexions pour un Philosophe , que de voir des Hommes sacrifier leur Repos , leur Tranquilité , leur Vie , leurs Biens , & souvent même leur Honneur , pour des Maîtres ingrats , qui s'imaginent insensément , que le Bonheur de les servir est une assez digne Récompense des plus grands Services. Si les Courtisans faisoient , pour acquérir la Vertu , le Quart de ce qu'ils font pour obtenir un seul Coup d'Oeil de leur Souverain , combien de Sages ne verroit-on point dans toutes les Cours ? Je suis assuré , mon cher Isaac , qu'il coûta moins de Peine à Socrate , pour s'élever au dessus de l'Humanité , qu'il ne coute de Soins & de Travaux à un Courtisan , pour être mis au Nombre de ceux qui plaisent au Prince. Com-  
bien



bien de Bassesses ne faut-il pas qu'il fasse auparavant ? Combien de Mortifications n'est-il pas obligé d'essuyer ? Combien de Couleuvres n'avale-t-il point ? Combien de fois , enfin , ne craint-il pas de perdre subitement toutes ses Peines ? Que de Gens n'y a-t-il pas , qui ont souffert & rampé toute leur Vie , sans avoir pû seulement obtenir l'Avantage de pouvoir être regardez ; & qui , après avoir passé les trois Quarts de leurs Jours dans une Anti-Chambre, ont employé leurs derniers Moments à regretter l'Usage qu'ils avoient fait d'un Temps aussi mal employé ? Ainsi , leur Vie , s'est écoulée dans une perpétuelle Agitation ; & ils ont toujours gémi , ou sous le Poids de l'Ambition , ou sous celui des Regrets & du Repentir.

DE toutes les Folies , mon cher Isaac , celle que je regarde comme la plus dangereuse & la plus incurable , c'est la Passion de la Cour. Rarement voit-on des Courtisans assez sages pour reconnoître leurs Erreurs , quand ils peuvent encore mettre à profit cette Connoissance. Ils ne cessent de souhaiter les Grandeurs , que lorsqu'ils ont perdu toute Espérance de les obtenir.

UNE Chose , que je trouve fort étonnante , c'est que la Chûte fréquente des Favoris ne dégoute point ceux qui recherchent ce Poste avec tant d'Empressement. N'est-il pas surprenant , que les funestes Catastrophes de la plûpart de ceux dont on envie le Rang ne fassent point diminuer le Nombre de leurs Compétiteurs ? On trouve dans tous les Siècles des

Traits de la Fortune aussi frapans que celui qui accabla Bélisaire. La Disgrace de l'Amiral de Bonivet; la Fin tragique du Duc & du Cardinal de Guise; celles du Comte d'Essex, du Maréchal de Biron, & du Marquis d'Ancre; la Prison de Fouquet, & celle de le Blanc; l'Exil de Ripperda, & celui de Chauvelin; le triste Sort, enfin, de tant d'autres Courtisans, qui furent les Victimes de leur Ambition; n'auroient-ils pas dû diminuer le Nombre des Idolâtres de la Cour?

JE sçai, mon cher Isaac, que quelques-uns des Favoris & des Ministres, que je viens de nommer, ont excusé par leurs Fautes les Caprices de la Fortune. On peut dire, que le Maréchal de Biron eut toujours été heureux, s'il eut toujours été fidele; & que le Duc de Guise, & le Comte d'Essex, obligèrent leurs Souverains à les faire punir. Mais, en avouant la Réalité des Crimes de ces Favoris, je ne suis pas moins fondé à soutenir, qu'ils avoient rendu à leur Patrie, & à leurs Princes, des Services si considérables, qu'ils sembloient mériter qu'on eut pour eux quelque Indulgence. Je veux bien excepter, néanmoins le Duc de Guise, parce que sa Mort étoit absolument nécessaire à la Conservation de Henri III. Quant au Maréchal de Biron, & au Comte d'Essex, si leurs Souverains avoient été susceptibles d'une Amitié aussi tendre & aussi reconnoissante que l'est celle des simples Particuliers, je ne doute pas qu'ils n'eussent obtenu leur Grace, l'un de Henri IV, & l'autre d'Elisabeth. Ils avoient tous deux rendu

du

du des Services si considérables, qu'il semble qu'on eût dû épargner leurs Jours, & les punir seulement par l'Exil ou par la Prison. Mais, il n'est point de Retour chés les Princes, ou du moins ce Retour est accompagné de si dures Conditions, qu'il est aussi cruel que la Haine.

ON vante beaucoup la Clémence d'Elisabeth envers le Comte d'Essex. Mais, quelle étoit dont cette Clémence? Pour la mériter, il falloit qu'un Héros se ravalât, qu'il s'avouât coupable dans le tems qu'il étoit peut-être innocent, & qu'il mandât par d'indignes Prières la Continuation d'une Vie qu'il auroit flétrie & deshonorée. Et si Elisabeth avoit été susceptible d'une véritable Amitié pour son Favori, contente de sa Justification, puisqu'elle suffisoit à ce qu'exigeoit la Majesté du Trône, elle n'eut point demandé un Aveu dont elle connoissoit toute la Dureté. Mais, elle pensoit en Souveraine, & elle ignoroit entièrement ces tendres Retours, & ces Accommodemens aisés & faciles, que l'Amitié fait naître dans le Cœur des simples Particuliers. Il n'y avoit dans sien, que quelques Sentimens de Pitié, étouffez par l'Orgueil, la Vanité, & la Présomption, Passions inséparables du Trône.

HENRI IV eut beaucoup plus de Sujet de consentir à la Mort du Maréchal de Biron, qu'Elizabeth à celle du Comte d'Essex. Si jamais un Monarque put être susceptible d'une véritable Amitié, ce fut cet illustre Roi. Cependant, si l'on examine la Chose à la rigueur, on conviendra, qu'après les Services que le Maréchal de Biron lui avoit rendus, il eut  
suffi

suffi, pour sa Punition, de l'enfermer le reste de ses Jours dans la Bastille, sans conduire jusques sur l'Echafaut un Général & un Ami, à qui l'on étoit en partie redevable des Avantages que l'on avoit remportez.

JE ne comprends pas, mon cher Isaac, comment un Homme, quelque piqué qu'il soit contre un autre, peut se résoudre à le livrer entre les mains d'un Bourreau, lorsqu'il a vécu avec lui pendant toute sa Vie dans une étroite Liaison, qu'il l'a assuré cent fois qu'il l'aimoit véritablement, & qu'il lui a ouvert les Secrets les plus cachés de son Cœur. Est-ce que, dans les plus grands Accès de sa Colere, ses Entrailles ne se soulevent point? L'Amitié, chés les simples Particuliers, forme des Liens aussi forts que ceux du Sang. Je me figure, que si tu m'avois offensé mortellement, mon cher Isaac, & que je fusse le Maître de te condamner à la Mort, je me dirois à moi-même: *Pourras-tu bien priver de la Vie un Homme que tu aimas si tendrement? Il est vrai, Isaac Onis t'a offensé: il a démenti dans un instant tout ce qu'il a fait pendant le Cours de sa Vie; mais, enfin, c'est ce même Isaac Onis, qui t'a rendu des Services si considérables. C'est à lui, que tu dois une Partie des Connoissances que tu possèdes. C'est lui, que tu te faisois un Plaisir d'entretenir, dont la Conversation avoit pour toi des Charms si grands, dont les Lettres te causoient tant de Plaisir. Oublieras-tu tout cela, suivras-tu les Mouvements de ta Colere, verras-tu périr par ton Ordre ce que tu eusses voulu conserver si pretieusement autrefois?*

*Non:*

*Non: tu ne consentiras point à la Perte d'Isaac. S'il t'a offensé, il t'a chéri autrefois. La Générosité, ce que je dois à l'Amitié, à moi-même, tout veut, qu'en faveur des Bienfaits passez, j'oublie les Fautes présentes. Qu'il vive; qu'il reconnoisse, s'il est possible, combien il est peu digne d'avoir eu un Ami tel que moi. Je dois cependant me mettre en état de n'avoir rien à craindre de ses pernicious Deseins. J'ignore s'il reviendra jamais de bonne-foi à son Devoir, & s'il reconnoitra véritablement son Erreur. Jusques à ce que j'en aie des Preuves convaincantes, je lui ordonnerai donc de s'éloigner de moi, & de fuir les Lieux que j'habiterai. Voilà, mon cher Isaac, la Maniere dont l'Amitié & la Reconnoissance doivent faire agir tous ceux qui ne se conduisent que par les Mouvements qu'inspirent ces Passions vertueuses. Mais, elles ne produisent pas chés les Princes des Effets aussi touchans. Leur Inclination, & leur Tendresse, ne vont point jusqu'à leur faire oublier une Offense, uniquement pour goûter le Plaisir & la Satisfaction de pardonner.*

LORSQU'ON veut chercher la véritable Amitié, c'est loin du Trône & de la Cour, qu'il faut porter ses Pas. Laissons aux aveugles Courtisans la Folie de fonder leurs Espérances sur la Tranquilité de la Mer la plus orageuse. Rions, mon cher Isaac, de leurs vains Projets, de leurs Craintes, de leurs Desirs, de leurs Tourmens; & plaignons la Fin triste, & souvent funeste, de tant de Soins mal employés. Rien n'est si amusant pour un Philosophe, que de considérer la Vie tumultueuse

418 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXV.*  
rueuse de la Cour; mais, rien aussi n'est plus  
touchant pour un Homme qui pense, que de  
voir jusqu'où l'Humanité est ravalée chés les  
Idolâtres de la Fortune.

SI l'on m'offroit, mon cher Isaac, de vi-  
vre dans les Forêts les plus écartées; ou de  
passer mes Jours auprès des Souverains, j'ai-  
merois mieux avoir des Animaux pour Com-  
pagnons, que des Courtisâns. Je pourrois, du  
moins, vivre au milieu des Bois sans Contrain-  
te. Je ne craindrois point qu'un Ours, pour  
obtenir le Commandement de ma Cahute,  
m'accusât auprès d'un Lion d'avoir eu peu  
de Respect pour lui. Un Cerf, après avoir  
brouté les Herbes de mon Jardin, & s'être  
ainsi repû de mon Bien, n'iroit pas lâchement  
décrier ma Conduite, critiquer mes Démar-  
ches, & répandre sur mes Actions les plus  
innocentes un funeste Venin. Combien n'y  
a-t-il pas de Gens à la Cour, qui mangent  
tous les jours chés des Personnes qu'ils vont  
décrier en sortant de leurs Tables; & cela,  
dans la Vûe de plaire à quelques autres, dont  
ils médisent de même à la première Occa-  
sion? La Calomnie est à la Cour ce que l'E-  
tendue est à la Matière: elle en fait l'Essen-  
ce. Qui dit Courtisân dit un Homme tou-  
jours prêt à décrier tous ceux qui visent aux  
Bonnes-Graces du Prince. Ses Louanges  
sont même des Injures; & s'il fait par hasard  
l'Eloge de quelqu'un, cet Eloge est à coup  
fûr la Satire de quelque autre.

LE plus grand Avantage, mon cher Isaac,  
que je trouverois, en préférant les Forêts à la  
Cour

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXV.* 419

Cour , seroit celui de n'être point obligé de rougir à chaque instant , en approuvant des Sottises , des Folies , des Injustices , des Vexations , & des Cruautez , que je condamnerois dans le Fond du Cœur. Quel est l'Homme , à qui la Vérité soit tant soit peu chere , qui puisse s'accommoder à de pareilles Bassesses ? Cependant , c'est par elles , que les Courtisans parviennent à leur But. Un Philosophe ne devient sage & savant , qu'à force de méditer & d'étudier. Un Homme attaché à la Cour ne parvient aux Grandeurs , qu'à force de Dissimulation , de Flaterie , de Mensonges , de Perfidie , & de Noirceur d'Ame. Quelles Qualitez , & quelles Occupations , pour ceux qui font encore quelque Usage de leur Raison & de leur Equité ! De quels Remords ne doivent-ils pas être déchirez !

PORTE-TOI bien , mon cher Isaac : vi content & heureux ; & que le Desir de t'approcher des Cours ne te prenne jamais.

*De Londres , ce . . .*





## LETTRE CENT QUATRE-VINT-SIXIEME.

Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbín de Constantinople*, à Aaron Monceca.

LES Docteurs & les Philosophes, mon cher Monceca, soit parmi le Juifs, soit chés les Nazaréens, & chés les Mahométans, sont très divisés sur l'Incorporalité des Anges. Un grand Nombre de Rabbins veulent qu'ils aient des Corps composez d'un Feu subtil. Ils appuient leur Sentiment par un Passage du Prophete-Roi, qui dit. en parlant des Anges, que *les Serviteurs de Dieu sont un Feu ardent* \*. Quelques autres savans Israélites, parmi lesquels Philon tient un Rang distingué, soutiennent que *les Anges sont des Esprits incorporels, qui ne participent point, comme les Hommes, d'une Nature, moitié raisonnable, & moitié irraisonnable; & qu'ils sont des Intelligences & des Formes séparées de toute Matière, & semblables à l'Unité* §.

LES Théologiens Nazaréens sont aussi peu d'accord que les Juifs. Origene *a*, Ambroise *b*, Basile

\* Pseaume CIII.

§ Philo jud. de Mundo, pag. 101.

*a* Origen. Libr. de Princ. *b* Ambros. de Arcâ Noë,



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVI.* 421

Basile *c*, Justin *d*, Psellus *e*, Lactance *f*, & autres, prétendent que les Anges ont un Corps composé d'une Matière extrêmement fluide & légère. Augustin, ce Génie si vaste & si respecté, non seulement des Nazaréens, mais encor des Philosophes, panche extrêmement vers cette Opinion. *Je n'oserois*, écrit ce savant Homme, *décider si les Esprits sont revêtus d'un Corps construit d'un Air subtil g.* Dans un autre Endroit, il est encor plus favorable à ce Sentiment. *Les Démon*s, dit-il, *ont des Corps composez d'Air épais, grossier, & humide, ainsi que des Gens doctes l'ont soutenu.* Il y a aussi des Auteurs célèbres, qui prétendent que les Anges sont des Etres uniquement spirituels. Denis l'Aréopagite, Athanase *h*, Chrysostome *i*, Albert le Grand, Thomas d'Aquin *k*, & presque tous les Théologiens Nazaréens qui écrivent aujourd'hui, sont de cette Opinion.

LES Mahométans ne s'accordent par mieux sur cette Matière, que les Juifs, & les Nazaréens. Plusieurs de leurs Mouftis s'appuient de l'Autorité de l'*Alcoran*, pour prouver la Matérialité du Corps des Anges. Ils citent la

Noë, *Cap. IV.* *c* Basil. de Spir. Sancto. *Cap. XVI.*  
*d* Justin. Mart. in Apol. I. *e* Psellus de Dæmon. pag.  
 173. *f* Lactant. de Divin. Instit. *Libr. II.* *g* Aug.  
 gust. de Civit. Dei, *Libr. XI, Cap. XXIII.* *h* Athan.  
 de comm. Essent. Patris, Filii, & Spiritus Sancti.  
*i* Chrysost. Homil. II. in Genes. *k* Thom. Aquin.  
 Summæ I. II. *Dist. XII.*

la Tache que fit à la Lune l'Ange Raphael, en la touchant d'une de ses Ailes. Mais, quelques Docteurs, dont le Nombre à la vérité n'est pas si nombreux, expliquent ce Passage d'une Maniere allégorique, & ne veulent pas qu'on le prenne dans le Sens ordinaire. Amurath ben Choucala, dans son Commentaire sur la *Sunnah* *l*, dit que les Anges *ayant été créés par un Soufle Divin, ainsi que l'Ame des Hommes, il ne doit y avoir rien de matériel en eux, comme il n'y a rien qui le soit dans l'Essence de l'Ame des Hommes.*

QUELQUES Ecrivains Nazaréens ont voulu trouver un Milieu, où l'on pût rapporter ces Opinions opposées qui partagent les Théologiens des différentes Communions. Gregoire *a*, & Jean Damascene *b*, ont écrit, que les Anges sembloient corporels eu égard à Dieu, & incorporels en les comparant aux Hommes. Ce Sentiment est ridicule: car, il ne peut se trouver de Dissemblance entre l'Esprit & l'Esprit, comme il ne se peut faire non plus, qu'une Chose matérielle, quelque déliée qu'elle soit, puisse jamais passer pour spirituelle, & n'ait aucune Extension. Aussi le Système de ces bons Docteurs n'a-t-il pas eu grand Cours; & je ne vois pas que beaucoup de Gens se soient embarrassés de le réfuter, ni de le défendre. C'est pourquoi, je me contenterai

*l* C'est un Livre qui contient les Traditions des Mahométans, & pour lequel ils ont un très grand Respect.

*a*, *b*. Gregor. Magnus, *Moral. Libr. II, pag. 203.*  
Joann. Damascen. *Libr. II, pag. 189.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVI.* 423  
rai d'examiner les Raïsons des deux Opinions  
précédentes, dont l'une fait les Anges corpo-  
rels, & l'autre uniquement spirituels.

CEUX, qui donnent des Corps matériels aux  
Intelligences célestes, mettent une Différence  
entre ceux des bons Anges, & ceux des mau-  
vais. Ils disent, que ces derniers, avant leur  
Chûte, avoient des Corps composez d'un Air  
simple & impassible, qui, depuis leur Péchê,  
s'est epaissi & condensé par le Voisinage conta-  
gieux des Choses terrestres; en sorte qu'il s'est  
rendu grossier, épais, & capable d'être tour-  
menté par le Feu, qui auparavant n'auroit pû  
agir sur lui, à cause de sa Subtilité. Par le  
Moïen de ce Sîstème, on explique facilement  
comment les Flammes d'un Feu matériel peu-  
vent faire impression sur des Etres célestes, &  
qui avoient été créez impassibles. Mais, l'on  
tombe dans un autre Inconvénient insurmon-  
table. Car, s'il a fallu, pour que le Feu  
agisse sur les mauvais Anges, que la Matier  
subtile, dont leur Corps étoient composez,  
vint à s'épaissir par les Vapeurs de la Terre,  
comment est-ce que l'Ame des Hommes,  
uniquement spirituelle, pourra souffrir les  
Peines de ce Feu matériel? Il faut pour cela,  
ou qu'elle soit faite, ainsi que le Corps des  
Anges, d'un Air léger, qui viendra à s'épaissir  
& à se grossir par les Vapeurs de la Terre, ou  
qu'elle soit d'une Matière terrestre. Mais,  
dans ces deux Partis, l'Ame des Hommes se  
trouve nécessairement matérielle; & cette Opi-  
nion est généralement condamnée, non seule-  
ment par tous les Nazaréens, mais même par

424 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVI*;  
un grand Nombre de Philosophes de différen-  
tes Religions.

LA plus grande Partie des Docteurs, qui ont soutenu la Materialité des Anges n'étoient guères persuadez de la Spiritualité de l'Ame des Hommes. Car, si l'Ame peut subsister, peut goûter de la Joie, du Plaisir, de la Douleur, du Bien, du Mal, sans le Secours de la Matière, quelle Nécessité y a-t-il de donner des Corps aux Anges? On répondra peut-être, que Dieu ayant donné un Corps à toutes les Créatures, il n'a pas voulu en priver les Anges. Mais, cette Raison est très foible. La Divinité a accordé un Corps matériel à toutes les Créatures, parce que, excepté les Anges, il n'en étoit aucune qui ne dût vivre & exister dans la Matière. Or, il falloit nécessairement, qu'elles fussent toutes revetues de cette même Matière. Mais, les Anges n'ont d'autre Séjour que celui de la Divinité: ils entourent son Trône; ils sont les Témoins perpétuels de sa Gloire, de sa Grandeur, de son Pouvoir, & de son Immensité. Ils n'ont besoin d'aucune Nourriture; & ils ne goûtent de Bonheur, que dans la Contemplation des Merveilles de leur Créateur. De quelle Utilité peut donc leur être un Corps matériel? D'aucune: & l'Ame seule fait toutes ses Fonctions. Dieu ne faisant jamais rien d'inutile, n'est-il pas visible, qu'il n'a point donné des Corps matériels à des Substances célestes, qui ne devoient en faire aucun Usage?

VOILA, mon cher Monceca, des Raisons bien fortes contre l'Opinion de ceux qui n'ad-  
met-

inettient pas la totale Spiritualité des Anges. Mais, ils se défendent par des Objections qui font d'un très grand Poids. *Vous fondez*, disent-ils, *l'Immatérialité des Anges sur celle de l'Ame des Hommes. Nous vous nions qu'elle soit Spirituelle, & nous croions, qu'il n'y a absolument que Dieu qui soit immatériel. Quelle Impossibilité trouvez-vous que Dieu accorde à un certain Nombre de Particules déliées & matérielles la Faculté de penser, & de penser pendant tous les Siècles à venir? Auparavant de nous prouver la Nécessité de la Spiritualité des Anges, prouvez-nous celle de l'Ame. Montrez-nous que Dieu n'a pu faire que la Matière pût être investie de la Force motrice, & de la Connoissance. Jusques à ce que vous aies prouvé cela, nous sommes en Droit de vous nier, s'il nous plait, non seulement que les Anges n'aient point de Corps, mais même que leur Ame ne soit pas matérielle.*

Tu sçais, mon cher Monceca, combien la Question, si Dieu a pû accorder la Pensée à la Matière, est épineuse. Les plus grands Philosophes ont été partagés sur ce Sentiment. Beaucoup des Rabbins croient encore l'Ame immortelle, & cependant matérielle. Les Docteurs Nazaréens rejettent aujourd'hui unanimement cette Opinion; mais ils ont eu autrefois des Ecrivains & des Théologiens célèbres, qui l'ont soutenue vivement \*. Il n'est donc pas aussi aisé, qu'il le paroît d'abord,

X 3

de

\* *Animam nihil esse, si Corpus non sit.* Tertull. de Anima, Cap. VII.

de prouver l'Inutilité du Corps matériel des Anges; puisqu'il faut démontrer auparavant, d'une manière invincible, qu'il y a d'autres Êtres que Dieu, qui sont spirituels, & qui même ne sauroient être matériels, par le Pouvoir de la Divinité. Car, tous les Philosophes raisonnables conviennent, que l'Âme peut être immatérielle si Dieu l'a voulu; puisqu'il ne faut pas plus de Puissance à un Être spirituel, pour en créer un autre spirituel, que pour en former un matériel de rien; &, après l'avoir formé, pour lui communiquer la Sensation & la Perception: mais, ils soutiennent, que Dieu peut investir la Matière de l'Intelligence, s'il le juge à propos; & qu'il n'est pas besoin d'une plus grande Puissance pour accorder la Pensée à un Être matériel, que pour faire agir une Substance spirituelle sur une matérielle. Avant donc de prouver, que les Anges ne pourroient absolument avoir des Corps, & même des Âmes matérielles, si Dieu l'avoit voulu, il faut démontrer clairement quelles sont les Causes qui bornent son Pouvoir.

CE n'est pas dans les seuls Raisonnemens Philosophiques, que ceux qui soutiennent la Matérialité des Intelligences célestes trouvent un Appui. Les Docteurs Juifs & Nazaréens, qui suivent cette Opinion, ont dans leurs Livres sacrez de quoi l'autoriser. Les Rabbins apportent, pour favoriser leur Sentiment, plusieurs Apparitions corporelles des Anges, comme celles qu'eurent Abraham, Loth, & Tobie; & ils citent l'Exemple de Jacob, avec lequel

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVI.* 427  
lequel un Ange lutta toute une Nuit. Outre ces Autoritez communes aux Juifs & aux Nazaréens, ces derniers en ont plusieurs autres, qu'ils puisent dans les Livres qui leur sont particuliers. Je crois qu'elles sont moins convaincantes qu'ils ne pensent, parce que leurs Adversaires nient que les Corps, dont ces Anges étoient revêtus dans le tems de leur Apparition, fussent les véritables Corps des Intelligences Celestes. Ils disent, qu'elles les avoient empruntez, pour accomplir les Ordres de la Divinité. Une Raïson très forte favorise ce Sentiment. Si les Anges avoient toujours un Corps également fort, épais, & aussi pesant que celui des Hommes, comment pouvoient-ils disparoitre dans un Instant? A mesure qu'ils s'élevoient dans la moyenne Région de l'Air, ils devoient peu-à-peu se perdre aux Yeux de ceux qui les avoient vûs, à moins qu'ils ne s'envelopassent d'un Nuage, auquel Cas il reste encore bien des Difficultez. Mais, dès qu'on admet qu'ils n'avoient qu'un Corps d'Air ramassé, il leur étoit facile de dilater dans un Instant cette Matière fluïde.

Si j'ose, mon cher Monceca, dire mon Sentiment sur une Matière aussi épineuse & aussi impénétrable, je t'avoûrai, que je crois que les Intelligences célestes uniquement spirituelles n'ont jamais pris un Corps réel. L'Exemple de Jacob ne détruit point mon Opinion. Car, de même que l'Ame, qui n'est qu'un pur Esprit, agit sur le Corps par la Puissance de Dieu, de même aussi un Ange spirituel peut avoir agi pendant toute une

Nuit sur le Corps de Jacob. Quant à la Substance matérielle qui paroïsoit aux Yeux de ce Patriarche, elle n'existoit que dans son Imagination, par le Pouvoir de la Divinité, qui, dans l'Ordre général qu'elle a établi, n'ayant pas jugé à propos que l'Ame pût avoir aucune Idée claire & précise d'un Esprit, tant qu'elle est retenue dans les Liens du Corps, le lui présente toujours sous l'Image d'une Créature, dont elle a des Notions distinctes.

EN rejetant, mon cher Aaron, les Formes matérielles, dont on veut que les Anges se soient souvent revêtus, on détruit de fond en comble un grand Nombre de Chimeres monstrueuses, qu'on a consacrées sous le Nom de *Religion*, non seulement chés les Juifs, mais mêmes chés les Nazaréens. On ruine entièrement le ridicule Siftême des Incubes & des Succubes, soutenu par tant de différens Ecrivains. On prouve évidemment, que les Démons, étant des Esprits purs & simples, il est impossible qu'ils puissent engendrer des Créatures matérielles, ou avoir aucun Commerce criminel avec les Hommes & les Femmes: & l'on fait voir la Fausseté de toutes les Fables qu'on a écrites sur les Faunes, les Silvains, les Satires, les Nimphes, les Lamies, les Lémures, les Manes, les Larves, & les Penates, qu'on prétend avoir été des Démons qui prenoient les Corps différens de ces fausses Divinitez.

DE's qu'on nie totalement la Possibilité de l'Union de la Matière avec l'Essence spirituelle des Anges, il ne reste plus, pour excuser



cufer les Contes honteux & chimériques des Hommes engendrez, par des Démons, qu'une feule Objection auffi fauffe qu'impie : mais, elle eft fi ridicule & fi absurde, que je ne daigne point m'y arrêter. Je me contenterai feule-ment d'observer, que Dieu, n'ayant point accordé au Démon le Pouvoir de renverfer ainfi les Loix les plus conftantes de la Nature, a, par cela même, empêché les Defordres affreux qui s'en feroient enfuivis. En effet, quelle Confufion n'y auroit-il pas dans l'Univers, fi les Diables, pour fe réjouir, engroffoient tous les jours trois ou quatre mille Filles en Europe ? Si la ridicule Opinion, qui leur accorde ce Pouvoir, venoit une fois à être reçue & approuvée par le plus grand Nombre des Savans, les Filles galantes feroient charmées d'avoir toujours une Excufe prête pour couvrir leur Libertinage : & tous les Fils de l'Amour pafferoient ainfi pour les Enfans du Diable.

JE finirai ma Lettre, mon cher Aaron, par un Passage que me fournit l'Auteur du *Comte de Gabalis*, qui réfute d'une Maniere enjouée, mais néanmoins folide, ce ridicule Sentiment. *Nos Théologiens*, (lui dis-je \*), *n'ont garde de dire, que le Diable foit Pere de tous ces Hommes qui naiffent fans qu'on fâche qui les met au Monde. Ils reconnoiffent, que le Diable eft un Efprit, & qu'ainfi il ne peut engendrer. Grégoire de Nyffe (reprit le Comte) ne dit pas cela ; car, il tient que les Démons multiplient entre eux comme les Hommes.* Nous

ne

\* Le Comte de Gabalis, IV Entretien, fur la Fin.

430 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVI.*  
*ne sommes pas de son Avis (repliquai-je ; ) mais ,*  
*il arrive , disent nos Docteurs , que . . . . Ah !*  
*ne dites pas (interrompit le Comte) ne dites*  
*pas ce qu'ils disent , ou vous diriez comme eux*  
*une Sottise très sale , & très mal-honnête. Quel-*  
*le abominable Défaite ont-ils trouvée-là ! Il est*  
*étonnant comme ils ont tous unanimement em-*  
*brassé cette Ordure , & comme ils ont pris plai-*  
*sir de poster des Farfadets aux Embuches , pour*  
*profiter de l'oisive Brutalité des Solitaires , &*  
*mettre promptement au Monde des Hommes mi-*  
*raculeux , dont ils noircissent l'illustre Mémoire*  
*par une si vilaine Origine. Appellent-ils cela*  
*philosopher ? Est-il digne de Dieu de dire , qu'il*  
*ait cette Complaissance pour le Démon , de favo-*  
*riser ces Abominations ; de leur accorder la Gra-*  
*ce de la Fecondité , qu'il a refusée à de grands*  
*Saints ; & de récompenser ces Saletez , en créant ,*  
*pour ces Embrions d'Iniquité , des Ames plus hé-*  
*roïques que pour ceux qui ont été formez dans la*  
*Chasteté d'un Mariage legitime ? Est-il digne*  
*de la Religion de dire , comme font vos Docteurs ,*  
*que le Démon peut , par ce détestable Artifice ,*  
*rendre enceinte une Vierge pendant le Sommeil ,*  
*sans préjudice de sa Virginité ? Cela est aussi ab-*  
*surde , que l'Histoire que Thomas d'Aquin . . .*  
*conte , dans son sixieme Quodlibet , d'une Fille*  
*conchée avec son Pere , à qui il fait arriver mé-*  
*me Avanture que quelques Rabbins hérétiques di-*  
*sent qu'il avint à la Fille de Jérémie , à laquelle*  
*ils font concevoir le grand Cabaliste ben Syrack ,*  
*en entrant dans le Bain après le Prophete . . . .*  
*Si j'osois , Monsieur , interrompre votre Déclama-*  
*tion ( lui dis-je , ) je vous avouerois , pour vous*  
*appai-*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVI.* 431  
*appaîser , qu'il seroit à souhaiter , que nos Doc-  
teurs eussent imaginé quelque Solution dont les  
Oreilles pures s'offensassent moins ; ou bien , qu'ils  
devoient nier tout-à-fait les Faits surquoi la Ques-  
tion est fondée.*

JE n'ajouterai rien , mon cher Monceca , à  
ce Passage. Il fait sentir parfaitement l'Absur-  
dité des prétendus Accouplemens des Incubes  
& des Succubes avec les Créatures Humaines ,  
& montre évidemment combien il est utile à la  
Pudeur , & à toutes les Religions , d'en nier to-  
talement la Possibilité.

PORTE-TOI bien , mon cher Monceca :  
vi content & heureux ; & que le Dieu de nos  
Pères te comble de Prospérité.

*Du Caire , ce .*





## LETTRE CENT QUATRE-VINT-SEPTIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte,*  
*autrefois Rabbin de Constantinople.*

LES Anglois, mon cher Isaac, se  
 L récrient avec beaucoup de Raison  
 contre une Foule de mauvais Au-  
 teurs Etrangers, qui se mêlent  
 d'écrire l'Histoire d'Angleterre, & d'y décider  
 impertinemment des Loix & des Coutumes de  
 cet Etat. Un Whig de mes Amis me parloit  
 l'autre jour avec beaucoup d'Indignation de  
 ces misérables Compilateurs, qui ôsent se  
 donner pour Historiens d'une Nation qui leur  
 est entièrement inconnue, & qui ne travaillant  
 que dans la Vûe d'un sordide Intérêt desho-  
 norent tout-à-la fois la Majesté de l'Histoire  
 & la Gloire des Grands-Hommes dont il en-  
 treprennent de parler. *Considérez, me disoit-il,*  
*la Maniere indigne, dont Guillaume III, George*  
*I, Milord Marlborough, & divers autres Per-*  
*sonnes illustres, sont ravalez dans la misérable*  
*Continuation de Rapin-Thoyras. Est-il rien*  
*de si affreux, rien de plus propre à révolter les*  
*Honnêtes-Gens, que de voir des Héros de la*  
*premiere Classe en Proie à la Plume vénale d'un*  
*Avanturier affamé & grand Dissipateur, & de*  
*quelques Préstolets vagabonds & desordonnez,*  
*qui*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVII.* 433  
qui seroient morts de Faim dans leur Patrie, & qui cherchent à vivre ailleurs des impertinentes Rhapsodies qu'ils y font imprimer? Si tous ceux, qui les lisent, avoient assez de Connoissance des Affaires de l'Europe, pour sentir le Ridicule & l'Absurdité de ces misérables Ouvrages, les Anglois seroient moins fâchés contre de si méprisables Libelles, auxquels on ôse prostituer le Nom d'Histoires. Mais, combien n'y a-t-il pas de Gens en France, en Allemagne, en Italie, & ailleurs, qui ne jugent du Mérite des Héros Anglois, que par les Ecrits imposteurs de ces Rhapsodistes insolens? Car, quelque méprisables qu'ils soient, ils ne laissent pas de trouver des Personnes assez prévenues, ou assez imbécilles, pour les adopter comme des Ecrits exacts & judicieux. Si l'on demande à un superstitieux Italien ce qu'il pense de Guillaume III, je suis assuré, qu'il aimera mieux s'en tenir aux différens Portraits qu'en ont fait les Continuateurs de Rapin, quelque odieux qu'ils soient, qu'à ce qu'ont dit de ce Prince Rapin lui-même, & plusieurs autres Historiens sages & désintéressés.

CE qui nous irrite le plus contre ces odieux Libelles, c'est qu'ils sont. non seulement imprimez chés nos meilleurs & nos plus fideles Alliés, mais même autorisés de Privileges de leur Part; & que cette Apparence d'Approbation leur donne beaucoup de Poids auprès des Etrangers, qui ne savent point que ces Privileges ne s'accordent uniquement que pour la Fabrique, & nullement pour le Sujet ou la Matière, du Livre. Nous savons parfaitement bien, qu'il ne faut point opprimer la Liberté de de la Presse; & nous sommes les premiers à la  
pro.

protéger. Mais, nous ne croions pas, qu'on en doive ainsi tolérer les Excès ; & il nous paroît, que c'est outrer la Douceur du Gouvernement. Aussi en abuse-t-on sans aucun Ménagement tous les jours : témoins les Pièces de l'Affaire du Comte de Bonneval avec le Marquis de Prié, si expressément deffendues autrefois par les Etats de Hollande, & rimprimées tout récemment à la Haie même, sous le Titre imposteur de Mémoires du Comte de Bonneval, à la faveur d'une Tête & d'une Queue nouvellement ajoutées pour leur servir de Passeport ; c'est ainsi, que les Ecrits les moins tolérables se répandent impunément de tous Côtés.

LES Gens de Lettres senssez critiquent d'ordinaire avec force & mépris les fades Suites du Dom Quichotte, du Roman Comique, &c. Ne vaudroit-il pas beaucoup mieux, qu'ils montrassent le Mal que causent ces Histoires monstrueuses & satiriques, & qu'ils vengeassent ainsi la Mémoire d'un Nombre de Héros infiniment plus dignes d'Apologistes, que Cervantes & que Scarron ? Je suis outré de Dépit contre les Savans de France, lorsque je pense qu'ils font pour l'Auteur d'un Roman ce qu'ils refusent de faire pour un Général célèbre, & pour un Monarque illustre. Si quelqu'un s'avisoit de faire imprimer à Paris un Ouvrage qui attaquât les Oeuvres de Virgile ou d'Homere, aussi-tôt trente Ecrivains zélés s'élèveroient contre lui, qui vengeroient la Réputation outragée de ces illustres Poètes : mais, on y vend publiquement tous les jours cinquante impertinens Ouvrages, où tous les Grands-Hommes de ces derniers Temps sont insolemment trai-

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVII.* 435  
traités ; & personne ne s'en plaint , & ne dit  
un seul Mot. Bien loin de-là , beaucoup de Gens  
achètent & lisent ces Livres ; il s'en trouve  
même d'assez déraisonnables pour les approuver ,  
fondant leur Opinion sur le Silence des bons Ecri-  
vains. Si ces Ecrits , disent - ils , que vous  
condamnez, si hautement étoient , aussi mauvais  
que vous le prétendez , quelqu'un en auroit  
fait une sanglante Critique : mais , puisqu'il  
ne paroît rien contre eux , les plus habiles  
Gens les approuvent sans doute , & nous n'a-  
vons aucune Raïson pour les réjeter. *Tel est  
le Raisonnement ordinaire de ceux qui ne jugent  
des Choses que superficiellement , & selon les Idées  
des autres ; Raisonnement faux & mal-fondé ,  
que les véritables Savans seroient obligés de vive-  
ment réfuter. Lorsqu'ils négligent de le faire ,  
on ne sauroit trop blamer leur Conduite : car ,  
souffrir que des Opinions fausses & dangereuses  
aient un grand Cours , & cela lorsqu'on peut les  
arrêter , c'est négliger le Bien Public , c'est être  
mauvais Citoyen , c'est enfin oublier ce que l'on  
se doit à soi-même & à ses semblables.*

JE ne sçai , mon cher Isaac , ce que tu  
penseras des Plaintes de cet Anglois : mais ,  
je n'ai pu refuser de me rendre à ses Raïsons.  
L'Histoire étant le sacré Dépôt des Actions  
des Hommes illustres , c'est un Crime impar-  
donnable , que de violer ce Dépôt , en y mé-  
lant le Mensonge avec la Vérité : & aucun  
Prétexte ne sauroit excuser une Action aussi  
coupable. Quoiqu'un Ecrivain soit d'une Na-  
tion ennemie de celle dont il écrit l'Histoire ,  
il ne lui en est pas moins deffendu d'altérer  
les

436 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVII.*  
les Faits qu'il raconte. Les Grands-Hommes appartiennent également à tous les Peuples : ils sont Citoyens de l'Univers entier , parce qu'ils font Honneur à l'Humanité. Un Allemand a Droit d'être indigné contre un François qui ravale la Gloire de Marlborough ; & un Espagnol contre un Anglois qui refuse au Maréchal de Villars les Eloges qu'il mérite.

IL seroit à souhaiter , pour la Bonté de l'Histoire , & pour l'Utilité de ceux qui s'y appliquent , que les Ecrivains , qui s'y consacrent , se regardassent uniquement comme Membres de la République des Lettres ; qu'ils oubliassent , en cette Qualité , leur Patrie ; & qu'ils n'eussent d'autre Idée en travaillant , que celle d'instruire les Honnêtes - Gens , d'immortaliser les Actions louables , & de rendre le Crime odieux & détestable. Mais , il est bien peu d'Auteurs , qui se proposent un But si noble , & si digne de Louanges ; presque tous n'écrivant que par des Vûes d'Intérêt. L'un vend sa Plume à l'avidé Avarice d'un Libraire , qui veut qu'on ne mette dans un Livre que ce qui peut plaire à une Nation chés laquelle il doit le débiter. L'autre adopte la Haine d'un Parti dont il attend quelque Récompense : & il n'écrit que des Déclamations remplies d'Invectives. Aussi voit-on qu'en general les Livres de Controverse sont des Factums trompeurs & illusoires , plutôt que des Narrations pures & simples de certains Faits. Jamais aucun Historien Jésuite n'a pû rendre entièrement Justice au Mérite  
de



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXVII. 437**  
de plusieurs Héros Protestans : & ceux mêmes, qui se sont piqués de paroître les plus desintéressés, n'ont pû s'empêcher de glisser parmi leurs Louanges quelques Restrictions odieuses. Les Ecrivains Jansénistes, je parle même des plus célèbres, n'ont pû se résoudre à louer certains Molinistes dignes de l'Estime de l'Univers entier. Les Réformez, enfin, n'ont parmi eux que trop d'Auteurs toujours prêts à condamner sans examen la Conduite de tous les Partisans du Papisme.

IL semble que le Talent d'écrire l'Histoire soit une espece de Controverse, qu'on apprend dans l'Etude d'un Procureur hargneux & vieilli dans les Rubriques de la Chicane.

QUELQUES Ecrivains, vils Adulateurs d'un Prince dont ils font nez les Sujets, composent des Romans qu'ils lui dédient comme le Recueil de ses Faits glorieux : & l'orgueilleux Souverain ne manque guère de donner dans le Piège qu'on lui tend. Sa Vanité lui persuade, qu'il a réellement les Vertus qu'on lui prodigue, & qu'il a exécuté toutes les Entreprises qu'on lui attribue, quoiqu'il n'y ait pas eu la moindre Part. Il paie gaiment & libéralement ces fausses Louanges ; & cette extravagante Libéralité fait naître vint Historiens, qui ne prennent la Plume, que pour profiter de la Vanité d'un Homme qui paie si chèrement les Mensonges dont on le berce.

ON ne doit point s'étonner, mon cher Isaac, si l'on trouve dans ces derniers Temps si peu de bons Historiens. Outre les rares Qualitez qu'il faut pour en former d'excellens, il est

presque impossible, que la Vérité puisse paroître impunément. Cette pauvre Vérité, dont tout le Monde parle, & que chacun proteste de rechercher, est cruellement persécutée. Dès qu'un Ecrivain veut développer les Choses, & les transmettre à la Postérité telles qu'elles sont, il est assuré de se faire un grand Nombre d'Ennemis redoutables. Il faut qu'il se résolve à déguiser certains Faits, s'il veut vivre tranquille : & encore a-t-il bien de la Peine à pouvoir ménager les différens Esprits ; chaque Parti examinant avec des Yeux critiques, s'il panche du Côté de ses Adversaires. Il arrive quelquefois, que, pour avoir voulu flatter tout le Monde, il est généralement mésestimé & haï. Combien n'y a-t-il pas d'Auteurs dans ce Cas, & qui sont justement punis, non seulement de n'avoir osé dire ce qu'ils savoient, mais même d'avoir dit précisément tout le contraire ?

LA Division des différentes Sectes, qui régneront en Europe, n'est pas le plus grand Obstacle que trouvent les Historiens qui veulent écrire sincèrement. Les Princes, qui croient devoir prendre la Défense de leurs Ancêtres, & qui pensent qu'on les outrage eux-mêmes en attaquant la Mémoire de leurs Aïeux, sont les Fléaux les plus redoutables de l'Histoire. Un Ecrivain François n'ose parler qu'en tremblant de certaines Choses. Un Mot équivoque, une Expression trop forte, une Syllabe déplacée, le font mettre à la Bastille pour le reste de ses Jours. Au lieu qu'un Historien devrait avoir, dans le Cabinet

ou

où il travaille, les Portraits de Tacite & de Suétone, pour l'exciter à découvrir, ainsi qu'ont fait ces généreux Romains, les Ressorts les plus cachés de la Politique des Regnes dont il écrit l'Histoire, il y place les Plans des Châteaux destinez à servir de Demeure aux Prisonniers d'Etat, afin de rapeller sans cesse dans son Esprit la Nécessité de ménager ses Discours. Un Auteur Allemand est à cet Egard dans le même Cas qu'un François; les Princes d'au-de-là du Rhin n'étant pas moins jaloux de leur Autorité, que ceux d'en-deça. En Italie, en Portugal, en Espagne, outre les Souverains, on craint encor l'Inquisition. En Angleterre, où il semble qu'il est moins dangereux de dire ce qu'on pense, on risque cependant beaucoup; & rarement y offense-t-on impunément un des Partis. Si l'on n'y ahasarde, ni la Liberté, ni la Vie, pour avoir écrit ce que l'on pense, on perd du moins sa Tranquillité, & l'on se fait un grand Nombre d'Ennemis, qui saïssissent avidement toutes les Occasions qu'ils trouvent de vous inquiéter, de vous diffamer, & de vous accabler enfin s'ils le peuvent. En Hollande, la Faim, la Soif, & la Misere, operent, sur les Etrangers qui y écrivent, ce que la Crainte fait sur les Auteurs des autres Pais. D'un côté, un Moine défroqué, qui se trouve à la Haye, ou à Amsterdam, pour exciter la Charité de ses nouveaux Freres, & pour avoir trente Sols de plus par Semaine de son Confistoire, écrit cent Faussetez contre les Papistes, & adopte aveuglément les Mensonges

440 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVII.*  
les plus grossiers qui se débitent contre eux. Tout est bon pour lui, pourvû que cela grossisse son Ouvrage, & puisse faire croire qu'il hait mortellement la Religion qu'il a abandonnée. D'autre part, quelque Jésuite, ou quelque Prêtre Moliniste, après s'être glissé dans ces Provinces sous un Habit de Cavalier, y sert d'Espion à ses Confreres, y publie leurs Ouvrages violens & calomnieux contre les Réformez, ou bien les déchire impitoyablement lui-même dans quelque Rhapsodie de pareille Espece. Il est païé pour cela, & il ne peut avoir de quoi vivre, qu'autant qu'il fait débiter ses Mensonges. Un misérable Laquais y publie impudemment les *Mémoires de la Régence sous la Minorité de Louis XV* §; & un Cancre de Médecin les reproduit sous le Titre de *Vie du Duc d'Orléans*, afin d'aider un Libraire avide à en faire acheter une seconde & troisieme fois les Figures au Public. Attendre donc, mon cher Isaac, qu'il se forme jamais parmi de pareils Auteurs quelque bon Historien, ce seroit espérer que le Messie naîtra parmi les Japonois. L'un est tout aussi apparent que l'autre. Loin donc qu'on doive se flatter d'un pareil Miracle, on ne sauroit trop craindre que les Ouvrages pernicioeux de ces Gens-là n'achevent de perdre & de deshonorer totalement la Majesté de l'Histoire.

Ces mauvais Ecrivains semblent avoir perdu toute Honte. Comme ils n'écrivent uniquement que par Esprit d'Intérêt, il n'est rien

§ Voyez le Journal Littéraire, Tom. XIII, pag 451.

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXVII. 441.**  
rien qu'ils n'aient l'Effronterie d'avancer, dès qu'ils pensent qu'ils en retireront quelque Profit. S'ils se figurent, qu'ils puissent attraper quelque modique Pension d'un Souverain, aussi-tôt ils prennent la Plume, louent à tort & à travers les Choses les plus ridicules, approuvent lâchement les plus folles & les plus absurdes, & condamnent témérairement les plus louables. Si cela ne suffit point, après avoir vainement loué le Prince, ils flatteront bassement ses Officiers & ses Ministres: & si, par malheur pour la République des Lettres, tant de Bassesses ne les conduisent point à leur But, ils n'auront point de Honte de dédier leurs Ouvrages à quelque Commis de Financier, ou à quelque Valet de Chambre. L'impudent Orgueil de quelques-uns des ces mauvais Ecrivains est encore plus révoltant que leur infame Avidité: car, il s'en trouve, qui, oubliant entièrement le Mépris dont le Public les accable, ôsent porter leur Hardiesse jusqu'au Point de critiquer les Auteurs les plus illustres. Avec quelle Insolence vint misérables Barbouilleurs de Papier n'ont-ils pas parlé de Bayle, qu'à peine étoient-ils capables de comprendre?

A-PROPOS d'Ecrivains subalternes, qui ont ôsé s'attaquer aux Grands-Hommes, & qui ont voulu tenter de flétrir leur Mémoire, je te communiquerai une Impertinence que j'ai remarquée il y a quelques jours dans Moreri. Tu sçais que ce Prêtre, pourvû de quelque légère Connoissance de l'Histoire, en a fait une assez mauvaise Compilation Alphabétique,

que quelques habiles Gens ont vainement tenté de perfectionner après lui. Voici comment il parle de l'illustre Mr. de Thou, le Tite-Live le Tacite de ces derniers Siècles, & l'Historien le plus sage & le plus impartial que la France ait jamais eu. *De Thou*, dit-il\*, *à qui ceux du Parti de Calvin ne déplaisoient point*, &c. Est-il rien de plus révoltant, que de voir un si grand Personnage si odieusement calomnié? Car, quoi qu'en insinue Moreri, personne n'ignore que de Thou vécut toujours & mourut Papiste. Dans les Expressions de Moreri, on voit qu'il veut insinuer, qu'au fond du Cœur ce sage Historien étoit Protestant, & qu'il n'a écrit certaines Choses, que parce qu'il panchoit vers le Parti des Réformez. Que le Sort des Hommes illustres, & des Historiens celebres, est triste, mon cher Isaac! Ils ne sauroient dire la Vérité, qu'on n'invente des Impostures atroces, pour diminuer l'Autorité des Faits qu'ils rapportent. Des Gens, qui ne devoient parler d'eux qu'avec un Respect extrême, ôsent expliquer leurs Intentions, & deviner les Raisons qui les ont fait agir. Quelle Confusion n'y a-t-il point dans la République de Lettres? Moreri ose critiquer & calomnier de Thou? O Temps! O Mœurs! Doit-on s'étonner après cela, que toute l'École Jésuitique se soit dechainée, & se déchaîne tous les jours encore, contre ce Grand-Homme; que Jurieu ait publié un Livre odieux contre le celebre Arnould; & que ce même Arnould en ait écrit un plus criminel encore contre le Prince

\* Dans l'Article de CALVIN.

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVII.* 443  
Prince & la Princeſſe d'Orange devenus Rois  
d'Angleterre ? Le Deſtin des Grands Hom-  
mes eſt d'être attaqués par les mauvais Au-  
teurs. Il ſemble même que ce ſoit une Chose  
eſſentielle à leur Gloire ; & je ne penſe pas  
qu'aucun d'eux ait jamais été exempt de paier  
ce Tribut à l'Envie & à la Méchanceté.

PORTE-TOI bien , mon cher Iſaac : vi  
content & heureux ; & ne te laiſſe jamais ſur-  
prendre aux Impoſtures des Calomniateurs.

*De Londres, ce . . .*



LETTRE CENT QUATRE-VINT-HUITIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

LEIMBOURG, mon cher Brito,  
Où je ſuis arrivé depuis quelques  
jours, eſt une Ville ſpacieuſe, &  
aſſez bien bâtie. Elle a le Sort de  
toutes les Capitales où le Souverain n'habite  
point. Au lieu d'augmenter, elle a bien de  
la peine à ne pas décheoir de ſa première Gran-  
deur. L'Ecoſſe entiere ſe reſſent fort de ſon  
Union à l'Angleterre. Elle ſ'apperçoit très  
ſouvent combien il eſt différent pour un Etat,  
d'être gouverné par ſes propres Souverains,  
ou d'être réduit au Rang des Provinces. Ce  
n'eſt qu'après des Peines infinies, & des Tra-

444 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVIII.*  
vaux redoublez, que les Anglois sont enfin  
venus à bout d'affujettir entièrement les Ecof-  
fois. Car, ce Peuple, fier, vaillant, belli-  
queux, & jaloux de ses Droits, ne souffroit  
qu'à regret une Domination étrangere, & étoit  
toujours prêt à secouer le Joug sous lequel il  
croïoit qu'on vouloit le soumettre.

IL est peu arrivé de Révolutions en Angle-  
terre où l'Ecosse n'ait eu beaucoup de Part.  
Elle suivoit ordinairement le Parti contraire à  
celui qu'embrassoient les Anglois, ou si elle  
le favorisoit, ce n'étoit jamais du Consente-  
ment de toute la Nation. Il restoit toujours  
un Nombre considérable de Mécontents prêts  
à tout entreprendre contre le Gouvernement  
Anglois; & on peut mettre dans ce Rang pres-  
que tous ceux qu'on appelle *Montagnards*.

LES Ecoffois sont divisés en deux Peuples  
différents, dont les Mœurs, les Coutumes,  
& même le Langage, n'ont que très peu de  
Ressemblance. Les Gentilhommes, & les  
Habitans des Villes & des Provinces basses,  
parlent Anglois. Ils sont honnêtes, mais fiers.  
Ils ont du Génie, cultivent les Sciences, &  
aiment les Arts. Ils ne possèdent peut-être  
pas toutes les Vertus des Anglois; mais aussi  
n'en ont-ils pas tous les Défauts. Les Ecof-  
fois, qui habitent dans les Montagnes, parlent  
une Langue appelée *Gachtlet*, qui leur est  
commune avec les Irlandois. Plusieurs d'en-  
tre eux portent des Chemises teintes de jaune,  
& vivent d'une Maniere qui tient assez du Sau-  
vage. Ils étoient autrefois extrêmement sédi-  
tieux. Sans doute qu'aujourd'hui leur Tem-  
répém-



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXVIII. 445**  
péremment n'est point changé; mais, il leur est beaucoup plus difficile de se révolter. Guillaume III trouva le Moïen de faire construire plusieurs Forts au milieu de leurs Montagnes. Il fut le premier Souverain qui les mit sous le Joug; & ce n'est pas une des plus faciles Entreprises dont ce Prince illustre soit venu à bout. Ces Citadelles, que les Anglois ont bâties dans les Montagnes, n'ont point tant affermi leur Pouvoir en Ecosse, que l'Union du Parlement de cette Nation à celui d'Angleterre. Tu ne feras peut-être pas fâché, mon cher Brito, que je te dise quelques-unes de principales Circonstances de cette Union.

IL y avoit autrefois dans ce Roïaume des Etats-Généraux semblables à ceux qui s'assemblent à Londres, & qui prennent le Titre de Parlement. Ces Etats décidoient des Affaires de l'Ecosse, & avoient pour ce qui concernoit leur País la même Autorité, que ceux d'Angleterre pour le leur. Sous le Regne de la Reine Anne, les Anglois formèrent le Dessein d'unir entièrement l'Ecosse à l'Angleterre, & de n'en faire ainsi qu'un Etat gouverné par un seul & même Parlement. Ce Projet étoit difficile à exécuter. Cependant, ils en vinrent à bout. Ils représentèrent aux Ecossois, que l'Union étoit avantageuse aux deux Roïaumes; & qu'une Liaison arrêtée & fixée entre eux par des Liens éternels, leur donneroit plus de Force pour résister à leur Ennemis communs: &, en effet, il étoit assez vraisemblable, que l'Intérêt commun de l'Angleterre & de l'Ecosse demandoit cette Union. Malgré les

tortes Oppositions de quantité d'habiles Ecoſſois qui n'en jugeoient point ainſi, & à l'Aide de beaucoup plus d'autres qui ſe laiſſèrent gagner, ſoit par Perſuaſion, ſoit par Intérêt, les Anglois ſûrent profiter du Tems & de l'Occaſion, & unirent enfin ſolemnellement le Parlement d'Edimbourg à celui de Londres.

PAR cette Union, ils n'admirent, dans le nouveau Parlement ainſi uni, qu'un Nombre allez médiocre des Députez d'Ecoſſe, y compris ſeize Pairs de la même Nation; tandis que tous ceux d'Angleterre y furent reçus & conſervez. Cette Différence conſidérable dans la Quantité d'Ecoſſois & d'Anglois aſſure toujours à ces derniers une Pluralité de Suffrages, qui les rend les Maîtres abſolus de toutes les Délibérations. Auſſi ne fut-ce qu'après bien des Difficultez, que cette Union fut entièrement conclue & terminée. Il ſe forma d'abord pluſieurs Partis parmi les Ecoſſois. Les uns, ſous le Prétexte d'un véritable Zèle pour leur Patrie, vouloient qu'on rejettât entièrement les Propoſitions des Anglois. Les autres conſentoient bien à les recevoir, mais demandoient que le Nombre des Députez d'Ecoſſe ne fût point limité; & que tous ceux, qui avoient Droit de Séance au Parlement d'Ecoſſe, euſſent auſſi Droit d'entrer dans le nouveau qu'on devoit établir en Angleterre. Mais, les Anglois ſçurent habilement ſe ſervir de ces Diviſions: ils en profitèrent à propos pour parvenir à leur But; &, après pluſieurs Diſputes, & quelques légères Emotions, l'Union  
des

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVIII.* 447  
des deux Roiaumes fut enfin résolue & cimentée pour toujours.

Si les Ecoffois, mon cher Brito, ont souffert quelques légères Incommoditez de la Perte de leurs Privileges, ils ont regagné d'autre côté bien des Choses dont ils n'auroient jamais eu l'Avantage de jouir, s'ils eussent toujours formé une Nation séparée, & pour ainsi dire étrangere à l'Angleterre. Combien de fois n'auroient-ils pas été en proie aux Fureurs de Guerres, soit étrangères, soit intestines. Pour ne parler que de celles-ci, la Division entré deux Peuples, soumis au même Souverain, n'entraîne-t-elle pas nécessairement après elle les plus funestes Suites?

LES Auteurs de la *Continuation de l'Histoire de Rapin-Thoyras* ont assez bien développé les différens Mouvemens dont l'Ecosse fut agitée au sujet de cette Union. Mais, à leur ordinaire, ils se livrent sans mesure à leur Enthousiasme de Controversistes; & il n'est rien de si séditieux, ni de si insultant, que leurs Réflexions. *Pour procurer cette Paix & cette Augmentation de Puissance*, disent-ils \*, *il n'étoit pas nécessaire que l'Ecosse devint de pire Condition que l'Irlande, qui a conservé son Parlement, quoiqu'elle ait été conquise. Il suffisoit que ce Roiaume s'engageât par un Acte autentique & irrévocable à ne jamais reconnoître d'autre Roi que celui qui régneroit en Angleterre. Tout ce qu'on a ajouté à cette Clause essentielle étoit*

\* Histoire d'Angleterre, par Mr. de Rapin-Thoyras, continuée jusqu'à l'Avenement de George I à la Couronne, Tome XII, pag. 106.

étoit au-delà de ce But, que les Ecoffois devoient avoir uniquement en Vûe, & n'a servi qu'à dégrader l'Ecoffe, & à la rendre, à proportion du Gouvernement, aussi dépendante de l'Angleterre, que la Bretagne l'est de la France. Ce petit Nombre des Députés d'Ecoffe, qui, joint au grand Nombre des Députés d'Angleterre, devoient un jour former le Parlement de la Grande-Bretagne, où tout se décideroit à la Pluralité des Voix, n'assûroit-il pas aux Anglois le Succès de toutes leurs Entreprises ? Cette Clause répétée presque à chaque Article, à moins que le Parlement de la Grande Bretagne ne trouve à propos d'y faire quelque Changement, ne livroit-elle pas les Droits, les Coutumes, & les Privileges, des Ecoffois à la Discretion des Anglois ? Cette Restriction odieuse à seize Pairs Ecoffois qui entroient dans le Parlement de la Grande-Bretagne, tandis qu'aucun Pair d'Angleterre n'en étoit exclus ; cet Assujettissement de l'Amirauté d'Ecoffe au Grand-Amiral d'Angleterre ; ce Changement de Poids & de Mesures ; cet Assujettissement à la Maniere de lever les Impôts, & aux mêmes Espèces d'Impôts ; servoient-ils à assurer la Paix & l'Augmentation de Puissance, ou à marquer en Caracteres distincts la Supériorité & la Souveraineté de l'Angleterre ? Après tout, il étoit juste, que ceux, qui avoient vendu leur Roi, se punissent un jour eux-mêmes, en vendant leur Souveraineté & leur Indépendance. On proteste, qu'on n'a aucune mauvaise Intention, en proposant ces Réflexions, qui sont du Ressort d'un Historien. On est même persuadé, & on souhaite sincère-

ment

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVIII.* 449  
*ment persuader à ceux qui peuvent se croire lésés, qu'il est plus avantageux pour eux, que ce qui est fait reste comme il est, que d'entreprendre de le changer, quand même ils seroient assurés du Succès.*

EST-CE-LA', mon cher Brito, écrire avec la Dignité & l'Impartialité que demande l'Histoire ; & l'Auteur d'un Libelle diffamatoire s'expliqueroit-il dans d'autres Termes ? Peut-on rien dire d'aussi injurieux d'une Nation, que l'est ce Passage : *Après tout, il étoit juste, que ceux, qui avoient vendu leur Roi, se punissent un jour eux-mêmes, en vendant leur Souveraineté & leur Indépendance ?* Il faut avouer, que le Gouvernement Anglois est bien indulgent, ou, pour mieux dire, bien philosophe, pour souffrir impunément de pareilles Insolences ! A Paris, on condamne tous les jours au Feu des Livres qui ne contiennent que quelques Opinions un peu libres, ou qui peignent par des Traits un peu vifs les Suites & les Effets de la Superstition. A Londres, on dédaigne de faire Attention à des Libelles diffamatoires contre l'Etat ; & l'on n'en punit les Auteurs, que par le Mépris & l'Oubli. C'est peut-être pousser l'Indulgence à l'Excès, & encourager mal-à-propos des Calomniateurs.

IL n'est rien de si plaissant, & de si impertinent en même tems, que la Protestation, que font ceux-ci, *de n'avoir aucune mauvaise Intention, en proposant leurs Réflexions, & de souhaiter sincèrement, que ceux, qui se croient lésés, ne songent pas à recouvrer leurs Droits.*

En

En vérité, c'est une excellente Maxime, pour disposer & pour entretenir l'Esprit des Peuples dans l'Amour de la Paix & de la Tranquillité, que de leur reprocher d'une Manière vive & injurieuse leur Soumission aux Loix ! Et cette Exhortation séditeuse à l'Obéissance n'est-elle pas bien capable de les y porter ? Pour connaître quel est le Desintéressement & l'Impartialité de ces prétendus Historiens, & pour voir toute la Sincérité de leurs Souhaits, il ne faut que lire cet autre Passage. *Si jamais un Peuple a Droit de prendre les Armes, les Ecoïsois l'avoient en cette Occasion, où il s'agissoit pour eux de continuer, ou de cesser, d'être un Peuple particulier ; c'est-à-dire, où il s'agissoit de l'Abandon de leur Souveraineté, de leurs Loix, de leurs Droits, de leur Honneur, & de leur Religion : Abandon, à quoi ne pouvoit les obliger l'Obéissance qu'ils devoient à leurs Souverains, bien moins encore celle qu'ils devoient à un Parlement visiblement & notoirement suspect de peu de Zèle pour sa Patrie, & d'Intelligence avec ceux qui vouloient s'illustrer en la dégradant, & en l'affoiblissant. On connoissoit son Droit, ses Forces, & les Circonstances qui les rendoient encore plus formidables qu'elles ne l'étoient en elles-mêmes. On se contenta de se plaindre, & de prouver en forme, qu'on se plaignoit avec raison. Ceux, qui sont accoutumés au Pouvoir arbitraire, diront peut-être, que les Anglois, qui se conduisent par d'autres Principes, ne peuvent, sans se condamner eux-mêmes, s'empêcher d'avouer, que ce Peuple fit plus que son Devoir, & qu'en pa-*

*reilles*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVIII.* 451  
*reilles Circonstances ils n'auroient pas été si do-*  
*ciles.*

J E ne pense pas , mon cher Brito , qu'on puisse dire en Termes plus clairs , que les Écossais firent mal de ne se point révolter contre leur Souverain ; & , qu'en suivant les Maximes des Anglois , ils devroient prendre encor aujourd'hui les Armes. Si quelque Jésuite Italien , païé par le Prétendant , avoit écrit à Rome la *Continuation de l'Histoire de Rapi-Thoyras* , eût-il pu tenir un autre Langage ? Quel Malheur n'est-ce point , pour ceux qui n'ont pas assez de Connoissance par eux-mêmes , pour pouvoir distinguer un Libelle séditeux d'avec une Histoire où la Vérité & la Candeur doivent régner , de s'occuper à lire des Ouvrages pareils à cette *Continuation diffamatoire* ? Elle ne peut que remplir de fausses Idées l'Esprit de beaucoup de Personnes , qui adopteront aveuglément tous les Mensonges qu'elle contient , & qui se laisseront séduire par les pitoiables Réflexions de ces misérables Déclamateurs.

J E t'ai souvent parlé , mon cher Brito , aussi bien qu'à Isaac Onis , de cette *Continuation de l'Histoire d'Angleterre* ; parce que , chaque fois que je l'ai consultée , j'y ai découvert de nouvelles Erreurs. Il y en a d'une Ignorance si grossière & si étrange , qu'on a peine à se les persuader , même après les avoir lûes : & , pour t'en donner une seule Preuve , je me contenterai de t'indiquer l'Endroit où ces excellens Géographes disent qu'un *Vaisseau ne sauroit passer le Détroit de Gibraltar , sans être*  
*exposé*

452 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVIII.*  
*exposé au Canon de cette Place.* Il faut être  
bien ignorant, pour ne savoir pas la Largeur  
de ce Déroit; & bien novice en fait d'Artil-  
lerie, pour s'imaginer que des Boulets en  
puissent traverser l'Etendue. Mais, le plus  
grand de ses Défauts, & celui qui la rend ab-  
solument méprisable, est son insigne Partialité:  
&, en y faisant la moindre Attention, on ne  
peut s'empêcher de considérer combien il est  
dangereux de confier le Soins d'écrire l'Histoire  
à toute sorte de Gens. Ce Livre ne fera pour-  
tant que très peu de mal en Angleterre; parce  
que, outre que les Honnêtes - Gens connois-  
sent la Vérité des Faits, & que peu de Gens  
parmi le Peuple entendent le François, Tindal,  
Traducteur Anglois de Rapin-Thoyras, s'est  
bien gardé de traduire d'aussi mauvais Ecrivains  
que ses Continuateurs.

JE reviens aux Ecoissois, mon cher Brito.  
Le Presbitérianisme, c'est-à-dire le Naza-  
réisme tel à peu près qu'il est exercé parmi les  
Genevois & les Hollandois, est la Religion  
dominante en Ecoffe. L'Anglicane ne s'étend  
qu'en Angleterre & en Irlande: ainsi, il n'y  
a point de Pontifes dans ce Païs. Les Eglises  
y sont simplement desservies par des Ministres.  
En l'Année 1604., Jaques I obligea les E-  
coissois à recevoir les Cérémonies Anglicanes.  
Il leur donna même des Evêques, malgré  
l'Opposition des Ministres Presbitériens, qui  
n'aiment guères plus les Pontifes Anglicans,  
que les Jésuites les Pontifes Gallicans qui  
n'ont point accepté la Constitution. Cette  
Nouveauté causa dans la Suite plusieurs Mal-  
heurs,



LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXVIII.* 453  
heurs , qui accablèrent consécutivement les  
Roiaumes d'Angleterre , d'Ecosse , & d'Ir-  
lande. Pendant ces Troubles & ces Divisions,  
le Presbitérianisme reprit entièrement le des-  
sus en Ecosse: les Pontifes y furent opprimez ;  
& les Choses se remirent sur l'ancien Pied , où  
elles ont toujours subsisté depuis.

LES Savans Ecoffois sont confondus dans  
la République des Lettres avec les Anglois.  
Comme ils n'écrivent que dans la même Lan-  
gue, on ne fait aucune Différence entre un  
Auteur qui travaille à Edimbourg, & un qui  
écrit à Londres. Il en est de même que de  
deux François, dont l'un travaille à Paris, &  
l'autre à Lion. Depuis l'Union des deux  
Roiaumes, les Ecoffois sont en Droit de par-  
ticiper à la Gloire de Newton, de Locke, &  
de Clarke ; de même qu'un Languedocien  
prend part à la Réputation de Boileau, de Mal-  
lebranche, & de tous les autres Parisiens. Ils  
ont eu cependant plusieurs Grands-Hommes,  
qui leur apartiennent en propre: & , outre  
le célèbre Gilbert Burnet, que son Mérite  
& ses Ouvrages, & entre autres sa belle  
*Histoire de la Réformation de l'Eglise d'Angle-  
terre*, élevèrent sur le Siege Episcopal de Sa-  
lisbury, & duquel je t'ai déjà autrefois parlé à  
l'occasion de son *Histoire de son Tems* \*, je me  
contenterai de t'indiquer ici le fameux Geor-  
ge Buchanan, Précepteur de Jaques VI Roi  
d'Ecosse, fin & délié Politique, grand Histo-  
rien, & excellent Poëte. En cette dernière  
Qualité, nous lui sommes redevables, aussi

*Tome V.*

Z

bien

\* *Voiez ci-dessus la Lettre CLX.*

bien que toutes les Sociétez Chrétiennes , d'avoir mis en beaux Vers Latins tous les *Pseaumes de David* ; & cet Ouvrage rend sa Mémoire extrêmement chere à tout le Monde : excepté aux Moines , qui se trouvent un peu trop naturellement dépeints dans ses autres Poësies Latines , mais qui lui en avoient fourni de très bonnes Raisons par leurs Persécutions violentes. Son *Histoire d'Ecosse* , écrite en très belle Prose Latine , est un très bon Ouvrage , n'en déplaît aux Jacobites , qui ne sauroient lui pardonner d'y avoir très naïvement décrit les Déportemens égrillards de leur Bienheureuse Marie Stuart. Et son *Dialogue touchant le Droit de Souveraineté en Ecosse* n'a déplu qu'aux Esclaves-nez du Pouvoir arbitraire , & qu'aux Défenseurs outre de l'Obéissance passive.

PORTE-TOI bien , mon cher Brito : vi content & heureux ; & donne-moi de tes Nouvelles. Je vais retourner au premier jour à Paris ; & je ne t'écrirai , que lorsque j'y serai arrivé.

*D'Edimbourg , ce. . . .*





LETTRE CENT QUATRE VINT-NEUVIEME.

Isaac Onis , *Caraité* , autrefois *Rabbin de Constantinople* , à Aaron Monceca.

OXO'E G I P T E , mon cher Monceca ,  
 XL a presque été dans tous les Tems  
 le Centre de la Superstition : & les  
 OXO anciens Egiptiens ont été de tous  
 les Paiens ceux qui ont poussé le plus loin les  
 Folies & les Extravagances de l'Idolatrie.

LORSQUE le Nazaréisme eut détruit en  
 ce Pais le Culte honteux des Idoles , il y res-  
 ta encore bien des Coutumes contraires à la  
 Raison. Cette Religion ne put abolir l'Amour  
 de l'Astrologie judiciaire , la Croiance aveu-  
 gle aux Prédiction chimériques des Charla-  
 tans , & la Crainte de certains Effets de la  
 Nature que le Peuple regarde comme des Pro-  
 diges. Bien loin de-là , elle adopta elle-mê-  
 me ces Superstitions ridicules & criminelles ;  
 & elles n'y sont encore aujourd'hui que trop  
 en vogue.

LE Mahométisme , qui a succédé au Na-  
 zaréisme , a donné de nouvelles Forces à ces  
 Erreurs. Les Turcs , naturellement assez su-  
 perstitieux , sont sur-tout fort entêtez de De-  
 vins & de Divinations : & il n'est point de  
 Ville dans le Monde où il y ait autant de Gens

456 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIX.*  
qui se mêlent de prédire l'Avenir, qu'il y en  
a au Caire. Les uns prétendent connoître les  
Secrets les plus cachés, par le Moïen des Af-  
tres. Les autres, parmi lesquels il ne se trou-  
ve malheureusement que trop de nos Freres,  
s'imaginent avoir dans la Cabale des Moïens  
assûrez de pénétrer les Choses les plus obscu-  
res. Quantité d'autres se mêlent d'expliquer  
les Songes; prétendant être aussi intelligens  
dans cette vaine Science, que les anciens Cal-  
déens. Et plusieurs autres, enfin, se vantent  
de posséder l'Art funeste de commander aux  
Diables, de savoir & prédire par leur Moïen  
tout ce que bon leur semble.

Tous ces prétendus Prophetes, mon cher  
Monceca, sont autant de Fourbes, & d'Im-  
posteurs, qui tâchent de duper le Public, à  
la faveur de quelques Mots dont ils n'enten-  
dent point eux-mêmes la Signification, & de  
quelques Grimaces grotesques, capables de  
faire impression sur l'Esprit des Sots & des Im-  
bécilles. Pour montrer évidemment la Faus-  
seté de leurs Prédications, un véritable Philo-  
sophe n'a besoin que de ce seul Argument.  
Dieu s'étant réservé à lui seul la Connoissance  
des Choses futures, & n'y ayant même que  
lui qui puisse les savoir, il est contre l'Essence  
de toutes les Créatures, de quelque Espece  
qu'elles soient, de pouvoir les connoître, à  
moins d'une Révélation immédiate de la Di-  
vinité : & en voici la Preuve. Toutes les  
Choses, qui doivent arriver aux Hommes, dé-  
pendent de la Liberté que Dieu leur a accor-  
dée ; & il n'y a que lui seul, qui puisse pré-  
voir

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXIX. 457**  
voir de quelle Maniere ils en useront. Si l'Usage, qu'ils en doivent faire, étoit écrit dans les Astres, ou connu des Démons, un Homme seroit déterminé à suivre malgré lui le Cours des Choses arrêtées. Or, je demande, s'il est personne dans le Monde assez fou pour soutenir, que les Hommes, dès le Moment de leur Naissance, soient si étroitement liés & si nécessairement déterminez à certaines Actions, qu'il leur soit absolument impossible de pouvoir en faire d'autres? Je ne pense pas qu'il se trouve, même chés les plus outrez Jansénistes, des Gens assez prévenus, pour vouloir annéantir jusqu'à ce Point le Libre-Arbitre. Pour peu de Liberté qu'on accorde à l'Homme, on détruit le prétendu Regître des Astres, & la Connoissance des Démons: car, il suffit, qu'il ait le Pouvoir de se déterminer, pour qu'on soit en Droit de conclure, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse connoître quel Parti il embrassera. Je réduis donc mon Argument, mon cher Monceca, & je dis: Si le Sort des Hommes est écrit dans les Planetes, ils n'ont plus aucune Liberté, ni phisique, ni morale: il faut qu'ils agissent conséquemment à ce qui est écrit dans ces Planetes. Si, au contraire, ils ont la Liberté de se déterminer au Bien, ou au Mal, la Science des Astres est incertaine, puisqu'elle dépend de l'Usage que les Hommes feront de cette Liberté. Il faut donc être bien aveuglé, pour ne pas voir l'Incertitude des Prédications des Astrologues. Si les Raisons évidentes, par lesquelles les Philosophes en démontrent l'Absurdité n'ont pu guérir

458 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIX.*  
l'Esprit du Peuple, du moins leur Fausseté ;  
dont on découvre tous les jours de nouvelles  
Preuves, auroient-elles dû produire quelque  
Effet.

EN me déclarant ouvertement contre l'Astrologie judiciaire, & la Négromancie, je ne puis me résoudre à mettre au même Rang l'Explication des Songes. Je conviens de bonnetoi, que la plupart de ceux, qui se mêlent de les interpréter, sont des Fourbes, qui s'attribuent une Connoissance qu'ils n'ont point. Mais, je crois qu'il y a souvent, dans les Reves que nous avons, quelque-chose de surnaturel, & dont nous ne saurions comprendre la Cause. Tu seras peut-être étonné, mon cher Monceca, de m'entendre soutenir cette Opinion, qui paroît d'abord indigne d'un Philosophe. Pardonne-moi ma Foiblesse. J'ai fait, pour vaincre mes Préjuges, tout ce que j'ai pu : j'ai cherché dans les meilleurs Auteurs de quoi me démontrer mon Erreur ; mais, mon Etude & mes Soins n'ont servi qu'à me fortifier d'avantage dans mes Sentimens. Je vais t'apprendre quelles sont les Raisons sur lesquelles je les fonde. Tu m'écriras de ton côté ce que tu en penses ; & je te serai obligé de m'aider à connoître si elles sont trompeuses, & n'ont que l'apparence de la Vérité.

LES Auteurs anciens & modernes se sont accordez dans la Distinction qu'ils ont faite des Songes. Ils les ont rangés sous deux Classes différentes, dont la première contient les divins, & la seconde les naturels. Les Philosophes Païens, & les Docteurs Juifs aussi  
bien

# LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIX.* 459

bien que les Nazaréens , ont également suivi cette Division. Il falloit donc qu'ils crussent, qu'il y avoit des Songes divins , qui nous étoient envoiés du Ciel , puisqu'ils en ont fait une Classe particuliere. C'est-là le premier Préjugé favorable aux Révélations nocturnes ; Préjugé d'autant plus fort , qu'il a été adopté par de grands Hommes de différentes Nations , & dont la Religion des uns étoit entièrement opposée à la Religion des autres.

ON peut dire, que les Songes ont été regardés comme surnaturels chés tous les Hommes. Les Juifs ne sauroient douter, qu'il n'y en ait eu plusieurs de ce Genre. Nos Livres Sacrez nous apprennent , que Dieu révéla en Songe à Abimelech , Roi de Gerar , que Sara étoit Femme d'Abraham § ; & qu'il annonça par la même Voie à Pharaon , Roi d'Egipte , les sept Années fertiles qui devoient être suivies de sept autres Années stériles \*. Ce fut ainsi, qu'il fit connoître à Nabucodonosor , Roi de Babilone , l'Etat futur des Empires , par la Vision d'une Statue dont la Tête étoit d'Or , les Bras & la Potrine d'Argent , le Ventre & les Cuisses d'Airain , les Jambes de Fer , & les Pieds partie de Fer & partie de Terre †. Dieu se servit encore d'un Songe , pour empêcher qu'Alexandre ne détruisit un jour la Ville de Jérusalem. Joseph ‡ , Historien de notre Na-

Z 4

tion ,

§ Genes. XX, 3-7.

\* Genes. XLI, 1-7.

† Dan II, 1, & 31-33.

‡ Joseph Antiq. Judaïc. *Libr. XI, Cap. VIII*, pag.

460 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIX.*  
tion, nous apprend, que l'Image de Jaddus apparut à ce Monarque, & lui promit la Conquête de l'Orient. Quelque tems après cette Vision, Aléxandre, mécontent des Juifs, marcha vers eux dans le Dessein de les punir sévèrement. Mais Jaddus, revêtu de ses Habits Pontificaux, étant venu à sa Rencontre par le Commandement qu'il en avoit reçu de Dieu en Songe la Nuit précédente; & ce Monarque s'étant ressouvenu, que ce Pontife étoit le même Homme qui lui avoit apparu en Macédoine pendant son Sommeil; non seulement changea de Résolution, mais même sacrifia dans le Temple à la Maniere des Juifs, & leur accorda les Privileges qu'ils lui demandèrent.

A P R E S des Témoignages aussi authentiques de la Vérité des Songes divins, comment est-il possible de soutenir, que le Ciel n'annonce jamais sa Volonté aux Hommes par des Révélations qu'il leur communique durant leur Sommeil? Je sçai, mon cher Monceca, que les Juifs, & les Nazaréens, qui rejettent les Songes célestes, disent, que ce que Dieu a fait quelquesfois, par des Moïens extraordinaires, ne doit point servir à fonder un Systeme général: qu'il seroit absurde d'établir, qu'il y a souvent quelque-chose de surnaturel dans la Pluie, & dans le Son des Cornets-à-Bouquin, parce que Dieu a envoyé quelquefois des Inondations extraordinaires, & que le Son des Trompettes renversa les Murs de Jéricho: que ce sont-là des Miracles particuliers, qui n'influent point sur le Cours ordinaire des  
Cho-



**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXIX. 461**  
Choses : que, lorsqu'ils arrivent, Dieu veut bien déranger, par une Voie surnaturielle, l'Ordre qu'il a établi : & que cela arrive si rarement, qu'il est extraordinaire qu'on en veuille faire une Regle qui autorise une Distinction chimérique ; n'y ayant aucune Preuve qui puisse montrer, que tous les Songes, que les Hommes ont fait depuis Adam, excepté trois ou quatre, viennent par une autre Voie que par celle qui produit les naturels.

QUELQUES Esprits-forts, & plusieurs Philosophes, qui ne sont, ni de la Croissance Juive, ni de la Nazaréene, tranchent encore plus court cette Difficulté. Il nient totalement la Vérité des Songes dont il est parlé dans nos Livres Divins. Selon eux, les Songes ne sont occasionnez que par les différentes Images, qui sont gravées dans l'Imagination, ou qui lui sont présentées pendant le Jour. Chacun a des Visions selon son Etat & sa Profession, & les Hommes en sont eux-mêmes les Ouvriers & les Fabricateurs \*. Un Amoureux a des Songes qui ont rapport à ses Amours, un Avare à ses Trésors, un Ambitieux à ses vains Honneurs, un Guerrier aux Combats, un Avocat au Barreau, un Procureur à la Chicane, un Fermier-Général au Vol & à la Rapine, un Janséniste au Fanatisme & à l'Imposture, & un Jésuite à la Fraude & à la Tyrannie.

Z 5

\* *Somnia, quæ Mentes ludunt volutantibus Umbris,  
Nec Delubra Deum, nec ab Æthere Numina mittunt :  
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata Sopore  
Urget Membra Quies, & Mens sine pondere ludit,  
Quidquid Luce fecit, Tenebris agit.* Petron. Satir. pag. 178.

nie. Il en est de même des Femmes. La Coquette croit tromper un Amant, la Volage former des nouveaux Nœuds, la Prude débiter ses ennuyeuses Maximes, la Dévote caresser son Directeur ou déchirer ses Voisines, & la Débauchée nager au milieu des Voluptez dont elle n'a pu se rassasier pendant le Jour. Ceux, qui soutiennent ce Sentiment, se prévalent de l'Autorité de l'Histoire. Ils citent l'Exemple de Thésée, qui, voulant imiter Hercule, avoit toujours pendant la Nuit ce Héros présent à l'Imagination. Ils font mention de Thémistocle, si jaloux des Trophées de Miltiade, qu'il en étoit même tourmenté pendant son Sommeil. Ils n'oublient point Marcellus, qui songeoit très souvent qu'il se battoit en Duel avec Annibal.

MAIS, les Rêves naturels de ces Grands-Hommes ne doivent point détruire la Croïance qu'on donne à ceux qui ont eu quelque chose de surnaturel. Parce qu'une Chose arrive quelquefois d'une certaine Maniere, cela ne fait pas qu'elle ne puisse aussi arriver quelquefois d'une autre. Ainsi, en accordant que les Songes de Thésée, de Miltiade, & de Marcellus, prouvent que les Grands-Hommes font des Rêves qui n'ont rien de surnaturel, on est toujours en Droit de soutenir, qu'ils en font aussi qui leur annoncent, par le Pouvoir divin, des Evénemens futurs. L'Histoire a conservé un Nombre infini de Faits rapportez par les plus grands Ecrivains, & quelques-fois par les plus célèbres Philosophes, qui autorisent la Realité des Songes célestes. Ce  
ne

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXIX. 463**  
ne sont point des Génies médiocres, des Moines superstitieux, ni des Auteurs de Romans, qui nous racontent ces admirables Rêves. Ce sont des Gens, dont la Science & la Capacité est reconnue de tous les Savans.

**JOSEPH** nous apprend, qu'Archelaüs, Gouverneur de la Judée, crut voir en dormant des Beufs, qui mangeoient dix Epics de Bled: & qu'un Juif Essénien, qui expliqua ce Songe, prédit à ce Prince les Malheurs dont il fut accablé bientôt après \*.

**NOUS** lisons dans Hérodote, que la Fille de Policrate, Tiran où Samos, aiant songé qu'elle voïoit son Pere élevé dans les Airs, où Jupiter l'arrosait, & le Soleil l'oignoit, les Suites funestes ne justifièrent que trop la Vérité de ce Rêve; Oretes, Lieutenant de Cambise, aiant ordonné quelque tems après, qu'on pendît Policrate sur le Haut d'une Montagne, où Jupiter arrosait & lavoit de Pluie le Corps de ce Tiran, & de Soleil l'oignoit de sa propre Graisse †.

**PLUTARQUE**, qui fait mention de plusieurs Révélations nocturnes, rapporte, que les Amis de Ptolomée surnommé le Foudre songèrent, que Seleucus l'appelloit en Justice devant des Loups & des Vautours, & qu'après la Sentence de ces Juges carnaciers, il avoit distribué une grande Quantité de Viande à ses Ennemis. Ce Presage fut bientôt suivi de

\* Joseph Antiquit. Judaïc. *Libr. XVII, Cap. XV.*

† Herodot. *Hist. Libr. III, pag. 180.*

464 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIX.*  
de sa Mort, & de l'entiere Défaite de son  
Armée .

CICERON, ce Génie supérieur, dont les  
Ouvrages font depuis tant de Siècles l'Admi-  
ration des Savans, raconte une Histoire si  
surprenante, qu'il est impossible en la lisant  
de ne pas sentir qu'il y a souvent dans les Son-  
ges quelque-chose qui nous annonce la Vo-  
lonté de la Divinité, & les Choses qui doivent  
nous arriver. *Deux Amis Arcadiens*, dit cet  
illustre Romain, *étant arrivez à Megare, fu-*  
*rent obligés de se separer. L'un alla loger au*  
*Cabaret, & l'autre chés une Personne de sa*  
*Connoissance, son Hôte ordinaire. Celui, qui lo-*  
*geoit chés son Ami, vit pendant la Nuit en Son-*  
*ge son Compagnon, qui le pressoit de venir le se-*  
*courir contre le Maître du Cabaret, qui vou-*  
*loit lui donner la Mort. Cette Vision funeste*  
*l'ayant éveillé, il se leve tout effrayé, sort de la*  
*Maison, & prend le Chemin du Logis où se*  
*trouvoit son Ami. Après avoir fait quelque Pas*  
*dans la Rue, il crut qu'il ne devoit faire aucune*  
*Attention à des Songes, & retourna se coucher.*  
*Peu de Tems après qu'il se fût rendormi, il re-*  
*vit son Ami couvert de Sang, & percé de plu-*  
*sieurs Coups, qui le prioit, puisqu'il n'avoit pas*  
*daigné le secourir pendant qu'il étoit en vie,*  
*d'aller à la Porte de la Ville, pour arrêter son*  
*Corps, que le Cabaretier son Assassin faisoit em-*  
*porter sur un Chariot chargé de Fumier. L'Ar-*  
*cadien, frappé encore plus de cette seconde Vi-*  
*sion*

\* Plut. in Op. Quare Deus Malef. Poenam diff.  
pag. 510.

**LETTRES JUIVES, Lettre CLXXXIX. 465**  
*sion que de la première, courut à la Porte de la Ville, & vit venir peu de tems après y être arrivé ce Chariot, qu'il fit arrêter, & où l'on trouva le Cadavre. Alors, on saisit le Meurtrier, qui fut puni de Mort †.*

CETTE Histoire est aussi rapportée par Valere Maxime ‡: &, puisque plusieurs Auteurs illustres ont jugé à propos de la transmettre à la Postérité, je ne sçai point par quelle Raison on croit être en Droit de la rejeter comme fausse. Si les Faits certifiés par les Ecrivains les plus renommez peuvent être regardés comme des Impostures & des Menfonges, dans quel Pirrhonisme ne tombera-t-on point? Il n'y aura plus rien, qu'on ne puisse révoquer en Doute. Je ne vois aucune bonne Raison, qui doive nous faire croire, que Cicéron ait voulu en imposer à ses Lecteurs, & leur persuader une Histoire à la quelle lui-même n'ajoutoit aucune Foi. Qu'on traite d'absurdes les Contes miraculeux qu'on trouve dans les Ouvrages d'un Moine, quoiqu'on n'en puisse entièrement démontrer la Fausseté, on a des Excuses très légitimes pour appuyer son Incrédulité. L'Intérêt, qu'ont les Moines à favoriser la Superstition, peut leur faire inventer des Fables auxquelles ils tâchent de donner un Air de Vérité. Mais, un Consul Romain, un Philosophe, un Homme tel enfin que Cicéron, est-il susceptible de pareille Foiblesse? A-t-il quelque Raison pour  
vou-

† Cicero de Divinat. *Libr. I. pag. 52.*

‡ Val. Maxim. *Libr, I, Cap. VIII, pag. 38.*

466 LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIX.*  
vouloir tromper les Hommes ? Espere-t-il  
quelque Fruit de leur Crédulité ?

Au Songe, que rapporte ce Grand-Homme, je joindrai celui qu'eut Mahomet II la  
Veille de la Prise de Constantinople, & dont  
on trouve le Récit dans tous les Auteurs qui  
ont écrit la Vie de cet Empereur. Il crut voir  
un Vieillard d'une Taille gigantesque, des-  
cendu du Ciel, & qui lui mettoit sept fois un  
Anneau dans chaque Doigt. S'étant réveillé,  
il se fit interpréter son Songe ; & on l'assûra,  
qu'il auroit l'Empire de la Grece. Sur le  
champ, il fit donner l'Assaut à Constantino-  
ple, & se rendit Maître de cette Ville Impé-  
riale, qui a depuis été celle où tous ses Suc-  
cesseurs ont établi leur Demeure.

IL y a encore un Nombre de Faits pareils  
à ceux que j'ai rapportez, qui montrent que  
les Songes sont souvent des Révélations di-  
vines. Un illustre Philosophe Napolitain en  
rapporte plusieurs, & assûre avoir été lui-mê-  
me le Témoin d'une Chose fort extraordinai-  
re. Il dit qu'un Berger, dormant dans une  
Terre assez éloignée de son Troupeau, son-  
gea qu'un Loup lui ravissoit une Brebis, qu'il  
désigna à son Fils qu'il fit lever. Celui-ci,  
ayant obéi aux Ordres de son Pere, trouva en  
effet que le Loup déchiroit la même Brebis  
qu'il lui avoit marquée §.

IL me paroît étonnant, mon cher Monce-  
ca, qu'on veuille rejeter la Réalité des Son-  
ges

§ Alexander ab Alexandro, *Genial. Dierum Libr.*  
*I, Cap. XVI.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CLXXXIX.* 467  
ges divins, après tant de Preuves manifestes  
de leur Vérité. Que peut-on demander de plus,  
pour constater une Chose, que des Faits assû-  
rez par de Grands-Hommes, qui ont vécu  
dans tous les Tems? Les Anciens & les Mo-  
dernes se réunissent à nous attester l'Autenti-  
cité de plusieurs Révélation nocturnes. Il  
faut en convenir, ou n'avoir plus aucun Egard  
à l'Histoire. Il reste encor une foible Ressour-  
ce à ceux qui veulent soutenir opiniâtement  
leur Opinion: c'est de dire, que les Songes,  
auxquels on a attribué une Cause divine, étoient  
produits par des Effets naturels, & que le  
Hazard les a rendus véritables. Cette Objec-  
tion est très foible: car, que ne fera-t-on pas  
en Droit de nier, lorsqu'on voudra tout impu-  
ter au Hazard. Les Actions les plus visibles  
de la Providence passeront alors pour des Ca-  
prices de la Fortune. Verra-t-on le Vice puni,  
on dira c'est le Hazard. La Vertu sera-t-elle  
récompensée, c'est encor le Hazard. Dieu  
fera-t-il un Miracle pour montrer sa Puif-  
sance, ou l'attribuera au Hazard. Rien n'est  
plus dangereux qu'un Système qui donne trop  
d'Etendue au Concours des Causes secondes;  
& les Libertins emploient volontiers les Ter-  
mes de Hazard & de Fortune.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca:  
vi content & heureux; & repon-moi incessam-  
ment sur ce Sujet.

*Du Caire, ce. . . .*

LET-



## LETTRE CENT NONANTIÈME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caràite,*  
*autrefois Rabbín de Constantinople.*

JE réponds, mon cher Isaac, à la  
 J Lettre que tu m'as écrite sur la  
 Réalité des Songes divins. Je suis  
 étonné, qu'un Philosophe tel que  
 toi, qui connois si bien les Ressorts les plus  
 cachés de la Superstition, puisse adopter une  
 Croiance aussi mal fondée que l'est celle qui  
 accorde aux Songes quelque-chose de furna-  
 turel. Pour tâcher de te guérir de ton Erreur,  
 je répondrai séparément à toutes tes Objec-  
 tions, & je suivrai le même Ordre que tu as  
 observé.

Tu fondes d'abord ton Sentiment sur nos  
 Livres Saints. Il est vrai, qu'ils font mention  
 de quelques Songes furnaturels. Mais, ils  
 n'en parlent que comme d'une Chose miracu-  
 leuse, sur laquelle on ne doit point établir une  
 Opinion générale. Ils nous conseillent même,  
 en plusieurs Endroits, de n'ajouter aucune Foi  
 aux Songes \*. Ils nous avertissent, que les  
 Illusions nocturnes ont fait errer beaucoup  
 de Personnes. Ils vont encore plus loin: ils  
 nous défendent d'y ajouter Foi. *Vous n'aurez*  
*point*

\* Ecclesiast V, 2; & XXXXIV *passim.*



LETTRES JUIVES, *Lettre CXC.* 469  
*point d'Augures*, nous disent-ils, *ni aucun égard*  
*aux Songes*, & *n'userez point de l'Art de devi-*  
*ner à la Façon des Païens*. Voilà un Comman-  
dement bien clair & bien précis, & qui, je  
pense, nous autorise à rejeter tout ce qu'on  
peut dire en faveur du Miltérieux qu'on assure  
entrer dans certains Rêves.

CE que tu dis, mon cher Isaac, des Savans  
qui ont soutenu ton Opinion, est fort aisé à  
détruire. Loin que tous les Grands-Hommes  
se soient accordez, comme tu le prétens, à  
recevoir la Réalité des Songes divins, je trou-  
ve au contraire dans tous les Tems des Gé-  
nies de la premiere Classe, qui l'ont vivement  
combattue. Aristote ne distingue point les  
Rêves, & il les attribue tous à des Causes na-  
turelles. Il dit que les Gens-de-Bien font or-  
dinairement des Songes plus agréables que les  
Méchants; parce qu'ils ont l'Esprit tranquille,  
& qu'ils ne sont déchirez d'aucun Remors \*.  
Cicéron, dont tu m'as cité l'Autorité, est de  
tous les Philosophes le plus contraire aux Ré-  
vélations nocturnes. Il est vrai, qu'il apporte  
plusieurs Raisons pour les autoriser. Mais, il  
les combat ensuite vivement, & les annéantit.  
Il ne se propose à lui-même des Objections,  
que pour mieux établir son Système, en mon-  
trant la Fausseté de celles qu'on pourroit lui  
faire. D'ailleurs, la Maniere de disputer des  
Académiciens étoit de pousser également les  
deux Opinions, & de ne se déterminer qu'après  
les avoir long-tems examinées. Il n'est donc

*Tome V.*

A a

pas

\* Aristotel. *Eth. ad Nicom. Libr. I, Cap. XIII,*  
*pag. 189.*

pas surprenant que Cicéron, qui étoit du Nombre de ces Philosophes, ait rapporté tout ce qui pouvoit servir à prouver la Réalité des Songes divins. Il savoit bien, qu'il en montreroit l'Impossibilité quand il voudroit. Pour être convaincu de cette Vérité, il n'est besoin que de faire quelque Attention à ses Argumens. Rien n'est si aisé, dit-il, que de voir que les Dieux n'ont aucune Part aux Rêves des Mortels. S'ils en étoient les Dispensateurs, sans doute ils voudroient que nous pussions profiter de leurs Dons pour prévoir les Choses futures. Or, quel est celui, qui retire quelque Utilité de ses Songes? Qui en comprend le Sens mystérieux? Combien ne s'en trouve-t-il pas, qui les regardent comme des Illusions & des Chimères, & qui méprisent, comme des Gens foibles & superstitieux, ceux qui cherchent à les expliquer? Il faut avouer, que le Soins des Dieux est bien inutile. Ils donnent des Avis aux Hommes pendant leur Sommeil, dont non seulement ils ne font aucun Cas, mais dont ils ne conservent pas même la moindre Idée. Puisque les Divinités n'ignorent point les Pensées les plus secrètes des Mortels, ni ce qui convient qu'ils fassent pour se rendre dignes d'elles, il ne se peut faire qu'elles emploient, pour leur annoncer leur Volonté, des Songes qu'elles savent bien qu'ils ne comprendront point, ou dont ils ne feront aucun Usage. Cette Conduite est entièrement contraire au Caractère & à la Sagesse des Dieux \*.

APRÈS

\* Atque illud quidem perspicuum est nulla Visa Somniorum proficisci à Numine Deorum. Nostra enim causâ  
Dii

LETTRES JUIVES, *Lettre CXG.* 471

APRÈS que ce sage Philosophe a montré, par plusieurs autres Raisons décisives, l'Impossibilité des Songes divins, il prouve enfin par un seule la Folie de ceux qui y ajoutent Foi, & l'Ignorance de ceux qui se mêlent de les expliquer. *Quand même, dit-il, j'accorderois, (ce que je ne ferai jamais,) la Réalité des Inspirations nocturnes, ces Inspirations seroient toujours inutiles : car, il n'est personne assez savant, pour pouvoir les expliquer clairement. A quoi penseroient donc les Dieux de nous communiquer des Avis que nous ne pouvons comprendre nous-même, & dont nous ne pouvons être éclaircis par les autres ? Ils tiendroient une Conduite aussi ridicule que le seroit celle d'Ambassadeurs Carthaginois ou Espagnols, qui harangueroient en leur Langue le Sénat de Rome, & qui n'auroient avec eux aucun Interprète †. C'est ici, mon cher*

A a 2

Isaac,

*Dii id facerent, ut providere futura possemus. Quotus igitur est quisque, qui Somniis pareat, qui intelligat, qui meminerit ? Quam multi verò qui contemnunt, eamque Superstitionem imbecilli Animi arque anilis spectent ? Quid est igitur, cur his Hominiibus consulens Deus, Somniis, moneat eos, qui illa, non modo Curâ, sed ne Memoriam quidem, digna ducant ? Nec enim ignorare Deus potest, quâ Mente quisque sit : nec frustra ac sine causâ quid facere, dignum Deo est ; quod abhorret etiam ab Hominis Constantiâ. Ita, si pleraque Somnia, aut ignorantur, aut negliguntur, aut nescit hoc Deus, aut frustra Somniorum Significatione utitur. Cicero de Divinat. Libr. II, Cap. XX, pag. 405.*

† Vide igitur ne etiam si Divinationem tibi esse concessero, (quod nunquam faciam,) neminem tamen divi-

num

Isaac, où il faut rapporter les deux Axiomes certains de Mallebranche : *La Divinité ne fait jamais rien en vain. Elle agit toujours par les Voies les plus simples.* Qu'y-a-t'il de plus inutile, que des Avis donnez par des Songes ; & que peut-on trouver de moins simple, & de plus embrouillé ?

JE poursuis, mon cher Isaac, l'Examen de tes Objections, & je viens aux Historiens qui ont transmis à la Postérité un grand Nombre de Songes dont on a attribué les Causes à la Divinité. L'Autorité de ces Ecrivains sur des Matieres de Philosophie n'est compté que pour fort peu de chose. Un Historien doit rapporter les Prodiges qui ont un certain Cours : mais, c'est au Philicien à examiner s'ils procedent de l'Endroit d'où le Bruit commun les fait venir. Est-il quelque-un assez crédule, pour ajouter Foi à tous les Miracles qu'on voit dans Tite-Live ? On les regarde comme les Effets de la Superstition. On ne peut cependant blâmer Tite-Live de les rapporter. Il écrivoit l'Histoire d'un País où ces faux Miracles passaient pour des Vérités constantes. Il étoit obligé de se conformer au Génie de ses Concitoyens. Son Etat n'exigeoit point qu'il entrât dans un

Dé-

*num reperire possimus. Qualis autem ista Mens est Deorum, si neque ea nobis significant in Somniis, qua ipsi per nos intelligamus: neque ea quorum Interpres habere possimus? Similes enim sunt Diis, si ea nobis obijciunt, quorum nec Scientiam nec Explanatorem habemus, tanquam si Peni, aut Hispani, in Senatu nostro loquerentur sine interprete. Cicero de Divinat. Libr. II, Cap. LXIV,*  
*pag. 420.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CXC* 473  
Détail Philosophique. C'étoit assez qu'il ra-  
contât les Choses de manière à mettre ses Lec-  
teurs en état de juger de leur Vérité. Un  
Historien, qui rapporte un Prodige dont il con-  
noit la Fausseté, & qui l'autorise par des Rai-  
sons recherchées, manque à son Devoir. Mais,  
s'il se contente de réciter simplement ce qu'en  
ont dit les Hommes en général, on ne peut  
le blamer. Il remplit son Emploi. C'est au  
Lecteur à juger si les Hommes se sont trompé-  
z. On doit regarder l'Historien comme le  
Rapporteur d'un Procès, & le Philosophe com-  
me le Juge.

QUANT aux Savans, mon cher Isaac, que  
tu cites comme partisans des Songes divins,  
& au Nombre desquels tu mets *Alexander ab*  
*Alexandro*, je conviens qu'il s'en est trouvé  
quelques-uns, qui se sont laissés préoccuper  
par les Préjuges de l'Enfance, & qui, loin  
de chercher à s'éclairer, n'ont travaillé pen-  
dant toute leur Vie qu'à découvrir des Raisons  
pour s'affermir dans leurs Erreurs. Ton *Alexan-*  
*der* est dans ce Cas. Il fut Eleve de Junianus  
Majus, Napolitain. Il nous apprend, que,  
dès la tendre Enfance, il voïoit venir tous les  
Jours chés son Maître, qui faisoit Profession  
d'expliquer les Songes, une Foule de Gens  
de tous les différens Etats, à qui il interpré-  
toit leurs Rêves, d'une Manière si claire & si  
précise, que plusieurs, par ses Conseils, avoient  
conservé leurs Vies, & évité de grands Mal-  
heurs \*. Je te demande à toi-même, mon

A a 3

cher

\* *Ad eum memini, cum Puer adhuc essem, & ad*  
64

474 LETTRES JUIVES, *Lettre CXC.*

cher Isaac, si l'Autorité de cet *Alexander*, prévenu comme il l'étoit dès sa Jeunesse en faveur d'une Opinion qu'il n'examina jamais dans la suite, doit être d'un grand Poids? Pour être entièrement convaincu du peu de Crédit qu'elle doit trouver dans l'Esprit d'un Philosophe, tu n'as qu'à faire Attention, que ce *Junianus Majus*, dont son Eleve vante si fort les vastes Connoissances, a été traité de Fourbe & d'Impositeur, par d'autres Savans moins prévenus †.

Si tu réfléchis, mon cher Isaac, sur les Impertinences qu'ont écrites quelques Savans qui ont adopté le Sentiment des Songes divins, tu ne pourras t'empêcher de plaindre leur Aveuglement, ou de blâmer leur Impudence. Car, ils ont écrit de Choses si absurdes, qu'on croiroit volontiers, qu'ils ont plutôt voulu abuser de la Foiblesse des Hommes, que leur apprendre ce qu'ils pensoient véritablement. *Cælius Rhodiginus* assure fort gravement §, que

*capiendum Ingenii Cultum frequens apud eum ventitarem, quotidie Somniantium Turbam; Hominesque celebri Famâ & multi Nominis, de Somniis consultum venisse. Declarabat definiebatque, ille, non breviter aut subobscurè . . . . Multi quoque, illius Monitu, Vita Interitum, nunquam Animi Aegritudines, vitarunt. Alexander ab Alexandro, Genial. Dierum, Libr. 1, Cap. XI, pag. 82.*

† *Averum quoque Memoriam, hanc in Italiâ vanissimè profitebatur Artem Junianus Majus. Mart. del Rio Disquisit. Magicar. Libr. IV, Cap. III, Quæst. II, pag. 218.*

§ *Cæl. Rhodig. Lect. Antiquar. Lib. XXVII, Cap. XIV, pag. 607.*

LETTRES JUIVES, *Lettre CXC.* 475  
que ceux , qui dorment dans des Peaux de  
Brebis ou de Moutons , voient des Songes  
véritables. Il fait sur ce Sujet une très lon-  
gue Differtation , dans laquelle il explique la  
Croissance des Païens touchant les Peaux de  
certains Animaux. Ne voilà-t-il pas des Re-  
marques bien dignes d'un Philosophe ! Il faut  
avouër , que , si elles sont véritables , la Divi-  
nité aime à se communiquer particulièrement  
aux Bouchers & aux Bergers ; & que les Prin-  
ces , & tous les Gens d'un certain Rang , sont  
privez de ses Révélations. Il est vrai que Pli-  
ne a pourvû à cet Inconvénient. Il nous ap-  
prend , que la Pierre apellée des Grecs *Eumeces* ,  
qui ressemble à un Caillou , mise sous la  
Tête pendant le Sommeil , engendre des Vi-  
sions véritables †. Cette Façon de se procurer  
des Inspirations est beaucoup moins désagréa-  
ble & puante , que la première ; & les Person-  
nes d'un Rang distingué peuvent s'en servir  
sans Répugnance. Il reste cependant encor  
quelque-chose de disgracieux ; car , on risque  
fort de se faire quelque Bosse au Front , en se  
heurtant contre un Chevet aussi dur que l'est  
la Pierre *Eumeces*. En effet , il y a grande  
apparence , qu'il n'est pas permis de la mettre  
au dessous d'un Couffin : les Parties de la Di-  
vinité , qui s'exhalent du Caillou , étant arrê-  
tées par un Corps étranger , ne pourroient  
point pénétrer dans la Tête ; & ce seroit tout  
au plus le Couffin , qui recevrait les Avis cé-  
lestes. Je ris de bon cœur , mon cher Isaac ,  
en considérant de pareilles Extravagances.

A a 4

CAR-

† Plin. Hist. Natur. *Libr. XXXVII, Cap. X.*

CARDAN a trouvé le moïen de suplée à la Pierre miraculeuse. Il prétend , que les Livres Sacrez , mis sous le Chevet , produisent des Songes véritables. Lorsqu'on ne peut avoir les Écritures , il dit qu'on peut se servir au besoin des Livres de ces Docteurs que les Nazaréens appellent *Peres de l'Eglise* §. Quant à la plûpart de ces derniers Ouvrages , je leur accorderois facilement une Vertu dormitive & soporifique : mais , pour que le Remede opérât bien , je crois qu'il faudroit que celui qui y auroit recours lût avant de se coucher une demi-page des Ecrits de Bernard , de Grégoire , d'Anselme , du bon Idiota , ou de quelques autres de pareil Caractere. Je ne m'étonne pas , mon cher Isaac , que Cardan ait pû accorder à quelques Livres le Droit de procurer des Songes. Il communiquoit ce Pouvoir à toute sa Famille ; & même il suffisoit d'être de sa Parenté , pour avoir le Bonheur d'être inspiré toutes les Nuits. Ne lui eut-on été allié que comme Dom Japhet d'Arménie l'étoit à Charles-Quint au deux-mille-huitantieme Degré \* , on étoit sûr de rêver divinement , & de rêver tout son Soul. C'est lui qui nous assure un fait si singulier †. Après cela , peut-on douter de son Autenticité ; & ne seroit-t-on pas bien incrédule de la rejeter comme une Imposture fabriquée à plaisir,

§ Cardan. de Rer. Variet. *Libr. VIII, Cap. III,*  
pag. 103.

\* Voyez Dom Japhet d'Arménie, *Comedie de Scaron*?

† Cardan. de Rer. Variet. *Libr. VIII, Cap. III,*  
pag. 107.



**LETTRES JUIVES, Lettre CXC. 477**  
fir, indigne du Caractere d'un Homme de Lettres, & capable de faire soupçonner de Mauvaise-Foi tous ceux qui ont écrit pour soutenir la Réalité des Songes divins?

JE crois qu'on peut fort bien ranger le Rêve qu'eut Mahomet II la Veille de la Prise de Constantinople au même Rang que ceux des Alliés de Cardan, aiant tout l'Air de n'être guère mieux fondé. Cet Empereur étoit un Fourbe adroit, un Homme sans Religion, & qui emploioit sans aucun Scrupule tout ce qu'il pensoit pouvoir servir à l'Exécution de ses Projets. Il connoissoit sans doute jusqu'où la Superstition peut porter les Hommes : avant de faire donner un Assaut général à Constantinople, il fut bien aise de persuader à ses Soldats, que le Ciel lui promettoit l'Empire de la Grece. Le Caractere de ce Conquérant, à qui tous les Historiens ont reproché de nier l'Existence de la Divinité, ne méritoit certainement pas qu'elle le favorisât d'une Révélation. Si, par hasard, Mahomet ne se fût pas rendu Maître de Constantinople, on n'auroit fait aucune Attention à son Songe. C'est la Fortune seule, qui l'a rendu divin; & c'est elle aussi, qui a donné la Vogue à tous ceux qu'on ne cesse de débiter.

Les prétendues Explications, qu'on fait des Rêves, sont si incertaines, que ceux, qui se mêlent de les donner, démentent mutuellement les Interprétations les uns des autres. Un Homme, aiant résolu de courrir dans les Jeux Olympiques, songea qu'il étoit légèrement porté sur un Chariot tiré par qua-

478 LETTRES JUIVES, *Lettre CXC.*  
tre Chevaux. Il consulta un Devin, qui l'assûra, qu'il remporteroit le Prix de la Course, qui lui étoit promis par la Vitesse des Courtiers. Pour être plus assuré des Evénemens, ce même Homme consulta un autre Devin, qui lui donna une Réponse toute contraire à la première Prédiction : *Ne voyez-vous pas,* lui dit-il, *que vous serez précédé par quatre Concurrrens, puisque quatre Chevaux couroient devant vous ?*

UN Fourbe, qui se méloit d'interpréter les Songes, & qui avoit choisi son Séjour à Paris dans le Faubourg St. Germain, prédit à un jeune Homme, qui le consultoit sur un Rêve dans lequel il avoit vu sa Maitresse lui mettant une Bague au Bout du Doit, qu'il l'épouserait bien-tôt. Un autre Impositeur, qui demeuroit dans la Rue St. Honoré, l'assûra, que, puisqu'elle ne lui mettoit la Bague qu'au Bout du Doit, il seroit à la Veille de l'épouser, mais que son Mariage n'auroit jamais lieu. En traversant le Pont-neuf, les Révélations de la Divinité changeoient entièrement de Face. Ne voila-t'il pas un Homme bien éclairci !

IL seroit à souhaiter, mon cher Isaac, que, depuis long-tems, on eût sévèrement puni tous les faux Prophetes, qui ne servent qu'à augmenter la Superstition, & à troubler les Esprits foibles. Je voudrois cependant, qu'on eût fait Grace à certain Curé de Village, qui se méloit de ce Métier ; & cela, en faveur d'un Tour d'Adresse qui lui servit utilement. Il étoit amoureux d'une jeune Païsanne, & ne  
savoit

LETTRES JUIVES, *Lettre CXC.* 479  
favoit comment la ranger au Nombre de ses  
Quailles chéries. Margoton, c'étoit ainsi qu'on  
apelloit cette jeune Païfanne, étoit mariée de-  
puis peu de jours à un certain Gillot, qui,  
pendant une Année entière, lui avoit fait la  
Cour : & les Dégouts de l'Himen n'avoient  
point encor diminué les Empressements de l'A-  
mour. Cela embarassoit le Curé, qui ne vo-  
ioit aucun jour à pouvoir contenter ses Desirs.  
La Fortune travailla pour lui, lorsqu'il s'y  
attendoit le moins. Margoton aiant fait un  
Rêve, mais un Rêve des plus épouvantables,  
dans lequel il lui avoit semblé qu'elle vo-  
ioit un noir & hideux Fantôme, qui perçoit  
le Sein de son cher Epoux, dès qu'elle fut  
éveillée elle courut fort allarmée chés le Cu-  
ré. *Monsieur*, lui dit-elle, *j'ai recours à vous.*  
*Je vous prie de me dire ce que je dois appréhen-*  
*der pour mon Mari.* Le Curé, aiant grave-  
ment écouté son Songe, & lui aiant pris la  
Main d'une Façon qui tenoit beaucoup moins  
du Magicien que du Paillard, *Je ne puis*,  
dit-il, *Margoton*, *vous dissimuler la Vérité. Un*  
*grand Péril menace Gillot. Je ne connois qu'un*  
*seul Secret pour garantir ses Jours. Hé quel est-*  
*il, Monsieur le Curé?* répond la jeune Païfan-  
ne. *Apprenez-le-moi. Je vous donnerai tout ce*  
*que vous voudrez. Je ne veux pour Salaire*, re-  
pliqua le Pasteur, *que votre Cœur, & votre*  
*Amitié.* S'expliquant ensuite plus clairement,  
Margoton résista d'abord à ses Demandes :  
mais, enfin, la Crainte des Dangers qui me-  
naçoient Gillot la firent consentir à la Propo-  
sition du Pronostiqueur, un peu plus agréa-  
ble.

480 LETTRES JUIVES, Lettre CXC.

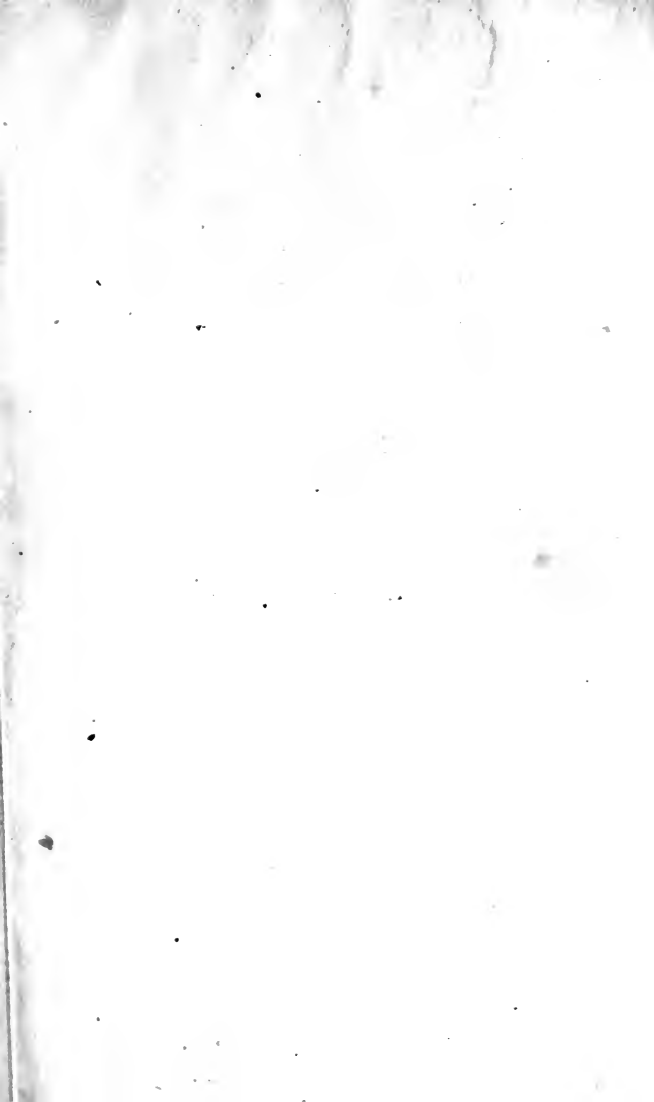
blement qu'Alceste à celle de la Résurrection d'Admete. *Présentement*, lui dit alors le Curé, je vais vous expliquer votre Songe. Ce Fantome, que vous avez vu, c'est l'Esprit de Contrariété, si commun aux Femmes, & qui trouble ordinairement la Tranquillité des Maris. Pour empêcher que Gillot n'en soit tourmenté, soyez lui toujours soumise & fidelle. Alors; vous n'aurez rien à craindre pour sa Santé. L'Exhortation, mon cher Isaac, étoit *exemplaire & pastorale*. Aussi produisit-elle un très bon Effet dans l'Âme de Margoton. *Grand Merci*, Mr. le Curé de vos bons Avis, lui dit-elle. Dès que j'aurai de mauvais Songes, je ne manquerai point de venir vous revoir. Quitte à vous en paier l'Explication, en même Monnoie, & d'aussi bon Cœur.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: vi content & heureux; & guéri-toi de ton Opinion touchant les Songes. Je pars demain pour Paris, & je ne t'écirai que de-là.

D'Edimbourg, ce . . .

FIN DU CINQUIEME TOME.





La Bibliothèque  
Université d'Ottawa

**Echéance**

Si rapporte un volume après la  
date timbrée ci-dessous devra  
payer une amende de cinq sous, plus un  
centime par jour de retard.

The Library  
University of Ottawa

**Date due**

For failure to return a book on or be-  
fore the last date stamped below there  
will be a fine of five cents, and an extra  
charge of one cent for each additional day.

--	--	--	--	--



